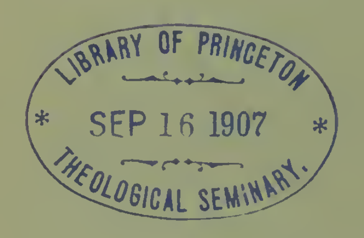
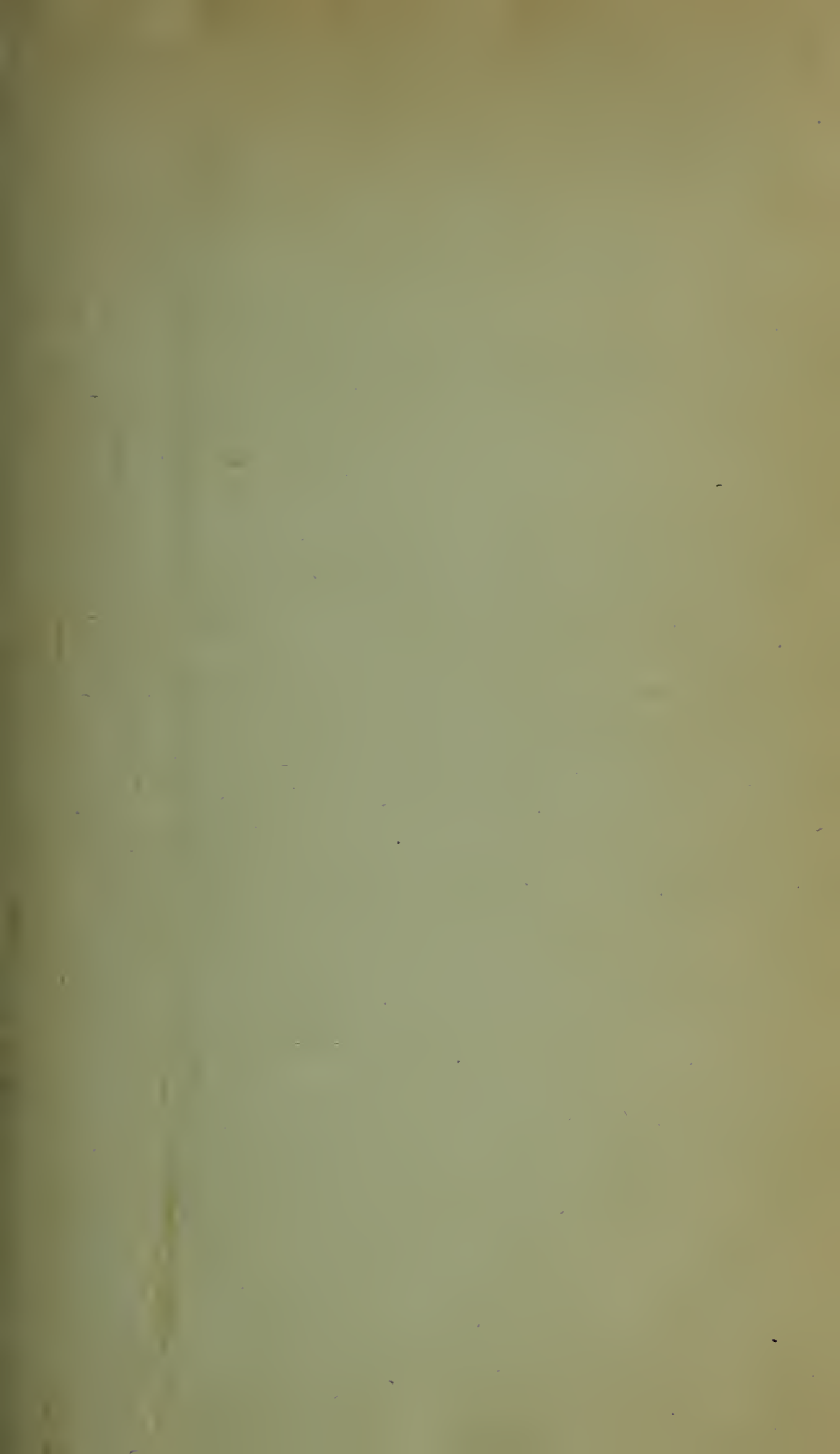



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.







JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES





JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.



QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE



PARIS.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA LIBRAIRIE DE CHARLES MEYRUEIS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 43 & 45.

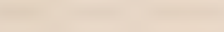
1870

Paris. — Imp. Ch. Maréchal, cour et passage des Petites-Écuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



PARIS, 13 JANVIER 1870.

Le Seigneur nous a fait la grâce d'exécuter les projets dont nous avons donné connaissance à nos lecteurs dans notre dernière livraison.

Au moment où nous écrivons, M. Andrault, M. et Mme Villéger et M. Preen doivent être arrivés à Saint-Louis.

Le navire qui les portait ayant relâché à Lisbonne, ils ont pu nous apprendre que, sauf un mal de mer inévitable et qui n'avait pas même eu pour eux sa gravité ordinaire, tout s'était bien passé jusque là. Ils se sentaient heureux et pleins de courage.

Ils étaient encore sous l'impression du chaleureux accueil qui leur a été fait à Bordeaux, et dont nous ne saurions assez remercier nos amis de cette ville. Tous, pasteurs et laïques, ont été pleins de prévenances et d'attentions pour les missionnaires. Trois familles leur ont généreusement donné l'hospitalité. « Nous avons trouvé à Bordeaux » nous écrit M. Andrault, « les plus vives sympathies. Le petit séjour que nous y avons fait m'a laissé les souvenirs les plus doux et les plus bénis. Mes compagnons de voyage éprouvent le même sentiment que moi. » Les excellents hôtes de nos frères se félicitent, de leur côté, d'avoir eu des rapports directs et intimes avec eux. On en jugera par l'extrait suivant d'une lettre de M. B. Couve : « Cette semaine a été bonne pour les amis des

Missions à Bordeaux, et elles y en comptent un bon nombre. Le passage de nos chers frères dans cette ville et dans cette Eglise, aura été salutaire, j'aime à le penser. Il aura dissipé les préjugés de quelques-uns et augmenté le zèle des autres. Dimanche dernier, après un intéressant sermon de M. Andrault, sur les missions, une réunion spéciale a eu lieu dans le temple des Chartrons, à 3 heures de l'après-midi. Elle a été présidée par M. le pasteur Renous. Après une chaleureuse allocution de ce cher frère, M. Andrault est entré dans des détails sur la mission du Sénégal et tout ce qui s'y rattache. Il a vivement intéressé son auditoire, M. Villéger a pris ensuite la parole et nous a profondément émus en faisant le récit de sa conversion et en nous disant avec quels sentiments il part. Une bonne prière de M. le pasteur Delmas a dignement clos la réunion. Il y en a eu une autre, le mercredi, dans la chapelle évangélique, sous la présidence de M. le pasteur Pozzy. Une indisposition m'a empêché d'y assister, à mon très grand regret, mais j'ai su que la réunion a été excellente. La plupart des pasteurs étaient présents et de ferventes prières ont été adressées à Dieu. Nous avons vu avec une chrétienne sympathie cette chère Mme Villéger qui part avec tant de calme. La douceur de sa physionomie attire et fait du bien. L'instituteur missionnaire est aussi un jeune homme fort intéressant. M. Lauga père était présent au moment du départ; les larmes me venaient aux yeux en pensant à ses épreuves. »

L'Eglise de Nantes, quelques jours plus tard, faisait un accueil tout aussi empressé à M. et Mme Brun, qui allaient s'embarquer pour Taïti, à Saint-Nazaire.

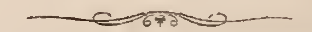
Le 2 janvier, ils avaient reçu les adieux de frères et de sœurs de toute dénomination, rassemblés à la chapelle Taitbout. On se sentait heureux de pouvoir recommander deux nouveaux messagers du salut à la grâce du Seigneur, en commençant les pieux exercices de l'une de ces semaines de prières dont quelques missionnaires nous ont fait adopter l'usage. Messieurs

les pasteurs Monod, Fisch et Casalis ont adressé aux amis qui nous quittaient des paroles d'encouragement et d'exhortation fraternelle.

Appartenant à une famille qui réside à Paris, Mme Brun, née Chatenet, était assise entre son père et sa mère et entourée d'une nombreuse parenté dont l'émotion s'est facilement communiquée à l'assistance. Le missionnaire, soutenu par le Seigneur, a su dominer des sentiments qui eussent pu l'affaiblir. Son allocution, en réponse aux vœux que l'on faisait pour lui et pour sa compagne, a été consacrée presque d'un bout à l'autre à relever les bontés du Seigneur envers eux, à le louer surtout de la grâce qu'il leur fait en les envoyant travailler parmi des populations qui ont tant de droits à la commisération des protestants français. Dans ce qu'il a dit de Taïti, notre frère a montré qu'il avait une idée très-nette de la tâche qu'il aura à remplir et des difficultés qu'elle présente. Il s'agit de tendre une main secourable à des Eglises exposées à de grands périls, d'assurer le succès de l'instruction primaire dans leur sein, de veiller à ce que des convertis qui doivent tout à la Bible ne souffrent pas que l'éducation de leurs enfants se fasse dans des écoles dont le saint volume est banni. S'il s'est abstenu d'en faire lui-même la remarque, les amis de M. Brun n'ont pas manqué de se dire combien il était heureux qu'avant de se préparer aux devoirs du saint ministère, il se soit, ainsi que sa compagne, essayé à l'enseignement de la jeunesse. Cette réunion a laissé à tous ceux qui s'y trouvaient des impressions extrêmement douces et bénies, qui, nous l'espérons, porteront des fruits durables. A en juger par les souvenirs que M. et Mme Brun nous disent avoir emportés de Nantes, le service qui s'est tenu dans cette ville à leur occasion, a eu le même cachet de solennité tempérée par les épanchements de l'amitié chrétienne. Nos jeunes amis ont été on ne peut plus touchés des attentions, de l'intérêt cordial dont ils ont été l'objet de la part de Messieurs les pasteurs Vaurigaud et Sohier, du troupeau tout entier et

d'une excellente amie des missions, qui s'est fait un bonheur de les héberger. M. Arbousset était là, lui aussi; il s'était empressé d'apporter ses encouragements et ses conseils aux ouvriers qui vont cultiver une partie de la vigne du Seigneur où son cœur est resté. Il est allé, avec M. Vaurigaud, les installer sur le navire et leur serrer, une dernière fois, la main dans leur cabine.

Nous ne saurions dire combien nous sommes heureux, lorsque les circonstances permettent à nos Eglises et à leurs conducteurs de prendre ainsi une part directe à l'envoi des missionnaires, ou de se mettre en rapport avec eux d'une manière intime et durable. Disons-le, à la gloire du Seigneur, il suffit généralement à ses enfants d'avoir l'occasion de se voir, de se connaître, pour apprendre à s'aimer, pour éprouver le besoin de se prêter mutuellement secours. Nous rapprocher, nous entendre, porter ensemble le même fardeau, les mêmes charges, c'est là, bien certainement, l'un de nos besoins les plus pressants dans les temps difficiles que nous traversons. Rappelons-nous, que les fondateurs de nos œuvres religieuses éprouvèrent ce besoin d'une manière très vive lorsqu'ils jetérent les bases des Sociétés dont ils nous ont légué la direction et le soin. On vit alors des Comités auxiliaires se former dans nos principales Eglises. Ces Comités avaient leurs secrétaires, leurs trésoriers, leurs séances régulières. Ils entretenaient des rapports intimes et fréquents avec la direction centrale. Il reste encore des traces de cette organisation, mais ce ne sont que des traces, tandis qu'il nous la faudrait plus complète, plus forte, plus vivante que jamais.



LE CHEF TSÉKÉLO ET LES ENFANTS.

Ce chef attend encore le dénouement de la question qui l'a amené en Europe. Tout en fournissant à ceux qui s'en oc-

cupent d'une manière plus directe les renseignements qui leur sont nécessaires, il suit avec un vif intérêt ce qui se passe parmi nous. Nos arbres de Noël l'ont rempli d'admiration. On a eu le plaisir de l'entendre, dans deux de nos églises, exprimer avec son originalité ordinaire, les idées et les sentiments que lui inspiraient ces petits sapins entourés d'une lumière éblouissante. Il a été tout particulièrement heureux dans son allocution aux enfants rassemblés dans le temple du Saint-Esprit. Souriant à ses jeunes auditeurs, il leur a dit que probablement ils l'avaient déjà vu ailleurs mais que quant à lui, il lui était impossible de les reconnaître. « Vous me faites l'effet d'une immense corbeille pleine de « jolis œufs qui se ressemblent tous. » Que cette fête est belle ! » a-t-il ajouté. « Elle est belle parce que c'est une fête « d'enfants, et que ces enfants sont réunis autour d'un autre « enfant, Jésus Christ, né à Bethléhem pour notre salut. Votre « âge est le plus heureux de tous. Après que Dieu eut fait « Adam et Eve, il plaça un enfant entre eux et ce fut de tous « les spectacles le plus beau. Soyez enfants à la manière de « Jésus-Christ et restez tels. Je sais que lorsqu'on est petit « comme vous, on désire grandir le plus tôt possible; les « petits garçons veulent devenir des hommes, les petites « filles veulent devenir des femmes. Eh bien, ils ont tort. « Ah! je sais bien que vous grandirez, mais au moins restez « enfants par le cœur et rappelez-vous que Jésus-Christ a dit « que le royaume des cieux est à ceux qui vous ressemblent. « J'ai vu dernièrement un tout petit garçon renverser son « frère encore plus petit que lui; il y a eu un moment d'hu- « meur, mais, vite, celui qui était tombé s'est mis à sourire, « les deux enfants ont entrelacé leurs bras et se sont donné » un baiser. Voilà le cœur simple dont parle Jésus-Christ, « voilà comment il faut toujours faire. En grandissant on « apprend toutes sortes de mauvaises choses; on devient « rusé et malin. » L'orateur prouve cette assertion en parlant de certains délits dont il s'est rendu parfois coupable,

à l'âge de douze à quatorze ans, en passant devant de grands sacs de sucre un peu troués, que des marchands anglais apportaient à son père. Pendant la distribution des prix, l'assemblée juvénile a été informée que Tsékélo avait une petite fille et un petit garçon et elle a fort applaudi à la proposition de voter deux poupées à ces enfants.

Au temple de Pentemont, le chef a d'abord exprimé le vif plaisir que lui avait fait l'entrain avec lequel ses petits amis avaient chanté. Il s'est mis à chanter lui-même, d'abord d'une voix traînante et distraite, puis avec force et expression. « Voyez la différence! a-t-il dit; rien n'est insuportable comme un chant languissant et qui ne semble rien signifier. » Il a énuméré après cela les bénédictions dont les enfants des chrétiens jouissent en Europe. Il les voit toutes symbolisées dans l'arbre de Noël. Pour mieux faire ressortir ces avantages, il a décrit la triste position des petits païens. Mais voulant, avant de terminer, égayer un peu son auditoire, il a montré le côté risible que présentent quelquefois les scènes périlleuses auxquelles les jeunes garçons de son pays sont exposés. « Nous étions un jour à chasser, un de mes frères et moi, montés sur deux bons chevaux. Tout à coup un gros babouin se présente et veut nous barrer le passage; n'y réussissant pas, il ramasse toutes ses forces, et d'un bond se met en croupe derrière mon frère. Celui-ci sent bientôt les dents du vilain singe pénétrer dans sa nuque. Fou de peur, il retire ses pieds des étriers, lâche la bride et se jette à terre. Le babouin reste seul en selle et s'accroche de son mieux à la crinière de sa monture en poussant des cris de surprise et de terreur. Le cheval n'était pas moins effrayé. Il fallait le voir bondir dans la plaine! Nous ne le retrouvâmes qu'après l'avoir cherché pendant deux jours. Qu'était devenu le babouin? Impossible de le savoir! »

Avant ses allocutions à propos des arbres de Noël, Tsékélo avait déjà donné des preuves de la facilité avec laquelle il sait se mettre à la portée des enfants et les intéresser. *Le*

Témoignage, journal de l'Eglise dela confession d'Augsbourg, contenait dans son numéro du 27 novembre, le compte-rendu d'une très belle réunion qui s'est tenue au temple des Billettes. Elle avait pour but de fournir aux enfants des écoles luthériennes l'occasion de bien voir et surtout d'entendre le fils du chef Moshesh.

« La physionomie intelligente, l'œil observateur et sympathique, la haute stature et le port de ce prince africain, sont à eux seuls une instruction, « dit le rapporteur. » On sent battre un cœur d'homme sous cette large poitrine. Sa parole facile, animée et abondante, l'à-propos des allocutions et particulièrement la variété de ses pensées, montrent à quel degré les sujets et les événements de la vie font impression sur son intelligence vive et sur son cœur vibrant. »

« Ayant cette fois à parler à des enfants, Tsékélo prit le ton qui convenait à son auditoire: « Je vous salue, et je salue aussi ceux qui sont assis derrière moi (dans le chœur de l'église), et que je vois du cœur quoique non des yeux. »

« Votre curiosité est sans doute piquée par la vue d'un habitant de la lointaine Afrique, et moi je ressens de la joie à la vue de vos écoles, parce que je sais que vous acquérez non-seulement des connaissances utiles pour la vie, mais surtout celle du nom de Dieu dans lequel vous pouvez vous envelopper tout entiers, comme dans un manteau. — Mon langage vous semble étrange, et le vôtre ne m'étonne guère moins; car je ne vous comprends pas mieux que vous ne me comprenez, et il me semble, quand vous parlez, que j'entends constamment des sons tels que ceux-ci : « Quouin, quouin, « quouin ; » mais lorsque vous avez chanté, je vous aï compris, et j'ai chanté avec vous : « Grand Dieu, nous te bénissons »: et, en vous entendant, je me disais : Je voudrais qu'il y eût, dans la salle voisine de l'église, une assemblée de nos Bassoutos. Leur chant joint au vôtre percerait les voûtes du temple, et je crois que vos cheveux se hérisseraient à l'ouïe de sons pareils. »

« Votre cantique, tel que le reproduit notre traduction, dit : « Nous te bénissons tous. » Ce ne sont pas, en effet, quelques personnes seulement qui chantent dans nos assemblées, mais ce sont tous les assistants, car tous aussi doivent être instruits. »

« M. Casalis, expliquant aux enfants la grande carte d'Afrique, préparée exprès pour la circonstance, et suspendue en face de la chaire, avait évalué à 2,000 lieues la distance de Paris au pays des Bassoutos. — Tsékélo, montrant à son tour le nom de son peuple qui y était inscrit, dit aux enfants : « Je viens de ce pays où est écrit le nom de Bassoutos. C'est le seul nom de peuple que je vois sur votre carte, mais, de notre pays jusqu'au fleuve Zambèze, il y a une fourmilière de nations » ; et, répétant quatre ou cinq fois en sessouto, le mot « *beaucoup* », il semblait vouloir faire entendre un lointain écho de ces multitudes plongées dans les ténèbres, dont il disait : « Tous, tous ont besoin d'être évangélisés. Ils « ne savent rien de l'Evangile ; ils n'ont jamais vu un homme « blanc, et il y a là des nations plus considérables que celle « des Bassoutos, »

« Vous, jeunes garçons, je me réjouis de vous voir, parce que j'ai besoin de vous. Je viens vous demander de nous aider. Nos missionnaires, Daumas, Casalis et d'autres, sont sortis des rangs d'écoles telles que celle-ci et nous avons besoin de beaucoup d'hommes tels qu'eux. »

« Je viens vous dire : nous avons besoin de vous et j'espère que, de retour dans mon pays, je pourrai vous répéter par une lettre d'invitation que je vous adresserai, de vous intéresser à nous et au sort de vos frères d'Afrique. — Quant à vous, jeunes filles, votre place dans la vie est importante. On dit chez nous que la femme est la marmite, parce que c'est de là que sort tout ce qui nous nourrit. C'est de la femme que vient l'homme ; c'est vous, femmes, qui nous avez entre les mains pendant les années de notre enfance. Dans mon pays, quand un garçon est méchant, trompeur,

paresseux, on demande : Qui était sa mère? Quelquefois, il se trouve que le fils n'a pas suivi les conseils d'une bonne mère, mais, le plus souvent, c'est de la mère que vient le bien ou le mal. Quant à moi, lorsque j'étais petit garçon, j'apprenais à lire et à écrire dans les écoles de nos missionnaires. Je n'avais pas toujours envie de m'y rendre et je trouvais une excuse pour ne pas y aller : « Maman, j'ai mal au ventre, » disais-je par sottise; mais ma mère ne s'y laissait pas prendre. Une autre fois, je trouvais le prétexte de ne pas m'être lavé. — Eh bien, lave-toi ! » Ou bien de ne pas savoir ma leçon; eh bien, va l'étudier! — Maintenant donc, enfants, je vous salue encore et je vous demanderai : Voulez-vous vous souvenir de l'appel que je vous adresse de venir nous aider? Le voulez-vous? Chez nous, en pareil cas, on dit : « Oui. » — M. Vallette, reprenant la proposition du jeune chef, demande aux enfants de lui donner une réponse en levant la main; les enfants ne le font qu'avec hésitation, croyant que l'Africain leur demande de se faire tous missionnaires.

« Mais, interrogé sur le sens qu'il donnait à sa proposition, il répondit : « Je leur recommande de continuer à se laisser instruire dans la vérité, parce qu'alors Dieu suscitera parmi eux des missionnaires qui pourront répandre l'Evangile? »

« Satisfaits d'avoir donné une réponse qui fit plaisir à leur hôte, les enfants se regardaient en chuchotant : « Vous « bourdonnez; cela me rappelle nos abeilles, reprit le chef, « elles font un bruit pareil quand elles vont faire un essaim; « votre gai bourdonnement me dit que vous avez du miel; « vous pourrez nous en donner. »

« C'est donc sur l'instruction religieuse chrétienne que portaient sa pensée et son vœu.—M. Vallette remercia Tsékélo, lui exprimant les vœux de l'Eglise et le plaisir que tous ressentaient d'avoir au milieu d'eux un représentant de ces Bassoutos, objets d'un intérêt réel depuis tant d'années. — M. Daumas, profondément courbé sous le poids du deuil qui vient d'affliger sa famille, ne peut adresser à l'assistance que

quelques paroles d'intérêt chrétien : « Je pense en vous voyant, enfants, à un charmant petit garçon que j'ai connu et qui, ayant terminé sa prière du soir, sortait de nouveau de son lit, disant : « Il faut que je fasse ma prière. — Mais, tu viens de la faire, dit la mère. — Oh ! non, reprit l'enfant, je ne l'ai pas faite, je n'ai pas prié pour les païens... » — Imiter cet enfant, mes amis, souvenez-vous des païens. Dieu se souviendra de vous ! »

L'auteur de ce compte-rendu a inséré dans son article quelques mots que Tsékélo a prononcés dans une autre occasion et qui méritent bien d'être conservés.

Sortant un jour d'une salle où étaient réunies des orphelines, il lui vint à la pensée de leur adresser quelques paroles, M. Casalis ne s'y attendait pas, mais il resta, tandis que Tsékélo prononça ce qui suit : « Enfants, vous êtes orphe-
« lins et vous croyez que votre position est exceptionnelle.
« C'est une erreur. Le monde est plein d'orphelins, et la
« plupart des hommes que vous rencontrez sur votre route
« vous diraient qu'ils ont perdu leur père et leur mère, ou
« du moins l'un des deux. Vous êtes, il est vrai, orphelins
« plus jeunes que d'autres, mais, dans le monde, ils abon-
« dent, et au fond nous sommes tous orphelins, à moins que
« nous n'ayons Dieu pour Père. »

LESSOUTO.

Lettre de M. Coillard.

Léribé, 16 septembre 1869.

Messieurs et chers Frères,

Votre lettre nous annonçant la cession de Motito et de Mamousa à la Société de Londres ne nous a pas surpris, mais nous a émus. Les scènes de notre départ de Mamousa se sont retracées à notre souvenir avec une force irrésistible. Nous entendions encore les Koranas nous supplier, les larmes aux yeux, de ne point les abandonner, et nous nous figurions la douleur qu'ils éprouveront en voyant définitivement brisés les liens qui les attachaient aux Eglises de France. Cependant, quelque pénible qu'elle soit, nous ne pouvons méconnaître la nécessité de la grave mesure que le Comité a dû prendre après beaucoup d'hésitation.

Un des plus doux souvenirs qui nous restent de notre mission dans le Nord, c'est la piété des Koranas. Leurs huttes ne sont pas, comme celles des Bassoutos, entourées de cours où ne pénètrent pas les regards du public ; là, la hutte ne se compose que de quelques perches fichées en terre, recourbées en dôme et couvertes de nattes. C'est là que la famille dort, que la cuisine se fait, que l'on s'assemble pour causer. Donc, suivre à la lettre le précepte du Sauveur, entrer dans sa chambre, fermer sa porte pour se recueillir et prier n'est pas possible. Mais Dieu est partout dans le vaste temple dont le firmament est la voûte, et c'est là que chaque jour, et souvent dans la journée, le pieux Korana va, sous quelque mimosa solitaire, se retremper dans la communion de son Père céleste « O île sethlaring », littéralement : « Il est allé sous l'arbre », est une expression usuelle parmi ces gens pour dire qu'un tel est allé prier. C'est ainsi qu'on vous assure qu'une personne persévère dans la foi, parce qu'on la voit fréquenter assiduement l'arbre dont elle a fait son lieu se-

cret. Pendant ma maladie, ces bonnes gens consolaient ma pauvre femme en lui disant : « Nous ne cessons d'aller sous nos arbres : Dieu nous exaucera et rétablira son serviteur. » Et Dieu, dans sa bonté, les a entendues, ces prières qui sanctifient le désert et ses bosquets de mimosas.

Ces parages-là ont aussi leurs orages politiques. Le gouvernement de la république du Transval a fait de nouvelles limites pour agrandir son territoire, mesure inique s'il en fut, qui enlève aux Batlapis et aux Koranas une grande partie de leur pays, et va contraindre ces tribus à se retirer devant les flots envahisseurs des implacables ennemis de la peau noire.

En quittant Mamousa, nous croyions que la convention d'Aliwal nous avait rouvert le chemin de notre station. Les lettres particulières que nous recevions du Lessouto favorisaient notre illusion. Illusion! en effet, car un terrible désappointement nous attendait. Notre voiture était encore engagée dans les sables du Calédon, au gué de Léribé, que je reçus du « commandant », dont la présence ici rappelle encore le joug de l'Etat-libre, un document officiel protestant contre notre retour, et nous interdisant la station. Je répondis que si, dans les circonstances actuelles, il ne nous était pas permis de retourner chez nous, et de reprendre notre œuvre d'une manière permanente, je ne pouvais supposer qu'on nous interdît de visiter notre troupeau délaissé. Le commandant fit son rapport à qui de droit, demanda des instructions : il le devait. Nous, après en avoir conféré avec le chef, nous résolûmes de passer outre, et de rentrer dans notre station à tout risque. Ne nous demandez pas ce que nous éprouvâmes en nous retrouvant, après quatre ans d'exil et d'agitation, mais comme des étrangers et des voyageurs, sous le toit de notre chaumière délabrée. Tous les chrétiens avaient été chassés de l'endroit, de sorte que le soir, quand nos visiteurs de la journée nous avaient quittés, nous restions seuls avec les sombres souvenirs du passé et le silence

de la désolation. Malgré notre profonde tristesse, nous ne pûmes pourtant que tomber à genoux pour remercier et bénir celui dont les voies sont souvent mystérieuses, mais dont l'amour ne change point.

Le voyage nous avait fait à tous beaucoup de bien; mais je me sentais faible encore. Aussi, après nous être reposés quelque temps, nous allâmes visiter Berée, Thaba-Bossiou, Morija et Mabolele. Ce fut une douce joie pour nous que de revoir des frères et des sœurs bien-aimés, après toutes nos afflictions. C'est étrange, comme quelques-uns des nôtres vieillissent et comme les têtes grisonnent. Mais nous sommes tellement habitués à nous savoir au grand complet, et chacun paraît si nécessaire à la place qu'il occupe, que nous ne pouvons envisager la possibilité d'un vide parmi nous. Aussi ce fut un coup de foudre quand, à notre retour à Léribé, nous reçumes la nouvelle de la maladie, de la mort et de l'ensevelissement d'un des plus jeunes membres de notre famille missionnaire, Mme Casalis! Elle, que nous venions de quitter si fraîche, si jeune, si bien portante, si gaie, si heureuse! Qui l'eût dit? Sa simplicité, son amabilité, l'élasticité de son caractère, semblaient répandre un parfum de bonheur tout autour d'elle. Le triomphe de sa mort n'a été que le couronnement de cette belle vie dont le peu que nous avions vu nous avait tant frappés. Ce départ pour le ciel, si soudain, si glorieux, produisit dans nos quartiers une grande impression. — On s'en demandait les détails, on se répétait les paroles que notre bienheureuse sœur a prononcées pendant sa courte maladie; et puis on pleurait, non pas pour elle, car « bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur, » mais avec notre ami et ses petits orphelins, avec ces parents éloignés, dont une telle nouvelle va briser les cœurs.

Ce qui nous réjouit surtout dans notre voyage au Lessouto, ce fut de juger par nous-mêmes des progrès que le règne de Dieu a faits pendant ces dernières années. C'était un spectacle tout nouveau et digne des anges que de voir à Bérée

comme à Thaba-Bossiou, des foules accourir de tous côtés, avides d'entendre la bonne nouvelle du salut, encombrer l'église, et, faute de place, former en plein air une seconde assemblée à laquelle il fallait bien aussi administrer le pain de vie. Et puis, ces centaines de candidats au baptême, et, parmi eux, des Manshoupa! Ce sont là des triomphes éclatants de la grâce de Dieu.

Nous avions fait le plan, en retournant à Léribé, de faire une tournée d'évangélisation, et de visiter autant de villages que possible entre les rivières Putiatsana et Tlotse, qui font partie de notre district. Quelques-uns de nos chrétiens vinrent à notre rencontre pour s'associer à nos travaux. Tous les jours, nous tînmes des réunions dans différents villages, partout nous reçûmes un bon accueil et réunîmes bon nombre de gens. Un samedi, nous arrivâmes trop tard sur les bords de la rivière pour la traverser sans danger, et force nous fut de dételer loin de tout village. Le lendemain, nous allâmes à cheval pour évangéliser. Nous avions pensé à un village central, et, en nous y rendant, nous nous efforcions d'emmener avec nous autant de monde que possible. En y arrivant, nous n'y trouvons personne, si ce n'est quelques vieilles femmes qui nous apprennent que tout le monde est allé à la prière. Cela nous étonne, nous passons outre, donnons de l'éperon, gravissons un coteau, puis un autre, tournons une montagne, et voilà que tout à coup des chants de cantiques retentissent à nos oreilles. Nous nous arrêtons muets d'étonnement, cherchons des yeux, et apercevons bientôt là-haut, au pied du rocher qui couronne la montagne, la congrégation qui chante les louanges de Dieu. Déseller nos chevaux, gravir la pente escarpée de la montagne, ce fut l'affaire d'un instant. Nous nous glissâmes sans bruit derrière l'assemblée. Là, se trouvaient à peu près deux cents personnes qui écoutaient avec recueillement la prédication de Silas, l'évangéliste de Cana. Il parlait sur la nouvelle naissance; je fus très-édifié, et j'ajoutai peu de chose à cette exhortation si pres-

sante. Voilà l'œuvre qu'accomplissent nos évangélistes du Lessouto. Si Silas n'avait pas été à Cana (1), ce n'est point le doux son de l'Evangile et le chant des cantiques que nous y eussions entendus, mais bien probablement le bruit de fêtes païennes. Que de fois nous avons été surpris d'entendre les pâtres dans les vallées et les jeunes filles dans les villages éloignés de toute station, chanter quelques-uns de nos plus beaux cantiques sur des airs populaires.

C'est ainsi que les vérités religieuses, portées sur les ailes de la musique, font leur chemin parmi nos Bassoutos, et se répandent au loin.

Voici déjà quatre mois que nous sommes de retour à Léribé. Les autorités de l'Etat-libre ont jugé bon jusqu'à présent d'ignorer notre présence ici, et, quelque pénible que soit à tous égards l'incertitude de notre position, nous bénissons le Seigneur de ce temps de répit. Hélas! l'orage gronde encore dans le lointain. Nous ne pouvons naturellement nous occuper d'aucun travail matériel, et nous regrettons un temps précieux qui pourrait être activement employé à l'établissement de notre station. La chapelle que nous bâtissions pendant la guerre n'est qu'une ruine, et nous tenons les services et l'école en plein air. Dans cette saison, où les vents soufflent presque sans relâche, l'école est pour tous une rude corvée, et le dimanche n'est plus une fête. Nous ne pouvons compter pour l'école que sur les enfants des chrétiens, et pour les services que sur ceux qui ont vraiment faim et soif de l'Evangile. Que sera-ce dès que commencera la saison des pluies, ou en été, lorsque le soleil sera brûlant? Quand le temps est beau, nous avons de nombreux auditoires. Notre troupeau est animé de beaucoup de zèle. Depuis mon retour, je n'ai eu aucun cas de discipline à régler. L'union, la responsabilité et les vexations auxquelles nos

(1) Cana est à quelque distance de l'endroit dont je parle. Silas faisait alors une tournée d'évangélisation.

chrétiens n'ont cessé d'être en butte, ont été leur sauvegarde. Je trouve dans les hommes de précieux auxiliaires pour l'évangélisation de l'immense district commis à ma charge.

Nous avons déjà mis quelque régularité dans nos courses. Chaque vendredi, ou tout au moins une fois la quinzaine, nous répartissons le travail et entendons ce qui a été fait. Ces réunions sont parfois pleines d'intérêt. L'autre jour, c'étaient Johanne et Nathanael qui nous édifiaient par le récit de leur tournée dans les quartiers de Boutabouté et Makhoakhoeng. Joas et Elisha, deux jeunes gens chrétiens, les avaient accompagnés. Après avoir visité plusieurs villages, ils arrivèrent chez un des fils du chef. On y avait fait force bière, et l'on dansait; mais, à leur arrivée, on se réunit en foule pour entendre ce qu'ils avaient à dire. S'emparant de l'idée que nous sommes des voyageurs ici-bas, des voyageurs égarés, ils exhortèrent leurs auditeurs à suivre le guide qui veut nous conduire dans le pays des bienheureux, notre vraie patrie. Cela intrigua fort certains vieillards auxquels le son de l'Evangile n'était pas familier «Ils vinrent nous trouver dans la nuit,» racontent nos évangélistes, « et le lendemain encore nous firent questions sur questions. « Quel est donc, » nous demandèrent-ils, « cet homme charitable qui peut seul nous guider?
« Que pourrions-nous lui offrir? Accepterait-il nos brebis et
« nos chèvres? Nos bœufs et notre blé le satisferaient-il? —
« Non, mes frères, le blé que nous mangeons c'est lui qui
« le fait croître, c'est son blé à lui, nos chèvres, nos bre-
« bis, notre bétail, tout lui appartient; nous trayons ses
« vaches, nous nous revêtons des peaux de ses moutons et
« de ses bœufs. Il nous a prêté, comme un bon roi, tout ce
« que nous avons. Les pâturages sont à lui, la pluie est à lui,
« tout est à lui. » — « Oh! qu'il est grand! qu'il est puis-
« sant! Est-il donc comme le soleil? — Non, mes frères, il est
« bien plus grand, car c'est lui qui a fait le soleil et qui l'a
« placé dans le firmament. Son nom c'est Jésus, c'est le Fils

de Dieu. » — C'est dans ce quartier populeux que je désire beaucoup, malgré notre petit nombre, occuper un évangéliste. Tikika et Johanne Lekomola, placés pendant mon absence, et maintenant sous mes soins, font l'un et l'autre une bonne œuvre, au milieu de difficultés qui nous sont communes. Des réunions générales, que nous avons déjà eues avec eux et leurs gens, et que je me propose d'avoir régulièrement tous les deux ou trois mois, ont été extrêmement intéressantes et bénies.

A l'une de ces réunions, l'évangéliste de Tsikoane nous fit sur Ananias et Saphira une excellente méditation, riche de pensées et d'expériences chrétiennes. Elle fut suivie d'allocutions pleines d'à-propos et de ferventes prières. Vous savez que parmi nos catéchumènes se trouvent plusieurs femmes de polygames. Les tentations et les mauvais traitements auxquels ces pauvres femmes sont exposées, vérifient pleinement ces paroles du Sauveur que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu ; mais en voyant leur constance, leur foi, leur courage, je me rappelle aussi cette autre parole, qui leur est bien applicable, que le royaume de Dieu est forcé, et que ce sont les *violents* qui le ravissent » Je ne saurais trop les recommander aux prières de nos frères de France. — L'opposition à l'Evangile a repris ici une nouvelle vigueur de la part de certaines gens. Mais c'est une preuve que le règne de Christ avance et que l'ennemi tremble dans sa forteresse vermoulue. En effet, bien que nous ne voyions pas les âmes se convertir en masse, nous avons la conviction qu'un travail intérieur se fait tout autour de nous. La semence germe, secrètement peut-être, mais elle *germe* : qu'il vienne une ondée, et nous la verrons briser les mottes et pousser. Nous sommes dans l'attente.

Il se manifeste de tous côtés une soif d'instruction que nous ne pouvons pas satisfaire. Nous avons reçu dans notre maison quelques garçons, fils de petits chefs, que leurs parents désirent faire instruire ; nous avons dû à regret en refuser plusieurs.

Et c'est dommage, car les catholiques et les puséistes seraient trop contents de leur ouvrir leurs portes. Il nous vient aussi des jeunes gens, des hommes païens de tous côtés, nous demandant des livres. — « Savez-vous bien lire? —
« Oui monsieur. — Vraiment? voyons un peu... Mais qui donc
« vous a enseignés, car nous ne vous voyons jamais ici? —
« Un jour je reçus d'un tel un tableau de lecture, un abécé-
« daire, que j'ai déchiffrés, et aujourd'hui je sais lire? « Voilà une conversation qui se répète chaque semaine. Condamnant en principe le système de donner, d'un autre côté ne pouvant obliger tout voyageur passant à *acheter* un livre qu'il n'apprécie pas encore assez, nous nous sommes avisés de *prêter* des livres; j'ai inscrit soigneusement les noms des individus et des villages, et, dans nos courses d'évangélisation, nous nous en ferons rendre compte; ce sera une
« porte ouverte. »

Je ne voudrais pas terminer cette lettre sans nous recommander, nous et notre œuvre aux prières ferventes de ceux qui ont à cœur l'avancement du règne de Dieu. Demandons que l'orage que nous redoutons soit écarté; qu'il nous soit accordé de rester dans notre station, et d'y consacrer encore de longs jours à prêcher la bonne nouvelle et à édifier le peuple de Dieu.

Votre dévoué frère en Christ.

F. Coillard.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

TRAVAUX D'UN MÉDECIN MISSIONNAIRE.

Un ancien élève de la Société des missions médicales d'Edimbourg, le Dr Collin Valentine s'est acquis dans l'Inde, à Jeyporé, résidence d'un des Rajahs du Radjpoutana, une position tout à la fois brillante et très utile à la cause des missions protestantes. Appelé par ce souverain à des fonctions que nous appellerions en France « le ministère de l'instruction publique, » il a pu, tout en continuant à pratiquer son art fonder un collége, une école des beaux-arts, un musée, une bibliothèque publique et donner, en outre, une puissante impulsion au développement de l'esprit public comme à celui de l'industrie et du commerce.

Dernièrement, sur la demande d'un missionnaire américain de Furrukhabad, le Dr Valentine a tracé une esquisse historique de ses travaux que nous sommes heureux de pouvoir faire passer, par extraits du moins, sous les yeux de nos lecteurs. Elle se distingue, à plusieurs égards, des récits d'excursions missionnaires que nous avons souvent à reproduire, et jette un jour nouveau sur certains côtés des mœurs indoues. Cédons la parole au docteur.

« Arrivé dans l'Inde en novembre 1861, dit-il, je fis, peu de temps après, en janvier 1862, mes premières tournées médicales dans les environs de Beawr, (qui font partie du Radjpoutana britannique). Voici comment les choses se passaient

dans ces excursions. Je m'associais le plus souvent, pour les faire, à mon bien-aimé compagnon d'œuvre, le révérend W. Schoolbred, qui, arrivé dans le pays dix-huit mois avant moi, avait pu se familiariser avec le dialecte ou l'espèce de patois que parlent les campagnards de ces régions. Si le village que nous avions résolu de visiter se trouvait un peu éloigné, j'envoyais, dès la veille, prévenir le chef ou l'homme principal de la localité que, le lendemain, à telle heure, un *Médecin-sahib* (missionnaire) se trouverait sous le banyan du village, pour y soigner les malades, vacciner, les enfants, etc. Le lendemain, à l'heure indiquée, nous étions au rendez-vous et il était bien rare, si jamais, que nous n'y trouvassions pas, en nombre plus ou moins considérable, des patients de toute sorte, invalides, aveugles, estropiés, etc., etc. Leurs parents et beaucoup de curieux les entouraient. C'était toujours comme un événement pour le pays. »

« En homme bien au courant des mœurs indoues, M. Schoolbred commençait ordinairement par demander à ces gens des nouvelles de leurs moissons, de leur bétail, de la quantité d'eau que contenaient leurs citernes ou leurs *tataos* (lacs artificiels), mais en ayant soin d'amener peu à peu la conversation sur des sujets d'un ordre plus élevé. Il leur parlait de Jésus, venu sur la terre pour faire du bien à tous les hommes, et racontait sa vie, en insistant sur sa condition humble, sur ses souffrances, et surtout sur l'amour qu'il témoignait aux petits et aux pauvres en s'entretenant avec eux, en les guérissant de leurs maladies, et, enfin, en mourant sur la croix, pour eux aussi bien que pour les grands et les riches. »

« Après quelques instants employés de la sorte, mon collègue me présentait à l'assemblée comme un médecin-sahib, venu, non pas pour gagner de l'argent, comme beaucoup d'autres le font, mais uniquement dans l'intention de leur faire du bien, sans autre ambition que celle de les soulager ou de les guérir de leurs maux, si telle était, du moins, la vo-

lonté du Dieu miséricordieux au service duquel nous étions attachés. »

« Malgré cette annonce, les assistants se montraient d'abord peu empressés. Soit timidité, soit défiance, ils se tenaient pendant quelques instants à l'écart, mais à la fin, un ou deux se décidaient, et il suffisait de quelque petite opération pratiquée avec succès, ou de quelque remède distribué avec à propos, pour inspirer à tous la confiance la plus entière. Les postulants affluaient alors; je faisais de mon mieux et n'avais point à me plaindre de l'effet produit sur eux par mes soins. Bien des fois, à la suite de nos séances, il nous arrivait d'entendre les villageois se dire les uns aux autres: « *Ouah, ouah!* (exclamation très usitée dans le pays) que ces gens sont étranges! « il faut vraiment, que toutes les connaissances du « monde soient concentrées en eux! Et qu'ils sont différents « de nos prêtres et de nos brahmines, qui ne viennent nous « voir que pour prendre notre argent ou notre riz! Ceux-ci « nous apportent tout à la fois de la sagesse pour nos esprits « et des remèdes pour nos corps. Ouah! ouah! »

« Grâce à ces impresssions, les simples villageois de tous les environs en vinrent promptement à voir en nous leurs meilleurs amis, et à nous consulter en toutes choses. Ils nous parlaient de leurs champs, de leurs récoltes, nous confiaient jusqu'à la direction de leur bétail, et qui serait entré tel jour à l'improviste dans mon bungalow, aurait pu s'amuser de m'y voir occupé, peut-être, à soigner une vache ou à recoudre quelque déchirure au nez d'un chameau. Ce que nous avions le plus à redouter en tout cela était de passer pour capables de faire bien des choses qui dépassaient notre pouvoir. Mais vous comprendrez aisément à quel point l'acquisition d'une telle influence nous était utile pour faire retentir autour de nous le nom sacré de notre divin Maître et la bonne nouvelle du salut en lui. Un exemple particulier, détaché de mes souvenirs, vous le fera mieux comprendre encore. »

En visitant un jour la station du révérend M. Robson,

d'Ajmère, j'appris de lui qu'à quelque distance de cette ville, se trouvait un village qui lui paraissait hermétiquement fermé à la prédication de l'Évangile. Quand il s'y rendait, il parvenait difficilement à s'y aboucher avec un ou deux individus, et ceux-là même se montraient plus disposés à se moquer de lui qu'à l'écouter. « Voudriez-vous, ajouta M. Robson, visiter avec moi ces gens, et voir s'il n'y aurait pas moyen d'en tirer quelque chose de plus? »

Résister à une pareille demande eût été un acte d'infidélité. Un matin, par conséquent, nous partîmes pour le village en question. Un Indou, qui portait sur ses épaules mon coffre de médicaments, nous accompagnait. Sitôt arrivés, cet homme, toujours chargé de son fardeau, parcourut le village en criant de toute la force de ses poumons : « Un docteur sahib est assis sur le *batal* (sorte de banc ou siége en pierre qui se trouve dans tous les village du Radjpoutana), à l'ombre du banyan. Il donnera des remèdes à tous ceux qui en ont besoin, sans rien leur demander pour cela : O vous tous qui souffrez, de la fièvre, du mal d'yeux ou d'autres douleurs, venez, venez sous le banyan : le docteur sahib vous y donnera ses soins. »

« A cette invitation d'un genre si nouveau, le village entier s'émut, et bientôt, de mon poste sous le banyan, mes regards purent se promener sur une multitude de visages portant l'expression de la surprise et de la curiosité la plus vive. Pendant quelques instants, personne n'osa s'approcher, mais à la fin, un individu plus hardi que les autres s'avança. En quelques minutes, je lui extirpai une dent dont il souffrait depuis longtemps. Un simple coup de lancette délivra non moins promptement un autre assistant d'un abcès douloureux. Le succès de ces opérations si simples en encouragea d'autres, et bientôt j'eus entre les mains plus de patients que je n'aurais cru le village capable d'en fournir. Une femme, entourée de trois ou quatre enfants, à demi-nus et affamés, fendit péniblement la foule pour implorer ma pitié. Son mari,

me dit-elle, était depuis deux ans couché sur son lit, sans pouvoir se livrer à aucun travail, de sorte que toute la famille se trouvait plongée dans la plus profonde pauvreté. Elle me demandait d'aller le voir. Je me rendis à cette prière, et trouvai, en effet, sur un de ces misérables grabats comme on n'en voit que dans l'Inde, une pauvre créature desséchée, à moitié morte de faim, et dans un état de malpropreté à inspirer le dégoût. Le mal de cet homme était une paralysie des membres inférieurs, déjà ancienne, mais qui ne me parut pas incurable. Je le lui dis, et l'engageai à se faire porter à la station d'Ajmère, où nous pourrions prendre soin de lui.

» Ce jour-là, l'heure avancée ne nous permit pas de prêcher longtemps, mais le peu de paroles que nous pûmes dire furent écoutées de manière à nous convaincre que le Seigneur, en inspirant de la confiance à ces villageois, avait ouvert là une porte devant son Évangile. Ce fut avec une fervente gratitude que, de retour à la ville, nous le remerciâmes à genoux de ce premier succès dû à son intervention toute miséricordieuse. »

» Le lendemain, en revenant de quelques courses dans la ville, nous eûmes le plaisir de trouver à la porte de la maison missionnaire notre paralytique de la veille. Couché sur le dos d'uu buffle, il venait avec confiance réclamer le secours dont nous lui avions donné l'espoir. Nous l'installâmes dans une des dépendances du bâtiment, où je procédai sur-le-champ à un examen plus attentif de son état. Le pauvre homme avait été entre les mains de plusieurs docteurs indigènes et du barbier chirurgien de son village. L'un lui avait administré toutes sortes de drogues, un autre l'avait saigné, couvert de sangsues ou d'emplâtres, d'autres encore l'avaient brûlé, ou scarifié, de telle façon que je trouvai à peine un endroit de son corps qui ne portât pas la marque de quelqu'un de ces héroïques traitements. Sans entrer dans de plus longs détails, je dirai qu'une quinzaine de jours plus tard, le patient qui, comme je l'ai dit, était resté deux ans cloué sur

son grabat, put regagner son village à pied. Grande fut a surprise. Tous ses voisins, se précipitant autour de lui, voulaient savoir à toute force de quel charme j'avais fait usage pour le remettre ainsi sur ses pieds. »

« Ses réponses à cette question me déchargèrent de tout soupçon de sorcellerie, et, jointes aux souvenirs de ma séance sous le banyan, les effets en furent excellents. La première fois que M. Robson retourna dans le village, on l'écouta comme jamais encore il n'avait été écouté, et son ministère y fut béni au point que, quelques mois plus tard, il put ouvrir une école, que, j'ai vue moi-même, quelques temps après, toute remplie d'enfants que leurs parents s'estimaient heureux de pouvoir y faire instruire. »

« ...... Les habitants des villes se montrent en général plus hostiles et moins prompts à revenir de leurs préjugés que ceux des campagnes. Les brahmines qui, pour le dire en passant, s'arrogent souvent les fonctions médicales, redoutent notre influence, et ont recours pour la contrebalancer à toutes sortes de moyens. J'en fis l'expérience dans la ville de Nuggur. On m'y avait remis la direction d'un dispensaire, généreusement établi par le colonel Dixon, fondateur de la ville elle-même, mais tombé quelque peu en décadence. Je m'appliquais à le réorganiser quand tout à coup des brahmines firent circuler dans la ville une sorte de mandement, conçu à peu près dans ces termes :

« Les *padres* (missionnaires) se sont engagés à faire devenir chrétiens tous les habitants du Mugra (nom de la province) dans l'intervalle de trois ans; moyennant quoi ils recevront, à titre de récompense, trois lacs de roupies (730,000 fr.), tandis que, s'ils ne réussissent pas, ils devront eux-mêmes payer cette somme au gouvernement anglais. Or, depuis deux ans qu'ils sont ici, pas un seul homme ne s'est fait chrétien. C'est pourquoi les padres, effrayés à la pensée d'avoir à payer l'amende, ont imaginé (ce sont des gens rusés) de faire venir de Ballat (Angleterre) un padre médecin.

Cet homme mêle à tous ses remèdes de la chair, du sang et des os de vache, de sorte que tous ceux qui les acceptent rompent leur caste et deviennent chrétiens. »

« Malgré son absurdité, ce conte obtint assez de succès pour me créer, pendant quelque temps, des difficultés réelles. Mais les voies de Dieu ne sont pas nos voies. Un jour, le bruit se répandit dans la ville que le choléra avait éclaté à Nussurabad, et que beaucoup de soldats anglais en étaient morts. Ces rapports n'excitèrent d'abord que peu d'alarmes. Des soldats anglais, ce n'était pas des Indous, et on ne disait pas qu'aucun de ceux-ci eût succombé sous l'attaque de l'affreux fléau! Un peu plus tard, on annonça que la maladie avait gagné Ajmère, et qu'elle y avait frappé des indigènes. Mais, cette fois encore, on trouva le moyen de se tranquilliser. Ajmère était une vieille ville, très peuplée, aux rues malpropres, où le choléra avait régné déjà, tandis que Nya-Nuggur était une ville neuve (c'est le sens même de son nom), bien bâtie, très propre, et où jamais le choléra n'avait encore fait son apparition!..... »

« Un matin, cependant, voici qu'une nouvelle éclate au sein de cette ville si privilégiée. On apprend que durant la nuit, un mendiant est mort du choléra! D'abord, on cherche encore à s'étourdir. Le défunt n'était qu'un mendiant et peut-être qu'après tout ce n'était pas le choléra qui l'avait emporté! Mais dans la même journée d'autres cas se déclarent; il y a plusieurs morts et force est de se rendre à l'évidence. »

« Que faire? A ceux qui posèrent cette question les amis des brahmines répondirent, comme on pouvait s'y attendre, qu'il fallait se rendre les dieux propices et avoir recours à l'intervention de leurs prêtres. En quelques heures, plus de 50,000 roupies (125,000 fr.) furent collectées, et remises aux brahmines. Cela fait, de pompeuses processions se promenèrent dans les rues de la ville, portant sur de riches palanquins les images des dieux les plus accrédités. Quelques-unes de ces statues furent ensuite dressées aux portes de la ville

pour repousser la maladie si elle voulait y entrer. Mais, vaines précautions ! le lendemain même un riche *sete* (banquier), récemment arrivé de Marwar, fut saisi par le mal. On appela les brahmines, mais, après quelques efforts inutiles, ils abandonnèrent le malade comme perdu sans retour. Alors on se souvint des Padres et du docteur Sahib. Dans la soirée, au moment où, après notre culte du soir, nous nous apprêtions à rentrer chacun chez soi, une députation, composée de quelques-uns des principaux habitants de la ville, vint nous dire ce qui était arrivé, et nous supplier de faire notre possible pour guérir cet homme, que tout le monde tenait en grande estime. Aussitôt, M. Schoolbred et moi, nous nous rendîmes près du malade. Nous le trouvâmes dans un état de prostration véritablement effrayant, et entouré de sa famille, qui se frappait la poitrine de douleur. Recourant alors aux applications d'eau chaude, aux frictions prolongées et à l'emploi de quelques cordiaux, nous passâmes auprès de lui quelques heures, dans un esprit de prière, et il plût à Dieu de bénir nos efforts. Le matin, nous eûmes la joie de pouvoir annoncer aux amis du mourant que le danger était passé. L'effet de cette guérison fut instantané. Dès qu'elle fut connue, tout le monde voulut avoir recours à nous. Notre seul embarras fut la crainte de succomber à la tâche. Et, après la cessation du choléra, notre crédit se soutint. C'était, je vous assure, une chose douce au cœur que de rencontrer souvent des gens qui, en nous faisant leur respectueux salamalec, nous remerciaient de leur avoir sauvé la vie ; et quelle récompense que d'avoir ainsi l'occasion d'annoncer Christ à ces gens, en leur disant que c'était avant tout à lui qu'ils devaient rendre grâces. »

« Une branche de l'œuvre missionnaire dans l'Inde dont on ne comprend pas encore assez l'importance en Angleterre ou en Amérique, c'est celle qui a les femmes pour objet. Il n'est pas aisé de se faire, sans avoir vécu dans le pays, une idée du mépris dont les femmes sont l'objet. Elles

y sont, à la lettre, mises sur le même pied que les esclaves et les bêtes de somme. Demander à un homme en le saluant : « Comment se porte votre femme? » serait regardé comme une grave injure. La seule manière polie de faire cette question est de demander : « Comment se porte la mère de votre fils? » Jamais le mari ne converse amicalement avec sa femme ou ne se promène avec elle; jamais, sauf le jour de leurs noces, on ne les voit manger ensemble, et toute tentative de la femme pour se mettre, en quelque manière que ce soit, sur un pied d'égalité avec son mari, serait regardée comme la chose la plus monstrueuse. De là résulte, pour le missionnaire, l'impossibilité presque absolue d'arriver aux femmes pour les évangéliser, tandis que notre qualité de médecin nous a servi merveilleusemeni en cela. Dans nos tournées de la saison des pluies, nous ne vaccinions jamais les nombreux enfants qu'on nous présentait, qu'à condition qu'ils nous fussent apportés par leurs mères; et comme il nous arrivait parfois d'en vacciner jusqu'à cent dans une journée, il est aisé de comprendre à quel point la présence de tant de mères nous fournisssait l'occasion d'annoncer le salut aux femmes. Bien souvent, en promenant nos regards sur les auditoires groupés alors autour de nous, il nous est arrivé de pouvoir nous demander joyeusement si c'étaient les *pugris* (turbans) ou les *chudars* (voiles) qui en formaient la majorité.»

« .... Appelé par les circonstances à résider pendant trois mois à Ajhmère, où se trouve un collége du gouvernement anglais, je m'arrangeai avec le principal de cet établissement pour y donner quelques conférences (lectures) sur les sciences naturelles et particulièrement sur la chimie. J'eu profitai pour réfuter quelques-unes des notions absurdes qui ont cours sur ces sujets parmi les brahmines, et je fus écouté par mes jeunes auditeurs avec un tel intérêt que cela me suggéra l'idée de donner, dans mon bungalow particulier, un cours de physiologie, en vue des étudiants les plus avancés.... Cela me fournit l'occasion de passer en revue les idées des Bouddhistes,

des Jaïrs, des Parsis et même des Grecs et des Romains. Il en résulta, parmi cette jeunesse studieuse, une excitation extraordinaire. On me fit des objections de toutes sortes; on m'exposa les théories les plus insensées. Plusieurs fois, le christianisme fut attaqué; mais je le défendis, en m'attachant à faire ressortir l'incalculable supériorité de nos Livres saints sur les Védahs, au point de vue de la science comme à tout autre. Je fis honte à mes jeunes auditeurs de leur ignorance à cet égard, et les exhortai vivement à lire la Bible. Ces efforts ne restèrent pas stériles, car durant le dernier mois de mon séjour à Ashmère, j'eus la joie de voir se réunir régulièrement autour de moi toute une classe de jeunes gens, des plus intelligents, qui s'appliquaient avec ardeur à l'étude de la parole de Dieu. Encouragé par ce succès, je répétai ces leçons dans plusieurs de nos établissements, en vue surtout des instituteurs. Je les ai même publiées en arabe, et dans les dialectes connus sous le nom de Hindi et Urdu. Ce petit livre, introduit depuis dans les écoles de nos missions et dans d'autres, y a fait du bien et montré une fois de plus l'utilité des missions médicales. »

.... « Il me reste à vous dire, en réponse à une question de votre part, comment je suis arrivé au poste que j'occupe actuellement à Jeypore....

« Il y a deux ans environ que, passant dans cette ville, qui est la capitale de l'Etat indou du même nom, je descendis chez le major Beynon, qui représente le gouvernement anglais à la cour du Maharajah. Dès notre première conversation, le major m'apprit que depuis quelque temps on avait entrepris, à Jeypore même, de former de jeunes médecins indigènes ; que, le jour même, ces jeunes gens devaient être examinés en présence du Maharajah, et qu'il ne doutait pas que ce prince ne me vît avec plaisir assister et même prendre part à cet examen. »

« Quoique souffrant et très fatigué de mon voyage, je ne crus pas devoir refuser une telle invitation. Je me rendis en

conséquence au palais, pris part aux exercices de la séance, et, l'examen achevé, demandai la permission d'adresser quelques observations à ceux qui venaient d'en être l'objet. Dûment autorisé, je m'attachai à faire comprendre à ces nouveaux docteurs indigènes comment ils devaient s'acquitter des devoirs de leur profession. « L'instruction que vous avez reçue, leur dis-je, vous a été donnée sous la direction divine, pour que vous la fassiez servir au bien de vos semblables. C'est un dépôt dont vous aurez à rendre compte au grand jour du jugement. »

« On m'écouta sérieusement, et, après la séance, le Maharajah me fit dire qu'il désirait s'entretenir quelques minutes avec moi. Il me remercia de ce que j'avais dit aux élèves et me parla ensuite d'une de ses reines, dont la santé était profondément altérée depuis près d'un an. Il désirait que je la visitasse en compagnie du chirurgien de la cour. Le lendemain, j'accédai à ce désir, et fus assez heureux pour découvrir la vraie nature du mal et pour y remédier de telle sorte qu'au bout d'un mois la malade se trouva parfaitement revenue à la santé. Là-dessus, le souverain me proposa de rester à Jeypore en qualité de médecin de Sa Hautesse et de ministre de l'instruction. Après y avoir beaucoup réfléchi et avoir prié, malgré tout ce qu'il devait m'en coûter d'abandonner ma vieille station missionnaire et de me séparer de mes compagnons d'œuvre, je crus devoir accepter cette proposition. C'était entrer dans un champ de travail nouveau, plein de difficultés, mais où je pouvais rendre des services importants à la cause qui m'est chère. J'acceptai donc, et, depuis, je ne me suis pas repenti un seul instant de m'être jeté, en cela, entre les bras de Celui qui a dit aux siens : « Je serai avec vous « jusqu'à la fin du monde. »

Tel est, un peu abrégé, le récit du docteur Valentine. A ces détails et aux quelques mots dont nous les avons fait précé-

der, il est juste d'ajouter qu'à Jeypore et dans sa position élevée, pas plus que sur le théâtre plus humble de ses premiers travaux, l'ancien élève de la Société des missions médicales n'a oublié qu'il était avant tout un prédicateur de la vérité chrétienne. Avant d'accepter les offres du Maharajah, le docteur s'était formellement réservé le droit de prêcher ses croyances en toute liberté; il s'est prévalu de ce droit avec son activité habituelle, et il a eu la joie de voir se former, dans la capitale du Jeypore une petite Eglise de chrétiens qui compte plusieurs membres sincèrement convertis au Seigneur. On compte dans le nombre trois brahmines et un Rajpout de distinction.

Ajoutons, enfin, un trait qui montre à quel point le docteur Valentine est resté fidèle à son mandat divin, et qui fait honneur à son désintéressement. C'est que, malgré l'accroissement bien légitime de ses honoraires comme médecin du Maharajah et comme ministre de l'instruction, il a voulu rester à cet égard sur le même pied que ses anciens collègues, et que, depuis deux ans, il a fait abandon à la mission de l'Eglise presbytérienne unie de tout ce qui, dans ses revenus dépasse le traitement qu'elle fait à ses missionnaires.

MADAGASCAR.

DESTRUCTION DES IDOLES.

Les progrès de l'Evangile à Madagascar continuent à être un des spectacles les plus merveilleux et les plus consolants que le chrétien de nos jours puisse s'arrêter à contempler. Nos lecteurs se rappellent le baptême de la reine actuelle, et de son premier ministre, ainsi que l'énergique impulsion donnée à l'œuvre, en dehors même de ces événe-

ments, par l'activité des missionnaires, le dévouement des pasteurs indigènes, et la soif d'instruction qui paraît s'être répandue, sur un grand nombre de points, dans tous les rangs de la population. Dans le courant d'une année, disent les missionnaires, le nombre des chrétiens a doublé, et tout annonce que l'année courante produira des résultats plus extraordinaires encore.

Le 8 septembre 1869 comptera parmi les journées mémorables de cette mission si bénie. Par un décret royal, ce jour avait été désigné pour procéder à la destruction de toutes les idoles au culte desquelles les souverains et leur cour s'étaient jusque là rattachés. Cet ordre étant venu à la connaissance des prêtres païens, un grand nombre d'entre eux s'étaient rendus dans la capitale, avec d'autres personnages consacrés ou employés au service des faux dieux, pour tâcher d'en prévenir les effets. Dans ce but, ils répandirent parmi le peuple les bruits les plus absurdes, celui-ci par exemple, que le dieu principal de la nation avait pour se défendre une *médecine* puissante, dont il ferait certainement usage, ce qui voulait dire que si la reine et ses ministres persévéraient dans leurs criminels projets, ils mourraient par le poison. Mais ces menaces n'effrayèrent nullement la reine, et le jour désigné a vu s'accomplir très paisiblement la grande exécution qui devait proclamer dans Antananarivo la chute officielle du paganisme national.

Cela ne veut pas dire que le gouvernement ait, dans cette affaire, usé de violence et imposé tyranniquement au peuple ses vues quant à la fausseté de l'ancien culte. Sous le régime de l'ancienne idolâtrie madécasse, chaque localité, ville ou village, chaque famille et même chaque individu peut avoir son dieu particulier, l'honorer comme il l'entend. La reine, devenue chrétienne, n'a touché en aucune manière à cet état de choses, qu'on pourrait appeler, dans un sens, la liberté des cultes. Ce qu'elle a voulu détruire, et ce qui a été détruit en effet, ce sont les idoles du gouvernement et de la cour, idoles

qui, pour la plupart du moins, n'étaient ni connues ni vénérées dans les autres provinces du royaume. La reine s'était prononcée sur ce point de la manière la plus formelle. Une députation du peuple, composée d'officiers d'un rang élevé, s'étant présentée devant elle pour lui demander si elle entendait que toutes les idoles du pays fussent détruites : « Cela, répondit-elle, me ferait plaisir, car, à mes yeux, toutes les idoles ont la même valeur, et je serais heureuse qu'il n'en existât plus dans mon royaume; mais je ne veux en rien forcer le peuple à suivre mon exemple. »

L'exécution des faux dieux condamnés à périr offrit un spectacle tout à la fois curieux et imposant. Elle eut lieu devant le principal temple de la ville, en présence d'une foule immense. Un grand feu avait été allumé. On y jeta les mobiliers des temples païens, puis les vêtements, les cannes et les parasols des faux dieux, enfin les idoles elles mêmes, dont, naturellement, aucune ne s'avisa de faire la moindre résistance. Dans l'assemblée, quelques personnes avaient, paraît-il, conservé quelques appréhensions quant à ce qui pourrait arriver au moment où le plus célèbre des dieux anciennement adorés, le dieu national, regardé comme le protecteur spécial des souverains, serait jeté dans les flammes. Mais quand on vit qu'il n'était en définitive, comme ses compagnons d'infortune, qu'un morceau de bois, dont les flammes eurent bientôt raison, toutes ces appréhensions disparurent, et, l'œuvre de destruction achevée, la foule se retira tranquillement, bien convaincue de la parfaite inanité de ces dieux qui, de génération en génération, avaient reçu tant d'hommages immérités.

Après cette éclatante démonstration, le mouvement qui pousse le peuple des Hovas vers la foi chrétienne a redoublé d'intensité. D'une multitude d'endroits sont arrivées dans la capitale des députations, chargées de demander au gouvernement à quelle religion il fallait désormais s'attacher. La reine, fidèle au rôle d'impartialité qu'elle a su prendre d'abord,

a répondu qu'elle n'imposait rien à personne, mais en exhortant pourtant les gens à prêter l'oreille aux instructions des missionnaires évangéliques.

Ceux-ci, se prévalant des circonstances, ont envoyé de toutes parts, dans la mesure de leurs ressources, des évangélistes indigènes; mais sans que le gouvernement soit pour rien dans ce redoublement d'activité. Il a été et il sera pourvu aux frais de ces œuvres par les contributions nouvelles des Eglises indigènes, parmi lesquelles figure à la vérité, pour une part considérable, la congrégation qui s'est formée dans le palais même de la reine. La seule faveur qu'on ait sollicitée et obtenue du gouvernement pour les évangélistes, a été l'exemption de certains services publics qui les auraient entravés dans leurs travaux de prédication.

Serait-il nécessaire de dire, après tous ces détails, que les missionnaires et les chrétiens de Madagascar se montrent animés de la plus vive reconnaissance, d'un zèle de plus en plus ardent, et de la ferme espérance de voir, sous le regard de Dieu, s'accomplir des merveilles encore plus grandes que celles dont ils sont déjà témoins?

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

SOIXANTIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CONSEIL AMÉRICAIN POUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Cette fête a eu lieu du 5 au 8 octobre dernier, à Pittsbourg, dans l'état de Pensylvanie. Elle avait, comme d'ordinaire, attiré de presque tous les points du pays des milliers de chrétiens, à l'égard desquels les habitants de la ville ont rempli les devoirs de la plus généreuse et de la plus fraternelle hospitalité.

Des rapports lus à l'assemblée il résulte que la Société compte, dans les 8 centres de missions qu'elle a fondés, 102 stations principales et 539 annexes (out-stations). Elle a employé dans ce vaste champ de travail 1334 agents, dont 145 missionnaires américains consacrés, 12 missionnaires-médecins, 196 femmes, 353 autres ouvriers américains; puis, en fait d'agents indigènes, 106 pasteurs, 285 prédicateurs et 590 personnes occupées à titres divers.

Le nombre des séminaires destinés à former des pasteurs indigènes est actuellement de 16, et celui des élèves qu'ils renferment de 486.

Les recettes de l'année s'étaient élevées à 525,214 dollars, et les dépenses à 531,661 dollars (2,626,070 et 2,658,310 francs.)

Un véritable enthousiasme, que l'assemblée tout entière partageait, a régné dans ces séances et en fera vivre le souvenir dans toutes les mémoires, dit un de ceux qni ont eu le privilége d'y assister. Plusieurs des orateurs entendus se sont plu à regarder la nation américaine comme appelée tout particulièrement, par ses institutions et par ses croyances, à civiliser le monde en portant jusqu'à ses extrémités les plus reculées les lumières de l'Evangile de Christ. L'un d'eux a électrisé son auditoire en lui racontant l'histoire du fils d'un missionnaire qui, blessé mortellement, sur un champ de bataille de la guerre anti-esclavagiste, partagea tout ce qu'il possédait entre sa sœur et la Société des missions, et mourut ensuite d'une mort véritablement triomphante. A la fin de ce récit, l'immense assemblée se leva d'elle-même comme si elle eût été un seul homme, et entonna, tout d'une voix, un cantique bien connu, qui dépeint le bonheur du chrétien quittant ce monde pour aller rejoindre son Sauveur.

Outre les séances générales, il y en eut de spéciales, notamment une pour les mères chrétiennes, et une pour les enfants. A cette dernière, le nombre des assitants était tel que l'enceinte du plus vaste temple de la ville se trouva de

beaucoup trop étroite, et qu'il fallut, en ouvrant un local voisin, dédoubler en quelque sorte l'auditoire accouru pour entendre parler des choses de Dieu.

NOUVELLES RÉCENTES

BALE.

L'Institut de la Société des missions de cette ville s'est ouvert dernièrement pour un nouvel élève dont la présence vaut la peine d'être mentionnée. C'est un jeune Indou, de la caste des Brahmines, que des circonstances particulières ont amené en Angleterre après son baptême. De là ses amis l'ont envoyé à Bâle pour y faire des études en vue du saint-ministère. On sait que la Société de Bâle a elle-même des missions importantes dans l'Inde et qu'elle compte déjà de jeunes Indous parmi ses élèves. Celui-ci parle, dit-on, quelques-uns des dialectes les plus usités dans certaines provinces de son pays.

ANGLETERRE.

UNE COLLECTION DE LIVRES CHINOIS.

Un missionnaire souvent cité dans nos pages, le docteur Legge, de Hong-Kong, occupe une place distinguée parmi les hommes qui se sont appliqués avec le plus de succès à l'étude de la langue chinoise. C'est lui qui a entrepris la traduction des livres mentionnés naguère ici sous la dénomination de *Classiques chinois*, vaste travail auquel le docteur a consacré

ses veilles depuis de longues années, soit en Chine, soit à Londres.

Ces faits, et la qualité de missionnaire, si bien justifiée d'ailleurs par les travaux évangéliques du docteur Legge, donnent un intérêt particulier à la nouvelle suivante, qu'un journal anglais, le *Globe*, donnait tout récemment :

« Une collection considérable et fort importante de livres chinois, comprenant plus de 1,100 volumes, vient d'être ajoutée à la bibliothèque de livres chinois du *Bristish Museum.* Ces livres ont été apportés en Angleterre par Wang-Taou, savant Chinois distingué qui les a choisis dans son pays comme pouvant être utiles au docteur Legge, le grand sinologue, dans la traduction des classiques chinois qu'il poursuit en ce moment.

« Ces deux messieurs étant sur le point de retourner en Chine ont offert leurs livres aux administrateurs du *British Museum*, qui se sont empressés de les accepter. Une pareille collection, tout spécialement formée dans le but d'élucider les anciens classiques et les recueils historiques de la Chine, est d'un prix inestimable pour les amateurs de littérature chinoise. »

Un missionnaire courageux.

Un pasteur anglican, nommé le révérend M. Stirling, vient de prendre une de ces résolutions que les gens du monde appellent volontiers insensées, mais où éclate la puissance de la foi pour enfanter le dévouement. Il est parti, pour aller, seul avec sa famille, s'établir parmi les sauvages de la terre de Feu (Amérique du Sud). Jusqu'à présent, les missionnaires qui se sont occupés de ces Indiens, ne passaient auprès d'eux qu'une partie de l'année. Le révérend Stirling ne les quittera pas. Il s'est fait construire une maison en fer que l'on remontera dans le pays, et qui deviendra le siége de la

mission. Son but, dit-il, est de se mettre en relations aussi étroites que possible avec les sauvages, de gagner leur cœur en leur témoignant une confiance sans réserve et en donnant à leurs enfants, avec l'instruction chrétienne, l'exemple d'une vie réglée, en toutes choses, d'après les préceptes de l'Evangile. En quittant l'Angleterre, le hardi missionnaire a supplié ses amis de ne pas laisser passer un seul jour sans invoquer sur lui la bénédiction de Celui qui sera, loin de tout secours humain, son seul protecteur et sa seule force.

AFRIQUE CENTRALE.

NOUVELLES DU DOCTEUR LIVINGSTONE.

Personne ne saurait être surpris de voir notre feuille suivre les destinées de ce célèbre explorateur de l'Afrique, qui, dans toutes ses recherches, n'a jamais perdu de vue les intérêts de la cause évangélique, et qui se propose de contribuer, par ses découvertes de faire disparaître la hideuse plaie de la traite des nègres.

Une lettre écrite de Zanzibar, le 2 octobre dernier, contenait les renseignements suivants :

« Après une interruption d'un an et demi, des nouvelles du docteur Livingstone sont parvenues, ces jours-ci, au consulat d'Angleterre. Le hardi voyageur, parti en 1864 de Mongollo, écrivait, à la date du 30 mai dernier, d'Ujiji, ville située sur le lac Tanganyika, à environ trois mois de marche de Zanzibar. Quoique la distance puisse être évaluée à 150 lieues, les arrêts fréquents des caravanes sur le parcours, et notamment à Niembé, où elles séjournent un mois, expliquent ces longs retards.

« Quant aux courriers, ils parviennent rarement à destination, et les envois sont interceptés. Aussi le docteur Livingstone n'avait-il reçu aucun des approvisionnements qui lui

ont été expédiés. Loin d'annoncer son retour, il se proposait d'explorer le Tanganyika-Nianza, qu'il suppose être en communication avec le Victoria-Nianza et l'Albert-Nianza. Si son hypothèse se vérifie, ces réservoirs immenses de l'Afrique centrale seraient reliés à d'autres grands lacs dont il ne donne pas les noms, situés à la hauteur du dixième degré de latitude sud. Il se trouverait ainsi que les sources du Nil que l'on a reconnues d'abord à l'Albert-Nianza, puis au Victoria-Nianza, sont encore beaucoup plus au sud qu'on ne l'avait supposé.

MISSION DU NIGER.

Le très révérend évêque Samuel Crowther, en tournée de visite épiscopale dans son vaste diocèse du Niger, écrit, de Lokoja, qu'il a trouvé toutes les stations en bon état et en voie de progrès ; que nulle part les chrétiens n'ont été persécutés, et qu'un roi puissant du pays, nommé Masaba, lui a fait l'accueil le plus amical. L'évêque se proposait de conférer, dans quelques jours, l'ordre du diaconat (consécration au saint-ministère) à trois indigènes qui ont pris, en devenant chrétiens, les noms de Paul, de Romaine et de Langley.

La mission du Niger, fondée depuis quelques années seulement, ne compte pas encore parmi les plus importantes de l'Afrique occidentale, mais elle offre ce caractère intéressant et nouveau d'être une œuvre entièrement nègre, dirigée par un évêque et par des pasteurs noirs.

CAFRERIE.

L'été dernier, une trentaine de missionnaires appartenant à diverses dénominations (épiscopaux, presbytériens, wesleyens, indépendants, luthériens et moraves) se sont réunis en Conférence à King Williamstown (Cafrerie anglaise) pour

s'entretenir des intérêts du règne de Christ. Un des premiers sujets traités dans cette réunion a été la nécessité d'obtenir des indigènes, à mesure qu'ils deviennent chrétiens, de se bâtir des maisons bien aérées, propres, et où ils puissent jouir de quelque bien-être. Ces conditions extérieures sont de celles qui agissent salutairement sur l'âme et sur les habitudes de la vie. On s'est occupé aussi des moyens d'accroître le nombre des pasteurs indigènes; puis de la fixation de l'alphabet cafre, d'une traduction nouvelle des Saintes Ecritures, de la publication d'un recueil de cantiques, etc. Toutes ces questions, qui intéressent au même degré les diverses Sociétés représentées dans l'assemblée, ont été examinées et discutées dans un esprit de fraternelle liberté qui a fait de ces entretiens de vraies réunions d'alliance évangélique.

MICRONÉSIE.

Le révérend Doane, missionnaire à Ponape, l'une des îles de la Micronésie, écrit qu'il se sent singulièrement encouragé par l'accès que l'Evangile trouve parmi les femmes indigènes. C'est à leur sexe qu'appartiennent le plus grand nombre des enfants qui fréquentent les écoles et la grande majorité des assistants au culte. Elles prennent de plus une part active à toutes les œuvres qui ont pour objet l'affermissement de l'Eglise; et, à très peu d'exceptions près, toutes celles qui ont embrassé l'Evangile donnent l'exemple d'une vie sainte, qui frappe d'étonnement les païens eux-mêmes. « Il en est quelques-unes, dit le missionnaire a qui je confierais volontiers les fonctions d'évêque ou quelque chose de pareil. »

Les hommes se montrent moins bien disposés ou plus froids à l'égard des choses religieuses, « mais on peut espérer, » ajoute M. Doane, « qu'ils finiront par subir l'influence bénie de nos Marie, de nos Rachel; déjà plus d'une pieuse Anne est ve-

nue nous présenter son jeune Samuel, voué par elle au service du Seigneur. »

CHINE.

Les violences dont les missionnaires ont eu à souffrir, depuis quelque temps, sur plusieurs points de l'empire, ne sont pas arrivées à leur terme. Les dernières nouvelles annoncent que ceux de Nang-King ont failli d'être massacrés, que leur maison a été pillée et qu'ils ont en vain réclamé la protection du Tao-taï (chef militaire) de la ville. Ce magistrat a refusé de les recevoir et s'est contenté de leur procurer les moyens de s'évader. Des missionnaires catholiques, établis dans la même ville, en ont aussi été expulsés.

Nous raconterons une autre fois de beaux exemples de fidélité chrétienne donnés par des chrétiens indigènes.

Californie

Nos lecteurs connaissent la mission du révérend A. W. Loomis parmi les Chinois de San-Francisco. Un journal annonce que l'école du dimanche de cette mission est aujourd'hui l'une des plus considérables de la ville. Le missionnaire écrit, de son côté, que l'œuvre marche bien et que le nombre des auditeurs aux services du Dimanche s'accroît de semaine en semaine. Il a pu baptiser dernièrement un jeune Chinois, très intelligent, qu'il a tout lieu de croire sincèrement converti et appelé à servir utilement la cause de l'évangile parmi ses compatriotes. Il arrive continuellement de nouveaux émigrants à San-Francisco.

Eugène Casalis, directeur.

Typ. Ch. Maréchal, passage des Petites-Ecuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

SÉNÉGAL.

ARRIVÉE ET INSTALLATION DES MISSIONNAIRES A SAINT-LOUIS.

Nous venons d'apprendre, avec un vif sentiment de reconnaissance envers le Seigneur, que nos missionnaires sont très bien arrivés à Saint-Louis et qu'ils y ont trouvé le meilleur accueil.

« Le lendemain de notre départ de Bordeaux, écrit M. Preen, les côtes de notre chère France disparaissaient à nos yeux. Est-ce pour toujours ?... Dieu, qui a nos vies dans ses mains, en décidera comme il lui semblera bon. J'aime ma patrie ; là se trouve tout ce que j'ai de plus cher en ce monde, mais je ne regrette pas de l'avoir quittée. — Nous filions de 13 à 14 nœuds à l'heure, et, le 27 décembre, nous étions en face de Lisbonne. Cette ville, vue du port, présente à l'œil un aspect magnifique, mais les environs surtout sont charmants. Au débarquement l'impression change. Il y a quelques belles places, mais les rues sont étroites et difficiles à gravir ; les transports ne se font qu'à dos de mulets ou d'ânes. — Nous en repartîmes dans la nuit, et, le 29, nous passâmes entre les Canaries. La température était douce comme en un beau matin du printemps chez nous. On en jouissait à bord, et nous, nous étions heureux d'approcher de notre destination. »

« C'est dans la soirée du premier jour de janvier que nous

mouillâmes à Dakar, en face de Gorée. Il me serait impossible de reproduire la triste impression que firent sur moi les noirs que je vis dans des canots qui entouraient notre navire. Les uns étaient presque nus, d'autres étaient un peu mieux couverts; ils attendaient dans leurs embarcations les passagers qui devaient se rendre à terre. Le visage de quelques-uns n'avait rien d'encourageant pour nous, mais il faut ajouter que ces canotiers font partie de ce qu'il y a de plus bas dans la population. J'ai vu depuis des figures fort intelligentes et l'impression pénible que j'avais d'abord reçue s'est effacée.

« A Gorée, en attendant le départ de l'aviso qui devait nous transporter à Saint-Louis, nous descendimes chez Mme Doucelance. (1) Cette bonne dame venait de recevoir de Mme Guindet une lettre qui lui annonçait notre arrivée; aussi avait-elle fait des préparatifs pour nous recevoir de son mieux. Elle me raconta en particulier les scènes de la mort de M. Guindet et me dit combien elles l'avaient émue, « Je ne pus m'empêcher de pleurer, » me disait-elle, « en voyant ce cher malade, au moment où il allait expirer, engager sa femme à chanter des cantiques; une scène aussi touchante ne s'était jamais présentée à mes yeux. » Ensuite elle me fit plusieurs questions auxquelles je répondis : « C'est parce que nous aimons les noirs que nous sommes venus dans ce pays; nous voulons les instruire, et leur annoncer l'Evangile. » Sachant que j'étais un instituteur, elle me fit aussitôt la proposition de prendre sous mes soins, dès que je le pourrais, deux enfants noirs qu'elle entretient, avec leur mère. Notons en passant que cette dame est catholique. Je vis les deux enfants; ils me plaisent beaucoup et il est fort possible que j'adopte l'aîné; l'autre me paraît encore

---

(1) Cette excellente créole s'est acquis bien des droits à notre reconnaissance par les soins qu'elle a prodigués à M. Guindet sur son lit de mort.
(*Note des rédacteurs*).

trop jeune pour le séparer de sa mère. — Nous allâmes faire visite au gouverneur de Gorée, qui parut enchanté de notre présence au Sénégal.

« Le lendemain, à 6 heures du matin, nous quittâmes Gorée. La mer était très houleuse, le navire fort mauvais, de sorte que nous fûmes malades pendant tout le trajet. Sur les autres courriers, on le fait en 12 heures et pour nous il fut de 26 heures. Nous passâmes la nuit couchés pêle-mêle sur le pont, à l'exception de Mme Villéger, que le capitaine, homme bienveillant, mit dans sa propre cabine, tandis que lui vint se coucher en plein air comme nous. Le matin, nous respirâmes en voyant devant nous le lieu de notre destination. »

« Saint-Louis, comme vous le savez, est sur une très petite île qu'entourent les deux bras du fleuve. D'un côté, à gauche, elle communique au continent par un pont de bateaux ; de l'autre, elle se rattache, également par deux ponts, à un long banc de sable appelé Pointe-de-Barbarie. C'est sur cette petite presqu'île, sans cesse en danger d'être submergée par la mer, que la ville indigène est bâtie. De ce côté, la plage est magnifique ; M. Andrault dit n'en avoir jamais vu d'aussi belle. Nous y sommes déjà allés plusieurs fois pour y respirer la brise fraîche de la mer et contempler le spectacle grandiose que présentent, pendant les belles soirées comme il en fait ici, les vagues qui viennent se briser en mugissant et dont la blanche écume semble toute parsemée d'étoiles étincelantes. »

Nous allons maintenant entendre M. Villéger raconter les premiers incidents du débarquement et de l'installation.

« Arrivés à Saint-Louis, nous avons failli ne pas trouver de logement ; mais le Seigneur, qui nous avait si bien conduits jusque là, ne nous a pas laissés dans l'embarras. Pendant que M. Andrault courait la ville pour chercher un endroit où nous caser, et que j'étais occupé à faire débarquer les bagages, un soldat protestant, brigadier de spahis, ayant appris

par un des passagers, qu'il y avait à bord un ministre avec sa femme, est venu nous inviter à descendre chez lui. Nous l'avons fait et nous sommes restés quelques jours chez ce brave homme. — Nous avons enfin trouvé une maison commode et fort bien aérée, ce qui a son importance au Sénégal où il fait déjà aussi chaud qu'à Pàris au mois de juin. Nous ne louerons que la moitié de cette maison, qui, je crois, fera assez bien notre affaire. Nous aurons quatre ou cinq chambres et un grand magasin qu'on appropriera pour l'école et le culte »

« Nos rapports avec les autorités commencent très bien, et j'espère qu'ils se soutiendront de la même manière. Nous avons fait visite au gouverneur et aux principaux employés de l'administration. Ils nous ont tous dit : « Messieurs, nous vous souhaitons beaucoup de succès; nous serons heureux de vous être utiles. » Le gouverneur nous a rendu notre visite le lendemain du jour où nous étions allés chez lui. Nous avons vu aussi le préfet apostolique et le supérieur des frères. » — « Nous avons eu hier, notre premier service religieux. Nous étions quatorze en tout; c'est moi qui ai présidé; tout le monde a paru content et on a promis de revenir. Des soldats qui étaient présents nous ont dit qu'ils nous amèneraient leurs camarades. Il y a ici, m'a-t-on dit, une centaine de protestants. Je crois que lorsque nous les aurons visités, ils viendront avec plaisir. Vous ne sauriez croire la joie que quelques-uns d'entre eux ont témoignée en nous voyant. « Oh ! si vous saviez, Monsieur le pasteur, me disait l'un d'eux, combien je suis heureux ! ce jour est l'un des plus beaux de ma vie. » Je comprends leur joie. Ces pauvres amis étaient seuls, sans consolations, pendant que l'épidémie faisait ses terribles ravages. »

« Les noirs, nous dit-on, sont peu accessibles. Quand on les entretient de choses insignifiantes, ils écoutent très-bien, mais dès qu'on leur parle de choses sérieuses, ils se bouchent les oreilles et s'en vont. Tout le monde s'accorde à

dire qu'il n'y a rien à faire parmi eux; moi, je crois qu'il y a beaucoup à faire. Le christianisme vivant, le vrai christianisme exercera sa puissance sur ces pauvres populations plongées dans les ténèbres et dans le mal. Les noirs de Saint-Louis me paraissent assez intelligents. Les résultats visibles se feront attendre peut-être, mais ils viendront. L'Evangile est destiné à tous les peuples, et puisque c'est la Parole de vie, il doit produire ses effets partout, chez les hommes de toute race et de tout pays. J'ai d'abord éprouvé une espèce de répugnance pour les noirs, bien que je les aimasse beaucoup avant mon départ de France. Maintenant, je les aime plus que jamais. Lorsque je les rencontre, je voudrais les presser sur mon cœur et les porter sur celui de Jésus. »

Nos frères terminent en nous demandant un envoi de Bibles, de Nouveaux Testaments et de traités français. Ils croient qu'ils pourront les placer facilement.

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

STATION DE M. BISSEUX.

Inauguration d'un nouveau temple à la Vallée du Charron.

Avant de placer sous les yeux de nos lecteurs le récit que M. Bisseux nous a envoyé de l'une des plus belles fêtes de sa vie, nous ne pouvons nous empêcher de déposer ici l'expression de notre reconnaissance envers Dieu pour les bénédictions qu'il a répandues sur le ministère de ce frère vénéré. Voici bien près de quarante et un ans que M. Bisseux sert son Maître. Il a eu sa bonne part d'épreuves: des afflictions domestiques l'ont plus d'une fois plongé dans le deuil; mais aucune ne lui a fait interrompre ses travaux. Arrivé au milieu de pauvres esclaves dont la triste position remplit son

cœur de pitié, il a eu le bonheur de voir tomber leurs chaînes après avoir contribué à les préparer aux priviléges et aux devoirs de la liberté. Il a su devenir le bienfaiteur, le père du noir et se concilier l'estime et l'affection du blanc qui en avait fait sa propriété. Sous un ministère caractérisé par une extrême douceur, une amabilité peu commune, unies à la force que donnent la foi et le dévouement, on a vu des hommes appartenant à deux races hostiles s'habituer progressivement à servir le Seigneur ensemble, à le prier dans les mêmes temples, à écouter l'explication de sa parole sur les mêmes bancs. Sans être robuste, il dessert depuis longtemps deux congrégations séparées l'une de l'autre par quelques kilomètres, et dans chacune desquelles il faut, tous les dimanches, donner une prédication, faire l'instruction religieuse des enfants. Le troupeau de la Vallée du Charron, les prémices de son ministère, se réunissait dans une chapelle mal construite et trop petite. Au moyen de contributions qu'il a ramassées autour de lui, de legs dont on l'avait fait dépositaire pour l'entretien de son œuvre, notre frère a pu doter ses chers nègres d'un lieu de culte durable et commode. Mais ce qui a dû surtout faire tressaillir son cœur, pendant la dédicace, c'est d'avoir pu quelques jours avant d'ouvrir, pour la première fois, les portes de cette maison de prière, présenter au Seigneur plus de vingt néophytes dont le Saint-Esprit a fait son temple.

« Bien-aimé frère Bisseux, diront avec nous tous ceux qui liront ces lignes, soyez béni ! Puissent les jours de votre vieillesse s'écouler paisibles et heureux, sous le regard de Dieu, et porter des fruits encore plus abondants que ceux de votre jeunesse et de votre maturité ! »

Lettre de M. Bisseux.

Wellington, le 28 octobre 1869.

A Monsieur le Président et Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions.

Messieurs et très-honorés Frères,

Vous voudrez bien excuser le long silence que j'ai gardé. Je voulais vous communiquer deux faits qui ont eu leur accomplissement ce mois-ci : la dédicace de la nouvelle maison de prière de Wagenmakers-Valley (la Vallée du Charron) et le baptême de vingt-quatre adultes.

C'est vendredi dernier, le 22, qu'a eu lieu la première de ces solennités. Dieu soit loué, tout a été au gré de mes vœux, et ma joie est grande aujourd'hui de pouvoir vous entretenir de cet heureux événement. Je n'ai eu qu'une chose à regretter, savoir l'absence de plusieurs confrères, sur le concours desquels je pouvais compter. Une forte tempête, qui s'était élevée la veille, ne leur a pas permis de se mettre en voyage. M. A. Murray, pasteur au Cap, est le seul ministre qui n'a pas reculé devant cet obstacle ; il fit très heureusement son apparition au milieu de tous ces coups de vent qui commençaient déjà à emporter la toiture de nos maisons. Jamais je n'oublierai le service signalé qu'il m'a rendu.

Le lendemain, le calme avait succédé à la tempête, et les habitants de l'endroit, et même ceux de Wellington, purent s'acheminer vers le nouveau temple. Le service commença à dix heures. J'avais prié M. Murray de prononcer le discours d'inauguration. A la tête d'un long cortége, il ouvrit la maison de Dieu au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; puis nous entrâmes en chantant le 3e verset du Ps. 100. Monté en chaire, il fit la lecture des dix commandements, du symbole des apôtres, d'une portion de la parole de Dieu, puis il consacra à l'Eternel, par une prière pleine d'onction, la nouvelle

maison de Dieu. Il félicita ensuite l'assemblée, en commençant par le pasteur, de ce que nous voyions notre œuvre achevée et couronnée par tant de bénédictions. Il exprima le vœu que la pure doctrine de l'Évangile, qui seule convertit et nourrit les âmes, y soit fidèlement annoncée aussi longtemps que cette maison restera debout.

Dans un sermon admirable, qui avait pour texte Ps. 26, 6, *O Eternel! j'aime les parvis de ta maison*, il dépeignit le bonheur de l'âme qui demeure dans le sanctuaire du Dieu vivant. La maison de Dieu : 1. *précieux moyen de grâce*; 2. *symbole de toutes les bénédictions spirituelles*; 3. *figure et gage de la gloire céleste* : voilà les trois grandes divisions de cet éloquent discours, qui restera gravé dans tous les cœurs. Dans la péroraison, l'orateur s'est pour ainsi dire surpassé lui-même. Aussi son auditoire était comme terrassé. Il nous fit assister à la grande journée de Christ, quand il descendra, selon le chapitre 21 de l'apocalypse, pour faire la dédicace du temple de sa gloire, et quand tout vrai disciple sera une colonne dans ce temple pour ne plus jamais en sortir. « Chers auditeurs, s'est-il écrié, serez-vous présents à cette inauguration du temple de mon Sauveur? J'ai résolu de m'y trouver. Y serez-vous aussi certainement que vous êtes dans cette enceinte? « Répondez-moi, y serez-vous? » Inutile de dire que tous les visages étaient inondés de larmes.

Le temple, agrandi, contiendra facilement 250 personnes, mais, en mettant quelques bancs de plus dans des jours extraordinaires, le chiffre pourra bien s'élever à 300; nous dépassions ce nombre le jour de la dédicace. L'édifice est simple, mais bien proportionné et d'une propreté qui fait plaisir à voir. Extérieurement, il a la forme d'une croix, mais cette forme est dissimulée en dedans par un mur, derrière lequel se trouve la salle du consistoire. On y entre par trois portes; six fenêtres l'éclairent; elles peuvent s'ouvrir par le haut pour admettre l'air, chose indispensable dans les pays chauds.

Et maintenant, que rendrai-je à l'Éternel pour tous ses

bienfaits ? C'est lui qui m'a donné la vie et la santé pour voir l'achèvement de cette chère maison. C'est lui qui m'a fait rencontrer des cœurs généreux et qui m'a mis en mains les moyens de faire face à toutes les dépenses. Qu'à lui soit toute la gloire ! Exauce, grand Dieu, les supplications que nous avons faites devant toi. Dis aussi de cette maison : « Je l'ai sanctifiée pour y mettre mon nom, et mes yeux et mon cœur seront toujours là. »

J'ai prêché pour la première fois, dimanche dernier, dans le nouveau sanctuaire. Qui le croirait ! Je ne me sentais plus à ma place ; tout me paraissait étrange autour de moi. Je faisais des efforts inouïs pour recouvrer ma liberté accoutumée et je n'y parvenais point. Tant bien que mal, j'ai parlé sur le 1er verset du psaume 122. « Je me réjouis à cause de ceux qui me disent : Nous irons à la maison de l'Éternel. »

Le premier dimanche d'octobre, au service du matin, vingt-quatre néophytes, formant un demi-cercle en face de la chaire, dans la chapelle de Wellington, comparaissaient devant l'assemblée, les uns pour ratifier le vœu de leur baptême, les autres pour recevoir le sceau de ce saint sacrement. Leur temps de préparation a duré pour les uns deux, pour les autres trois et même quatre ans. Il faut savoir qu'ils sont obligés de s'absenter plusieurs fois dans l'année à cause des travaux d'agriculture, tels que moisson, vendange, récolte de fruits, etc., etc... Plusieurs nations y étaient représentées. Il y avait, outre des noirs nés dans ce pays, des Mozambiques de la côte orientale de l'Afrique ; des nègres de la partie occidentale, qui ont été libérés par les croisières anglaises, et enfin un Mochuana des tribus de l'intérieur. Bel accomplissement de l'oracle divin : « Cus se hâtera d'étendre ses mains vers moi. »

Il va sans dire que leurs connaissances (je ne parle pas de tous) sont bien bornées. Tel d'entre eux n'a jamais pu aller plus loin que les dix commandements, le symbole des apôtres et l'oraison dominicale. Espérons que les sentiments reli-

gieux dont ils sont animés se développeront de plus en plus, et qu'ils pourront, malgré leur désavantage, faire honneur à leur profession et édifier l'Eglise tout aussi bien que d'autres qui les surpassent quant à la science. Ajoutons à cela qu'ils ont assidûment fréquenté le culte, depuis nombre d'années, et même les réunions de prières, et, enfin, que plusieurs ont des enfants qui sont déjà reçus dans l'Église par le baptême, le père ou la mère étant membres du troupeau. Pour toutes ces raisons, ils brûlaient eux-mêmes du désir d'appartenir au nombre des fidèles. Que Dieu les prenne sous sa sainte garde et les préserve des diverses tentations dont leur chemin sera parsemé!

Une de ces âmes simples, mais pourtant bien enracinées dans la foi, Candace, que j'avais baptisée dans l'avant-dernière réception de catéchumènes et qui se réjouissait tant d'être entrée dans le bercail du bon Berger, nous a déjà quittés pour aller vers Celui en qui elle croyait, et dans lequel, quoiqu'elle ne le vît point, elle se réjouissait déja d'une joie ineffable et pleine de gloire. Jusqu'au dernier moment, elle a exhorté et consolé tous ceux qui entouraient son lit de mort. Comme elle ne pouvait plus parler, elle élevait ses mains vers le ciel pour répondre à ceux qui lui demandaient raison de son espérance. Son prompt départ nous dit à tous : « Veillez et priez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure où le Fils de l'homme doit venir. »

Je pourrais encore mentionner la fin édifiante d'un jeune homme de quatorze ans, un de mes catéchumènes, que la fièvre a enlevé dans l'espace de huit jours. Il était, pour son âge, un modèle de foi et de toutes les vertus chrétiennes. Sa mort a fait une vive impression dans notre petit cercle. Je le regrette d'autant plus que nos jeunes gens, en général, sont d'une extrême légèreté.

Quant à la marche de l'œuvre dans la station et aux travaux qui s'y poursuivent, je n'ai rien de nouveau à écrire. Notre bon Père céleste m'a préservé de maladies, et j'ai pu,

aidé de Lui, accomplir, souvent avec une joie indicible, les devoirs importants de mon ministère. Le pain de vie a été distribué sans aucune interruption pendant le dernier exercice, et des appels sérieux ont été adressés aux âmes qui vivent encore loin de Dieu. Puisse le jour n'être pas loin où je pourrai annoncer à mes chers et honorés directeurs que l'Esprit de régénération et de vie souffle dans notre vallée pleine d'os secs, et que nos morts ressuscitent et forment un grand peuple!

Veuillez vous souvenir de moi dans vos prières, et me croire, comme toujours, chers Messieurs,

Votre dévoué serviteur et frère,

I. BISSEUX.

TAITI.

CONFÉRENCES PASTORALES.

Analyse et extraits du Rapport rédigé par M. F. Vernier.

Papétoaï, Mooréa, 2 septembre 1869.

Cette année, les séances ont eu lieu au presbytère de Papéété, ce qui leur a donné un caractère beaucoup plus intime. — La première réunion fut presque exclusivement consacrée à l'édification et à l'exhortation. Les pasteurs indigènes, fidèles au rendez-vous, avaient rempli la salle avant l'heure. Ils étaient tous présents, sauf trois ou quatre. Messieurs Atger, Morris et Vernier rappelèrent à leurs collègues le caractère sacré des fonctions du ministère, les devoirs qu'il impose, surtout au point de vue de la piété personnelle et de l'exemple à donner aux troupeaux, les sources auxquelles il faut puiser les lumières et les forces dont on a besoin. Après eux,

Térani, pasteur de Paéa prit la parole, et s'exprima comme suit :

« Vous, pasteurs au visage blanc, vous nous exhortez à prendre courage dans l'œuvre que le Seigneur nous a confiée et à nous conduire d'une manière qui fasse honneur à notre charge. Ah! c'est que beaucoup d'entre nous ont grand besoin d'entendre de telles paroles. Oui, il y en a qui prêchent dans l'Eglise, mais dont la conduite fait honte à leur ministère. Ils disent et ne font pas. Rappelons-nous les sentinelles dont parle Ezéchiel, qui se tiennent sur les murs de Sion. Leur devoir est d'observer l'ennemi. Si elles ne crient pas à son approche, le sang des victimes est sur leur tête. Ah! c'est une redoutable charge que celle du ministère! Nous ne sommes pas tous de vraies sentinelles de l'Eglise, bien que nous ayons tous le même titre. Nos frères à la face blanche prêchent, puis ils agissent d'une manière conforme à leurs enseignements. Et nous que faisons-nous? Mes amis, relevons-nous et redressons nos voies. Que les gens du monde ne puissent pas dire : Voyez, voyez ce pasteur; il a fait ceci! il a fait cela! »

Dans la seconde séance, ce fut d'abord M. *Vernier* qui présenta son rapport.

Il ne s'est écoulé que peu de temps depuis son installation à *Papétoaï*. Il y a à peine neuf mois qu'il partit de Papéété pour se fixer dans l'île de Mooréa. Cependant, il a à bénir Dieu de l'aide efficace qu'il lui a accordée dès le début. Il a reçu des membres de l'Eglise des preuves nombreuses d'un attachement sincère. La prédication de l'Evangile est bénie; elle a été dans le cœur de plusieurs une semence de vie. Les diacres déploient beaucoup d'activité; ils vont exhorter dans les maisons, s'entretenir avec les malades et prier à leur chevet. Vingt nouveaux frères et sœurs ont, dans les neuf derniers mois, été admis à la Sainte Cène et à tous les priviléges de l'Eglise du Seigneur. Dans l'élan du premier amour, ces convertis ont, pendant plusieurs semaines, passé à peu

près toutes leurs nuits à exhorter leurs anciens compagnons de péché à recourir, eux aussi, au Sauveur pour avoir la vie éternelle.

Cependant, il y a eu des sujets de tristesse : deux frères et une sœur ont cédé aux séductions du monde et il a fallu les retrancher de l'Eglise.

Pour répondre au désir des familles, M. Vernier a ouvert une école où l'on apprend le français et où tout l'enseignement se donne dans cette langue ; il n'y admet cependant que les enfants qui savent déjà lire le taïtien. Cette école compte 36 élèves. L'école taïtienne, qui se tient l'après-midi, est dirigée par un jeune homme intelligent. Elle est suivie par 76 enfants, y compris ceux qui, le matin, suivent la classe de M. Vernier.

Le nombre des membres de l'Eglise dans l'île de Mooréa s'élève à 472, chiffre fort encourageant si l'on considère que toute la population adulte ne dépasse pas 1000 personnes.

Notre frère a fréquemment visité les troupeaux de Haapiti, d'Afaréaïtou et de Téaharoa. Il a été heureux de seconder les serviteurs de Dieu qui les dirigent. A côté de certains faits regrettables, il en est de réjouissants qu'il eût désiré communiquer, mais les pasteurs feront eux-mêmes leur rapport.

Vaïtoaré pasteur *d'Afaréaïtou* (Mooréa) : « Vers la fin de 1868 et même jusqu'en mai dernier, mon Eglise a été florissante; un souffle d'en haut l'animait. Depuis lors, j'ai été obligé d'exclure un certain nombre de membres, à cause de leur inconduite. Mon cœur en est rempli de douleur; mais je ne perds pas courage : les 120 frères et sœurs qui constituent encore le corps des communiants, sont actifs pour le bien. »

Téoru pasteur de *Haapiti* (Mooréa) « Mes amis, je vous dirai le bien et le mal qui sont dans mon Eglise. Il y a deux ans que je suis à Haapiti. D'abord, le troupeau fut vivant. J'établis une réunion pour les diacres dans ma maison; je leur expliquais la parole de Dieu. Ils la suivirent pendant deux

mois; puis ils se fatiguèrent. Ils sont maintenant d'une paresse inouie, à l'exception cependant de quelques-uns. Il a fallu en déposer plusieurs de leurs fonctions. L'Eglise s'est ressentie de la conduite de ces indignes modèles; bien des membres se sont joints à eux pour accomplir des actes blâmables. J'ai eu beau les avertir, ils ont roidi leur cou. Ce qui soulage cependant un peu mon cœur, c'est que vingt nouveaux convertis ont été admis. »

Tëina, pasteur de *Téaharoa* (Mooréa) après avoir mentionné le chiffre des membres de son troupeau, ajoute : « Si je considère maintenant l'état spirituel de l'Eglise, j'ai la joie de pouvoir dire qu'il est encourageant. Dieu m'a prêté son aide jusqu'ici, et c'est en lui que je chercherai ma force dans l'avenir. Je me sens heureux malgré le pesant fardeau que j'ai à porter chaque jour.

Les rapports sur les Eglises de Mooréa étant terminés, M. *Atger* se lève pour rendre compte de l'état de son œuvre à *Papéété*.

Il bénit Dieu pour la protection qu'il n'a cessé d'accorder à son troupeau depuis la dernière conférence.

On compte inscrits sur les registres 301 communiants. Le nombre des élèves de l'école de Papéété est de 121. Celui des élèves de Papaooa, où l'on va trois fois par semaine donner des leçons de français, est de 72. Malheureusement les écoliers ne fréquentent pas régulièrement les classes. Cependant, ceux de Papaooa sont assez assidus; aussi ont-ils fait des progrès. Ceux de Papéété au contraire attristent leurs maîtres par leur inexactitude. Les uns s'amusent sur les chemins, d'autres restent chez eux, d'autres vont aux écoles des prêtres. Les instituteurs ont cruellement senti le manque de confiance dont quelques parents ont fait preuve à leur égard. Les membres de l'Eglise ont été vivement exhortés à ramener leurs enfants afin qu'ils soient instruits selon la vérité évangélique. M. Atger dépose sur la table un petit livre en langue taïtienne. C'est le comité pour l'encouragement de

l'instruction primaire parmi les protestants du Protectorat français qui l'a fait imprimer, pour exprimer à tous ceux qui ont souscrit en sa faveur ses sentiments de reconnaissance et pour leur demander de lui continuer leur sympathie et leurs secours. Ce petit livre va être distribué aux pasteurs qui le liront et feront, chaque, année une collecte pour soutenir cette bonne œuvre.

Les membres de l'Eglise de Papéété, auxquels se joignent quelques personnes du dehors et même des enfants, apprennent par cœur, depuis quelque temps, une espèce de cours de religion traduit de l'anglais, publié par les missionnaires de la Société de Londres. Chaque dernier vendredi du mois, ils se réunissent pour réciter ce qu'ils ont appris, avec les textes indiqués dans le livre. Ces exercices de mémoire, qui sont fort goûtés, entretiennent le zèle religieux. Un redoublement d'activité extérieure a produit déjà d'heureux résultats. Nos frères et surtout nos sœurs recherchent avec plus de soin les âmes qui périssent.

La souscription pour le nouveau temple projeté a été aussi une source d'encouragement. Des dons considérables faits par des Européens et des Américains prouvent aux indigènes sur quelles sympathies peuvent compter leurs Eglises. Plus de 8000 francs ont été souscrits, en quelques semaines, par les résidents étrangers. Le total des dons faits par les naturels n'est pas encore connu. On a tout lieu de croire que les travaux vont bientôt commencer. M. Atger fait dans ce but, auprès du gouvernement local, des démarches qui ne tarderont pas à aboutir.

Malgré ces quelques faits encourageants, l'état religieux de la localité est plus triste que réjouissant. Papéété est un foyer de corruption, un affreux repaire de vices, et les membres de l'Eglise manquent du courage moral qui leur serait indispensable pour repousser victorieusement les tentations de toute espèce qui les assaillent. Un profond découragement s'empare souvent du pasteur en voyant des personnes sur la

piété desquelles il comptait, faire de lourdes chutes. La pauvre Eglise de Papéété est comme un navire que fatigue la tempête. Le vent de toutes les passions la secoue dans tous les sens. Autour d'elle monte toujours la vague impure et menaçante du vice. C'est le cas de crier au Seigneur, comme le firent autrefois les apôtres.

Mahéanuu, pasteur de *Faaa* prend la parole et dit : « J'ai bien ici un petit rapport écrit, mais permettez-moi de ne pas m'en servir, j'aime mieux m'en passer. Je me rendis à Faaa en 1851, en qualité de lecteur de la Parole; puis j'y fus consacré. Il n'y avait pas alors de culte ; je me hâtai d'en établir un. Je n'eus d'abord que huit personnes, il y en eut bientôt quatre-vingts. Dix ans plus tard, ce nombre était encore le même, mais alors l'Eglise s'accrut par de nombreuses admissions. Malheureusement, un habitant se fit catholique et devint un mauvais levain au milieu de nous. Faaa compte aujourd'hui 12 catholiques comme celui-là. Tous les enfants reçoivent des enseignemens du prêtre. Malgré de fréquentes langueurs, l'Eglise reste fidèle à l'Evangile, mais elle est souvent dans la position d'un navire ensablé. »

Térani pasteur à *Paéa* raconte qu'il s'est établi dans ce district en 1846. L'Eglise comptait alors 100 membres zélés pour le bien. Jusqu'en 1868, le troupeau a passé par des phases de torpeur et d'activité. Alors, un réveil remarquable eut lieu, sous l'influence d'une pluie vraiment céleste. Un grand malheur vient de survenir. Plusieurs membres de l'Eglise se sont enivrés à un banquet d'Européens, un jour de dimanche, ce qui a causé au pasteur un chagrin extrême.

Un *diacre* de *Punavia* dit que les prêtres ont fait brèche dans ce district, mais que cependant l'Eglise se maintient à un bon niveau. On vient de désigner pour elle un nouveau pasteur, mais il refuse d'aller s'établir dans son sein, parce que le traitement qu'on lui offre est insuffisant pour lui et sa famille. Térani, de Paéa, visite souvent cette Eglise.

Péau pasteur de *Papara* : « La pluie d'en haut tombe main-

tenant chez nous. Cinquante personnes ont abandonné leurs œuvres de mort pour se mettre au service de Jésus-Christ. Il en est résulté beaucoup d'activité religieuse. L'Eglise est pleine de vie et d'ardeur. Les membres se forment en groupes pour apprendre par cœur des portions de l'Ecriture sainte et pour s'encourager à marcher dans la bonne voie. Chaque mois (le dimanche de communion), tous ces groupes se réunissent dans le temple pour réciter ce qu'ils ont appris, chanter des hymnes et prier ensemble le Seigneur.

Opuraïno, pasteur des trois petits districts de *Vaïrao*, *Mataoaé* et *Toahutu*, donne quelques détails sur chacun d'eux. Il raconte la mort de trois diacres et d'un frère qu'il croit être au nombre des bienheureux dans le ciel. Toute l'Eglise était en prière tandis qu'ils traversaient la vallée de l'ombre de la mort. Plusieurs membres infidèles ont dû être retranchés, mais ils ont été remplacés par d'autres.

Taumihau, pasteur à *Téahupoo* : « Voici ce qui se fait chez nous. Tout le district est fervent pour apprendre la Parole de Dieu; tous s'appliquent à cela, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, depuis les membres du troupeau jusqu'aux brebis sauvages. Chaque mercredi soir, les groupes se forment, l'un ici, l'autre là, pour apprendre et méditer un chapitre de la sainte Ecriture. Le dimanche soir, tous se rassemblent dans le temple, sous la présidence du pasteur, pour rendre compte du travail de la semaine. Les enfants commencent la récitation et l'accompagnent de courtes reflexions pieuses; puis viennent les jeunes gens, les personnes d'âge mur et enfin les vieillards. Quelques-uns présentent de temps en temps des plans de sermons, quelquefois même une partie du lundi est consacrée à ces excellents exercices. Pour faire diversion, on chante des cantiques et l'on prend du thé. »

Ropohé, pasteur de *Papéari* : « Chez nous l'indifférence est à son comble : l'Eglise dort, tout reste à la même place; les diacres mêmes refusent d'aider le pasteur à tendre le filet de l'Evangile.

Tiaroé, pasteur de *Papéuriri* : « Malgré les efforts des prêtres, qui nous ont pris quelques brebis et quelques agneaux, le bercail est encore plein. Les membres sont zélés pour les bonnes œuvres. »

Roura, pasteur de *Mahaéna* : « Mon Eglise présente, dans ce moment, l'aspect le plus triste. Il n'y a aucune activité quelconque pour le bien. C'est le résultat de l'intempérance qui s'est introduite parmi nous. Nos gens, travaillant aux routes, reçoivent du Gouvernement, avec des vivres, du vin et de l'eau-de-vie. On s'est habitué à ces dangereuses boissons, moi comme les autres, je dois l'avouer. »

Voïnu, de *Papénoo* : « Il y a chez nous des alternatives d'activité et de paresse; toutes les assemblées ne sont pas bien suivies, surtout celles de la semaine; une partie de l'Eglise est néanmoins dans un état prospère. »

Ariipéu, beau-frère de la reine Pomaré, pasteur de *Papaoa* : « Le troupeau que le Seigneur m'a confié se maintient à un bon niveau. Cinq nouveaux membres ont été admis à la sainte Cène. Chaque premier dimanche du mois, après les services habituels, toute l'Eglise se réunit le soir, et les frères s'exhortent mutuellement; il en résulte beaucoup de bien. »

Mano, pasteur de *Tautira*, n'a pu se rendre aux conférences, mais, dans un rapport assez détaillé adressé au président, il constate qu'il a des sujets d'encouragement dans son œuvre. Les membres de son troupeau déploient une activité religieuse qui le réjouit. Il se loue également du zèle de l'instituteur et des progrès des enfants de l'école. »

Ahutoru, pasteur de *Hitiaa*, supplée aussi à son absence par un rapport. Pendant les cinq dernières années, le nombre des membres de cette Eglise s'est élevé de 64 à 218. Il y a eu des moments de grande prospérité spirituelle, mais depuis quelque temps, le malin fait tous ses efforts pour détruire l'œuvre de Dieu. Les jeux de hasard et l'intempérance deviennent

à la mode. Le chef du district, qui est en même temps diacre, est un des principaux promoteurs de ce scandale ; il menace de châtier ceux qui lui font des observations sur sa conduite. »

Dans une troisième séance, les pasteurs se sont occupés de plusieurs projets importants, ayant pour but de remédier aux maux qui se manifestent au sein des Eglises. On s'est entretenu des écoles du dimanche, de l'école d'adultes de Papéété, de la conduite à tenir envers les membres qui tolèrent le péché dans leurs maisons, ou qui tombent dans l'intempérance, de l'insuffisance du traitement des pasteurs, des conditions auxquelles on peut admettre à la sainte Cène des membres d'une Eglise étrangère, de l'usage qui tend à s'établir de donner de grands repas le dimanche.

Diverses mesures ont été proposées et adoptées. On a chargé un Comité d'aviser aux moyens d'envoyer et d'entretenir aux îles Tuamotus un pasteur de plus, qui leur est très nécessaire. Le pasteur est tout trouvé ; c'est le nommé Faaréa qui a toute la confiance de nos frères. Il est né dans le pays où il s'agit de l'envoyer.

M. Vernier a fait suivre son rapport de quelques réflexions générales et d'un tableau statistique, qui sont bien propres à éveiller notre sollicitude :

« J'ai essayé, dans ce compte-rendu, de placer sous vos yeux la marche et l'œuvre de la conférence pastorale. Les détails dans lesquels je suis entré auront sans doute contribué à vous donner une idée assez complète de l'état de nos pauvres Eglises taïtiennes. Cependant, je ne saurais m'en tenir là. Un tableau de la situation numérique actuelle de ces Eglises et des progrès du catholicisme accomplis dans leurs rangs, fera mieux ressortir la nature des besoins de l'œuvre.

Voici ce tableau :

NOMS DES ÉGLISES	NOMBRE des communiants	NOMBRE des élèves dans les écoles protestantes	NOMBRE des prosélytes du catholicisme	NOMBRE des élèves dans les écoles catholiques
Papéété (Taïti).	301	101	50	100
Faaa........	100	»	12	80
Punavia.....	134	»	60	87
Paéa........	184	87	»	20
Papara......	227	65	30	50
Papéuriri....	165	75	60	59
Papéari.....	62	56	»	»
Vairao....... Mataoaé..... Toahotu.....	143	80	»	»
Téahupoo....	130	61	3	»
Tautira......	112	96	10	20
Puéu........	40	»	1	70
Afahiti......	?	?	?	?
Hitiaa.......	218	65	»	»
Mahaéna....	58	32	»	»
Tiaréi.......	80	45	»	»
Papénoo.....	66	68	»	»
Haapapé.....	70	»	30 ?	80 ?
Papaoa......	100	72	8	20
Papétoai (Mooéra)	87	76	»	»
Haapiti......	109	58	»	»
Téaharoa....	156	101	»	»
Afaréaïtou...	120	71	»	»
TOTAUX...	2662	1209	264	586

« En 1866, le nombre des membres communiants s'élevait à 2100 environ; en 1867, à 2153; il s'élève aujourd'hui, d'après le tableau ci-contre, à 2662; ce qui constitue une augmentation de 509 membres pour les deux dernières années.

Si l'on compare ce tableau avec celui qui se trouve dans le numéro de septembre 1867 du *Journal des Missions Evangéliques*, il est facile de voir dans quelle proportion l'augmentation s'est produite dans les divers districts de Taïti et de Moorea.

« Ce fait est remarquable; en le constatant, j'en ai été vivement réjoui.

« Il n'en est pas de même de nos écoles protestantes; elles marchent en sens inverse. En 1866, nous avions 1451 enfants; en 1867, seulement 1294; et cette année 1209.

« La 4e colonne du tableau donne la cause du phénomène. Si nos adversaires font comparativement peu de prosélytes parmi les vieux Taïtiens, ils s'emparent avec rapidité de la jeune génération. Le tiers des enfants leur appartient déjà. Is ne se contentent pas de les enseigner, les jours sur semaine; ils les conduisent à la messe, le dimanche.

« Quand je considère notre situation actuelle, notre faiblesse en présence de la tâche; je suis pris d'une vive tristesse, dont je ne suis soulagé qu'en levant les yeux vers les montagnes d'où vient le secours. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

ENCORE DES PERSÉCUTIONS.

L'esprit de persécution paraît être décidément éveillé en Chine. Notre dernière livraison en contenait déjà des preuves, En voici une autre que nous apporte la correspondance d'un missionnaire américain de Tung-Chow, le révérend J.-L. Nevius.

En juin 1869, ce missionnaire avait eu la joie d'installer comme évangéliste à Chou-Yuen, ville située à cinquante milles environ de Tung-Chow, un jeune Chinois, rempli de courage et de zèle, bien instruit, et qui semblait d'autant mieux convenir à ce poste qu'il était né dans l'endroit et y comptait beaucoup d'anciens amis.

Cet agent missionnaire est âgé d'environ 28 ans, il se nomme Méaon. Les gens qu'il comptait évangéliser lui avaient fait l'accueil le plus encourageant; ils s'étaient même cotisés

pour lui assurer l'usage d'un local convenable, qu'il s'était hâté de transformer en chapelle.

Pendant quelques mois, tout marcha au gré du jeune serviteur de Christ; mais un terrible orage s'amassait sourdement. Un matin, le Chinois qui avait loué le local, et Méaon furent arrêtés en même temps et conduits devant le principal magistrat de la ville. Celui-ci s'occupa d'abord du propriétaire. Il lui fit un crime d'avoir loué sa maison « aux diables étrangers » et lui fit administrer, sans autre forme de procès, deux cents coups de bambou, puis il ordonna de l'enchaîner et de le conduire en prison. Passant ensuite à Méaon, le magistrat lui dit que les chrétiens ayant l'habitude de s'agenouiller secrètement pour réciter des incantations et des maléfices, qu'ils appelaient des prières, prouvaient ainsi qu'ils étaient en rapport avec des êtres invisibles et malfaisants; qu'en conséquence leur religion ne pouvait être tolérée, et qu'il devait promettre d'y renoncer. En réponse à ces absurdes incriminations, Méaon récapitula brièvement les doctrines essentielles du christianisme et termina par l'exposition du dogme de la rédemption. « Ah! s'écria là-dessus le magistrat furieux, ah! vous croyez que Jésus a souffert le châtiment que vos péchés avaient mérité, eh bien nous allons voir; » et, sur son ordre, le pauvre évangéliste reçut cinquante coups de bambou appliqués avec une telle force qu'il en fut comme rompu, sur quoi le mandarin triomphant lui demanda, d'un air ironique, si c'était *son Jésus* qui venait de recevoir une si forte bastonnade.

Méaon fut ensuite chargé de chaînes et jeté en prison. Le soir du même jour, on lui fit subir un nouvel interrogatoire et, le lendemain matin, une troupe de sbires fut chargée de le conduire à Tsi-Hea, chef-lieu du district, pour y être examiné par un autre magistrat d'un rang plus élevé. Environ quinze lieues séparent cette ville de Chou-Yuen. Méaon dut franchir cette distance à pied, une lourde chaîne autour du cou, les mains fortement attachées sur la poitrine, et le corps tout

meurtri des coups qu'il avait reçus la veille. Vers la fin de ce pénible trajet, ceux qui le conduisaient l'entendirent entonner d'un air résigné la traduction chinoise du cantique qui commence par ces mots : « Il est une heureuse patrie, etc. »; mais ils n'en firent que rire et en prirent occasion de redoubler de violence à son égard.

Le lendemain, de bonne heure, le prisonnier, traîné devant le juge de Tsi-Hea, y apprit les accusations portées contre lui par le magistrat de Chow-Yuen. C'était de s'être associé avec les « diables étrangers » ; d'avoir pris illicitement possession d'un logis, pour séduire le peuple par des discours insidieux et lui inspirer la haine des lois du pays; d'avoir enfin pratiqué des sortiléges et des arts magiques; Méaon ayant opposé à ces reproches les dénégations les plus formelles, le juge, dans l'espoir d'arracher de lui quelque aveu, lui fit appliquer trois cents coups de bambou, dont une centaine sur le visage; puis il le fit reconduire en prison, toujours chargé de fers. Le jour suivant, nouvelle comparution et nouveaux interrogatoires, accompagnés de cruelles menaces, devant lesquelles, cependant, son courage ne faiblit pas un instant. Le juge lui ayant demandé comment les chrétiens priaient et insistant sur ce point, le pieux confesseur répondit en se jetant à genoux et en prononçant à haute voix une fervente prière, que le mandarin lui laissa achever, mais sans être amené par là à modifier l'impitoyable rudesse de ses procédés.

Averti de ce qui se passait à Tsi-Hea, un missionnaire de Tung-Chow était parti en toute hâte pour intercéder en faveur du captif. Un peu intimidé par cette apparition, le mandarin persécuteur promit de ne pas donner suite à l'affaire avant d'avoir reçu des ordres de ses supérieurs. Sur quoi le missionnaire fit immédiatement appel aux magistrats de Tung Chow et implora la protection du consul de sa nation à Chéfou. Mais, à l'époque où il écrivait, plus de huit jours s'étaient passés sans qu'aucune réponse lui fût encore arrivée, et Méaon, toujours chargé de chaînes, était resté en prison. Le

seul adoucissement apporté à son état était d'avoir permis à quelques chrétiens indigènes du lieu, d'aller le voir et de prier avec lui. Les craintes à son sujet n'allaient pas jusqu'à trembler pour ses jours, mais il était impossible de prévoir à quelle série de tourments il pouvait être exposé.

« Je ne saurais, écrit le missionnaire, vous dire à quel point m'a ému la vue de ce frère en Christ, le cou entouré de sa pesante chaîne, le corps tout meurtri, et le visage affreusement défiguré par les coups qu'il a reçus pour le nom de Jésus. Ce spectacle m'arracha des larmes, car autre chose est d'entendre parler de persécutions à mille lieues ou de pouvoir les contempler face à face. J'assurai le jeune confesseur de toutes nos sympathies, je priai avec lui, et le quittai profondément édifié de son calme, de sa patience, de l'inébranlable confiance avec laquelle il s'est résigné à souffrir pour la cause du Seigneur. Les Chrétiens du lieu paraissent être sous la même impression que moi. Ils prient, m'ont-ils assuré, avec plus d'ardeur qu'ils ne l'ont jamais fait, dans la ferme confiance que le Seigeur mettra lui-même un terme à ces épreuves. »

« Il y a tout lieu de croire que la persécution dirigée contre Méaon avait surtout pour but d'extorquer de l'argent, soit de lui, soit de nous. Déçus dans cette espérance par la fermeté du jeune chrétien, les auteurs du projet ont voulu se venger. Mais qu'il est triste et inquiétant pour nous de voir les autorités du pays se prêter à de pareilles menées ! Comment cela finira-t-il ? Dieu seul le sait, mais son bras est puissant et sa bonté sans limites. Rien ne nous empêchera d'espérer en ses promesses. »

On sait, par nos récits précédents, que les récentes persécutions dirigées en Chine contre le christianisme, ne sont pas tombées seulement sur des indigènes. Plusieurs missionnaires étrangers, notamment des Anglais, ont vu leurs maisons assaillies et pillées, leurs chapelles mises à sac et quel-

ques-uns même ont eu à se plaindre de mauvais traitements personnels. Un journal missionnaire de l'Eglise anglicane fait à ce propos des réflexions qui ont ici leur place toute marquée. Il demande pourquoi le gouvernement anglais ne fait pas pour les missionnaires de sa nation ce que font en faveur des leurs d'autres gouvernements tels que ceux des Etats-unis, de France, de Russie. « Ce que nous voudrions, dit-il, ce n'est pas une intervention armée. Faire marcher des chaloupes canonnières à la suite de nos missionnaires ne vaudrait pas mieux, pour assurer le succès de leurs efforts, que de les faire précéder par des marchands d'opium. Mais les traités conclus avec le gouvernement chinois contiennent des clauses qui assurent à nos nationaux la liberté de résider dans l'empire, et d'y professer leur religion. Il y est même spécialement déclaré que ceux des chinois qui voudraient devenir chrétiens seront libres de le faire. Pourquoi ne pas réclamer avec énergie l'exécution de ces clauses? Il est temps que le gouvernement de Pékin soit sérieusement appelé à prendre des mesures qui répriment le mauvais vouloir de ses agents, qu'on trouve à l'œuvre au fond de toutes ces affaires. Sans cela, il faut s'attendre à voir ces bourrasques de persécutions se changer en tempêtes, occasionner beaucoup de souffrances, et peut-être même des conflits sanglants. »

En guise de pièce justificative, nous citerons ici un document curieux. C'est l'analyse d'un violent pamphlet dirigé contre les chrétiens par des lettrés chinois, et qu'ils ont répandu avec profusion dans la province du Su-Tchuen. Cette pièce a été envoyée en Europe par un prêtre catholique romain; mais elle a trop d'analogie avec d'autres documents cités par des missionnaires protestants pour que nous puissions avoir le moindre doute sur son authenticité. Il paraît certain, d'ailleurs, qu'en ce moment, les lettrés chinois, par ignorance ou par politique, confondent et poursuivent d'une même haine les missionnaires de toutes les dénominations.

Laissons parler la lettre adressée au directeur des missions étrangères (catholiques)

« D'après ce libelle, dont voici le résumé, l'empereur Hân-Fong se plaint de ce que son peuple abandonne la religion de Confucius et des anciennes dynasties pour faire alliance avec les Européens et embrasser leur religion ; puis il énumère, en termes haineux, une série d'abominations et de crimes qu'il reproche aux chrétiens et aux missionnaires. Il fait un grand éloge de la doctrine de Confucius et des coutumes suivies par les anciens. Aucun livre, ajoute-t-il, ne fait mention de la religion chrétienne, sinon le Chen-tch-kien, dans lequel il est dit que Jésus naquit sous le règne de l'empereur Hân et mourut plus tard misérablement sur une croix. « Cette in-« fâme religion, s'écrie-t-il, il faut l'anéantir ; ces Européens, « il faut les massacrer jusqu'au dernier, afin que notre em-« pire n'en soit plus souillé. »

« Après cela commence un dialogue entre un chrétien et un païen.

« — Si les Européens sont si barbares et si immondes, demande le chrétien, pourquoi le Ciel ne les extermine-t-il pas?

« — Par la même raison, répond le païen, qu'il n'extermine pas les loups, les tigres, les panthères, quoique ces animaux nous fassent beaucoup de mal. Le Ciel est clément ; il fait naître les Européens et les conserve, comme il fait naître et conserve les bêtes fauves ; les uns et les autres nous sont très nuisibles.

« — Mais l'empereur de notre vaste pays permet aux Européens d'y prêcher leur religion, d'y faire le commerce. Etes-vous donc plus sage que l'Empereur?

« — C'est vrai. Bien que les anciens empereurs aient défendu aux Européens de mettre le pied sur notre sol, l'Empereur actuel le permet ; mais aussi dans quelle intention? C'est afin que les barbares d'Europe, voyant notre civilisation, quittent leurs mœurs sauvages et embrassent notre

religion. Si, au contraire, ils veulent convertir les Chinois à leur barbarie, que nous reste-t-il à faire, sinon à les exterminer tous par des moyens barbares?

« — Mais vous n'ignorez pas que ces Européens ont des passe-ports qui les autorisent à parcourir l'empire et à y prêcher leur religion; tous nos mandarins, grands et petits, voient cela et ne s'y opposent pas; beaucoup de lettrés et de gens du peuple approuvent cette religion et l'ont déjà embrassée. Vous autres lettrés, vous pouvez amasser çà et là des bandes armées pour exterminer les missionnaires et les chrétiens, mais vous aurez toujours le dessous, parce que les Européens sont nombreux, forts, et d'ailleurs, la religion chrétienne est bonne et ne peut nous nuire; laissez donc les Européens prêcher et conserver la paix entre tous. »

« Ici le païen, bondissant de colère, déclare que l'Empereur et ses mandarins n'accordent aux commerçants européens et aux missionnaires la permission d'habiter sur le sol chinois, que parce qu'ils y ont été forcés par les armées de l'Angleterre et de la France. Il invite chaque famille à lire et à propager cet écrit, et, lorsque le mot d'ordre sera donné, à se lever comme un seul homme pour massacrer les Européens et anéantir la religion chrétienne. « Si nous sommes vain-
« queurs, ajoute-t-il, nous serons enfin tranquilles chez nous ;
« si nous sommes vaincus, mieux vaut périr par le glaive que
« d'embrasser une religion étrangère et de nous allier avec
« ces barbares. »

L'Empereur, prenant à son tour la parole, termine par ces mots : « — J'ai en horreur les Européens et leur religion.
« Comme mes prédécesseurs, j'aime et je recommande la
« doctrine de Confucius et de Meng-tsé. Je n'ai accordé aux
« Européens le droit de faire le commerce et de prêcher la
« religion dans mon empire, que parce qu'ils m'y ont forcé
« par leurs armées; je voudrais bien les exterminer tous;
« mais moi et mes mandarins sommes impuissants à le faire.
« Toi, mon peuple, détruis cette religion, extermine ou

« chasse tous ces Européens, et ton Empereur et ses man-
« darins seront contents de toi. »

« Tel est l'abrégé de cet écrit incendiaire qui se distribue dans tout le Su-tchuen. »

On a donné plusieurs fois la statistique des missions protestantes en Chine. Voici celle qu'une feuille anglaise très estimée, *l'Evangelical Christendom*, publie récemment.

« Quinze des grandes cités chinoises ont maintenant des missions évangéliques. Le nombre des missionnaires consacrés est de 129 ; celui des missionnaires laïques de 23 ; celui des missionnaires indigènes consacrés de 19, et celui des autres agents chinois de 368. Il y a 306 stations ou annexes ; 266 chapelles ; 5473 communiants ; près de 1500 catéchumènes, et dans les écoles, soit primaires, soit supérieures, environ 4000 garçons et 550 jeunes filles. On peut évaluer à près de 22500 francs le total des contributions volontaires provenant des Eglises indigènes.

« Ces résultats sont loin d'être aussi considérables qu'on le voudrait ; mais il faut se rappeler qu'il y a quinze ans, le nombre des convertis chinois dépassait à peine le chiffre de cent. »

PALESTINE.

Au mois de décembre dernier, l'évêque protestant de Jérusalem, M. Gobat, se trouvant de passage à Genève, y a présidé, dans le temple de l'Oratoire, une séance où il a exposé, d'une manière intéressante, les sujets de tristesse et les sujets de joie que peut donner au chrétien l'œuvre d'évangélisation qui a pour théâtre la Palestine. Voici dans quels termes la *Semaine religieuse* rend compte de cette réunion.

« Il y a un demi siècle, a dit M. Gobat, les habitants de ce pays étaient dans la plus profonde ignorance. Quand on

leur apporta pour la première fois la Bible, les uns la refusèrent, les autres la brûlèrent, quoiqu'ils portassent le nom de chrétiens. Quant aux Juifs, ils s'en tenaient à l'étude du Talmud. Depuis lors, grâce aux missionnaires que Dieu a envoyés, les dispositions ont bien changé. Les Juifs lisent la Bible, plusieurs sont devenus chrétiens, malgré le soin qu'on met à les éloigner dès qu'ils paraissent favorables à l'Evangile. La même opposition se rencontre chez les catholiques, les grecs et les arméniens. Cependant, même au milieu d'eux, on peut remarquer un progrès sensible; grâce surtout aux écoles qui ont été établies. Il y a vingt-cinq ans, il n'en existait aucune. La première fut fondée en 1847, à Jérusalem, avec 9 enfants ; maintenant il y en a six avec 400 enfants ; et, dans la Palestine en général, 24, avec un millier d'élèves, appartenant à diverses dénominations, mais tous instruits dans les principes évangéliques, — L'orphelinat de Jérusalem fut d'abord bien restreint, mais, en 1860, après les massacres du Liban, il prit un grand développement, et, quelques années plus tard, les fléaux de la sécheresse, des sauterelles et du choléra sont venus encore tristement en augmenter les hôtes. — Partout, dans les familles, la connaissance de la Parole de Dieu tend à se propager.

« M. Gobat a aussi donné des renseignements pleins d'intérêt sur le mouvement religieux qui se manifeste dans quelques parties de l'Asie mineure et de la Syrie. L'Eglise arménienne pousse à une réforme, mais elle est arrêtée par l'autorité de son patriarche ; ceux de ses membres qui veulent échapper à la persécution sont obligés de se déclarer protestants.

» Ce que M. Gobat n'a pas dit, et ce que nous savons, c'est le respect dont il est entouré lui-même, ainsi que le zèle constant qu'il déploie pour l'avancement du règne de Dieu.

« Le même jeudi 16 décembre, M. Zeller-Gobat, pasteur à Nazareth, a donné, en allemand, dans la petite salle de la

Réformation, des détails analogues sur la Palestine, spécialement sur l'œuvre qui lui a été confiée et dont il s'acquitte aussi avec un véritable dévouement. »

A cet aperçu général nous nous félicitons de pouvoir ajouter une sorte de statistique, dont nous ne garantissons pas la parfaite exactitude, mais à laquelle sa provenance donne une certaine valeur. Nous l'extrayons d'une des feuilles de France les plus hostiles à notre foi, et son auteur est un catholique plein de ferveur, comme son langage le prouve. Arrivé au mois de novembre dernier dans la terre sainte, qu'il avait visitée jadis, ce *pélerin* (c'est ainsi qu'il se désigne lui-même) a été frappé des changements survenus depuis quelques années dans ce pays et tout particulièrement des progrès du protestantisme.

En reproduisant les passages qu'on va lire, nous avions eu d'abord la pensée d'en retrancher quelques expressions injurieuses pour le protestantisme, mais, réflexion faite, il nous a paru meilleur de n'y pas toucher. Ces accusations mille fois réfutées, donnent à l'ensemble ce caractère de *témoignage d'ennemi* qui sert en voulant desservir, et nos lecteurs ne sont pas de ceux que quelques termes malveillants peuvent troubler. Laissons parler le correspondant du *Monde*.

« Quand on arrive, dit-il, sur la dernière hauteur que l'on aperçoit de la ville sainte (en venant de Jaffa), on est surpris de voir de belles maisons, des plantations de vignes, d'oliviers, de mûriers. La vue se repose avec plaisir sur cette verdure. Il y a vingt-cinq ans, il n'y avait pas une maison hors des remparts de la ville; le manque de sécurité en était la cause. On était certain d'être pillé, et quelquefois assassiné par les Arabes bédouins ou autres. C'est donc un pro-

grès qui indique la force de l'autorité locale et la vigilance qu'elle exerce mieux qu'autrefois.

« Près du lieu où les pélerins s'arrêtent pour contempler la ville sainte, ils voient, sur la droite, une belle maison, sur le tympan de laquelle on lit en grosses lettres : « Talitha, kumi. » C'est un orphelinat de jeunes filles, dirigé par des diaconesses protestantes de Prusse. De l'autre, sur la gauche, on voit une habitation qui parait servir à une exploitation d'agriculture. C'est un orphelinat de garçons, dirigé par la mission protestante de Prusse. Je me suis demandé, en voyant ces deux habitations, si j'étais bien à Jérusalem ou en Prusse. L'évêché protestant de Jérusalem a été fondé en 1842 par l'Angleterre et la Prusse. Pendant plusieurs années, la maison de l'évêque et son église, voilà tout ce que le protestantisme possédait à Jérusalem.

« Péniblement affecté de ces développements, j'ai voulu connaitre au juste tous les établissements protestants, juifs, grecs et catholiques. J'ai acquis la certitude que la ville de Jérusalem est comme une ville que tout le monde veut prendre d'assaut. Il semble que chaque secte aura la vérité pour soi si elle peut montrer qu'elle possède à Jérusalem un plus grand nombre d'œuvres et d'établissements. Voici des chiffres qui parlent :

Etablissements protestants.

1° Eglise protestante anglaise.

2° Maison de la Mission.

3° Orphelinat du mont Sion, pour les garçons, aux frais de la mission anglaise ; 40 à 43 enfants.

4° Ecole d'arts et métiers pour les garçons, près la porte de Damas.

5° Ecole gratuite et demi-pensionnat pour les filles, en ville, dirigé par les diaconesses protestantes.

6° Hôpital anglais, avec un médecin et un pharmacien, largement rétribués par la Mission. Des diaconesses y font le

service. Dans cet hôpital, spécialement fondé pour les Juifs, la cuisine des Juifs non encore prosélytes est préparée exactement selon les prescriptions talmudiques par des femmes juives.

7° Orphelinat agricole de garçons, aux frais de la mission prussienne, à l'occident de la ville : 60 enfants.

8° Orphelinat de filles, dirigé par les diaconesses, aux frais de la mission prussienne. La maison parait assez vaste pour recevoir de 60 à 80 jeunes filles.

9° Ecole de garçons, dans l'intérieur de la ville, dont je ne puis préciser exactement ni la position ni le nombre.

10° Bibliothèque; où l'on vend et donne des livres.

Les enfants élevés dans ces orphelinats ne sont pas tous fils de Juifs devenus protestants. Malheureusement il y a beaucoup d'enfants grecs schismatiques, même unis, et latins. On promet aux parents de leur donner une éducation convenable, de leur apprendre un métier, de les placer à leur sortie, à condition qu'ils les laisseront cinq ans dans l'établisement.

Quand ces enfants sortent, leur jeune âme a reçu l'inoculation du virus protestant ; surtout on a eu soin de leur inspirer une grande répulsion pour les papistes. Les ministres sont nombreux, et chaque secte est représentée : ministre anglican, ministre luthérien ou allemand, ministre calviniste, ministre français, ministre américain rebaptisant (baptiste). Tous rivalisent de zèle pour convertir les Juifs, mais principalement les chrétiens schismatiques, catholiques grecs, maronites et latins. Ils tâchent pardessus tout d'attirer des enfants des deux sexes à leur orphelinat.....

« On m'a dit qu'il y a un orphelinat protestant à Bethléhem, à Nazareth ; que la Mission maintient à ses frais des prédicants dans plusieurs villages chrétiens. Voilà donc douze à quinze établissements protestants fondés à Jérusalem seulement, depuis moins de vingt-cinq ans ! Je ne puis passer sous silence un autre grand établissement qui va commencer. La

Prusse vient d'obtenir en don du Sultan actuel, l'emplacement de l'ancien hôpital des Chevaliers de Saint-Jean et du couvent des femmes hospitalières uni à l'ordre. Les ruines de ce dernier couvent et de son église sont considérables; les dépenses de restauration seront ainsi beaucoup diminuées. Il paraît que le prince de Prusse, à son passage à Constantinople, a obtenu du Sultan, avec facilité, ces ruines et cette place en signe de bonne amitié.

« En se rendant en Egypte pour l'ouverture du canal à la navigation, il a passé à Jérusalem pour être mis en possession. Tout le monde peut voir encore aujourd'hui l'aigle de Prusse sur la porte d'entrée. Voilà donc un des plus beaux souvenirs de nos croisés catholiques passé entre les mains des protestants! Comment n'a-t-on pas connu ce projet, et appelé, invité quelque riche congrégation à acheter ces ruines et à y fonder un établissement catholique? On suppose avec quelque raison que le roi de Prusse veut reconstituer l'ordre des chevaliers de Saint-Jean sur les lieux mêmes où il a pris naissance. On sait que Frédéric-Guillaume III, qui possédait dans ses Etats, le bailliage de l'ordre dit de Brandebourg (protestant depuis la Réformation), le supprima en 1811, mais pour instituer, l'année suivante, dans ses Etats l'ordre de Saint-Jean, dont il se constitua souverain protecteur et dont il nomma le grand-maître et les chevaliers. »

Après ce coup d'œil sur les œuvres protestantes, *le pélerin* passe en revue, mais plus sommairement, les établissements juifs, les établissements grecs ; puis les établissements latins, c'est-à-dire catholiques romains, et il termine en disant :

« En présence de tant d'orphelinats, de tant d'établissements hétérodoxes, qui *non-seulement éclipsent le catholicisme mais qui encore lui enlèvent tant d'âmes*, que doivent faire les catholiques de l'Occident?

A cette question, le *pélerin* répond surtout qu'il faut multiplier à Rome le nombre des ordres religieux, jésuites, capucins, lazaristes, sœurs de Saint-Vincent etc, et « qu'on

verra alors ce que peut le protestantisme avec son argent, ses Bibles et ses orphelinats. »

Expérience à faire, si l'on veut, mais que le protestantisme ne redoute guère. C'est par la Bible et par des œuvres de bienfaisance qu'il combat; comment quelques moines de plus arrêteraient-ils des progrès accomplis d'une manière si remarquable *depuis vingt-cinq ans?*

Puisque nous sommes en Palestine, signalons une publication que la Société biblique de France vient de faire. C'est celle d'une carte de la Terre sainte, exécutée en vue d'une grande et belle édition du Nouveau-Testament. Cette carte, dressée avec soin d'après les travaux des géographes modernes les plus distingués, se distingue de toutes les autres, non-seulement par une grande exactitude, mais par une méthode particulière qui permet de mieux comprendre les inégalités du sol; nous voulons dire les montagnes, les vallées ou les plaines d'un pays, qui est, comme l'on sait, est remarquablement accidenté.

AMÉRIQUE DU NORD.

UN VILLAGE CHRÉTIEN ET SON PASTEUR.

Depuis dix ou douze ans, le village chrétien de Metlahkatlah, fondé sous les auspices de la Société des Missions de l'Eglise établie d'Angleterre, dans les immenses et arides régions de la Colombie britannique, compte parmi les œuvres qui font éclater aux yeux de tous la puissance de l'Evangile pour le bien des sauvages. Ce village est un véritable oasis au milieu du désert. Cinq ou six cents Indiens, arrachés par la voix du Christ aux misères de la vie nomade, à l'empire de la superstition, et au charlatanisme des *médecins sorciers*, y donnent maintenant l'exemple d'une vie bien réglée, calme et laborieuse. C'est une population chrétienne, avec des imperfections sans doute, mais vivante, sincèrement attachée à

ses croyances et montrant sa foi par ses œuvres. Tous les voyageurs qui ont visité ces Indiens leur rendent les meilleurs témoignages; et, l'année dernière, Son Excellence le gouverneur anglais de la province, dans ses dépêches au ministre des colonies, a parlé des progrès et de la prospérité du village chrétien en termes tellement favorables que le ministre a cru devoir faire parvenir aux habitants de Metlahkatlah, l'expression du vif intérêt que lui inspirait cet établissement.

Mais un plus bel hommage encore lui est rendu. Dans ces dernières années, plusieurs tribus païennes et nomades des contrées adjacentes ont été frappées des avantages dont jouissent les habitants du village chrétien; et plusieurs d'entr'elles, émues à jalousie par ce spectacle, ont demandé qu'on leur envoyât des évangélistes pour les instruire. Quand le missionnaire ou l'un de ses aides peut aller les visiter, les auditeurs se pressent autour de lui, et, à Metlahkatlah même, il n'est pas rare de voir se former le soir, après les travaux de la journée, des réunions d'Indiens, étrangers au village, qui prêtent une oreille attentive aux enseignements de l'Evangile et souvent un cœur ému aux appels de la grâce. Ces hommes, attirés à Metlahkatlah par le mouvement commercial dont l'endroit est déjà devenu le centre, reportent ensuite au loin les impressions qu'ils ont reçues et préparent ainsi les chemins du Seigneur dans leurs tribus respectives.

Le directeur spirituel de Metlahkatlah est le révérend Duncan. Nous avons mentionné, dans le temps, la manière dont il avait été attiré dans ce champ de travail, et l'affection que lui a vouée son troupeau, La lettre suivante, arrivée tout récemment au bureau de la Société des Missions anglicanes, contient un détail touchant; elle est de M. Duncan lui-même et porte la date du 20 octobre 1869.

« Le 7 du mois dernier, je vous avais écrit pour vous annoncer mon intention de visiter l'Angleterre, cet automne. Maintenant le bateau à vapeur est arrivé, mais je n'en profiterai pas. Il m'est impossible de m'arracher à mon poste.

Plusieurs de mes travaux auraient sans doute pu rester suspendus, pendant quelque temps, sans beaucoup d'inconvénient; mais les malades et les mourants du village, qui les visiterait? Jusqu'à hier après-midi, une lutte ardente s'est engagée en moi, entre le désir d'accomplir mon projet et les raisons que j'avais d'y renoncer. Mais à la fin, c'est à celles-ci que la victoire est restée. Dans la soirée, je réunis mon troupeau et nous eûmes une longue et solennelle séance. Il n'y fut pas prononcé moins de dix-sept discours, tous portant sur le même point et animés du même esprit. Quand, à la fin, (l'entretien s'était prolongé jusqu'à onze heures), je me levai pour rentrer chez moi, tous les Indiens se précipitèrent autour de moi, me prenant la main, la serrant entre les leurs, et me disant, chacun à sa façon, qu'il leur semblait que j'arrivais parmi eux pour la première fois, tant la pensée que je me disposais à les quitter pour un temps, les avait abattus et rendus malheureux.

» La chaleur des sentiments exprimés dans cette soirée, le ton résolu avec lequel les Indiens se sont engagés à se consacrer de plus en plus à l'œuvre du salut, et les exhortations chrétiennes qu'ils se sont adressées les uns les autres, tout cela m'a profondément ému et réjoui. Que Dieu dispose de moi et qu'il fasse avancer son œuvre comme il le jugera bon, tel est l'unique et constant objet de mes prières. »

OCÉANIE.

UN PASTEUR POLYNÉSIEN.

Les évangélistes et les prédicateurs indigènes de la Polynésie se sont fait une place honorable dans l'histoire des missions modernes. Nulle part, les missionnaires n'ont trouvé, au sein des peuples évangélisés par eux, des auxiliaires plus intelligents, plus actifs et surtout plus dévoués que ceux-là. Si, dans ces parages la connaissance de Christ s'est ré-

pandue avec une promptitude véritablement merveilleuse, au point qu'en quelques années des îles sont devenues entièrement chrétiennes, c'est le plus souvent, après Dieu, à des évangélistes indigènes qu'en revient la gloire. Pionniers de la bonne nouvelle du salut, ils vont courageusement s'établir les premiers au sein de ces populations encore barbares, pour y ouvrir la voie aux missionnaires, et longue est déjà, nous l'avons montré plus d'une fois, la liste des martyrs polynésiens qui ont payé de leur vie leur attachement à la cause de Christ. Cette fidélité chrétienne est d'autant plus remarquable qu'elle porte ses fruits loin du monde et sans la moindre perspective de récompense humaine.

Le chrétien dont nous allons parler n'est pas un de ces martyrs. Mais l'histoire d'un simple pasteur, qu'on appellerait chez nous un pasteur de campagne, renferme des leçons tout aussi instructives, et peut-être plus utiles encore au point de vue pratique.

Un des missionnaires de la Société de Londres aux îles Samoa annonçait dernièrement à son Comité que deux « hommes vénérables, » appartenant au corps des prédicateurs indigènes, venaient d'être contraints par les infirmités de la vieillesse à renoncer à leurs fonctions, et de l'un d'eux il disait :

« *Péniamina* (Benjamin) avait été, à l'âge d'environ quarante ans, l'un des premiers convertis de Samoa ; et, depuis plus de trente ans, il a vécu d'une vie exemplaire sans avoir jamais donné prise au moindre reproche sérieux. Tout récemment, j'ai recueilli de ses lèvres l'histoire de sa vie. Je devrais plutôt dire de ses deux vies, tant est frappant le contraste entre les deux parties à peu prés égales de son existence : la première, remplie de toutes les ignorances et de toute l'immoralité du païen ; la seconde consacrée, en toute humilité, mais avec une inébranlable persévérance, au service de notre commun Maître. Tous ceux qui l'ont connu sont unanimes à déclarer que jamais perle plus précieuse n'a été

recueillie pour le Seigneur dans ces parages. Les Eglises regardaient vers lui comme vers un modèle, et l'annexe dont la direction lui avait été confiée, depuis de longues années, lui avait voué une affection dont elle a donné des preuves touchantes. La vue du fidèle pasteur s'étant affaiblie au point qu'il ne pouvait plus lire l'Ecriture sainte en public, l'Eglise le pria de continuer à prêcher, et, dans ce but, lui procura un jeune homme chargé de lire à sa place. Malgré ce secours, Péniamina s'est vu enfin contraint par l'âge de donner sa démission. Il annonça alors que, suivant l'invariable coutume du pays, il comptait aller passer ses derniers jours dans son village natal pour y mourrir auprès de sa parenté. Là-dessus, ses paroissiens le conjurèrent de rester plutôt parmi eux, en promettant de le *nourrir* et de lui donner tous les soins nécessaires; — chose bien juste, ajoutaient-ils, puisqu'il leur avait consacré une si grande partie de sa vie, et que d'ailleurs ils regarderaient comme un honneur de le voir enseveli dans la paroisse. » Cette demande n'a cependant pas été acceptée. Péniamina a obéi à l'usage; mais, à défaut de sa personne, son souvenir restera longtemps dans son Eglise.

« Quelques jours après avoir fait ses adieux à ses chers paroissiens, Péniamina vint me voir, et me remettant quelques plumes de fer, reste de celles que je lui avais autrefois données pour écrire ses sermons : » « Ma tâche est finie, me dit-il, je n'écrierai plus de sermons, et comme rien ne doit se perdre de ce qui peut être utile au service du Seigneur, reprenez ces plumes pour les donner à quelque jeune homme capable de faire ce que je ne puis plus faire. » Ces mots caractéristiques prouvent, par leur simplicité même, la scrupuleuse droiture que cet homme de Dieu mettait dans l'accomplissement des plus petits devoirs. Il est maintenant très infirme, mais toujours fort dans la foi, et parfaitement calme dans l'attente du jour où il plaira au Maître qu'il a servi de le faire entrer dans son repos. »

NOUVELLES RÉCENTES

ROYAUME DE LAOS.

Souffrances et dévouement.

De tristes nouvelles nous arrivent du Laos. Nos lecteurs peuvent se rappeler que la mission fondée à Chieng-Maï par deux missionnaires presbytériens d'Amérique, MM. House et Mac-Gilvary, s'annonçait sous les plus heureux auspices. Le roi du pays faisait aux étrangers un excellent accueil, la population les écoutait avec une apparente faveur, et ils comptaient déjà sept néophytes qu'ils regardaient comme des âmes sincèrement gagnées à Christ. Mais tout à coup, par suite de circonstances encore peu connues, l'aspect des choses a complétement changé. Une persécution violente a surgi, deux des néophytes ont été massacrés, et, à l'époque des dernières nouvelles, la vie des missionnaires eux-mêmes était menacée. Dans une lettre tracée précipitamment et comme à bâtons rompus, mais profondément touchante, le révérend Mac-Gilvary écrivait aux parents de sa femme :

« Cher père et chère mère, Nous vous faisons savoir que nous sommes ici en grand danger. Si vous n'entendez plus parler de nous, dites-vous bien que nous sommes au ciel, et, dans ce cas, ne vous affligez pas sur notre compte.... Deux des membres de notre jeune Eglise sont partis déjà, du *poteau des martyrs*, pour aller auprès de Christ. Tous les autres sont restés debout.... Nous ignorons ce qui nous attend ; mais nous sommes en paix et *très-heureux*.

« ....Priez pour nous, chers père et mère, ainsi que nos frères, nos sœurs et nos amis.... Si nous mourons, nous nous retrouverons au ciel.... »

Cette lettre, si belle dans son désordre, portait la date du 29 septembre dernier.

ROUMANIE.

Une lettre du Comité central de l'Alliance israëlite universelle, publiée récemment par les journaux, nous apprend que le gouvernement roumain a pris contre les Juifs dispersés dans le pays, des mesures de persécution qui ne sont plus de notre âge. Ordre a été donné de les expulser des campagnes, et de ne plus autoriser ceux des villes à se livrer au commerce. L'animosité contre ces malheureux est arrivée à un tel degré qu'en pleine chambre des députés roumains, l'un d'eux se serait écrié qu'on ferait bien de les noyer tous dans le Danube.

Le Comité de l'Alliance israëlite réclame l'intervention des puissances occidentales en faveur de ses coreligionaires. On ne saurait trop souhaiter qu'un tel appel soit entendu. Evangéliser les Juifs, à la bonne heure, mais renouveler à leur égard les procédés barbares du moyen âge est un crime de lèse humanité dont les chrétiens ne doivent se rendre complices à aucun égard.

On évalue à deux ou trois cent mille le nombre des Juifs établis en Roumanie.

UNE RICHE RÉCOLTE.

Dernièrement, dans une réunion de Quakers, un respectable membre de cette communauté racontait qu'à sa connaissance, un jeune missionnaire de Philadelphie, établi depuis neuf ans parmi les Sioux, sans autre assistance que celle de sa femme, avait pu, durant cet espace de temps, baptiser environ mille adultes, qui sous sa direction sont devenus membres de l'Eglise épiscopale des Etats-Unis.

Eugène Casalis, directeur.

Typ. Ch. Maréchal, passage des Petites-Ecuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, 10 Mars 1870.

Il y a longtemps que les amis de notre œuvre se demandent quand on leur apprendra le résultat des démarches qui ont été faites auprès du gouvernement britannique, dans l'intérêt de notre mission du Lessouto. Si nous nous sommes tus jusqu'ici, c'est que nous étions nous-mêmes dans l'incertitude. Pendant plusieurs mois, nous ne nous sommes pas donné de relâche. Suppliques, représentations, mémoires explicatifs, intervention d'amis puissants et dévoués, rien n'a été négligé. Depuis longtemps, M. Daumas se tient comme à la brèche à Londres, surveillant la marche des affaires, toujours prêt à fournir les renseignements dont on pourrait encore avoir besoin.

Par moments, nous avons eu de grandes espérances. Le ministère anglais a parfaitement vu de quel côté était la justice. Mais il lui répugnait de désavouer ce qu'avait fait son représentant ; il craignait surtout que s'il retouchait les articles de la convention soumise à sa signature, l'opiniâtreté des Boers ne l'obligeât à recourir à des mesures qui eussent entraîné des dépenses. D'hésitations en hésitations, il a laissé arriver les derniers jours de l'année 1869. Il ne s'est décidé que le 24 décembre, et il l'a fait malheureusement dans le sens défavorable à nos intérêts; encore s'est-il gardé d'en informer le public. Le mystère dont il s'entourait n'a été com-

plétement dissipé qu'à la fin du mois de février, à propos d'un nouveau mémoire que lui ont fait remettre dix-huit membres du Parlement et six représentants de Sociétés religieuses et philanthropiques.

Parmi les signatures apposées à cette pièce, sont celles des lords Shaftesbury et Churchill, de MM. A. Kinnaird, Buxton, Fowler, Gilpin, Baines, Candlish, Mc. Arthur, du major général Robert Shaw, du colonel James Alexander, de MM. Mullens, directeur de la Société des Missions de Londres, James Davis, secrétaire du comité de l'Alliance évangélique, Chesson, secrétaire de la Société pour la protection des Aborigènes ; du célèbre Dr Duff, ancien missionnaire dans l'Inde, maintenant président des missions de l'Eglise libre d'Ecosse.

Cet homme éminent a fait suivre sa signature par une lettre que l'on a publiée et qui a produit une vive sensation.

« J'ai, dit-il, visité le pays des Bassoutos en 1864 ; je me suis soigneusement enquis de ce qui s'y passait, et il m'a été impossible de ne pas reconnaître que les Boers étaient les principaux agresseurs. Sauf quelques exceptions, ils m'ont paru remplis d'une cupidité insatiable et d'une implacable inimitié contre les indigènes. Ils voudraient les tenir dans l'ignorance afin de pouvoir s'en débarrasser progressivement, les exterminer ou s'emparer de leurs terres en les réduisant eux-mêmes à un état de servitude. De là leurs sentiments hostiles envers les missionnaires français, qui travaillaient avec tant de succès à éclairer, à élever, à civiliser diverses tribus et à les faire passer dans le giron du christianisme.

« Leurs sentiments à l'égard du gouvernement britannique ne sont pas meilleurs.

« Ratifier la présente convention sans que le gouvernement de Sa Majesté ait institué une enquête nouvelle et parfaitement libre, ce serait commettre une faute fatale.

« Cette convention ne satisferait pas longtemps les Boers. L'injustice commise remplirait d'une poignante indignation, non-seulement les Bassoutos, mais encore les

tribus voisines. Elle serait suivie de représailles, d'actes de vengeance qui produiraient des troubles, des alarmes, dont les effets se feraient vivement sentir, non-seulement sur nos frontières, mais au cœur même de nos possessions. Par là serait indéfiniment retardée, si ce n'est violemment arrêtée, l'action bienfaisante de diverses mesures ayant pour but d'améliorer, d'une manière permanente, la condition de populations indigènes qui s'étendent bien au delà du pays habité par les Bassoutos.

« Ainsi donc, au nom de l'honneur britannique, de notre justice nationale, de l'humanité la plus commune, aussi bien qu'au nom du christianisme dont nous faisons tous profession, je demande avec instance que la présente convention ne soit pas confirmée. On ne se conciliera pas les Boers en la ratifiant; on n'obtiendra pas par là qu'ils soient moins hostiles aux indigènes et au gouvernement britannique. Ne pas la ratifier, c'est au contraire pacifier les naturels, leur inspirer le désir de se développer sous tous les rapports et produire en eux des sentiments de confiance envers nous.

« Voici, pour un homme d'État éminent et chrétien, l'occasion glorieuse d'accomplir un grand acte de justice. »

« Signé : Alexandre Duff. »

On le voit, si la cause que nous défendons succombe, ce n'est pas que nous ne soyons appuyés par des voix puissantes et autorisées. Nos amis assurent que tout n'est pas encore fini. Maintenant que le Parlement a repris ses séances, les membres de ce corps, dont on a vu les noms plus haut, et bien d'autres, ont résolu de porter la question devant la chambre des Communes. Le ministre des colonies a déjà été interpellé; il a promis de faire déposer sur le bureau toutes les pièces relatives à l'affaire; après quoi commencera le débat. Qu'en résultera-t-il? Nous craignons bien, hélas! que l'éloquence du fait accompli ne l'emporte sur celle des orateurs les plus dévoués à la cause des opprimés. Toutefois,

n'oublions pas que rien n'arrive sans la volonté de Dieu, et qu'il s'agit avant tout de savoir s'il a, lui, ratifié la convention. Pour le présent, nous pouvons nous rendre le témoignage consolant d'avoir fait tout ce qu'il nous était possible de faire pour recouvrer Mékuatling, Hébron, Béerséba, Maboulélé, ces chères stations dont une impitoyable politique veut nous imposer le sacrifice.

Nous avons un autre sujet de tristesse. La santé de M. Ellenberger donne de grandes inquiétudes. Une dyssenterie opiniâtre, jointe à une maladie de foie, détruit rapidement ses forces. Il était allé dans la colonie du Cap prendre un peu de repos et accueillir une sœur qui a désiré s'associer à ses travaux. A Port-Elisabeth, son état s'est tellement aggravé que les médecins voulaient qu'il revînt immédiatement en Europe. Il a préféré retourner au Lessouto et essayer encore de l'air de ses montagnes. Est-il nécessaire que nous demandions à tous nos amis de se souvenir de notre frère et de son œuvre dans leurs prières?

Nos intercessions doivent aussi redoubler en faveur du chef Moshesh, dont l'état inquiétant est déjà connu de nos lecteurs. Ses forces diminuent de jour en jour. « Vous apprendrez avec peine, » nous écrit M. Jousse, « que Moshesh ne peut plus se lever ni se tenir debout. Sa faiblesse est extrême. Mais si son corps dépérit, nous avons lieu d'espérer que le Seigneur opère en lui une œuvre de grâce. Rien ne semble lui faire autant de plaisir que d'entendre parler des choses du salut. Il a constamment auprès de lui un ou plusieurs chrétiens. Ceux-ci m'ont rapporté que la nuit il s'agenouille sur son lit et prie. La pensée de voir Moshesh mourir dans le Seigneur peut seule nous préparer à supporter la douleur de le perdre. On prie beaucoup pour lui dans ce pays. Dieu veuille exaucer nos requêtes! »

STATION DE HERMON.

Lettre de M. Rolland fils.

A Messieurs les Membres du Comité-Directeur de la Société des Missions Évangéliques de Paris.

Messieurs et très honorés Directeurs,

Je viens, au commencement d'une nouvelle année, vous donner quelques détails sur l'œuvre du Seigneur dans cette station, et vous faire part des encouragements qui nous ont été accordés depuis notre arrivée. Vous vous réjouirez avec nous et vous rendrez grâces au Seigneur pour tout ce qu'il a déjà fait; — en lui demandant aussi qu'un si beau commencement soit suivi de progrès durables et solides.

Lors de notre arrivée ici, au mois de mars de l'année dernière, nous avons trouvé la station entièrement déserte. La paix venait d'être conclue, mais pas une âme ne s'était encore aventurée à venir s'établir soit ici, soit dans le voisinage. Les villages les plus rapprochés se trouvaient à Kolo et à Boléka, à environ cinq lieues de nous. Nous fûmes pendant des mois entiers presque seuls. Peu à peu, cependant, à mesure que la sécurité revenait, quelques indigènes commencèrent à se grouper autour de nous, et, enfin, au commencement du mois d'août, une cinquantaine de familles, appartenant pour la plupart à la station de Béerséba, sont venues chercher un asile ici.

Depuis lors, le pays s'est graduellement repeuplé; à l'heure qu'il est, nous nous trouvons au centre d'une population assez considérable.

Quoique pénible et triste à un degré presque insupportable, notre long isolement nous a permis de vaquer avec plus d'assiduité au relèvement matériel de la station. Le temps et l'ennemi avaient fait tant de ruines! Ce fut avec une joie inexprimable que nous pûmes, dès le retour des indigènes

dans leurs foyers, recommencer notre œuvre proprement dite, — cette œuvre que nous chérissions tant et que la guerre nous avait depuis si longtemps ravie. Nos cœurs débordaient de reconnaissance envers le Seigneur, lorsque nous eûmes le bonheur, au mois de septembre, de célébrer la Sainte-Cène pour la première fois. J'avais invité nos frères de Morija; un grand nombre d'indigènes arrivèrent dans la station, et nous pûmes ensemble louer Dieu pour sa miséricorde envers nous. Environ quatre-vingt-seize personnes prirent part au repas sacré.

A partir de ce jour, nous avons eu la joie de voir l'œuvre s'étendre et s'affermir. Notre école s'est accrue de la manière la plus extraordinaire, et maintenant encore pas une semaine ne se passe sans qu'il ne s'y ajoute de nouveaux élèves. Elle compte aujourd'hui environ deux cent soixante-dix écoliers, tant enfants qu'adultes. Tous montrent un empressement admirable, et déjà un assez grand nombre, qui à leur entrée ne savaient rien, lisent avec facilité. Ma chère compagne, malgré tous les soins qu'exige son ménage, consacre trois ou quatre heures chaque jour à cette école, et les élèves lui témoignent une soumission et une affection touchantes. Outre ceux qui s'appliquent à la lecture, au chant et à l'instruction religieuse, nous en avons soixante-dix qui apprennent à écrire. Les plus avancés suivent journellement des cours d'anglais et d'arithmétique, tandis que les jeunes filles apprennent à coudre deux fois par semaine. Tous les élèves se mettent journellement au travail avec zèle, et je dirai presque avec enthousiasme. C'est ce qui nous dédommage des rudes fatigues qu'entraîne le soin d'une si grande école, et qui sont d'autant plus grandes que nous n'avons pas d'instituteur.

Si je vous en parle si longuement, Messieurs, c'est que je considère l'école comme le fondement de l'œuvre missionnariste dans ce pays. C'est là que la jeunesse se moule dans des idées de christianisme et de civilisation; c'est là qu'elle reçoit ses premières impressions religieuses; c'est là

aussi qu'elle apprend à connaître les saints livres, et c'est de là, enfin, que se répand dans les familles une influence chrétienne propre à détruire les usages et les erreurs du paganisme. Je vous en parle aussi afin d'éveiller l'intérêt des amis de notre mission, et de solliciter leur secours. Nous nous trouvons avoir besoin de tout : livres, papier, encre, plumes, ardoises, cartes, etc., etc. Nous faisons ce que nous pouvons, mais au milieu de tant de choses à faire, de tant de pauvres à secourir, de tant de besoins auxquels ils faudrait pourvoir, nous ne pouvons pas grand'chose. Je demande donc avec confiance du secours soit en argent, soit en nature, aux amis généreux de notre Société. Qu'ils se souviennent que les Bassoutos ont été réduits à la misère, et que cette grande et florissante école, qui coûte tant de travail, est véritablement une *école plus que déguenillée*. Je suis convaincu que je ne solliciterai pas en vain l'aide de nos chrétiens de France.

L'œuvre de l'évangélisation proprement dite fait aussi des progrès réjouissants. Le chiffre des membres de l'Eglise s'est accru de quarante depuis le mois de septembre; il s'élève maintenant au delà de cent trente. La classe des catéchumènes se compose aussi de cent trente personnes environ. L'auditoire du dimanche se monte à quatre cent cinquante dans la station même, et un bon nombre de gens, deux cents à deux cent cinquante, suivent les services qui se tiennent dans nos deux annexes. Un beau réveil s'est opéré dans l'une d'elles, et les catéchumènes, qui étaient au nombre de dix, se sont trouvés renforcés par plus de vingt autres. C'étaient, pour la plupart, des païens qui avaient jusqu'ici résisté à la vérité. Ce réveil s'est propagé dans l'autre annexe et dans la station même. Beaucoup d'âmes sont travaillées à salut et cherchent à connaître leur Sauveur. Les cas qui m'ont cependant le plus intéressé sont ceux d'un certain nombre de païens qui sont venus s'établir à une lieue environ de nous. C'étaient des hommes dépravés, endurcis, qui, depuis la guerre de 1858, avaient quitté le Lessouto

pour se joindre aux Boers. Un peu avant le commencement de la guerre qui vient de se terminer, un des membres de notre Eglise de Béerséba les avait visités, et, après beaucoup d'instances, avait obtenu d'eux la permission de leur prêcher l'Evangile. La guerre de 1865 ne tarda pas à éclater; toutefois la parole de Dieu ne demeura pas sans effet. Quoique privés de tout enseignement, un bon nombre d'entre eux restèrent fidèles aux impressions qu'ils avaient reçues, et maintenant qu'ils sont rentrés dans leur pays et qu'ils y ont trouvé l'Évangile, ils expriment leur joie avec une naïveté qui a un charme tout particulier. Parmi les conversions qui se sont opérées dernièrement, il n'en est pas qui aient un cachet plus vrai et plus complet que celles-là.

J'aurais encore bien des choses à mentionner, mais je crains de devenir fatigant. Quand je pense qu'il y a six mois il n'existait ici ni Eglise, ni école, ni population; que nous étions entièrement solitaires, je ne peux laisser que d'être émerveillé et de louer Celui qui répand la joie dans le désert et qui fait fleurir la solitude comme une rose.

Nous avons le bonheur, depuis quelques semaines, de posséder au milieu de nous mes parents vénérés. Ils sont venus se reposer au sein de leur ancien troupeau et auprès de nous, qui faisons des vœux pour que le Seigneur nous accorde la grâce de devenir les imitateurs de leurs travaux pénibles et bénis.

Nous avons eu une belle fête, le jour de l'an, pour les enfants de l'école. Ainsi que cela arrive dans le Lessouto, la nouvelle d'une fête avait attiré une foule immense. Malgré le nombre, il y a eu de quoi nourrir tout le monde, soit un millier de personnes, puis nous avons eu un beau service en plein air. Plus tard, on s'est réuni dans le temple pour chanter des cantiques et exécuter en chœur des morceaux que nous avons enseignés récemment. Nos jeunes gens chantent avec une perfection admirable, à quatre parties. Lorsqu'on fit entendre en sessouto le beau chœur de M. Bost : « Agneau!

Agneau! » les païens, pour lesquels cette musique était nouvelle, ne se contenaient pas. — Ils se disaient : « Ne sont-ce pas véritablement les harmonies du ciel que nous entendons aujourd'hui? »

Chers et honorés Directeurs, unissez vos prières aux nôtres pour que Dieu bénisse son œuvre, et qu'il nous accorde les forces nécessaires pour suffire à nos travaux. Puissions-nous les accomplir avec ardeur et persévérance, et recevoir de l'Esprit de Dieu beaucoup de sagesse, d'amour et d'humilité!

Recevez, Messieurs et honorés Directeurs, l'expression de nos salutations respectueuses et chrétiennes.

Votre dévoué dans le Seigneur,

Émile S. ROLLAND.

LA PETITE LUMIÈRE DU LESSOUTO

C'est là, on s'en souvient peut-être, le titre du journal mensuel qui a été fondé à Morija, il y a quelques années. Cette publication n'a pas seulement un but religieux. L'éditeur, M. Mabille, et ses collaborateurs s'efforcent de répandre des idées de progrès, d'ordre, d'industrie. Ils tiennent leurs abonnés un peu au courant des événements dont la connaissance peut le plus contribuer à les faire vivre, par la pensée et le sentiment, avec le monde civilisé.

Depuis l'exil des missionnaires, *la Petite lumière* ne paraissait plus. Cette éclipse a cessé après le retour de la paix. Nous venons de recevoir les deux premiers numéros de 1870. Le format a changé. Ce n'est plus une simple feuille pliée en deux, mais une petite brochure de huit pages d'impression bien remplies. Aussi modeste que le journal lui-même, le prix est de 1 fr. 80 c. par an.

Nous avons trouvé dans la livraison de février, sous la rubrique : *L'œuvre de Dieu*, un article que nos propres abonnés liront certainement avec plaisir. Il s'agit de l'œuvre de Dieu dans le pays des Bassoutos. Après avoir vu tant de fois des rapports préparés pour un public européen, on ne sera pas fâché d'en voir un écrit originellement en sessouto pour être lu, sur les lieux mêmes, par des gens qui peuvent contrôler par leurs propres observations les faits auxquels on les rend attentifs.

« *Morija*. Dans cette station, le jour de Noël, treize personnes, qui s'étaient, il y a longtemps, détournées de la vérité, ont repris leur place dans l'Eglise. Vingt-neuf convertis de plus ont été reçus dans le troupeau du Seigneur. Un grand nombre de fidèles de Thaba-Bossiou, avec leur pasteur et celui de Bérée, ont pris part à cette fête.

« Dieu est venu de nouveau chercher quelques-uns de ses enfants par la main de la mort. Ce sont Hortense Malitaba, Evodia Thomase, Théresa Yaféta, Yakobina Masékuaï. La mort d'Evodia a rompu les liens du premier des mariages qui ont été contractés dans le Lessouto suivant les règles du christianisme.

« L'école normale a été rouverte. Les élèves avaient été congédiés, il y a quelque temps, à cause de la fièvre typhoïde. Ils viennent d'être rappelés. Il en est rentré vingt le 10 janvier. Quelques-uns se sont découragés ou n'ont plus voulu se soumettre aux règlements de l'école. »

Thabana-Moréna. Nous apprenons que, le premier dimanche de janvier, quatre personnes ont été baptisées et reçues parmi les enfants du Seigneur. La fête a été très-belle. Un grand sujet de joie pour les chrétiens de cette localité, c'est que, ce jour-là, ils sont entrés pour la première fois dans la maison de prière qui vient d'être achevée.

Hermon. Le mois dernier, lorsque nous énumérions les diverses annexes qui ont été fondées dans le Lessouto, nous aurions dû dire, si nous en eussions été informés, que les

fidèles de Hermon propagent l'Evangile dans les villages de Likhoéleng, de Rasébala, de Péchéla et de Khoro. Un nombre assez considérable de gens se convertissent. Les catéchumènes adultes se montent à 130. Il y a dans l'école journalière 230 enfants et 50 personnes d'un certain âge.

Lefikeng (localité située près de la frontière méridionale du Lessouto). Le missionnaire de cet endroit nous écrit que, par la grâce de Dieu, il y a dans son troupeau cent-quatre-vingt-dix personnes qui se sont déclarées pour l'Evangile, dans le courant de trois semaines. Parmi ces convertis se trouvent des gens qui étaient fort endurcis, ce qui fait que les païens regardent leur changement comme une véritable merveille. Que Dieu continue cette œuvre de salut !

Semaine de prières. Cette semaine, dont nous avons parlé dans notre feuille de janvier, est maintenant passée. Elle a été mise à part dans un grand nombre de stations. Nous apprenons que Dieu a répandu sur ses enfants l'esprit de prière. L'année est maintenant lancée. Toutes les requêtes que nous avons adressées au Seigneur seront-elles exaucées? Croyons-le et il en sera ainsi. Mais n'oublions pas que les prières de la première semaine de janvier ne suffisent pas; il faut leur donner l'appui d'autres prières pendant toute l'année.

Thaba-Bossiou. Quelques personnes qui avaient reçu, il y a un certain temps, l'enseignement de Rome, l'ont abandonné pour revenir à l'Evangile. L'une d'elles l'a fait parce qu'étant tombée malade et se voyant près de la mort, l'enseignement de Rome ne lui a procuré aucune consolation. Cela se comprend.

Alors les chrétiens de Thaba-Bossiou se sont sentis encouragés à aller prêcher fréquemment là où les Romains se sont établis. Un jeune homme, qui s'appelle Siméon, y rencontra un jour le prêtre. Après un court entretien, celui-ci se mit en colère et chassa Siméon, lui disant qu'il ne savait pas en qui il croyait, tandis que notre jeune ami avait déclaré qu'il croyait en Jésus-Christ. Puis, le prêtre écrivit au

missionnaire de Thaba-Bossiou pour l'inviter à aller soutenir une discussion avec lui. Le missionnaire y consentit de suite. Il partit avec un de ses collègues et un grand nombre de gens, tant païens que croyants, qui désiraient entendre ce qui se dirait. C'était le 19 décembre. On se rassembla chez Tsiki. Il s'y trouva deux prêtres et quelques-unes des personnes qui les écoutent.

Au moment où l'on allait commencer, les hommes de Rome dirent que leurs règlements leur interdisaient de débattre des questions religieuses devant tout le monde. Ils proposèrent que l'on choisît cinq personnes de chaque côté et que la discussion eût lieu devant elles d'une manière privée. Tout le monde s'y opposa. Esaïa Taoana se leva et dit : « Mes frères, je ne veux absolument pas qu'on traite de pareilles questions à part; nous n'avons pas de doutes sur la vérité de nos croyances. » — Sétlaka, de Thaba-Bossiou, se leva aussi et dit : « Si vos doctrines sont vraies, pourquoi iraient-elles se cacher? Qu'on parle publiquement et que tout le monde entende! » Davida ajouta : « Si vous, hommes de Rome, vous êtes les serviteurs de Jésus-Christ, et si nous, hommes de l'Evangile, nous sommes les serviteurs de Jésus-Christ, qu'est-ce qui empêche que nous disions ce que nous avons à dire devant toutes les personnes qui sont venues ici pour nous entendre. Jésus-Christ n'a pas cherché un lieu secret pour y donner ses enseignements. »

Cependant, les hommes de l'Evangile finirent par dire : « Puisque ceux de Rome veulent absolument qu'on aille discuter dans un endroit à part, nous y consentons, bien que nous fussions venus avec l'intention de parler publiquement. » Puis, ils choisirent cinq d'entre eux : Esaïa, Davida, Siméone, Davida, Andrease.

« Mais les gens assemblés s'écrièrent tous qu'ils ne voulaient pas d'un tel arrangement. « Un entretien secret ne servira à rien, dirent-ils. Nous avons promis de ne pas faire de bruit. Ah! nous voyons bien que les hommes de Rome n'ont

pas la vérité. « Tsiki, le chef de l'endroit, se levant, ajouta : » Ce qui se fait en secret est un péché ; les paroles pour lesquelles il faut se cacher sont des paroles de mensonge. »

Ce fut tout; on en resta là. Les prêtres, pour se justifier, disent que leur loi (loi dont nous n'avions pas connaissance) leur défend de discuter devant tout le monde ; ils ajoutent qu'on eût fait du tapage, tandis que chacun sait que les Bassoutos n'en font jamais quand on parle devant eux.

Ces hommes de Rome ont déjà par deux fois demandé au chef de la tribu d'empêcher les chrétiens de Thaba-Bossiou d'aller enseigner là où ils sont, parce que c'est *chez eux*. Mais comment est-ce chez eux? L'enseignement de l'Evangile est arrivé dans le Lessouto il y a déjà trente-huit ans, et celui de Rome est arrivé hier. Ces prêtres sont entrés dans un champ déjà cultivé par les missionnaires de Jésus-Christ.

Si nous nous sommes étendus sur ces faits, lecteurs de *la Petite lumière*, ce n'est pas que nous aimions les disputes. Ce sont les prêtres de Rome qui nous ont attaqués. Remarquez bien leur manière d'enseigner. La vérité ne craint pas la lumière. Jésus-Christ et les apôtres ont parlé publiquement, sur les montagnes, devant les foules, devant les prêtres, devant les gouverneurs de la nation qui a crucifié le Seigneur de la lumière. Nous qui nous réclamons de Jésus-Christ, nous ne pouvons pas aimer les ténèbres, le secret. Nous disons aux Bassoutos : Prenez le livre de Dieu, lisez-le, étudiez, avec l'intelligence que le Seigneur vous a donnée, les enseignements que renferme son livre. Pour ce qui nous concerne, nous ne craignons pas de dire que nous pouvons nous tromper. — Faites attention à l'avertissement de Saint-Paul contenu dans 1 Tim. 4. 1. 3. — De qui s'agit-il?

Cantique de feu Philémon. On a trouvé un cantique nouveau parmi les écritures de Philémon Rapétloané, de Morija. Chacun sait que lorsque Mme Casalis mourut, il en éprouva une excessive douleur, parce qu'il lui était extrêmement at-

taché. C'est alors qu'il fit ce cantique pour se soulager. Il l'écrivit sur une ardoise; il n'eut pas le temps de le corriger et de le copier sur du papier. L'ordre de partir lui-même lui fut signifié dans ce moment, et il s'en alla plein de joie rejoindre nos bien-aimés dans le repos du Ciel. Nous avons pensé que ceux qui ont connu Philémon, et même ceux qui ne l'ont pas connu, seraient bien aises de voir cette composition; la voici:

« Dans ces temps, pour nous plus de vie, pas plus que n'en pourrait contenir le creux de la main, et si nous comptons les heures, les jours, les mois, les années pendant lesquels nous avons vécu, c'est un songe : tout a disparu!

« Vraiment, la jeunesse de l'homme est comme un tendre bourgeon que le moindre froid fait périr. S'en aller dans le sépulcre, voilà la destinée des enfants d'Adam; c'est là que nous allons tous pour recevoir, malgré nous, le salaire de notre péché!

« Là s'en vont ceux que nous aimons, ceux que nous chérissons le plus, ceux qui avaient reçu pour partage la grâce, la beauté; ceux qui nous aidaient à vivre. Bien que nous les pleurions jour et nuit, cela ne sert de rien pour cette terre. Non, mais cela sert pour celle qui est à venir!

« Le revoir éternel; ah! voilà votre consolation, pauvres affligés que cette épreuve accable. Jésus vous relève, il vous dit : Courage! Vous reverrez bientôt dans la gloire sans fin tous ceux que vous aimez!

« Dites *merci!* pleins d'espérance, ô vous qui avez semé dans la tombe, et puis attendez pleins de confiance! — Hélas! il en est qui s'en vont pleins de confusion; ils n'ont pas le passe-port qu'il leur faudrait pour entrer dans la cité où n'entre point le péché, où l'on ne peut être admis que si l'on a la foi! »

ÉVODIA.

Parmi les noms des fidèles de Morija dont la *Petite lumière* annonce la mort, on a peut-être remarqué celui d'Évodia, la

première femme dont le mariage ait été célébré chrétiennement dans le pays des Bassoutos. Il y a bien longtemps de cela, et les années n'ont fait que démontrer la sincérité avec laquelle cette intéressante indigène s'était convertie et avait accepté ses devoirs de femme et de mère selon l'Évangile. Son nom mérite de rester dans les annales de notre mission; aussi sommes-nous heureux de pouvoir consigner ici quelques lignes que M. Mabille lui a consacrées.

« Deux femmes, membres de l'Église, nous ont quittés, cette semaine, pour aller se reposer dans le ciel. L'une, Malitaba, était venue à Morija pour soigner une amie; celle-ci guérit, mais la sœur qui prenait soin d'elle devait nous être enlevée en huit jours. En même temps Évodia, femme de Thomase, tombait malade. Malitaba, apprenant cela, et étant déjà un peu dans le délire, s'écria : « O Ma-Éva (mère d'Ève, autre nom d'Évodia), ne me laisse pas en arrière; partons plutôt ensemble! »

« Évodia a langui pendant une quinzaine, nous faisant passer par de fréquentes alternatives d'espoir et de crainte. Cette après-midi, elle a rendu le dernier soupir. Elle s'était extrêmement fatiguée en soignant un de ses fils, que son mari et elle avaient, depuis assez longtemps déjà, donné au Seigneur, en le priant d'en faire un messager de sa parole. Grâce à Dieu, il s'est rétabli. Lorsqu'il fut en pleine convalescence, sa mère vint me dire combien elle en éprouvait de gratitude. Elle voyait dans cette guérison la preuve que le Seigneur avait accepté son offrande.

« Évodia était bien la perle des femmes de l'Eglise de Morija. Toujours sérieuse, toujours vigilante, appliquée à ses devoirs, elle élevait ses enfants dans la crainte du Seigneur. Sur sept, six sont convertis. Elle était le bras droit de son mari, et, lui, il aimait à prendre conseil de sa femme, ce qui se voit rarement dans ce pays. « Jamais, » me disait-il tout dernièrement, « je n'ai entendu sortir une mauvaise parole de sa bouche. Lorsque d'autres femmes lui faisaient visite et

se mettaient à médire du prochain, elle leur imposait silence, et leur disait que si elles n'avaient rien à lui communiquer qui pût faire du bien à son âme, elles feraient mieux de se retirer. » Elle aimait à se rendre dans les villages environnants pour parler de l'Evangile aux femmes païennes. — Plusieurs fois, lorsque ma compagne était absente, elle a présidé la *réunion des mères*, et personne ne pouvait dire qu'elle ne fût pas là à sa place. Quoique timide de caractère, elle ne craignait pas de reprendre ceux qui faisaient ou parlaient mal, quels qu'ils fussent. Une de nos chrétiennes, qui s'est chargée de préparer les aliments des élèves de notre école normale, me disait l'autre jour : « J'aimais tant à aller chez Évodia ; elle me reprenait et me corrigeait comme une mère, et jamais l'autorité qu'elle avait prise sur moi ne m'a paru étrange. »

« Elle se repose maintenant. Je me rappellerai toujours le long regard d'affection avec lequel elle me suivit lorsque je me retirai, après lui avoir fait la dernière visite dans laquelle je l'aie trouvée ayant encore toute sa présence d'esprit. Ce fut un regard si doux, si reconnaissant ! Son mari venait de lui demander en qui elle avait mis son espoir : « Mais, mon ami, » lui avait-elle répondu, « comment peux-tu me demander cela ? Mon pasteur ne me fait pas une telle question ; il sait bien que si je n'avais pas la foi en Jésus, ce ne serait plus le moment de chercher cette foi : il serait trop tard, cela me serait impossible. » Un ou deux jours après, elle avait perdu presque tout sentiment ; cependant elle me reconnut encore. Je ne fis que prononcer le nom de *Jésus*, et de suite un sourire joyeux parut sur ses lèvres. Ah ! elle est bien certainement du nombre des rachetés du Sauveur.

« De la fenêtre de mon cabinet de travail, je vois la maison de Philémon, je vois aussi celle d'Évodia ; là vivaient deux brebis du Seigneur qui m'étaient bien chères. Pourrais-je ne pas me préparer sans cesse à traverser la vallée de l'ombre

de la mort, et ne pas désirer de trouver le passage aussi facile que ces amis l'ont eux-mêmes trouvé!

« La liste de nos morts n'est pas encore close. Récemment, dans une réunion d'Église, j'en ai compté *trente,* y compris des catéchumènes. Et, avant-hier encore, nous avons enterré une chrétienne, vivante elle aussi, énergique, et zélée pour le règne de Dieu. Nous avons si peu, comparativement parlant, de fidèles qui aiment à se dépenser pour annoncer l'Évangile, que nous ressentons vivement des pertes comme celles-là. »

CORRESPONDANCE.

SOU MISSIONNAIRE. — UN BON EXEMPLE A SUIVRE.

Le directeur de la Maison des Missions a reçu dernièrement les lignes suivantes qu'il se sent pressé de faire passer sous les yeux des instituteurs protestants qui s'intéressent à notre œuvre.

Monsieur,

Au mois de janvier dernier, comme je donnais une leçon de géographie, je vins à parler de la population protestante de la France, et je l'évaluai à 2 millions, dont 50 mille enfants. Alors je proposai à mes jeunes élèves ce petit problème: — Si chacun de ces enfants donnait un sou par mois pour la Société des Missions de Paris, combien cela ferait-il à la fin de l'année? — Bientôt ils eurent trouvé que cela donnerait un produit de 30,000 francs.

Eh bien! leur dis-je, voulez-vous venir en aide, de cette manière, à cette Société et contribuer ainsi à combler son déficit? — Oui, oui! fut leur réponse unanime.

Et voilà, mon cher Monsieur, d'où provient l'argent que j'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui. C'est le sou de deux mois de mes élèves, et j'espère bien, avec la bénédiction

du Seigneur, continuer à les intéresser ainsi à la prospérité de votre Société.

Je crois que si mon idée était acceptée dans toutes nos écoles protestantes, vous recueilleriez ainsi, chaque année, une somme qui ne serait pas à dédaigner.

Plus tard, je vous enverrai les sous que j'aurai recueillis, ou bien, pour éviter les frais, je les remettrai à un collecteur du sou misssionnaire.

Agréez, etc.

MÉTIN, instituteur protestant.

Pont-de-Roide (Doubs), 6 mars 1870.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE

HISTOIRE D'UN MISSIONNAIRE ÉCOSSAIS

Un livre publié récemment en Angleterre y a produit une vive sensation parmi les amis de l'œuvre des missions. C'est la biographie d'un missionnaire écossais que l'on a beaucoup remarqué, pour son activité, pour l'intrépidité de ses actes et pour l'abnégation dont il a fait preuvre afin de s'assimiler au peuple qu'il voulait évangéliser, en même temps aussi que pour les hautes capacités qu'il a déployées dans l'exercice de son ministère.

Nous annoncions il y a quelque temps, la mort du révérend William Burns, décédé en Chine vers le milieu de l'année 1868; c'est sa vie que raconte le livre dont nous mentionnons le succès. Elle a été écrite, sur des documents soigneusement recueillis en Chine, par son frère, le révérend Dr Isay Burns.

Une Revue anglaise, à laquelle nous allons emprunter l'analyse et quelques citations de ce livre, dit que William Burns a été de nos jours « le type du vrai missionnaire apostolique, prêt à se rendre partout où il se sentait appelé, à faire le sacrifice de sa vie, complètement étranger à toutes les choses du monde, pourvu qu'il lui fût permis d'avancer l'œuvre à laquelle son âme s'était dévouée sans aucune espèce de réserve. » Mais entrons en matière.

Avant de se consacrer aux missions étrangères, William Burns s'était rapidement acquis en Ecosse une grande popularité. Après avoir terminé, de la manière la plus brillante, ses études universitaires, il se disposait à entrer dans la carrière du barreau, quand tout à coup son âme reçut ce baptême de feu et d'esprit qui a pour effet ce que les chrétiens appellent la conversion.

Dès ce moment, il ne voulut plus savoir en face du monde que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Bientôt après, à l'âge de vingt-quatre ans, il obtint dans l'Eglise presbytérienne la licence, c'est-à-dire l'autorisation de prêcher, et à peine eut-il commencé à le faire que s'opérèrent, sous les effets de sa parole, des réveils qui rappelaient les beaux jours de l'Eglise. Son père était pasteur à Kilsyth, dans le comté de Lancaster. Sa paroisse, desservie quelques mois par le jeune prédicateur, fut profondément remuée sans que lui-même se préoccupât d'autre chose que du salut des âmes. Parlant plus tard d'une des scènes de ce réveil, il disait : « Ce qui m'étonna le plus dans ce merveilleux mouvement, c'est que pendant que tous les assistants étaient comme écrasés sous le poids de leurs impressions, le Seigneur permit à mon âme de rester parfaitement calme. Tout en m'effrayant à la pensée des misères spirituelles des âmes inconverties, j'avais en moi un tel sentiment de la glorieuse puissance du Seigneur et des bénédictions accordées à ces pauvres pécheurs, que mon propre cœur débordait d'une joie tranquille, qui s'épanchait en continuelles actions de grâces,

sans que j'en fusse troublé le moins du monde. Arrivé chez moi, après les exercices les plus fatigants, je m'étendais un instant sur mon lit, et, au bout d'une heure de paisible sommeil, je me relevais aussi fort d'esprit et de cœur que si je n'eusse éprouvé aucune lassitude. »

Cette sainte flamme que le jeune serviteur de Christ avait allumée à Kilsyth, il lui fut donné de la faire éclater ensuite à Dundee, à Perth, à Aberdeen et dans plusieurs autres villes, où, depuis, bien des gens ont parlé de lui comme de leur père dans la foi. Ayant aussi visité l'Irlande, on le vit prêcher dans les rues de Dublin à des foules nombreuses que sa parole ébranlait. Un peu plus tard, il passa quelques années au Canada, occupé surtout à prêcher aux Canadiens d'origine française; tâche plus difficile encore à cette époque qu'elle ne l'est devenue depuis. En l'accomplissant, il se vit souvent insulté et maltraité; plusieurs fois même sa vie fut en danger; mais lorsqu'il s'agissait de servir son maître, il n'était pas homme à se laisser arrêter par la peur; les persécutions endurées pour le nom de Christ n'eurent jamais sur lui d'autre effet que de lui inspirer de la joie et un redoublement de zèle.

Mais depuis le moment ou il s'était donné à Dieu, le jeune prédicateur avait conçu un projet que les manifestations merveilleuses qui s'étaient produites en Ecosse l'avaient seules empêché de réaliser sur le champ. C'était à l'œuvre des missions étrangères qu'il avait d'abord résolu de se consacrer. Et c'est ce qu'il fit en 1847. L'Eglise presbytérienne d'Angleterre avait décidé la fondation d'une mission en Chine. Ce fut William Burns qu'elle choisit pour son premier missionnaire dans ce pays, et l'année n'était pas écoulée qu'il débarquait à Hong-Kong, le cœur bouillant d'une ardeur qui pendant plus de vingt ans, ne devait pas laisser paraître un seul instant de défaillance.

Déjà en Angleterre et pendant la traversée, il s'était appliqué à l'étude de la langue chinoise, et très peu de semaines

après son débarquement, on le vit essayer de prêcher aux indigènes. Ses auditeurs ne le comprenaient pas toujours ; souvent ils se moquaient de ses phrases obscures ou incomplètes et de ses méprises, mais ils l'écoutaient pourtant, frappés du sérieux et de l'animation qu'il mettait dans chacune de ses paroles.

Un des talents les plus remarquables de Burns consistait à se rendre promptement familières les langues de tout pays. Il l'avait prouvé au Canada, en ce qui concerne le français, et en Chine des difficultés plus grandes ne firent que mettre davantage en relief cette faculté, si précieuse pour un missionnaire. Une volonté énergique s'unissait en lui à une grande intelligence. Comprenant que pour gagner les Chinois à Christ, il fallait, en quelque sorte, vivre dans une atmosphère chinoise, il s'habitua promptement à lire en chinois, à écrire en chinois, à parler, à chanter et à prier en chinois. Bien des fois, dit son biographe, on l'entendait, la nuit, répéter à haute voix, dans cette langue, des paroles de l'Ecriture sainte et les explications qu'il devait en donner, ou épancher librement son cœur dans de ferventes prières. Il en avait même tellement contracté l'habitude, que plusieurs années après, dans un voyage qu'il fit en Angleterre, on l'entendit, au commencement d'un repas d'amis, implorer la bénédiction par une courte invocation en chinois, qu'il se hâta de répéter en anglais, quand il s'aperçut de la surprise causée par une telle inadvertance.

Grâce à cette assimilation complète, non-seulement au langage, mais encore aux idées, aux mœurs, aux usages et même à l'apparence extérieure du peuple chinois, dont il avait adopté le costume, William Burns a été, pendant vingt ans, un admirable pionnier de l'Evangile dans l'Empire du milieu, à Hong-Kong, Canton, Amoy, Ningpo, Schanghaï, Pékin. Autour de ces centres, une foule de grandes villes ou de petites localités l'ont vu à l'œuvre, se rendant avec une étonnante rapidité maître des nombreux dialectes qui se parlent

dans les diverses provinces, se pliant à toutes les circonstances, et jetant partout des jalons précieux, que les autres missionnaires n'ont jamais suivis sans avoir ensuite à s'en applaudir.

Suivre notre héros dans toutes ses pérégrinations, nous entraînerait trop loin ; quelques détails sur sa manière de procéder intéresseront davantage nos lecteurs, Quand il partait de Hong-Kong pour une de ses tournées de prédication, dit son biographe, son habitude constante était de s'en remettre, pour les différentes localités à visiter, au choix de ceux qui l'accompagnaient, avec cette seule recommandation de le débarquer (ces voyages se faisaient presque toujours par eau) dans des endroits où il pourrait trouver beaucoup d'auditeurs et distribuer beaucoup de traités. Arrivé dans un vilage, il allait s'installer à l'ombre d'un arbre et se mettait à lire la Bible à haute voix. Cela seul suffisait pour attirer autour de lui des groupes plus ou moins considérables, auxquels il expliquait l'Evangile et adressait de pressantes exhortations. Il les intéressait au point que, presque toujours, à la fin de ces exercices, quelque villageois lui demandait s'il n'avait pas besoin de prendre quelque nourriture, ou bien lui offrait un gîte pour la nuit. Ces invitations étaient généralement acceptées avec empressement, et c'est là le genre de vie qu'il menait pendant des semaines entières, travaillant sans relâche, mais avec une joie et une confiance qui le rendaient singulièrement heureux. Le carnet où il déposait, chaque soir, ses impressions de la journée, durant ces excursions, est caractéristique. Ce ne sont que de courtes notes, écrites évidemment très à la hâte et témoignant de la manière la plus simple de privations ou d'embarras, supportés avec une patience et une bonne humeur que rien n'altérait. Un jour, il n'a pour abri que quelques pieux recouverts d'une natte; une autre fois, il se voit attaqué par des voleurs; ici, c'est le retard d'un messager de Hong-Kong, ou d'ailleurs, qui devait lui apporter de l'argent; là, un mandarin qui lui intime l'ordre de s'éloigner, ou bien

des foules attirées autour de lui par la curiosité qui lui font courir le risque d'être écrasé; puis de longs trajets à pied, à travers des sentiers presque impraticables, sans argent et sans le moindre vêtement de rechange. Mais partout, et à chaque instant, de courts entretiens avec son Dieu, qui le rafraîchissent, comme il dit, ou quelque bonne occasion de faire connaître la grande nouvelle du salut en Christ à de pauvres âmes ignorantes que cette lumière peut éclairer. Le costume chinois, porté avec une aisance parfaite, l'habitude que le missionnaire a contractée de manger tout ce que les Chinois mangent et de prendre ses repas à leur manière, sa parfaite connaissance du dialecte particulier à la province, tout lui sert et lui assure du succès dans une multitude de cas où d'autres missionnaires n'auraient rencontré qu'obstacles et peut-être que périls.

Quelques anecdotes relatives aux vols dont il fut plusieurs fois victime, donneront une idée de la manière dont il acceptait les positions les plus embarrassantes et, en même temps, de la fidélité avec laquelle il saisissait toutes les occasions de rendre témoignage à l'Evangile de grâce.

Un jour, dans la province de Canton, une bande de pillards le dépouille de tout ce qu'il possédait, argent, livres, vêtements, et le laisse sans ressources au milieu d'un econtrée où il ne peut compter sur aucune espèce d'assistance. Parmi les objets qu'on lui a pris se trouve une pierre à aiguiser. Le Chinois entre les mains duquel cet objet est tombé en ignore l'usage, et, le lendemain, il vient naïvement le demander au missionnaire. Celui-ci lui apprend complaisamment qu'elle lui servira à affiler le tranchant de son rasoir ou de son couteau, mais il prend de la occasion de lui parler de cette parole de Dieu qui seule peut aider l'esprit de l'homme à trancher les difficultés dont il est continuellement assailli. — Une autre fois, pendant une nuit qu'il passe dans une misérable auberge chinoise, et au moment même où il cherche les moyens d'échapper aux périls dont il se sent entouré, deux mauvais

drôles, armés de mousquets, se présentent tout à coup à lui et font de nouveau main-basse sur son bagage de voyageur. Le lendemain, l'hôtelier, qui est peut-être le complice des voleurs, ou qui du moins les a laissés faire, vient présenter l'expression de ses regrets au missionnaire. M. Burns le reçoit avec un calme parfait, puis, après un court entretien, il l'invite à prier avec lui « pour le salut des malheureux qui l'ont volé. »

Telle a été, pendant vingt ans, la vie de cet homme de Dieu qui paraît n'avoir dirigé, à poste fixe, aucun établissement missionnaire spécial, mais qui a puissamment contribué à rendre possible la fondation de plusieurs des œuvres les plus prospères. Tous les messagers de la parole sainte en Chine conserveront de lui un précieux souvenir. Dans ce pays, comme en Ecosse, beaucoup de gens l'appellent aujourd'hui leur père en la foi, et bénissent Dieu de l'avoir placé sur leur passage comme un instrument de conversion et de vie. (*La suite au prochain numéro*).

AUSTRALIE *(Nouvelle-Hollande)*

TRAVAUX DES FRÈRES DE L'UNITÉ.

Nous avons mentionné plusieurs fois, avec de justes éloges, les efforts tentés par les missionnaires moraves pour faire pénétrer les bienfaits de l'Evangile parmi ces Papous de l'Australie, qu'on a toujours cités comme une des races les plus profondément dégradées que le monde connaisse. Une conférence donnée récemment, à Genève, par un pasteur de la Société qui exerce son ministère en Suisse, M. Reichel, renferme sur ce sujet des détails qui ont ici leur place toute naturelle. Nous les empruntons à la *Semaine Religieuse* du 12 mars, sans autre changement que la suppression de quelques considérations préliminaires,

« Un Synode de l'Eglise de l'Unité des Frères avait pris, en 1848, la résolution de tenter l'établissement d'une mission dans la province de *Victoria*, dont *Melbourne* est le chef-lieu. Mais, à cette même époque, l'Europe déversait dans cette même province des milliers d'aventuriers dévorés par la soif de l'or. Les environs du lac *Boga*, sur les bords duquel les premiers missionnaires avaient dressé leur hutte, furent inondés par les chercheurs d'or, qui firent tout ce qui était en leur pouvoir pour rendre impossible une œuvre si opposée à la leur. Souvent les premiers efforts des messagers de paix vont se briser contre la dureté des cœurs païens ; ici, la haine de faux chrétiens a détruit une œuvre chrétienne. Mais à peine les premiers missionnaires étaient-ils rentrés en Europe, tristes et découragés, que l'œuvre fut reprise sur un autre point.

« Le 10 janvier 1859, à 60 lieues de Melbourne, au sein d'une immense solitude, on vit deux hommes enfoncer leurs haches dans le tronc d'un arbre, en répétant cette parole du Psalmiste : *Le passereau a trouvé sa maison et l'hirondelle son nid, tes autels, ô Eternel des armées! mon roi et mon Dieu!* (Ps. LXXXIV, 4.) Un jour de l'année suivante, une assemblée nombreuse et recueillie assistait , dans ces mêmes lieux, à l'inauguration de la chapelle d'*Ebenézer* et au baptême de *Nathanaël*, prémices des Papous. Et pendant que cette première Eglise, semblable à un jardin de Dieu au milieu du désert, fleurissait et fructifiait sous le regard du céleste jardinier, une seconde Eglise se formait au *Gippsland*, à l'Est de Melbourne. Les indigènes reconnaissants la nommèrent eux-mêmes *Ramahyuk*, ce qui veut dire, dans leur langue, « notre chez-nous. » Bientôt, une troisième station vint s'ajouter aux deux premières ; elle fut fondée sur la presqu'île d'*Yorke*, dans le district d'*Adélaïde*, et trois frères s'acheminèrent, en même temps, vers l'intérieur des terres.

« Il n'est que trop facile de résumer en deux mots le résultat de dix années d'un rude labeur, accompli au milieu de

mille fatigues, de cruelles déceptions, de luttes héroïques! La nature du pays conspirait avec l'humeur vagabonde des indigènes pour créer à l'œuvre missionnaire des obstacles que, seule, la foi patiente et persévérante d'un serviteur de Christ n'osait pas dire insurmontables. J'ouvre, pour vous en convaincre, le journal d'un de nos frères, dans lequel je lis ce qui suit, à la date du 27 février 1864 :

« Le vent chaud souffle. Je ne le connaissais pas encore. « Il est terrible. Vers les trois heures, il s'est levé, soufflant « du Nord, amenant des nuages de sable et de poussière, « desséchant tout en un clin-d'œil, brûlant la peau et chan- « geant le bleu du ciel en brume épaisse et lourde. Je ne fais « que quelques pas pour aller chercher de l'eau dans le « ruisseau, et il me semble respirer du feu, tout mon corps « se couvre de sueur ; je rentre vite au logis. Un incendie de « forêt se déclare bientôt. Le feu mal éteint d'un campement « l'aura causé, le vent furieux le propage à plusieurs milles « à la ronde. Tout le ciel est en feu. Enfin, à sept heures, « nous avons la première averse de pluie que nous ayons vue « depuis que nous sommes en Australie. »

« Dans cet extrait de journal il est question d'un ruisseau contenant de l'eau. Vous ne vous êtes pas doutés, je suppose, que c'est là ce qu'il y a de plus remarquable dans les lignes que je viens de vous communiquer. Un ruisseau de la Nouvelle-Hollande contenant de l'eau ! Mais c'est chose inouïe dans un pays où l'on ne désigne habituellement du nom de rivière et de ruisseau que des lits entièrement desséchés ! Le lac même de *Kopperamana*, auprès duquel nos missionnaires ont habité pendant quelque temps, s'est desséché sous leurs yeux, et quant au lac *Hope*, qui mesure huit milles de longueur sur quatre de largeur, et dont la profondeur est, par endroits, de trentre-cinq pieds, le soleil ardent de ces parages l'avait complètement absorbé quand les explorateurs de l'intérieur du pays le virent pour la seconde fois. Aussi la soif a-t-elle torturé nos frères dans ces landes brûlées plus que

le froid ne fait souffrir les missionnaires du Groënland et du Labrador. Dans la longue liste des difficultés que rencontrent le séjour et l'activité des missionnaires en Australie, la soif se place en première ligne à côté d'une difficulté d'une nature fort différente, mais non moins sérieuse : je veux parler des habitudes de vagabondage devenues la seconde nature des indigènes. Le frère *Kühn*, travaillant au milieu d'une tribu de la presqu'île de Yorke, a changé six fois de domicile, parce que six fois ses paroissiens avaient pris la fantaisie de quitter l'endroit où ils étaient.

« Lorsque la hutte des pionniers de l'Evangile sur le lac de Kopperamana fut cernée par une horde de sept cents sauvages qui avaient juré la mort des hommes blancs, et que ceux-ci, miraculeusement protégés par la main du Seigneur, durent abandonner leur poste périlleux, ce fut sans doute un moment de vives émotions, et toutefois, combien n'ont pas été plus douloureuses les émotions sans cesse renouvelées de nos missionnaires quand ils voyaient retourner à leurs anciennes habitudes ceux qu'ils croyaient en avoir arrachés à jamais ! Combien de fois n'ont-ils pas suivi l'exemple du bon berger, laissant les quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert, pour chercher la centième qui s'était égarée! Puis, quand ils l'avaient retrouvée, accroupie auprès du feu d'un campement, quand, à force d'affection persuasive, ils l'avaient ramenée, c'était à recommencer deux ou trois jours plus tard.

« Et que sont donc ces Bohémiens de l'Australie, ces hommes à l'aspect hideux et sauvage, qui rôdent d'un lieu à un autre, sans s'arrêter nulle part plus qu'il ne le faut pour rôtir un kangourou, pour danser une danse païenne ou pour enterrer un mort, que sont-ils quant à leurs mœurs et surtout quant à leurs idées religieuses ?

« Je pourrais vous dire que tout en regardant comme délicates des viandes qui nous répugneraient, ils préfèrent de beaucoup la chair humaine ; je pourrais multiplier les

détails effrayants d'un tableau composé d'abrutissement et de dépravation; mais je puis aussi, et c'est ce que je choisis, caractériser par une seule parole l'état spirituel du peuple misérable qui nous occupe. *Assujettis, pendant toute leur vie, à la servitude, par la crainte de la mort* (Hébr. II, 15), telle est leur condition. De culte, pas trace. L'idée d'un Dieu créateur ne semble pas entrer dans leur esprit. Ce sont leurs ancêtres, disent-ils, qui ont fait le soleil, la lune et les étoiles. Mais le *Koutschie*, le mauvais esprit, ah! pour celui-là, il existe; il les poursuit, il les harcelle, il les terrasse partout où il les rencontre dans l'obscurité. De là, la torche allumée dont chaque Papou se munit dès que la nuit le surprend. De là, cette pensée que nul homme ne meurt emporté par la maladie ou par l'âge, que chaque cas de mort est l'effet d'un sortilége, que quiconque est porteur d'un os humain devient par là même sorcier, ayant droit de vie et de mort sur tout passant. De là, cette conviction que l'esprit d'un mort apparaît dès qu'on prononce son nom. De là, cette terreur qui les loigne du lieu où un des leurs vient de mourir. Ah! ne voyez-vous pas d'ici la crainte continuelle dans laquelle ivent ces malheureux, tremblant devant le mauvais esprit, tremblant devant les esprits des morts, tremblant les uns devant les autres? Oui, *assujettis, pendant toute leur vie, à la servitude, par la crainte de la mort!*

« Veuillez maintenant m'accompagner à *Ebenézer*, où un nommé *Tommy* vient de tomber malade et gravement malade. « Que la volonté de Dieu soit faite! » dit-il, et il se fait transporter dans le camp de ses frères noirs pour mourir au milieu d'eux. A quiconque s'approche de lui, il rend témoignage de son bonheur et de la paix qui remplit son cœur. « Bientôt, s'écrie-t-il, j'irai voir mon Sauveur dans le ciel! » Ses compatriotes assistent avec stupéfaction à ce spectacle étrange, et quand le mourant a rendu le dernier soupir, ils n'osent même plus pousser leurs cris habituels de lamentation, parce que les traits calmes et paisibles du mort

semblent dire : *O mort, où est ton aiguillon? ô sépulcre, ou est ta victoire?*

Nous pourrions assister à beaucoup de lits de mort, parce que ce pauvre peuple s'en va rapidement, emporté par des maladies sans nom, et nous pourrions nous prendre à regretter que les Eglises d'Ebenézer et de Ramahyuk augmentent si lentement; mais n'importe! ce n'est pas pour assembler de grandes congrégations, c'est pour sauver des âmes que nos frères sont allés annoncer Christ aux débris d'une nation qui s'éteint; et la paix qui entoure ces fréquents lits de mort atteste hautement que des âmes sont sauvées par la puissance de Celui qui a vaincu la mort. L'Eglise du ciel s'enrichit de ceux que perd l'Eglise de Christ sur .a terre, et il se forme une Eglise de Papous, nous osons le dire avec une joyeuse espérance, dans les parvis éternels, devant le trône de l'Agneau!

« Et les survivants! Voyez ce *Philippe*, naguère lui-même au nombre des brebis perdues, il s'en va, à son tour, chercher ses frères égarés pour les amener aux sources des eaux vives! Voyez-le revenir un jour tout glorieux d'avoir ramassé une troupe de dix-neuf païens *dans les chemins et le long des haies.* Voyez encore ce même Philippe, prenant la parole dans une assemblée de missions (1) pour répondre à ceux qu doutent de la puissance de l'Evangile. Que dit-il? — « J'étais païen, tout le monde m'a connu. Mais Dieu a été bon pour moi. Dieu s'est souvenu de nous et nous a envoyé de chers missionnaires. Par leur moyen j'ai trouvé le bon chemin. Je ne retournerai pas vers ceux qui rôdent par les bois; je resterai avec le Seigneur et Sauveur, je le désire du moins. » Puis, se sentant ému de cette compassion qui naît dans le cœur en même temps que la foi, il poursuit : « Il y a encore beaucoup de noirs dans les bois, mais il n'y a personne qui leur parle.... Mon pauvre père et ma mère ne savent encore rien! Priez Dieu pour les pauvres noirs! »

(1) Dans la ville de *Horsham.*

« Il est dit dans l'Evangile : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus*. Transportez-vous encore à *Ebenézer* et à *Ramahyuk*, pour vous convaincre que cette promesse s'est réalisée aussi en faveur des pauvres noirs de l'Australie. Pour eux, *les autres choses*, c'est la santé, l'activité couronnée de succès, les bienfaits de la civilisation, les douceurs de la vie de famille.

J'ai dit *la santé*, et je m'explique. Une vaste contrée de l'Australie contenait 200,000 habitants lorsque les Anglais en prirent possession (1). Le 3 mars de l'année dernière on y enterra le dernier aborigène. Une population de 200,000 âmes a disparu dans l'espace de soixante-dix ans. Les Papous eux-mêmes, il faut le dire, semblent avoir à cœur de hâter leur extinction en se livrant à tous les vices, en assumant sur leurs têtes toutes les funestes conséquences du mal, en égorgeant les rares enfants qui leur naissent encore. Il n'en est pas moins vrai qu'une loi fatale de destruction paraît avoir frappé cette race. Mais l'ange destructeur ne franchit pas le seuil des portes dont le linteau et les poteaux sont marqués du sang de Christ (Exode XII, 22, 23). A *Ebenézer* et à *Ramahyuk*, la santé des Papous chrétiens se fortifie, leurs familles augmentent, leurs nouveaux-nés ne meurent pas.

J'ai dit de plus : *l'activité réglée* et *les bienfaits de la civilisation*. Voyez donc ces sauvages qui, pour tout abri, se contentaient d'un toit de branchages, et à qui rien ne répugnait autant que l'idée d'un chez-soi, voyez-les grouper leurs maisons autour du clocher de leurs églises. L'autre jour, *Matthieu* trouvait que sa maisonnette de bois n'était pas assez jolie, il veut se construire une maison de pierre. Voyez comme ils ont amené l'eau dans leurs jardins en bâtissant un aqueduc! Voyez ces jardins qui produisent des légumes, des melons, des abricots, des pêches, et leurs vignes des grappes

(1) Il s'agit de la Tasmanie, colonisée en 1803.

de raisin qui pèsent jusqu'à deux et trois livres! Et dans ces vergers et sur le seuil de ces maisons s'ébattent de joyeux enfants sous les yeux de leurs heureux parents. Mais écoutez plutôt! C'est un homme étranger à la Mission qui rapporte ce qui suit d'une visite qu'il a faite à Ebenézer.

« J'ai compté vingt habitations de Papous chrétiens. Quelques-unes sont en pierre, d'autres en bois équarris. A l'intérieur elles sont proprement arrangées et avec beaucoup plus d'ordre que la plupart des maisons de colons européens dans ces mêmes campagnes. On va bientôt construire de nouvelles maisons. Un noir, que je voyais occupé à détailler du bois à la règle, me dit qu'il faisait un bois de lit pour son enfant qui jouait à terre, à côté de lui. La chapelle est jolie et bien située. Les murs sont en pierre et le toit d'écorce. Les missionnaires ont tout fait eux-mêmes, car ils travaillent de leurs propres mains comme l'apôtre Paul, afin de donner le bon exemple aux noirs, et ils se font tantôt charpentiers, tantôt jardiniers, tantôt forgerons, etc., selon les circonstances. Leur maison, où ils me firent un excellent accueil, est entourée d'un jardin dans lequel, à côté de beaux arbres fruitiers et de ceps de vigne, croissent des légumes de toute sorte. Cette fertilité, inouïe dans ce pays frappé de sécheresse, provient d'un système ingénieux d'irrigation organisé par les missionnaires. Un moulin à vent fait arriver l'eau du fleuve dans un aqueduc qui la déverse dans les jardins. — A la tombée de la nuit, la cloche appelait les habitants du village à l'église. Outre les familles missionnaires, il y avait là une soixantaine de Papous. Un des frères lut un cantique que toute l'assistance chanta avec entrain, tandis que l'autre des frères accompagnait le chant sur l'harmonium. Puis, vint la lecture d'un chapitre de la Bible, suivie de quelques réflexions et d'une prière. Ce culte a lieu chaque matin et chaque soir. Une seule visite à Ebenézer convaincrait le plus incrédule de ce qui s'accomplit là sans bruit, et lui ferait comprendre quelle dette de reconnaissance notre colonie contracte envers les

Frères de ce qu'ils accomplissent et que des Eglises plus riches ne se mettent pas en souci d'accomplir. »

« J'allais clore mon rapport par cette communication qui prouve une fois de plus, n'est-il pas vrai, que *la piété a les promesses de la vie présente aussi bien que de celle qui est à venir*, et qui nous montre toute une Eglise de Papous convertis, opposant par leur vie sobre, réglée, heureuse, en un mot chrétienne, un démenti formel aux calomnies des savants incrédules de l'Europe, j'allais terminer, dis-je, lorsque je reçus un journal politique d'Australie renfermant un article intitulé : *Ce qu'on peut faire de l'homme noir*. Je ne résiste pas au plaisir de vous en lire un extrait.

« Nous sommes convaincus, y est-il dit. qu'on peut élever « le nègre Papou au niveau de l'homme blanc. Nous en avons « acquis la certitude en visitant deux stations missionnaires « où le succès a dépassé tout ce qu'on pouvait concevoir « d'espérances hardies. Prenez la station de *Ramahyuk*, à « l'embouchure de l'*Avon* dans le lac *Wellington*. Il n'y a « que cinq ou six ans qu'elle existe. L'Eglise des Frères y a « envoyé le missionnaire *Hagenauer*. Peu à peu les noirs « s'attachèrent à lui et à sa femme. Leur vagabondage, leurs « guerres, leurs vices prirent fin, et maintenant il y a là un « joli village et une Eglise chrétienne d'une cinquantaine de « membres. Récemment le missionnaire a bâti de ses pro- » pres mains une maison d'école que fréquentent une « quarantaine d'enfants, et l'instituteur blanc se fait aider « dans sa tâche par deux indigènes. De soixante-dix à cent « personnes vivent à Ramahyuk. Chaque famille cultive son « jardin ou sa plantation d'*arrowroot*. J'ai acquis la convic- « tion que la Providence ne veut pas l'extinction de la race « aborigène. A Ramahyuk, l'état sanitaire est excellent, et les « enfants de mariages chrétiens se multiplient. — Plus loin « il y a *Ebenézer*, dans le Wimmera. J'ai fait visite aux « Frères moraves de cettte station en avril dernier, et j'ai « des preuves abondantes du succès qui a accompagné leur

« œuvre. J'y ai vu des époux vivant dans la paix et la pureté ;
« des écoliers sachant non-seulement lire et écrire, mais
« faisant de la grammaire, de la géographie, de la musique ;
« j'y ai vu vingt-neuf maisons propres et soignées, habitées
« par des familles qui célèbrent, matin et soir, leur culte do-
« mestique ; j'ai pénétré dans ces maisons et j'y ai trouvé
« des chambres crépies à la chaux, meublées de tables, de
» chaises, de sofas, en un mot avec tout le confort modeste
« d'un ménage d'ouvriers. J'ai vu des hommes travailler
« comme maçons et comme charpentiers ; j'ai vu une scierie
« où ils préparent eux-mêmes leurs bois de construction, une
« forge, un moulin à vent.... Je n'ai pas entendu une parole
« de colère, ni de jurement. La confiance et la paix règnent
« dans la colonie. Je n'y ai trouvé qu'un malade. — Oui, le
« christianisme est le seul fondement réel de la civilisation,
« et vous le trouverez là. Pourquoi donc l'Eglise d'Angleterre
« et d'autres Eglises ne pourraient-elles pas travailler avec
« le même succès parmi cette race indigène, que nous avons
« négligée, méprisée et foulée aux pieds ? Pourquoi laissons-
« nous s'accomplir au milieu de nous une œuvre qu'une
« Eglise d'Allemagne soutient seule de ses faibles ressources ? »

« Cela suffit, je pense. De même que l'Évangile s'adresse à tous les hommes, sans exception, il s'adresse à l'homme tout entier. Il doit atteindre d'abord le centre de son âme et, à partir de ce centre, toute la vie. Nous avons assisté au beau spectacle du relèvement, par l'Evangile, d'un peuple qui était tombé bas, plus bas peut-être que nul autre. L'Evangile, en s'emparant de l'âme d'un Papou, en a fait d'abord un pécheur contrit, puis un enfant de Dieu, heureux et reconnaissant, un chrétien. Le Papou chrétien a trouvé, de plus, dans l'Evangile de la grâce gratuite de Dieu en Jésus-Christ, l'énergie dans l'action et la patience dans la douleur, la consolation dans la peine et la modération dans la joie, la sérénité en présence de la mort et l'espérance au delà de la tombe. Et puisque « le rayon de soleil n'est ni moins brillant ni moins

pur dans la chaumière du pauvre que dans la demeure somptueuse du riche, » (1) elles sont belles, ces familles d'Ebenézer et de Ramahyuk, n'est-il pas vrai? belles de toute la beauté de l'Evangile qui les a créées!

« Mais Ebenézer et Ramahyuk ne sont pas des *cités permanentes*. Dans leur sein se forme une famille invisible, plus belle encore, celle des élus d'entre le petit peuple des Papous, et celle-là, j'en suis sûr, ne manquait pas parmi la grande multitude que saint Jean a vue dans ses prophétiques visions, *la multitude de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, assemblée devant le trône et devant l'Agneau*, donnant gloire au Dieu de leur salut, aux siècles des siècles. Amen.

« E. REICHEL, ministre. »



AFRIQUE

QUELQUES OEUVRES DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE

Nos lecteurs pourront se rappeler qu'il y a plusieurs mois déjà la belle Mission fondée sur la côte occidentale d'Afrique par la Société des Missions de Bâle, fut frappée tout à coup d'une grande épreuve. Une armée d'Aschantis, l'une des nations les plus sauvages et les plus cruelles de la côte, s'était jetée sur les stations bâloises, en avait saccagé une et emmené en captivité les missionnaires et leurs familles. Dernièrement, à Genève, M. le conseiller Christ Sarrasin, membre, et, si nous ne nous trompons, président du comité de la Société, a donné à ce sujet, dans une conférence publique qui avait attiré une foule nombreuse, les renseignements les plus récents qui fussent alors arrivés en Europe. Voici le résumé qu'en a donné un journal de Genève :

(1) Paroles de M. E. Naville.

« La guerre qui a éclaté sur les bords du Volta, a-t-il dit, entre les tribus soumises au protectorat anglais et celles qui sont en dehors de ce protectorat, a été une cause de ruine pour la station d'Anum. Les Aschantis ont exercé de grands ravages dans la contrée; ils ont fait prisonniers le frère Ramseyer, sa femme et son enfant, ainsi que M. Kühne, missionnaire laïque. Dès lors, aucun message direct n'est parvenu au sujet des captifs, qui ont dû être exposés à bien des souffrances, et en faveur desquels, jusqu'ici, toute intervention a été inutile. M. Ramseyer est d'origine neuchâteloise; il a encore sa mère, et celle-ci, dans sa désolation, a écrit au roi des Aschantis une lettre que la Mission lui a fait parvenir après l'avoir traduite; mais aucune réponse n'a été donnée. Un ami exprime l'espérance que cette captivité pourra servir, par la bonté de Dieu, à l'évangélisation des Aschantis, et voici un fait qui serait comme un premier pas vers la réalisation de cette espérance : Un Aschanti, voulant faire quelques achats dans les tribus du protectorat, y envoya son fils, qui fut arrêté et vendu; mais le maître qui l'acheta le fit instruire chrétiennement, et ce jeune homme est maintenant aussi bon catéchumène que fidèle serviteur, tellement qu'il préfère rester avec les missionnaires que de s'en retourner chez lui. »

Après ces communications, peu décisives en ce qui concerne la situation des missionnaires captifs, M. Christ Sarrasin a pu transporter ses auditeurs dans un champ de travail qui offre un aspect plus réjouissant, c'est-à-dire dans l'Inde.

Il les a entretenus spécialement, dit la *Semaine religieuse*, des progrès récents de l'Evangile au sein de la province de Canara. La bonne semence qui semblait y avoir été répandue en vain dans certaines localités, a fini par lever, et le temps de la moisson arrive. Tout le Nouveau Testament et quelques autres livres de la Bible ont été traduits dans la langue Tulu, qui est différente du Canaréen, et qui est surtout celle du peuple. Le culte des démons a été abandonné par un grand

nombre d'indigènes, et les convertis s'appliquent à prouver par leur conduite la sincérité de leurs convictions. Au reste, ce dernier fait est généralement reconnu, et à Mangalore, par exemple, tout ce qui se rattache à la Mission est entouré d'estime et de confiance, soit de la part des Indous, soit de la part du gouvernement anglais, qui, cependant, veut rester neutre au point de vue religieux. Cette estime et cette confiance dont nos frères et nos établissements sont entourés dans les affaires ordinaires de la vie, est une nouvelle preuve de cette parole : « La piété est utile à tout, car elle a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir. » Croyons seulement, persévérons, et nous verrons la gloire de Dieu. »

GENÉVE.

On sait quel fraternel intérêt ont toujours pris aux œuvres de la Société des Missions de Paris les nombreux chrétiens qui habitent Genève. Ils sont en ce moment occupés à en donner une nouvelle preuve. On lisait dans la *Semaine religieuse* du 11 mars :

« Une *caisse* à l'adresse de M. Paul Germond, missionnaire chez les Bassoutos, partira, s'il plaît à Dieu, de Genève, au commencement d'avril prochain.

« D'autres missionnaires, tant au Lessouto qu'au Sénégal ont, depuis quelques années, reçu des envois de leurs amis de Genève. Il était temps de travailler cet hiver en vue d'un digne frère et compatriote, le fils du vénéré pasteur L. Germond, de Saint-Loup, qui laisse au milieu de nous un souvenir bien cher. »

Ici, la feuille genevoise rappelle quelques-unes des épreuves, heureusement passées, dont M. Germond et sa station de Thabana-Moréna ont eu à souffrir de 1865 à 1868 ; puis elle indique les adresses où seront reçus les dons en argent, vê-

tements, linge, objets utiles, livres, fournitures d'école, etc., destinés à prendre place dans cet envoi, et enfin elle ajoute :

« Au moment où nous faisons cette communication, nous apprenons qu'une autre caisse se prépare aussi pour le missionnaire *Jousse*, à Thaba-Bossiou. L'intérêt que l'on porte, au milieu de nous, à la mission française du Sud de l'Afrique, nous donne l'assurance que ce double appel sera également entendu. »

Tous les amis de nos œuvres du Lessouto se joindront certainement à nous pour remercier nos frères genevois de ces nouvelles marques d'une sympathie que n'ont affaiblie ni le temps, ni les revers qui avaient un moment rendu si incertain l'avenir de notre mission.

NOUVELLES RÉCENTES

INDE.

COMMENT LES DIEUX SE FONT DANS CE PAYS.

Il existe à Bombay un temple païen dont l'origine est curieuse. Il n'est consacré à aucune des anciennes divinités du pays, mais n'en a pas moins ses fêtes annuelles, qui attirent un grand nombre de visiteurs. L'édifice, connu sous le nom de temple de Schri Bhovanisunker, a été consacré par un riche Indou, nommé Jugonnath-Sunker, à la mémoire de son père, dont il avait eu l'ordre de faire un dieu. La construction achevée, il fut impossible de trouver un Brahmine qui osât en faire la consécration. Mais l'Indou, qui remplissait de hautes fonctions dans la magistrature indigène de Bombay était un homme de ressources. Se prévalant des relations que

son emploi et son honorabilité lui avaient permis de nouer avec les Européens résidant à Bombay, il les invita plusieurs fois à de pompeuses cérémonies accomplies dans le nouveau temple. Cette affluence suffit pour donner de l'éclat à ces fêtes, et, aujourd'hui, l'idole de Schri Bhovanisunker est une des divinités qui comptent le plus d'adorateurs au sein des basses classes de Bombay. Ajoutons que le fondateur de ce nouveau culte n'est pas un personnage légendaire dont l'histoire se perd dans la nuit des temps. Sa mort était annoncée il y a quelques années seulement par les journaux de Bombay.

LES RAJAHS OU PRINCES DE L'INDE.

Nos lecteurs n'auront pas oublié les importantes fonctions que le Maharajah de Jeypore, dans le Radjpoutana, a confiées au Dr Valentine; la lettre de ce missionnaire-médecin, reproduite dans notre dernier numéro, n'est pas un de ces récits qui passent inaperçus où dont on ne garde pas la mémoire. On annonce maintenant que ce même Rajah de Jeypore vient d'accueillir avec un égal empressement un autre agent chrétien. C'est une jeune Anglaise, envoyée par une Société de dames, organisée en vue de répandre l'instruction chrétienne dans l'Inde. Le Rajah l'a chargée d'instruire les dames de sa maison et les jeunes filles de sa capitale. Il lui a même alloué des honoraires à ce titre.

Un autre prince indigène, le Rajah de Kolapoor, très bien disposé, dit-on, en faveur de l'Evangile, se propose de visiter prochainement l'Angleterre pour y étudier de plus près les résultats de la civilisation chrétienne.

Ces faits, et plusieurs autres du même genre, sont comptés par les missionnaires au nombre des signes du temps qui démontrent les progrès de la vérité dans l'Inde.

POPULATION DE L'INDE BRITANNIQUE.

D'après une statistique récente, la population des possessions britanniques de l'Inde comprendrait au point de vue religieux :

860,000 Protestants,
640,000 Catholiques romains,
25,000,000 Musulmans,
110,000,000 Sectateurs de Brahma,
3,000,000 Bouddhistes,
7,000,000 Païens et Juifs,

et enfin environ 12,000,000 de montagnards, anciens aborigènes, dont la religion est très peu connue.

Nous devons dire que des recensements, opérés tout récemment par des missionnaires anglais, portent à 11 ou 1,200,000 le chiffre des Indous protestants qu'on ne voit figurer plus haut que pour 860,000. Quoi qu'il en soit, le chrétien ne saurait jeter les yeux sur cette statistique sans songer à l'immensité de la tâche qu'ont à se proposer encore les messagers de la parole du vrai Dieu dans l'Inde.

En outre, les populations de la presqu'île orientale ou du Birman anglais, ne nous paraissent pas comprises dans le tableau que nous venons de reproduire.

MADAGASCAR.

Nous disions dernièrement qu'à la suite du saint auto-da-fé d'idoles que la reine des Hovas a fait exécuter dans sa ville capitale, un grand nombre d'évangélistes indigènes avaient été envoyés dans les contrées adjacentes et surtout dans la province d'Imerina. Une centaine de chrétiens bien qualifiés ont été choisis, en vue de cette mission, au sein des Eglises natives d'Antananarivo, et ces Eglises avaient, au départ des

dernières nouvelles, donné déjà environ 4000 francs pour subvenir aux dépenses de cette œuvre. La Société des missions de Londres a décidé, nous l'avons déjà dit, l'envoi prochain de cinq nouveaux missionnaires, et la Société biblique a résolu de concourir, autant qu'il serait en son pouvoir, aux nouveaux besoins sortis de cet état de choses. Douze mille Bibles en langue du pays et plusieurs milliers d'exemplaires de l'Evangile selon Saint Luc sont déjà partis et vingt mille Nouveaux Testaments prendront très prochainement le même chemin.

Le révérend W. Ellis, qui a pris une si grande part au rétablissement du christianisme à Madagascar, vient de publier sur ce sujet, à Londres, un livre très intéressant, que nous serions heureux de voir traduit en français.

PERSE.

Dernièrement, un colporteur nestorien, attaché à la mission américaine d'Oroumiah, ayant visité Van, ville considérable située sur le lac du même nom et siége du patriarche arménien, y a reçu un excellent accueil et a pu y placer un grand nombre de livres saints et d'autres publications religieuses. Secondé par un protestant de Gawar, il a prêché l'Evangile à des auditoires considérables et a pu s'apercevoir à divers symptômes que ses efforts n'étaient pas stériles. « Apportez-nous autant de Bibles que vous le pourrez; nous vous les achèterons, » lui disait l'un de ses auditeurs. — « N'ayez aucune crainte, disait un autre homme bien placé dans la société, tenez bon et soyez sûr que beaucoup de gens se joindront bientôt à vous. Nous sommes fatigués de vaines traditions et de mensonges. »

Eugène Casalis, directeur.

Typ. Ch. Maréchal, passage des Petites-Ecuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO

LE CHEF MOSHESH SE DÉCLARANT CHRÉTIEN.

Ce n'était pas sans une vive émotion et de grandes espérances que nous décrivions dans notre dernière livraison, d'après M. Jousse, le tableau que présentait, depuis quelque temps, la demeure du chef des Bassoutos. En le voyant accueillir son pasteur avec un empressement tout nouveau, s'entourer de chrétiens, et souvent, pendant les veilles de la nuit, s'agenouiller sur son lit pour implorer la miséricorde divine, nous nous demandions ce qu'il fallait attendre de plus pour le considérer comme converti. Toutefois, nous rappelant les vives impressions qu'il avait reçues dans d'autres occasions sans faire le pas décisif, nous applaudissions à la circonspection de son guide spirituel.

Dieu soit loué, nous avons tout lieu de croire que cette fois nos espérances ne seront pas déçues. Moshesh, sans y être sollicité par personne, vient de déclarer qu'il s'est donné à Jésus-Christ. Sans oublier que la faiblesse et la maladie exposent à de grandes illusions en pareille matière; nous avons accueilli cette nouvelle avec un vrai tressaillement de joie. C'est la première fois que Moshesh a parlé de la sorte. Les déceptions que nous avons eues à son sujet, à certains moments de sa vie, n'ont jamais été produites par des professions hypocrites de sa part. Nous ne comprenions pas que l'on puisse apprécier les enseignements de l'Evangile comme il

le faisait, en parler fréquemment d'une manière aussi judicieuse et aussi élevée, sans en avoir éprouvé l'effet dans son cœur. Mais lui, loin de se donner pour converti, disait au contraire que la conversion était précisément ce qu'il avait le plus de peine à comprendre et à admettre. Lorsqu'on lui annonçait que telle ou telle de ses connaissances avait subi ce mystérieux changement, c'était généralement avec un sourire d'incrédulité qu'il accueillait cette nouvelle. Les vertus chrétiennes lui paraissaient le produit d'un enseignement évangélique reçu dès l'enfance, dans un état social extérieurement conforme aux lois et aux préceptes de la Bible. Il s'impatientait lorsque les missionnaires lui disaient que leurs enfants avaient besoin d'être régénérés tout autant que les Bassoutos: « Vos enfants, » répondait-il, « seront ce que vous êtes, comme nous sommes ce qu'ont été nos pères. Passé un certain âge, on peut apprendre de nouvelles choses, mais on ne refait pas son cœur. Grâce aux lumières que vous avez apportées dans notre pays, les enfants de nos enfants seront un jour ce que sont les vôtres. »

Par un motif qui sera compris et justement apprécié, Moshesh a voulu que la nouvelle du changement qu'il croit avoir éprouvé, fût envoyée directement en Europe aux deux premiers missionnaires qui lui ont annoncé Jésus-Christ.

« Je suis chargé, écrit M. Jousse, au directeur de la maison des missions, de vous apprendre une nouvelle qui ne manquera pas de vous réjouir. Le chef Moshesh me prie de vous dire, ainsi qu'à M. Arbousset, qu'il est devenu croyant. Dans une précédente lettre, je vous ai parlé de manière à vous faire comprendre qu'il cherchait la voie du salut: permettez-moi de revenir en arrière et de vous raconter aussi brièvement que possible ce que nous savons de la conversion de cet homme si remarquable à tant d'égards.

« Si je ne me trompe, je vous ai déjà parlé, dans une précédente lettre, d'un entretien particulier que j'avais eu avec Moshesh, et dans lequel je l'avais conjuré de se rendre

aux invitations du Seigneur et de donner ainsi à tous ses amis d'Europe et d'Afrique la consolante perspective de le voir un jour dans la patrie céleste. Depuis lors, je n'ai pas cessé d'aller le voir et j'ai placé auprès de lui des membres de l'Eglise pour le soigner, lui lire la parole de Dieu et prier avec lui. — Il y aura bientôt quinze jours, je me rendis auprès de lui, selon ma coutume. Je lui lus la première partie du XIVe chapitre de Saint-Jean. Lorsque j'arrivai à ces mots : « Nul ne vient au Père que par moi, » Moshesh les répéta. Je crus alors devoir fixer son attention sur cette parole et sur celle-ci : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; je m'en vais vous préparer le lieu. » Je lui dis en terminant : « Fils de Mokhatchané, un trône est préparé pour toi dans le ciel; crois en Jésus, le Sauveur du monde, et tu seras sauvé! » Ce fut comme s'il entendait, pour la première fois le message du salut. Un ciel ouvert au pécheur, et un Sauveur qui nous en donne la possession, telles furent les deux idées qui le frappèrent. Il en fut tellement saisi que lorsque je me fus retiré, il se fit relire cette portion de l'Ecriture et il reprocha aux chrétiens de lui avoir caché jusqu'alors la voie du salut. Ce fut un peu tard que, pendant la nuit, il fit appeler Moshe Moussetsé et lui remit pour moi le message qui se trouve au commencement de cette lettre. »

« Mercredi matin, il me sembla qu'il était plus mal. Je lui lus le cantique de Siméon, j'ajoutai quelques paroles, puis, lui prenant la main, je lui dis : « Moshesh, est-ce bien là ton espérance? « Oui, » me répondit-il, — Sa faiblesse était extrême; il ne parlait qu'avec beaucoup de difficulté. Je lui demandai s'il ne voudrait pas recevoir le baptême. Il me dit qu'il n'était qu'un enfant, qu'il désirerait que j'invitasse mes frères, les missionnaires, à venir se joindre à moi pour aviser à ce qu'il convenait de faire. — En toute hâte, je fis partir deux exprès, l'un pour Morija, l'autre pour Bérée. Le même jour, arrivèrent à Thaba-Bossiou mes chers collègues, Maitin, Duvoisin, Mabille, Casalis. Moshesh éprouva beaucoup de

plaisir à les revoir. De leur côté, ils exprimèrent leur joie d'apprendre qu'il entrait enfin dans la voie du salut. L'un d'eux, parlant au nom de tous, exprima le vœu que le Seigneur voulût bien lui accorder une augmentation de jours pour qu'il pût confesser publiquement son nom. Cette pensée le frappa et lui sourit. Un autre de nos frères fut chargé de lui dire que la conférence des missionnaires devait avoir lieu le mois prochain et que si Dieu prolongeait jusque-là son existence terrestre, nous profiterions de cette circonstance pour lui administrer le baptême. Cela aussi parut lui faire plaisir. »

« Voilà, cher frère, tout ce que j'ai à vous dire, pour le moment, sur le changement qui nous paraît s'être opéré dans le cœur de Moshesh. La joie est grande dans l'Eglise du Seigneur au Lessouto. De nombreuses prières montent au ciel pour demander à Dieu d'éclairer et de fortifier la foi du chef de la tribu. Je dois ajouter qu'il était déjà un peu mieux lorsque les missionnaires se sont rendus auprès de lui. »

M. Jousse écrivait dix jours plus tard : « Moshesh continue à être dans le même état, pour ce qui regarde sa santé! Il a fait écrire à tous ses fils pour les instruire du changement qui s'est opéré en lui. »

On sent percer dans ce touchant récit une très grande joie, mais une joie contenue par la discrétion et la prudence. Telle doit être aussi la nôtre. Bénissons Dieu du fond de nos âmes, louons-le de ce qu'il nous donne tant de raisons de croire qu'il a exaucé nos prières passées, mais, en même temps, redoublons d'instances pour qu'il affermisse la foi de ce converti de la onzième heure, qu'il la mette à l'abri de tout ce qui pourrait la détruire dans son germe, ou seulement l'empêcher de se montrer dans son plein épanouissement. Ce qui nous frappe et nous rassure le plus dans le récit de notre frère, ce sont les reproches, absurdes selon l'homme, que Moshesh adressait aux chrétiens qui l'entouraient. Il les accusait de lui avoir caché la voie du salut, et, cependant, ce qui venait de produire une impression salutaire sur lui, il

l'avait entendu cent et cent fois. Sa méprise est, ce nous semble, la meilleure preuve qu'en ce moment il découvrait enfin « les choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne viennent point dans le cœur de l'homme? « N'est-il pas écrit que l'homme naturel ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, et lorsqu'il parvient à les comprendre avec le secours d'en haut, n'est-ce pas comme s'il les entendait pour la première fois?

LE CHEF MOLETSANÉ.

Encore un grand sujet de joie et de reconnaissance envers le Seigneur. Ce que nous venons de dire de Moshesh peut s'appliquer aussi à son ami et allié le chef Moletsané, ci-devant de Mékuatling. C'est pour notre frère M. Daumas, une preuve bien précieuse que le Seigneur se souvient de lui et prend soin de son œuvre au milieu des épreuves et des amertumes de toute espèce dont il est abreuvé. — Depuis le commencement de la dernière guerre, Moletsané et la plupart de ses gens (les Bataungs) ont résidé dans le voisinage immédiat de Bérée et y ont joui des soins spirituels de MM. Maitin et Duvoisin. Le ministère de ces frères a été extrêmement béni pour ces réfugiés. Les conversions ont été très nombreuses. En vertu des arrangements faits par le gouverneur de Cap, Moletsané et ses subordonnés résident en ce moment, dans la partie la plus méridionale du Lessouto, près de nos stations de Thabana-Morèna et de Siloé. Leur départ de Bérée n'a nullement arrêté l'œuvre de grâce qui s'opérait en eux par l'influence du Saint-Esprit. On en jugera par ce que M. Maitin vient de nous écrire. Sa lettre porte la date du 16 février; il l'a fait partir après son retour de Thaba-Bossiou, où, comme on l'a vu, M. Jousse l'avait invité pour recueillir avec lui les pieuses déclarations de

Moshesh. M. Maitin débute par quelques mots sur ce sujet :

« Le Seigneur a donc exaucé nos prières. La lumière d'en haut a enfin brillé sur cette âme, objet de tant de supplications, et des signes de repentance en sont la conséquence. Ce que j'ai entendu de Mosesh, ce que m'ont rapporté les chrétiens qui ont plus que moi suivi le travail qui s'est fait dans son cœur, tout me permet de croire qu'il y a de la joie dans le ciel à cause de ce pécheur amené à s'humilier et à regarder à Jésus comme à son Sauveur. Qu'il plaise au Seigneur de l'affermir dans la foi qu'il professe ! Son exemple sera une éloquente prédication. »

Après ce court, mais précieux paragraphe, notre frère en vient à ce qui concerne Moletsané et ses gens : « J'écrivais ces derniers mots quand on m'a annoncé que Moletsané était arrivé. J'avais déjà l'intention de vous faire part de ce que l'un de ses fils m'avait écrit à son sujet. Il m'avait, d'abord, annoncé que son père était dans l'angoisse, parlait de ses péchés et de son désir d'être sauvé. Plus tard, il m'avait appris que son père était converti. Moletsané est donc venu nous voir, avec l'intention de passer quelques jours avec nous. Je viens d'avoir une longue conversation avec lui et mon cœur est rempli de joie à cause des grandes choses que le Seigneur continue à opérer dans ce pays par la prédication de l'Evangile.

« Vous savez quel beau réveil s'est manifesté parmi les Bataungs lorsqu'ils étaient encore à Bérée et dans les environs. Au moment où ils allaient nous quitter, nous pûmes, en toute confiance, en recevoir plusieurs dans l'Eglise de Jésus-Christ par le baptême. Dans le nombre se trouvaient trois fils de Moletsané, ainsi que d'autres membres de la même famille. Mais ce qui nous réjouissait surtout, c'était d'avoir parmi ces gens tant de catéchumènes. Ce ne fut pas sans inquiétude que nous les vîmes s'éloigner forcément de nous. Persévéreraient-ils? Plusieurs d'entre eux n'avaient-ils pas été amenés par l'entraînement de l'exemple à faire pro-

fession de piété, sans qu'un changement réel se fût opéré dans leurs cœurs? Voilà ce que nous nous demandions. Dieu soit béni, il n'y a eu ni refroidissement, ni réaction défavorable. Bien au contraire, l'œuvre a continué de s'affermir chez ceux en qui elle était commencée, ct le réveil s'est étendu. Il y a eu de nombreuses conversions depuis que les Bataungs sont établis à Mabolouka.

« Quant au vieux chef Moletsané, voici quelques-unes des paroles qu'il vient de m'adresser. « Ce sont surtout des exhortations et des directions que je viens chercher auprès de vous. Aux dernières fêtes de Noël, l'Esprit de Dieu a brisé la dureté de mon cœur. Ma conscience a été troublée; je me suis rappelé mes nombreux péchés : meurtres, rapines, adultères. Il y a de longues années, lorsque j'étais encore à Béerséba, j'avais éprouvé des sentiments semblables. Dieu m'appelait à la conversion. Mais, alors, je résistai, je fuis l'Evangile et j'ai continué à commettre le mal. — Je suis un grand pécheur! Pourquoi n'ai-je pas été tué pendant les guerres? Pourquoi la mort m'a-t-elle épargné? Ah! c'est que Dieu avait pitié de moi. Aujourd'hui, je suis converti. Je crois que Jésus est mon Sauveur. Mais je ne sais pas encore servir Dieu. Je désire apprendre à le faire. Aidez-moi! Conseillez-moi! Toutes mes femmes sont converties. Avant qu'elles le fussent, j'ai déclaré que je libèrerais toutes celles qui voudraient se consacrer à Dieu. Je ne veux en garder qu'une, mais laquelle, puisque la première n'est plus? Que Dieu a été bon pour nous! Oh! puissions-nous tous le servir, puisqu'il veut nous sauver! »

« Si Moletsané n'est pas converti, je me trompe beaucoup. Il a la simplicité d'un enfant et il rayonne de joie lorsqu'on lui présente les promesses de grâce et de salut que nous fait l'Evangile. N'est-il pas admirable, le changement qui s'opère chez ces deux chefs? Demandons au Seigneur d'achever son œuvre en eux! »

MISSION DE TAITI.

CONSÉCRATION DE M. CHARLES VIÉNOT.

La retraite de M. Atger étant devenue inévitable, à cause de l'extrême faiblesse de sa santé, ce frère et son collègue de Mooréa, prenant en considération les aptitudes et les services de M. Viénot, s'étaient décidés à lui donner l'imposition des mains. Au moment où ils allaient procéder à cet acte, ils eurent des raisons de croire qu'accompli sur les lieux et sans la participation directe des Eglises de France, il n'aurait pas aux yeux des populations un caractère assez sérieux pour assurer à M. Viénot, au milieu d'elles et des pasteurs indigènes, l'influence et le crédit désirables. Ce motif le décida à revenir momentanément en France. Le Comité, après avoir délibéré sur ce cas imprévu, agréa la candidature de M. Viénot et l'engagea à se préparer à passer un examen devant une commission composée de pasteurs.

Notre frère ayant subi cette épreuve d'une manière satisfaisante, l'Église d'Orléans, où réside sa famille, a exprimé le désir qu'il fût consacré dans son sein. Le Comité s'est prêté à cela avec le plus grand plaisir, et la cérémonie a eu lieu dans la soirée du 31 Mars.

M. le pasteur Bruston avait fait avec beaucoup d'empressement et de tact les préparatifs de cette fête chrétienne. Il s'était chargé d'inviter ses collègues de la consistoriale. Malgré leur vif plaisir d'être présents, quelques-uns ont dû se contenter d'écrire qu'ils le seraient par leur cordiale adhésion et leurs prières. On a eu MM. Hamelle, de Mer, pasteur-président ; Sirven, d'Orléans-Campagne ; Beray, de Patay ; Sauzéde, de Châtillon ; Kirby, de la Ferté-Imbault. M. Arbousset et M. S. Bost étaient venus, l'un de Saint-Sauvant, l'autre de Chartres; M. Charbonniau représentait l'Église libre de Gaubert ; M. Casalis était arrivé de Paris avec M. Daumas.

L'assistance était fort nombreuse, et l'on y remarquait plusieurs catholiques.

M. Bruston, dans une courte allocution pleine d'à-propos et de cordialité, a d'abord expliqué les raisons pour lesquelles on s'était réuni à Orléans et a dit avec quel bonheur son Eglise allait prendre part à la consécration d'un missionnaire; aprés quoi, il a lu divers passages des Saintes Écritures appropriés à la circonstance. M. Charbonniau lui a succédé dans la chaire et a imploré, avec beaucoup de ferveur, le secours et la bénédiction de Dieu.

Le directeur de la maison des missions, chargé du discours de consécration, a pris pour texte Apoc. 14, 6. Il s'est d'abord attaché à établir par des faits très frappants le caractère providentiel des missions modernes. Il ne faut pas seulement y voir un acte d'obéissance aux ordres les plus formels de Jésus-Christ, un fruit naturel de la foi et de la charité, mais encore le résultat de tout un ensemble d'interventions divines en rapport avec les grands changements qui devaient s'opérer, durant ce siècle, dans les relations des habitants de la terre. Passant à l'œuvre de Taïti, l'orateur a montré combien le doigt de Dieu avait été visible dans les incidents inattendus qui ont rendu accessibles au protestantisme français des Eglises que lui seul pouvait efficacement secourir, mais qui semblaient lui être irrévocablement fermées. La fin de cette seconde partie a été tout naturellement consacrée à rappeler au récipiendaire les difficultés et les devoirs spéciaux qui l'attendent, et à lui indiquer les moyens auxquels il devra recourir pour assurer le succès de son ministère.

M. Viénot a répondu à ces exhortations par une allocution qui a vivement impressionné l'assemblée. Il a fait un exposé très net de ses croyances chrétiennes, des sentiments qui l'ont conduit à Taïti et qui vont très prochainement l'y ramener, On sentait que sa parole n'était pas celle d'un novice, mais bien l'expression d'une vocation déjà mûrie par la lutte et la souffrance.

La prière de consécration a été prononcée par M. Arbousset. Personne ne pouvait savoir aussi bien que lui ce qu'il fallait demander pour l'un des futurs conducteurs des troupeaux de Taïti et pour ces troupeaux eux-mêmes. Après l'accolade fraternelle, une dernière prière, offerte du haut de la chaire par M. S. Bost, a appelé toutes les bénédictions de Dieu sur l'assistance, sur la Société des missions, sur nos chères Églises de France, sur celle d'Orléans en particulier, et sur le gouvernement de notre patrie. L'intérêt et l'édification de cette belle réunion ont été grandement accrus par des chants, préparés d'avance et exécutés avec beaucoup d'ensemble et de sentiment.

Ajoutons encore un détail qui a bien son prix. Avant de se séparer, les pasteurs ont adressé une lettre à la reine Pomaré pour l'informer de ce qui venait de se passer et lui dire ce que les Églises de France éprouvent pour elle et pour son peuple.

NOUVELLES DE MONSIEUR ET MADAME BRUN.

Nous avons eu deux fois des nouvelles de M. et Mme Brun, depuis leur embarquement à Saint-Nazaire. Ils nous ont écrit d'abord de la Martinique, où leur navire avait mouillé pour prendre du charbon ; puis de San-Francisco, le 20 février. Jusque-là, Dieu les avait protégés et bénis. Cependant notre frère avait eu une assez violente attaque de fièvre en arrivant en Californie. Il était, grâce au Seigneur, presque entièrement remis. Quelques jours devaient encore s'écouler avant qu'un navire fît voile pour Taïti. Selon toute probabilité, nos amis seront arrivés dans cette île à la fin du mois dernier.

Voici quelques extraits de leur correspondance qui ne sont pas sans intérêt.

« Nous sommes arrivés à l'île de la Martinique le 21 janvier, et le lendemain on a apporté le charbon. Une cen-

taine de femmes et de jeunes filles de couleur, vêtues de la façon la plus bizarre, riant, chantant, dansant, se culbutant. arrivaient sur le pont, chacune ayant un panier de charbon sur la tête, puis repartaient pour revenir; le tout au son du tambour. Ce spectacle était vraiment curieux, mais nous souffrions en voyant l'état de dégradation dans lequel se trouvaient ces pauvres créatures. Nous avons parcouru la ville de Fort de France dans tous les sens. Les rues sont parallèles et toutes remarquables par leur propreté. Le long des trottoirs de briques jaunes, coule un petit ruisseau d'une telle limpidité que l'on est à chaque instant tenté d'y boire. Les maisons n'ont pas plus de deux étages; elles sont presque toutes en bois et construites sur le même plan. Les croisées n'ont point de vitres, mais seulement des jalousies qui permettent à l'air extérieur d'entrer et sortir, le jour et la nuit. Dans chaque habitation, se trouve une fontaine, ou du moins un réservoir où l'on peut se rafraichir et se laver. La population se compose en très grande partie de nègres, au milieu desquels règne, hélas, beaucoup d'immoralité; aussi la mortalité est-elle effrayante. La fièvre et le choléra visitent cette île presque tous les ans. On dit que les serpents y tuent passablement de monde.

«Nous sommes repartis de la Martinique, le 22 janvier, et, deux jours après, nous avons touché à un village situé sur la côte de l'Amérique du Sud. Il est à demi détruit par des tremblements de terre. Son nom est Santa-Martha. De là, nous nous sommes dirigés vers Colon que les Américains du Nord appellent Aspinwall.

« Le trajet de terre nous a récréés. L'Isthme est d'une beauté merveilleuse. Nous ne pouvions nous lasser d'en admirer les riantes collines, les grandes forêts. Il y a une rivière aux bords enchanteurs, des fleurs de toute beauté, des oiseaux aux couleurs éclatantes. Panama est une ville infiniment plus agréable que Colon; elle est assez jolie, assez propre; par la forme des maisons, elle m'a rappelé un peu Saverdun. Il y a de beaux magasins où l'on trouve facile-

ment ces fameux chapeaux que l'on vend sous le nom de *panamas*, bien qu'ils soient fabriqués dans l'Amérique du Sud. A Colon, à Panama, et, en général, dans tout ce pays, les étrangers risquent fort d'être volés. Il n'est pas une personne à laquelle nous ayons demandé des renseignements qui ne nous ait dit : « Faites bien attention ; si vous perdez tant soit peu vos bagages de vue, vous vous exposez à ne plus jamais les revoir. » La vie y est aussi extrêmement chère.

« Pendant toute la traversée de Panama à San-Francisco, nous avons, à l'exception d'un seul jour, longé les côtes de l'Amérique. Elles nous ont paru incultes et monotones. Nous avons eu pour distraction la vue d'un volcan en activité, d'une forêt en flammes, de quelques baleines de diverses grosseurs, mais dont l'une mesurait environ dix mètres de longueur. Nous avons aussi senti les effets d'un tremblement de terre. Après une secousse, la surface de l'Océan est devenue unie comme une glace et blanche comme de l'argent. Nous étions encore à deux journées de San-Francisco, et cependant la commotion s'est fait sentir là aussi. Hier, vers midi, comme nous étions occupés à écrire, notre maison a été secouée d'une manière assez forte, mais seulement pendant quelques secondes. Plusieurs personnes sont sorties de leurs demeures, remplies d'épouvante; les femmes poussaient des cris. On en a été quitte pour la peur.

« Il nous tarde d'être à Taïti. Nous avons eu plus d'un moment d'ennui parmi tant d'étrangers qui tous mettent en pratique la devise : « Chacun pour soi ; qui fait autrement est un sot. » Notre voyage est instructif cependant; nous n'étudions pas des livres mais la nature et surtout les hommes. Nos plus doux moments sont lorsque assis sur le pont, nous nous entretenons de notre chère France et de l'île encore lointaine après laquelle nous soupirons. Nous chantons des cantiques ; nous admirons cette douce lune, ces brillantes étoiles que Dieu a suspendues dans le ciel pour attirer nos regards vers lui. Oh ! comme les œuvres du Seigneur

sont propres à élever l'âme, à ennoblir nos pensées! Que Dieu est grand quand on le contemple à travers ses œuvres! qu'il est bon quand on le contemple à travers son Fils unique, notre divin Sauveur!

« Vous savez avec quelle douleur j'ai dit adieu à cette chère Maison des missions où, pendant quatre ans, j'ai été l'objet de votre affection et de vos soins. Là, votre chère famille est devenue peu à peu la mienne. Gardez-nous toujours une place dans votre cœur. »

P. Brun.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

COUP D'OEIL SUR LES OEUVRES MISSIONNAIRES DU PROTESTANTISME ÉVANGÉLIQUE.

Nous avons (en décembre dernier) donné une analyse de l'éloquent discours que M. le pasteur Bersier prononça devant la nombreuse assemblée réunie dans le temple de l'Oratoire, à Paris, pour y prendre congé de MM. Andrault, Villéger et Preen, prêts à se mettre en route pour aller reprendre au Sénégal les travaux missionnaires de la Société de Paris. Ce discours a été imprimé depuis, et nous espérons que beaucoup de nos lecteurs auront pu le lire. Qu'il nous soit cependant permis d'en détacher ici quelques pages, celles où l'orateur a résumé les principaux résultats obtenus de nos jours par les missions évangéliques sur plusieurs points du globe. Nos lecteurs habituels qui nous lisent depuis longtemps, connaissent la plupart de ces faits, mais d'autres peuvent les ignorer, et à tous ce coup d'œil d'ensemble inspirera des pensées salutaires.

« Souvent, dit l'orateur, j'arrête mes regards sur la carte du monde pour y suivre les progrès extérieurs du royaume de Dieu. Les soldats aiment à étudier les manœuvres des grands capitaines, et les marches savantes par lesquelles un conquérant a pénétré au cœur d'un pays ennemi ; nous aussi, nous suivons d'un regard ému les progrès lents et sûrs de l'Evangile, qui entoure peu à peu d'un cercle invincible le paganisme reculant. Au nord, dans ces régions glaciales et désolées où la vie semble devoir s'éteindre, je vois avec respect l'héroïque et persévérante charité des Moraves créer des foyers de vie et de lumière au sein de ces races dégradées dont ils sont devenus les instructeurs et les amis; enfermés dans ces solitudes que la nuit couvre pendant six mois d'un voile lugubre, recevant une fois par an la visite d'un vaisseau d'Europe, abrités dans des huttes dont l'air étouffé les sauve à peine des rigueurs de l'hiver, souvent décimés par le scorbut ou la famine, ils ont arraché à la plus basse idolâtrie la race des Esquimaux presque tout entière. Je redescends vers le sud, je vois l'Asie attaquée dans tous lés sens par les messagers de l'Evangile. En Syrie, près du berceau du christianisme, ce sont les florissantes Eglises fondées par la mission d'Amérique. Chose merveilleuse et touchante, c'est de plus de deux mille lieues de distance qu'elle est venue reporter le flambeau de l'Evangile dans ces régions d'où il était sorti pour la première fois! Devançant les Européens dans cette œuvre de relèvement, elle a vu ses efforts couronnés d'un étonnant succès. Dans les bourgades où enseignait Jésus, dans la ville où nâquit saint Paul, on chante nos cantiques, on apprend à des enfants musulmans ou arméniens à lire les paroles de la vie éternelle. De la Syrie, je passe aux Indes, et j'embrasse du regard cette péninsule immense, avec ses 180 millions d'habitants. Je me souviens qu'il y a un siècle notre drapeau était planté sur ces rivages et que l'avenir de ce pays semblait confié à la France. Et maintenant l'Angleterre a hérité de ces possessions splen-

did.s. Il y a deux siècles aussi, la France possédait la vallée du Mississipi et celle du Saint-Laurent, et l'Amérique du Nord semblait promise à notre influence. Aujourd'hui, là comme en Asie, notre trace est effacée; la destinée de ces grandes nations ne relève plus de nous. Notre patriotisme en souffre; mais aurions-nous été dignes de cette mission magnifique? Est-ce l'Evangile que nous leur aurions apporté? Quand noùs voyons les convulsions qui tourmentent, tout près de nous, les pays soumis au joug religieux de Rome, pouvons-nous regretter que les Indes aient eu d'autres apôtres que les disciples de saint François-Xavier? Ah! je sais tout le mal qu'a fait à ce pays la politique anglaise et nul ne pourra m'accuser de l'avoir dissimulé. Je vous rappelàis il y a un instant ces lâches connivences avec le paganisme qui ont si longtemps entravé dans ce pays le progrès de la vérité, et dont une formidable insurrection, éclatant il y a douze ans, a montré l'inanité. Mais rendons justice à l'Angleterre; grâce à l'admirable liberté qui est l'âme de ce grand peuple, il n'est pas une de ces iniquités qui n'ait été successivement dénoncée, combattue et vaincue. Aujourd'hui l'Angleterre laisse à ses missionnaires le champ libre; elle refuse au paganisme les encouragements et la protection qu'elle lui a trop longtemps accordés; elle intervient, au nom de la justice, pour proscrire partout où son drapeau flotte les exploits sanguinaires des Thugs, les supplices volontaires, les infanticides qui ont désolé ces contrées. Sur les flancs majestueux de l'Himalaya, ceint, comme le roi des monts, de la couronne resplendissante de ses neiges éternelles, l'Evangile est prêché; il s'étend sur ces plaines immenses, les plus riches de la terre, mais où la famine favorisée par l'inertie hindoue a si souvent exercé ses affreux ravages; il pénètre dans ces orgueilleuses cités où se pressent d'innombrables multitudes. L'école chrétienne s'élève à l'ombre de la mosquée de marbre ou de la gigantesque pagode dont elle minera bientôt les fondements. Déjà 3,500 Hindous, instituteurs ou

évangélistes, remuent et labourent en tous sens ce pays sous la direction de cinq cents missionnaires européens. Un travail sourd s'opère dans les esprits au profit des idées chrétiennes. Cent mille enfants d'indigènes reçoivent dans les écoles des stations une instruction directement évangélique, et dans les écoles officielles, où nulle religion n'est enseignée, deux millions d'élèves apprennent du moins, avec les sciences de l'Europe, une morale dont le christianisme est la source. L'esprit de caste cède chaque jour devant le sentiment grandissant de l'égalité. Vingt et un mille Hindous signaient récemment une pétition pour demander l'abolition légale de la polygamie. Enfin 213,000 indigènes convertis y forment les prémices de l'Eglise de l'avenir. A l'est de l'Hindoustan, je salue en passant, dans l'empire du Birman, les belles Eglises des Karens avec leurs cent mille prosélytes convertis par les efforts apostoliques de l'intrépide Judson. Puis, je remonte vers la Chine et le Japon. Il n'y a que vingt-sept ans que la Chine est ouverte aux travaux des missionnaires, et dans plusieurs de ses provinces, leur sang est répandu chaque année. Mais que de préjugés vaincus déjà! Que de chocs portés à l'orgueil invétéré de cette vieille nation! Que de conversions qui nous montrent que le fatalisme des races n'empêche pas le christianisme de prouver partout qu'il répond aux impérieux besoins de l'âme humaine! Aussi, même en présence de ce colossal empire, qui comprend près du tiers de l'humanité, le zèle des missionnaires ne s'est pas ralenti. Catholiques et protestants sont à l'œuvre. Ils ne reculeront pas, soyez-en certains!

« Au sud de l'Asie, j'aperçois la Polynésie tout entière. Quelle transformation prodigieuse! En présence de ces merveilles, le scepticisme est réduit au silence. C'était là, semblait-il, que tous les vices, que toutes les pratiques cruelles s'étaient donné rendez-vous. On nous citait ces peuples quand, au nom d'une philosophie railleuse, on voulait démontrer que la conscience humaine est un vain mot. On an-

nonçait le jour où le cannibalisme et l'infanticide, auxquels était venue se joindre l'intempérance apportée d'Europe anéantirait cette race. Et, dans ces mêmes îles, deux cent mille communiants confessent avec nous Jésus-Christ qui les a sauvés pour le temps et pour l'éternité. Dans un seul groupe de ces îles barbares où, jusqu'en 1820, nul Européen ne pouvait descendre sans être massacré, des Eglises indigènes consacrent, chaque année, un million de francs à l'entretien de leur culte. Le mariage y est partout établi et respecté. On y a compté trois meurtres dans l'espace de sept ans. Ainsi ont été conviés au festin de l'amour de Dieu les derniers, les plus déshérités d'entre les peuples. J'ai vu passer devant mes yeux la vision d'une de ces îles régénérées. Sur cette terre autrefois arrosée de sang humain et souillée chaque jour par la débauche, le soleil du dimanche s'était levé. A l'horizon, étincelait la mer immense; une brise embaumée balançait les palmiers en fleur. Partout les cloches, d'un accent joyeux, conviaient les fidèles à la prière, et pendant que la voix des cantiques portait au Sauveur l'adoration de ce peuple croyant, il me semblait entendre dans les airs, comme autrefois à Bethléhem, retentir le chant des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre et bienveillance envers les hommes! »

« C'est en Afrique que vont se rendre ceux que nous consacrons aujourd'hui. Parmi toutes ces nations que je parcours, c'est celle où Dieu leur a assigné leur poste. L'Afrique, terre infortunée entre toutes et sur laquelle semble reposer l'antique malédiction de Cham ! L'Afrique, cette mère trop féconde dont les enfants naissent marqués pour la servitude, l'Afrique avec ces roitelets du Dahomey et de l'Abyssinie, qui n'ont de grandeur que celle du crime, mais qui l'atteignent, celle-là, dans une épouvantable proportion et fêtent leur anniversaire en remplissant un lac de sang humain. L'Afrique enfin avec ses effroyables famines qui entassent, sous le drapeau même de la France, jusqu'à cinq cent mille

cadavres ! Eh bien ! Je la vois m'apparaître, cette terre maudite, comme une forteresse immense qu'il faut conquérir à Jésus-Christ. Regardez et voyez sur tous ses rivages les points lumineux qui se multiplient. De l'Egypte jusqu'à la Cafrerie, du Cap jusqu'à la Côte d'Or, du Niger jusqu'au Sénégal, partout s'avancent les soldats du Christ; ils montent à ce siége meurtrier dans lequel ont déjà succombé tant de victimes, et, sur les hauteurs où le plus hardi de tous, Livingstone, s'avance comme le pionnier de la civilisation chrétienne, ils planteront un jour le drapeau de leur Maitre. Que de succès obtenus déjà dans ces assauts terribles ! Ici, sur cette Côte d'Or dont le climat pestilentiel semblait la rendre à jamais inaccessible, c'est Libéria, la république affranchie, avec sa population intelligente et digne, réhabilitant par son exemple cette race noire dont on disait qu'elle était irrémédiablement lâche et servile ; c'est Sierra-Leone avec ses Eglises indigènes, recueillant, chaque année, pour ses écoles et pour son culte, une somme quatre fois plus forte que toutes nos Eglises de Paris, et semant sur les bords du Niger ses stations nouvelles ; là, ce sont nos Bassoutos dont je vois l'un des vaillants chefs au pied de cette chaire, (1) et auxquels nous unissent, depuis trente ans, tant de liens sacrés; plus loin, c'est Madagascar, l'île des Martyrs, d'où l'Evangile semblait à jamais extirpé par les persécutions les plus affreuses que notre siècle ait vues, mais dont les chrétiens ont pu répéter l'héroïque parole de Cyprien : « les supplices ne nous ont pas vaincus, mais nous avons vaincu les supplices, » Madagascar se déclarant aujourd'hui chrétienne et protestante, élevant par enchantement les églises où viendront s'instruire ses quatre millions d'habitants. Voilà ce que nous a déjà donné cette Afrique, voilà de quelles récompenses elle a payé le zèle de tant de héros morts obscurément au poste du devoir.

« C'est là, c'est sur cette terre que vont combattre nos

(1) Le chef Tsékélo, fils du roi Moshesh.

frères ; leur poste est au Sénégal, où nous avons conquis notre droit de cité par les morts que nous y pleurons ; ils vont entrer dans cette vaillante armée dont les drapeaux ont déjà vu tant d'épreuves et tant de victoires. Ils y vont au nom de cette Eglise qui les envoie, au nom du Dieu Très-Haut dont ils ont entendu l'appel et déjà reçu la consécration. »

CHINE.

HISTOIRE D'UN MISSIONNAIRE ÉCOSSAIS.

(Suite et fin.)

La prédication du révérend Burns était en Chine ce qu'elle avait été ailleurs, vive, pénétrante, vigoureuse, et relevée de plus par des traits habilement empruntés aux mœurs et appropriés à la portée intellectuelle des Chinois. Elle intéressait singulièrement ses auditeurs, et il était rare de voir ceux qu'elle avait une fois saisis cesser d'être attentifs, ou s'éloigner avant que l'orateur leur eût dit ce qu'il voulait leur dire. A cet égard, les lettrés subissaient son influence aussi bien que les ignorants, et s'ils faisaient des objections, il fallait qu'ils fussent bien décidés à disputer jusqu'au bout pour qu'ils ne s'avouassent pas vaincus. Il ne leur restât alors d'autre parti à prendre que de se réfugier dans d'interminables subtilités.

Dès que les événements politiques eurent ouvert Pékin à la libre prédication de l'Evangile, le révérend Burns fut naturellement l'un des premiers à se transporter sur ce nouveau champ d'activité. Il y prêcha partout où il le put, avec cette dévorante activité et cet indomptable courage qui le distinguaient, mais sans négliger pour cela d'autres moyens d'agir sur les populations de la capitale et des environs. Il se fit écrivain, et l'on reste confondu d'étonnement, dit un de ses collègues bien connu, le révérend Edkins, à la vue de

tout ce qu'il accomplit en ce genre dans l'espace de quelques années.

Son premier livre en langue mandarine fut un recueil d'hymnes qui en contient une cinquantaine, traduites soit de l'anglais, soit de divers dialectes chinois usités dans le sud de l'empire. « Ce recueil, dit M. Edkins, nous a rendu et nous rendra encore d'immenses services. Il l'avait composé avec amour, et c'est avec bonheur aussi que nous l'employons à faire monter vers le ciel nos actions de grâce et nos louanges. »

« Il entreprit ensuite, continue M. Edkins, une traduction de l'*Aube du jour*, divisée en cinquante chapitres, traitant de l'homme, de la création et de la chûte, racontant ensuite l'histoire de Jésus et de ses apôtres et aboutissant au jugement dernier. Cet excellent petit livre, que l'auteur a modifié très heureusement en l'adaptant aux idées et aux mœurs chinoises, est écrit dans le dialecte de Pékin. Il a été beaucoup lu et forme une précieuse introduction à l'étude plus approfondie de l'Evangile. A la fin de chaque chapitre, l'auteur en a résumé le contenu dans quelques vers qui en gravent les enseignements dans l'esprit. C'est un procédé chinois très en vogue dans la littérature courante et qui n'a pas peu contribué au succès du livre.

« Vint, après cela, une traduction de l'admirable écrit de Bunyan, le *Voyage du chrétien*, (Pilgrim's Progress) que Burns avait déjà traduit dans le dialecte de la province d'Amoy, mais qu'il importait de faire passer dans celui de Pékin. L'ouvrage forme deux épais volumes, dont quelques parties sont ornées de gravures sur bois. Dans la seconde parie, l'auteur a ajouté quelques chapitres destinés surtout aux femmes, dans le but de leur faire comprendre les devoirs du mariage chrétien et les avantages qui peuvent résulter pour elles de cette institution.

« A peine cet ouvrage fut-il achevé que Burns commença une nouvelle version des Psaumes, d'après le texte hébreu.

Cet ouvrage, publié en 1867, un an seulement avant la mort de l'écrivain, sera d'une grande utilité. Chaque psaume y est précédé de quelques lignes d'introduction qui en éclaircissent le sens. De nombreux renvois au Nouveau Testament, ou à d'autres parties de l'Ecriture sainte, en rehaussent encore la valeur.

Telle a été, pendant près de vingt ans, la vie de cet éminent serviteur de Christ, dans le pays dont il avait fait si résolûment sa seconde patrie terrestre. Tant de travaux, accomplis avec une ardeur sans égale, l'avaient usé, sans que la pensée de se reposer lui fût jamais venue à l'esprit. En 1867, jugeant que Pékin était suffisamment pourvu de missionnaires, au moins pour les besoins du moment, il prit la résolution d'aller se fixer à Nisu-Chwang, grande ville de l'intérieur, où un évangéliste indigène nommé Ouang-houan, avait jeté les premières semences de l'Evangile, mais où la présence d'un missionnaire paraissait très désirable. C'est là que devait se terminer cette saiute carrière, dont le révérend Edkins, qui l'avait accompagné, va nous retracer les dernières scènes.

« Tout alla bien, dit-il, jusqu'au 16 décembre. Ce jour-là, nous avions eu au culte anglais beaucoup d'étrangers, auxquels Burns avait annoncé le message du salut avec son énergie ordinaire. Rentrant ensuite au logis, il y trouva une soixantaine de Chinois qui l'attendaient. « Il faut que je leur prêche, s'écria-t-il, et, pendant deux heures, il leur parla de Christ. C'était trop; après cet effort, il se sentit fatigué, ne put prendre aucune nourriture et se jeta sur le lit d'où il ne devait plus se relever. Mais ce lit devint pour lui une chaire. Tous les jours, à l'heure habituelle de la prière, Ouang-houan, obéissant à ses ordres, arrivait auprès de lui avec le petit troupeau des fidèles, accru parfois de quelques nouveaux visages, et le malade semblait, à chaque fois, recouvrer une nouvelle vigueur en les entretenant des choses de la vie éternelle. »

Sa maladie se prolongea jusqu'au 4 avril 1868, et, vers la fin, ses ravages furent tels que les prédications dont il vient d'être question durent cesser, mais il y eut encore des scènes singulièrement édifiantes.

« Un jour, écrit M. Edkins, je le croyais endormi quand, l'ayant entendu prononcer quelques paroles, je lui demandai ce qu'il disait : « Ah ! me répondit-il, vous m'avez entendu ; mais « ce n'est pas à vous que je parlais, c'était à Dieu. J'étais à « répéter le psaume 121. »

« Une autre fois, je le vis sourire et lui demandai pourquoi. « C'est que, me dit-il, Dieu me parlait et que je m'en « sentais tout réjoui. »

« Deux jours après il me dit : « Dieu m'appelle auprès de « lui; j'ai différentes choses à vous demander. » Après ma mort, « qu'on n'achète pas pour m'ensevelir de nouveaux habits, « mais qu'on m'enterre dans ceux-là, (il me montrait son « costume ordinaire et faisait allusion à la coutume chinoise « d'ensevelir les morts dans des vêtements neufs.) Faites en « sorte que mes funérailles n'aient pas lieu le dimanche. En « y présidant, lisez le 15e chapitre de la 1re Epitre aux Corin- « thiens. Priez beaucoup avec les indigènes qui cherchent la « vérité, et assurez-les bien qu'ils me reverront dans l'endroit « où je vais. Ne me pleurez pas, et que personne ne prie « pour moi, mais qu'on prie beaucoup pour les vivants. « Qu'on prie surtout avec énergie et constance pour que le « Seigneur envoie ici un autre missionnaire. »

« Un jour qu'il se trouvait un peu mieux, une lettre de sa mère arriva. Il la lut avec bonheur et me parla de ce qu'elle contenait. La pieuse femme lui recommandait de ne pas trop penser à elle, mais beaucoup à son œuvre. « Elle ajoute, « me dit le malade, » que je suis un couteau qui doit s'user à « couper et non pas à se rouiller ; puisse-t-il en être ainsi ! « J'ai, continua-t-il, quatre frères, à l'un desquels je vou- « drais bien pouvoir adresser de sérieux avertissements. Je

« n'en aurai jamais l'occasion ; puissent d'autres le faire à « ma place! »

Il me donnait parfois des conseils à moi-même, m'exhortant à croire comme il croyait, à lire comme il avait lu, à prier comme il avait prié, tout en faisant usage de mon intelligence. « Moyennant tout cela, ajoutait-il, le Seigneur vous aidera à « prêcher. Mais, si vous êtes injurié, supportez-le avec pa- « tience ; être patient c'est glorifier Dieu. Pensez alors à ce « que d'autres missionnaires ont eu à souffrir ; il faut se réjouir « des épreuves comme d'une marque de la sollicitude avec « laquelle Dieu veille sur nous... Il m'en a beaucoup coûté de « me séparer de nos amis de Pékin ; mais je sentais que mon « œuvre était achevée dans cette ville ; Dieu m'appelait ail- « leurs, il fallait aller. Nous nous retrouverons dans le ciel ; « pensez au couteau dont parle ma mère ; vous aussi, vous « devez être un couteau dans la main du Seigneur.... Quant « à moi je suis parfaitement heureux, je n'ai aucune crainte « de la mort ; les promesses du Seigneur sont immuables. « J'ai peu fait sur la terre, mais Dieu n'a pas permis que je « désobéisse jamais, volontairement du moins, aux ordres de « l'Esprit saint. »

Cinq ou six Chinois, de ceux qui cherchaient la vérité, se trouvaient un jour autour de son lit : « Mes amis, leur dit-il, « vous voyez en moi une preuve de la divinité du christia- « nisme. Si, en présence d'une mort prochaine, ni la maladie « ni la vue de ce pauvre corps desséché qui s'en va ne m'ins- « pirent des regrets, c'est parce que la Bible est vraie... « Quand je ne serai plus, vous resterez ici sans missionnaire; « il faudra que vous lisiez, que vous réfléchissiez, et surtout « que vous priiez beaucoup... Dieu prendra soin de vous. Je « vais à lui ; nourrissons-nous de l'espérance de nous re- « trouver tous ensemble dans le ciel. Oui, espérez cela, et « vivez pour cela. »

« Dans ces longs jours d'épuisement et de souffrance, Burns parlait généralement assez peu ; mais es pieux senti-

ments dont son âme était toujours pleine peuvent être comparés au ruisseau dont la présence se révèle par le murmure de ses eaux et la douce agitation des roseaux dont il baigne le pied... Une des choses qui semblaient lui faire le plus de plaisir, c'était d'entendre à certaines heures, la voix confuse des chrétiens indigènes qui, dans une chambre voisine, se livraient ensemble à des exercices de dévotion. On voyait alors, à l'éclat de son regard et à l'animation de ses traits, qu'il s'associait à eux par le cœur, en bénissant Dieu de lui donner ainsi la preuve que son travail n'était pas resté stérile.

« Dans d'autres moments, et aux derniers jours, alors que les sources de la vie paraissaient complètement épuisées dans son pauvre corps usé, des éclairs d'énergie venaient tout à coup prouver que son âme avait encore toute sa vigueur, et qu'elle restait constamment attachée aux célestes consolations de la foi. Un jour que l'un des pieux résidents anglais qui le visitaient l'avait trouvé très accablé par le mal, il se mit à lui réciter le Psaume 23, que le malade aimait beaucoup. Arrivé au verset 4, où il est question de « l'ombre de la mort, » il hésita un peu, craignant peut-être d'éveiller dans son esprit quelque pensée pénible, mais aussitôt Burns, d'une voix grave et forte, reprit la citation, et acheva le psaume de manière à faire comprendre qu'il s'en appliquait à lui-même toutes les paroles.

« Plus tard encore, un ami ayant terminé un exercice de piété par l'oraison dominicale, le mourant, qu'on aurait pu croire insensible, prit tout à coup la parole, et, d'une voix éclatante, il répéta la doxologie de la fin : *C'est à toi qu'appartiennent aux siècles des siècles le règne, la puissance et la gloire! Amen.*

« Et ce furent là comme ses adieux au monde présent... Depuis lors, on n'entendit plus sortir de ses lèvres que des sons confus; il ne donna presque plus aucun signe de vie, et, peu de temps après, son âme délogea d'ici-bas. Qui

pourrait douter que les derniers mots qu'il a prononcés sur la terre n'aient été son premier cantique de louanges en présence de ce Maître Suprême qu'il a tant aimé et si fidèlement servi!

ILE DE CEYLAN

UN RÉVEIL.

La courte relation qu'on va lire provient d'une source wesleyenne. Le lecteur pourra s'en apercevoir à quelques détails. Mais elle prouve que la Société des missions wesleyennes, si puissante, si active et à l'œuvre en tant de pays, continue à recevoir ces encouragements qui font la force et la joie des chrétiens.

On lit dans l'*Evangéliste* de Paris:

« La nouvelle d'un réveil nous arrive de *Ceylan*. Cet intéressant mouvement, dans lequel près de cinq cents personnes ont trouvé la paix de Dieu, commença à la suite de services spéciaux tenus dans toutes les stations par les pasteurs eux-mêmes. Laissons la parole à quelques-uns d'entre eux : « La semaine dernière, écrit le révérend M. Baugh, de Kandy, en août 1869, selon le désir du président de district nous avons tenu des réunions de prières tous les soirs. Les deux premières en présentèrent rien de spécial, mais, le mardi, il y eut une influence remarquable du Saint-Esprit. Prés de vingt personnes obtinrent le pardon de leurs péchés, et le lendemain il y en eut encore davantage. La plupart d'entre elles étaient déjà membres de notre Église. Parmi les nouveaux convertis, nous comptons dix Cingalais, natifs de Ceylan; l'un d'eux, qui avait été bouddhiste toute sa vie, était catéchumène depuis quelques mois. Je l'ai baptisé dimanche dernier. Le même jour, nous avons eu une agape à laquelle assistaient quatre-vingt-dix personnes, toutes, sauf une ou deux,

membres de notre Église. Ce fut une réunion bénie, une vraie Pentecôte; l'un de nos membres dit que maintenant toute sa famille était chrétienne. Quelques-uns des indigènes racontèrent comment, dans leur enfance, leurs parents les avaient conduits dans les temples de Bouddha, tandis que maintenant ils pouvaient appeler Dieu leur Père en Jésus-Christ. » M. D. de Silva, pasteur indigène et directeur de la maison d'études, à Galle, décrit ainsi cette semaine bénie: « Nous avions décidé avec les étudiants de présider ces services à tour de rôle et de préparer ensemble les prédications de chaque soir. Le dimanche soir, je parlai sur la méchanceté et la corruption du cœur humain. Le lundi soir, John Pieris montra la nécessité d'un rédempteur ; le mardi, Simon-P. de Zylva prêcha sur le grand salut qu'offre l'Evangile; mercredi, David Ponseka indiqua les conditions du salut. Jeudi, J. Pinto, avec beaucoup de hardiesse, déclara que ni le bouddhisme ni aucune forme extérieure de religion ne peut procurer le salut; vendredi, P. Ponseka insista sur la nécessité de se décider immédiatement; le samedi, après que j'eus brièvement résumé les prédications de la semaine, nous tînmes une réunion de prières, et dimanche, je terminai cette série de services spéciaux en prêchant sur Esaïe LXIII, 1 : « C'est moi qui ai tout pouvoir de sauver. »

« Chaque soir, le service fut suivi d'une réunion de prières. Les quatre premiers soirs, il y eut de riches influences du Saint-Esprit et comme un mouvement parmi les os secs. Mais le jeudi soir, neuf personnes fondirent en larmes; nous mêlâmes nos prières à leurs cris, nous sentîmes que Dieu répandait la vie et l'énergie sur ses faibles enfants, et, vers neuf heures du soir, deux femmes sentirent leurs chaînes d'incrédulité se briser et entrèrent dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Avec quelle joie nous chantâmes le cantique cinghalais : « Je suis à toi. » Cette bonne œuvre continua les jours suivants; le vendredi, six personnes, le samedi, trois, et le dimanche suivant, une autre trouvèrent la paix de Dieu.

Les étudiants étaient remplis de vie pendant cette heureuse semaine, et tous nos membres ont été réjouis et fortifiés. Nous savons les merveilles que la foi peut accomplir; nous pouvons croire, nous voulons croire, et Dieu bientôt donnera le royaume à son petit troupeau. »

« L'Inde continue *l'Evangéliste*, ne nous envoie pas encore de semblables nouvelles; cependant il est évident qu'il s'y fait une œuvre préparatoire des plus intéressantes. Le missionnaire n'est plus considéré comme un ennemi, mais presque comme un ami; on ne se contente plus de recevoir les traités gratuitement distribués, on les achète, et quoique le nombre des chrétiens décidés soit encore bien petit, cependant l'idolâtrie perd du terrain. Nous apprenons aussi avec plaisir que nos missionnaires, sans négliger les écoles anglaises qui leur donnent accès aux enfants des hautes classes, s'occupent davantage des écoles indigènes pour les pauvres et pour les filles, et s'efforcent d'attirer les païens dans les lieux de culte, à des services réguliers où l'on peut parler plus à l'aise et avec plus de profit que dans les rues.

ROYAUME BIRMAN

SCÈNES DE LA VIE D'UN MISSIONNAIRE ITINÉRANT.

Un missionnaire baptiste américain, le révérend Rose, décrit d'une manière intéressante ce qu'il a vu et ce qui lui est arrivé parmi les Schams, population du Birman qu'il a récemment visitée. Quelques scènes empruntées à ce récit en donneront une idée.

« Nous eûmes souvent l'occasion, dit-il, d'expérimenter la valeur de l'ordre royal (émané du souverain du pays) qui nous autorisait à prêcher librement nos croyances. A Tongzaï, un vieux kyoung-tagar (prêtre de première classe) tout

contrefait, très bigot, et qui semblait ne s'être jamais douté que la terre tournât, mais qui avait entendu parler de nous et de nos livres, vint au *zayat* et me demanda de lui dire, en termes clairs et précis, si j'adorais ces dieux (de la main il me montrait une pagode voisine), c'est-à-dire les images de Gaudama. — « Non, » lui répondis-je. — Et notre grand seigneur le Roi? « reprit-il » — « Non, » fis-je de nouveau, et comme un groupe assez considérable d'indigènes s'était formé autour de nous, je saisis cette occasion de déclarer hautement ce que je venais faire dans le pays. Ce procédé irrita fort mon vieil interlocuteur et il m'ordonna de cesser d'enseigner ces choses. — « Non, dis-je, je ne cesserai point. — Mais, reprit-il, vous n'avez pas le droit de parler ici de cette manière. — Vous êtes dans l'erreur; j'ai ce droit. — De la part de qui? — De la part du grand Roi des cieux et de la terre qui par son Fils a donné cet ordre : « Allez et enseignez toutes les nations, etc. »

Cette réponse ne parut pas satisfaisante au vieux tagar. Il lui fallait un ordre revêtu de la queue de paon (emblême de la puissance royale du pays.) « Eh bien! lui dis-je, regardez, » et je lui montrai le firman royal. Là-dessus, il n'osa plus rien dire, et s'en alla, mais en murmurant : « Si le seigneur de grande gloire (le roi) savait ce que vous enseignez, il ne vous aurait pas donné ce mot de passe. »

.... « A Legya, où nous ne restâmes qu'un jour, nous nous rendîmes au tribunal où siége le gouverneur de la province. Ce magistrat, d'une taille élevée, aux manières simples et sans apprêt, me parut être un homme aussi sensé qu'actif. Beaucoup de Schams de bonne apparence remplissaient la salle. Dès que je pris la parole pour exposer le but de ma présence; tous les employés suspendirent leur travail ou leurs causeries ; les commis cessèrent d'écrire; ceux qui avaient entre les mains des pétitions ou d'autres papiers les replièrent; tous les regards se tournant vers nous exprimaient tout à la fois de la surprise et le désir de nous entendre. Le gou-

verneur se montra plus calme, mais il nous traita cependant avec respect, et finit même par se montrer amical. Deux femmes d'une grande beauté, venues d'un appartement intérieur, accrurent le nombre de nos auditeurs. C'était évidemment le désir de nous voir et de savoir ce que nous avions à dire qui les avait attirées.

« Ici, comme partout du reste, nous abordâmes franchement et du premier coup la question religieuse. Notre *passeport* nous désignant comme des « docteurs américains voyageant avec le gracieux assentiment du roi pour enseigner et prêcher » c'était juste ce qu'il fallait pour qu'on écoutât avec faveur, ou du moins avec respect, ce que nous pouvions avoir à dire. Après notre prédication, cependant, rien ne paraissait étonner davantage les gens que l'octroi même de cette permission d'enseigner. Dans plusieurs proclamations, le souverain avait hautement préconisé le Bouddhisme, sous le nom de « religion divine. » Comment après cela avait-il pu permettre la prédication d'une religion si diamétralement opposée au bouddhisme? Les gens quelque peu réfléchis n'en revenaient pas; ils revenaient, à chaque instant, là-dessus, et je suis bien sûr que beaucoup pensaient, sans le dire, ce qu'avait murmuré le vieux prêtre de Tongzaï : « Si le roi savait quelles doctrines vous prêchez, il ne vous aurait pas donné la permission de voyager ainsi dans le pays. »

« Et cependant nous pouvions nous rendre le témoignage de n'avoir caché au souverain ni nos croyances ni nos intentions... »

Il y a tout lieu de croire que quand le moment sera venu d'envoyer des missionnaires, à poste fixe, dans le pays des Schams, ils y trouveront des populations très capables de les bien comprendre. Il va sans dire que cela n'empêchera pas des résistances de se produire.



EMPIRE TURC.

ÉVANGÉLISATION DES ISRAÉLITES.

Les derniers rapports parvenus au Comité de la Société de Londres pour l'évangélisation des Juifs, montrent que si la vérité trouve accès dans quelques cœurs, elle rencontre aussi beaucoup d'oppositions.

De Constantinople, le révérend Newman écrit que l'année dernière les services religieux ont été bien suivis. Il en a été de même des écoles, où souvent, pendant les examens, des adultes répondent à la place des enfants. Un jour, à la question : « Quel est le nom hébreu de Sichar? » un étranger s'écria : « Sichem » ; il se trouva que non-seulement il connaissait le Nouveau Testament, mais encore qu'il était bien disposé pour le christianisme. Le frère d'un rabbin très influent a demandé à être admis dans l'Église ; mais quoiqu'on n'ait pas lieu de douter de sa sincérité, il fut décidé qu'on attendrait encore, parce que ses convictions nouvelles étaient de date trop récente. Un rabbin qui, comme Nicodème, vint de nuit trouver le missionnaire, lui dit que le Nouveau Testament et le livre du docteur Mac Caul: *les Sentiers d'Israël*, l'avaient convaincu de la vérité du christianisme et de la fausseté du judaïsme moderne ; mais il n'avait pas le courage de sa conviction, il n'osait pas la confesser hautement. Deux époux vinrent aussi s'enquérir de la vérité auprès de M. Newman, mais la femme changea bientôt d'idée et chercha à retenir son mari. Il avance très lentement à cause de son ignorance, mais sa simplicité enfantine lui permettra de triompher. Les saintes Écritures se sont beaucoup vendues, et plusieurs Juifs se sont entendus pour se les prêter. »

Ces faits sont, en somme, de nature à encourager les messagers de la bonne nouvelle ; mais suivons-les dans un autre champ d'activité. Un de ceux qui travaillent en Palestine,

un ancien Juif amené à la foi, raconte une excursion qu'un de ses collègues et lui firent au printemps de l'année dernière, dans une ville où se trouve un assez grand nombre de familles israélites.

« Arrivé de grand matin à Haïfa, dit-il, je descends chez un missionnaire arabe. A huit heures, je prends ma Bible et vais visiter les Juifs dans leurs magasins. A ma vue, quelques-uns s'écrient : « Vous nous apportez de nouveau le Messie! Chaque année, vous venez ainsi; mais quand vous partez, il nous semble que vous l'emportez avec vous. » Je leur réponds : « Aussi longtemps que vous ne vous reconnaîtrez pas comme pécheurs et que vous ne sentirez pas le besoin d'un sauveur, vous ne comprendrez pas non plus que le Messie est près de vous, tout prêt à vous affranchir. »

Comme nous parlions leur langue, un grand nombre d'Arabes s'assemblèrent bientôt autour de nous. La boutique était trop petite pour nous contenir tous, et le soleil trop chaud pour qu'on pût rester dans la rue. Un Juif me conduisit alors à une boutique plus vaste, et nous nous assîmes pour continuer notre conversation. On me demandait : « De qui Jésus était-il le fils? » Je leur montrai par les Écritures qu'il était le fils de David et de Dieu. Eux aussitôt de s'écrier : « Oh! jamais! jamais Dieu n'a eu de fils, et d'ailleurs le Nouveau Testament nous dit qu'il était le fils du charpentier Joseph. » Je leur répondis : « Il ne l'était pas, mais les Juifs l'ont cru, il était bien réellement le fils de Dieu; les signes et les miracles qu'il a accomplis le prouvent. » Il était presque midi; les Juifs me répondirent « : Nous craignons que vous ne vouliez nous tromper. »

13 avril. — Nous continuons nos visites. Les Arabes, entendant les Juifs parler d'une manière irrévérencieuse de Jésus, s'en irritent; alors les Juifs, pour être plus libres, m'entraînent au Midrash. Nous y trouvons deux rabbins qui s'informent avec étonnement du but de notre visite. On le leur explique. « Mes enfants, dit aussitôt l'un d'eux, en me

montrant, je vous ai souvent dit que c'est un péché, non-seulement de causer avec cet homme, mais même de le regarder en face. » Je lui en demandai la raison. « Est-ce, lui dis-je, parce que je leur parle de Jésus crucifié, de la Loi et des prophètes? » — « Vous savez très bien, me répondit-il, qu'il y a à cela plus d'une raison. D'abord, vous êtes un Israélite qui s'est fait chrétien, et pour ce motif déjà nos rabbins nous défendent de vous parler. Ensuite, vous ne croyez pas aux paroles des rabbins, et, en dernier lieu, vous savez que Jésus de Nazareth n'est pas le Messie, mais vous vous êtes laissé acheter. » — Avant de m'éloigner je leur dis : « J'ai rempli mon devoir envers vous; je vous ai dit ce qui est nécessaire au salut de vos âmes. Si vous ne l'acceptez pas, je suis innocent de votre sang. » — Le soir, quand je revins, les dispositions des Juifs étaient tout autres; les uns avaient un air de mépris, les autres se tenaient sur la réserve.

Recueil de la mission évangélique parmi les Israélites.



AFRIQUE.

Les blancs ont à se reprocher beaucoup de méfaits et d'abominables cruautés à l'égard de la race nègre; mais celle-ci, de son côté, ne laisse pas que de se montrer souvent bien barbare et de donner libre cours aux instincts les plus féroces. Il lui faut l'Evangile pour la rendre plus humaine. Une lettre publiée dans un journal hollandais et provenant d'un marin de la même nation, embarqué à bord d'un navire nommé l'*Amstel*, ne le prouve que trop.

Il s'agit des Aschantis, mentionnés plus d'une fois dans nos pages. Après avoir raconté quelques-unes de leurs cruautés, le correspondant ajoute :

« A Saccondie, ils ont voulu trancher la tête à un missionnaire anglais qui est heureusement parvenu à se réfugier dans le fort, avec sa femme et cinq enfants, et que l'équipage

de l'*Amstel* a eu beaucoup de peine à sauver. Ils ont, en outre, massacré deux hommes de la manière la plus épouvantable, et je frémis en le racontant. Après les avoir attachés à un arbre, ils leur ont enfoncé un couteau à travers les joues pour les empêcher de crier, puis ils leur ont arraché le nez, les lèvres, les oreilles et d'autres parties du corps. Ils leur coupèrent ensuite un morceau de chair du dos et le leur montrèrent, en disant qu'ils n'avaient jamais vu leur dos; ensuite ils leur crevèrent les yeux, répandirent de la poudre sur leurs plaies ouvertes et y mirent le feu. Enfin, après un martyre de six heures, ils leur tranchèrent la tête. »



OCÉANIE.

LA MISSION CATHOLIQUE ROMAINE AUX ILES GAMBIER.

Notre feuille n'a jamais fait de polémique, et bien des fois nous avons vu passer sous nos yeux, dans les journaux, des faits relatifs aux missions du catholicisme romain, que nous aurions pu relever si nous n'avions voulu rester fidèles à nos vieilles habitudes. Les détails qu'on va lire ont cependant eu trop de retentissement pour que nous n'en disions rien. Nous les citons d'après la dernière livraison du *Bulletin du monde chrétien* :

« Le 11 mars dernier, à la Chambre des députés, une interpellation a été adressée au ministère par M. le comte de Kératry, relativement à des faits qui se sont accomplis aux îles Gambier et desquels il résulte que la communauté de Picpus, dans des vues intéressées, traite les habitants comme des esclaves et use du gouvernement le plus tyrannique, sous le protectorat de la France. Le ministre de la marine a déclaré qu'une enquête sévère serait faite à ce sujet ; espérons qu'elle aura d'heureux résultats. — En attendant, voici quel-

ques détails que nous trouvons dans le *Pall Mall Budget* :

« Le juge impérial à Taïti, M. Louis Lacolliot, vient de publier une brochure dont le but est de montrer que le précédent gouverneur, M. le comte de la Roncière, ne s'est point rendu coupable d'un abus de pouvoir, comme on l'a prétendu, en s'opposant à la tyrannie des Pères de la mission romaine. La partie de l'ouvrage de M. Lacolliot qui raconte la façon de faire des missionnaires catholiques dans les îles de l'Océan Pacifique, est certainement la plus intéressante. Les Pères de Picpus ont pris possession des îles Gambier, qui sont situées au sud-est de Taïti, à une assez grande distance. Ils ont établi là un gouvernement théocratique qui n'a pas son semblable ailleurs. Sous la direction de leur supérieur, le père Laval, ils ont entrepris une exploitation de perles et de nacre dont ils ont le monopole. Les chefs indigènes ont pris l'engagement de forcer leurs sujets à fournir à la mission une certaine quantité de perles et d'huîtres ; la mission leur donne, en échange, des vêtements et d'autres choses utiles. Toute résistance à l'autorité des missionnaires est rigoureusement réprimée par l'escouade de police organisée par le père Laval. Les chefs sont tenus en respect par des menaces de mort et de bannissement. — Il faut reconnaître que le père Laval prend un soin extrême de la moralité de ses subordonnés: il fait enfermer, chaque soir, et relâcher, chaque matin, toutes les femmes non mariées. La veille des grandes fêtes de l'Église, toutes les autres femmes, sans exception, sont aussi mises pour la nuit dans des prisons, dont il y a environ une centaine bâties dans ce but.

« Ces détails sur le gouvernement clérical des îles Gambier seraient restés peut-être longtemps encore inconnus aux autorités de Taïti, sans les événements que voici : Un nommé Pignon, sa femme et leur neveu Dupuis, étaient partis de Taïti pour les îles Gambier, avec le dessein de se livrer au commerce des perles. On ne mit aucun obstacle à leur installation, et ils ne furent d'abord nullement inquiétés; mais, au bout de quelque temps, ils s'aperçurent que leur position devenait dangereuse. Les natifs cherchaient à soustraire les coquilles et les perles à la vigilance de leurs inspecteurs, pour les vendre à Pignon. Le père Laval en fut informé, et parut tout à coup avec cinquante hommes de sa police ; il prit les trois Européens, les jeta en prison et détruisit leur demeure.

Ne sachant cependant trop que faire de sa capture, il finit par relâcher Pignon et sa femme, à condition qu'ils retournassent à Taïti ; mais il retint Dupuis en prison.

« Immédiatement à son arrivée, Pignon porta plainte auprès du commissaire impérial, M. de la Richerie; mais justement, à cette même époque, cet officier fut rappelé et remplacé par M. de la Roncière. Lorsque le nouveau gouverneur eut pris connaissance des faits, il partit pour l'île Gambier, avec une nombreuse suite, et se livra à une enquête minutieuse de toute l'affaire. On trouva qu'en effet Dupuis était en prison depuis trois mois, sous le prétexte d'avoir commis un acte d'immoralité punissable, d'après le code du père Laval, de trois à six mois d'emprisonnement. On découvrit en même temps que l'équipage naufragé d'un vaisseau, *le Chillon*, n'avait pu obtenir la permission d'aborder à l'île, et que ces pauvres gens avaient été forcés de se diriger sur Taïti, où leur petit bateau n'était arrivé qu'après vingt jours de voyage et à travers mille dangers. L'instruction du procès de Pignon contre le père Laval n'a pas duré moins de deux ans, et elle s'est terminée par un jugement qu'a rendu le ministre de la marine, et qui condamne le révérend Père à payer au plaignant 140,000 francs de dommages et intérêts.

VARIÉTÉS

L'EGLISE D'ABYSSINIE.

Sous ce titre, un ami des missions, M. le pasteur Saigey, a publié, dans l'*Ami Chrétien des Familles*, un article qu'on nous saura gré de reproduire ici et que voici. Une autre fois, nous pourrons, en puisant à une source différente, donner d'intéressants détails sur les croyances et les mœurs des Falaschas, c'est-à-dire de ces Juifs abyssins dont la religion

a déteint comme on va le voir, sur celle des chrétiens du même pays. Laissons aujourd'hui parler M. Saigey :

« L'Abyssinie, ce pays au Sud de l'Egypte, peu connu encore, malgré les missionnaires, malgré la récente expédition anglaise, a une Eglise chrétienne nationale, dont l'origine doit remonter à une antiquité très-reculée, mais qui est tout entachée de traditions juives et de singulières coutumes. Les quelques détails que nous allons donner montreront combien il est nécessaire de faire pénétrer la vérité de l'Evangile dans l'esprit de ce peuple, auquel le christianisme dut jadis un de ses premiers convertis, le ministre de la reine Candace d'Ethiopie.

« Entrons dans une église abyssine le samedi soir ; car ici, comme pour les Juifs, en souvenir du récit de la création, le jour commence avec le coucher du soleil ; il en résulte que non-seulement le dimanche chrétien est férié, mais encore une partie de l'ancien sabbat. Les fidèles, que nous voyons arriver pour assister au service divin et participer à la communion, déposent leurs sandales à la porte de la cour ; ils entrent pieds nus à l'église, pour marquer leur respect pour ce saint lieu, à l'exemple de Moïse en Horeb et d'après la coutume générale de l'Orient. L'église est ronde ; elle a trois divisions, le parvis, le lieu saint, séparé, comme chez les Grecs, par une cloison percée de portes, le lieu tout-saint, où se trouve une table qui supporte une petite caisse carrée. Cette caisse, ordinairement de bois, renferme un parchemin, qui porte le nom du saint patron ; elle s'appelle le Jabot et représente l'arche de l'alliance d'Israël, qui, d'après la croyance populaire, a été apportée à Axum, la capitale religieuse du pays, par Ménilek, le soi-disant fils de Salomon et de la reine de Saba. Sur le couvercle de cette caisse sont placés un calice et une patène pour le pain de la communion. Aux grands jours de fête, elle est solennellement portée en procession, et le peuple se met à genoux sur son passage.

« Cependant le service commence. La lecture des passages

de l'Ecriture se fait d'abord en éthiopien, langue que personne ne comprend plus, puis en arabe ; les fidèles sont debout; de temps à autre ils se prosternent jusqu'à terre ; dans l'intervalle, ils s'appuient sur des espèces de crosses recourbées qu'ils ont apportées avec eux. Mais parmi les assistants il y en a qui veulent communier. La sainte-cène ne se donne qu'avant le lever du soleil, les jours de jeûne exceptés, où elle se distribue à trois heures après-midi. On passe donc la nuit à l'église; les hommes s'étendent à terre, en s'enroulant dans le cuir qui leur sert de couche; les femmes en font autant dans un lieu à part et fermé.

« On se relève la nuit pour assister au service; enfin le moment de la communion est arrivé. Le pain a été préparé par les prêtres avec de la pure farine de froment, levé et cuit dans un four attenant à l'église, dont aucune femme et aucun visiteur importun n'ont dû s'approcher; c'est un grand gâteau rond, du poids d'une livre, sur lequel est tracé une croix en forme de X; dans la semaine sainte seulement on emploie du pain azyme et non levé. Le vin a aussi été préparé par les soins des prêtres dans l'enceinte consacrée ; des raisins à moitié secs ont été plongés pendant dix jours dans de l'eau pour gonfler; puis ils ont été séchés et pressés. Les prêtres communient les premiers, d'abord avec le pain, puis avec le vin. Alors on rompt le pain, on en met les morceaux dans le vin, et le prêtre en donne un peu sur une cuiller aux communiants ; puis il lave le calice et la patène, avale l'eau qui a servi à cet usage, et de ses mains mouillées asperge ceux qui viennent se presser autour de lui.

« A la porte de l'église, un prêtre remet à chacun de ceux qui sortent une hostie non consacrée. Souvent la Cène est suivie d'agapes ou repas fraternels, dans lesquels on mange du pain et l'on boit de l'hydromel.

« Mais voici un baptême. Le huitième jour après sa naissance, le petit garçon reçoit son nom, avec le signe de l'alliance juive; le 40e jour on le baptise. Une fille ne l'est que

le 80° jour. Après la cérémonie, suivie immédiatement, comme dans toute l'Eglise d'Orient, de l'admission de l'enfant à la sainte-cène, le prêtre prend un cordon tressé de soie bleue, de cinq pieds de long, le plonge dans l'huile sainte et le lie au cou de l'enfant, pour le distinguer du Juif et du Mahométan; on le porte toute la vie.

« Dans la vie ordinaire, l'Abyssin est lié par toutes sortes de prescriptions rituelles. Il lui est défendu de s'asseoir à table avec un Juif, un Mahométan ou même un Chrétien d'une autre Eglise, a moins que ce ne soit un Juif converti; s'il a donné à manger à un étranger, il doit briser ou laver avec le plus grand soin les vases qu'il a employés. Les animaux de la chair desquels il se nourrit, doivent être tués suivant un certain rite, sous l'invocation de la très-sainte Trinité; la chair du porc, du lièvre, de tout oiseau d'eau, les œufs des oiseaux sauvages et des oiseaux de mer lui sont interdits. Les jeûnes sont nombreux; en outre du mercredi et du vendredi de chaque semaine, il doit jeûner pendant cinquante-cinq jours avant Pâques: pour les Apôtres, après le dimanche de la Trinité, pour Marie, du 1er au 15 août, pendant l'Avent. Ces jours-là, tout travail est suspendu, même, dans l'intérieur de la maison, le travail domestique; après trois heures seulement de l'après-midi, on peut prendre une légère collation; le repas proprement dit ne peut avoir lieu qu'après minuit; viande, œufs, beurre et lait sont défendus.

« L'Eglise abyssine célèbre, tous les mois, la fête de la Nativité de Jésus et celle de l'archange Saint-Michel; elle a par an 32 fêtes de Marie, et au nombre des saints qu'elle révère, le croirait-on? elle a Pilate, parce que, en se lavant les mains sur son tribunal, il dit au peuple, en lui montrant Jésus : « Je suis innocent du sang de ce juste. » Comme pour l'Eglise russe, la plus grande fête est celle de l'Epiphanie, en commémoration du baptême de Jésus au Jourdain. Ce jour-là, le peuple se précipite en masse dans les fleuves et rivières que le prêtre a bénis; les chefs se contentent de se laver les mains et le visage.

« La polygamie est tolérée, mais elle est un obstacle à la participation à la sainte Cène ; celui qui a été marié trois fois ne peut plus se remarier s'il devient veuf. Le prêtre doit être marié avant son ordination ; s'il perd sa femme, il entre au couvent. Les dignitaires ecclésiastiques sont voués au célibat, car ils ne sont choisis que parmi les moines ; c'est du reste ce qui a lieu dans toute l'Eglise orientale.

« Quand un Abyssin tombe malade, on sacrifie un animal et l'on traîne par trois fois la victime autour de son lit ; c'est évidemment un souvenir de judaïsme et un témoignage, dont ce peuple n'a plus conscience, à l'appuî de la parole de nos saints livres, que « sans effusion de sang il n'y a point de rémission des péchés, » (Hébr. IX. 22). Les morts sont étroitement serrés dans une étoffe de coton, puis recouverts de la peau qui leur servait de couche; les funérailles sont accompagnées de longues lamentations.

« Ce peuple doit-il rester daus cet état de demi-lumière, de demi-vérité? N'est-ce pas pour nous, chrétiens évangéliques, un impérieux devoir de l'amener à la vraie connaissance de Jésus? Veuille le Seigneur inspirer à beaucoup de travailler au salut de l'Abyssinie! Prions-le pour elle, afin que la semence jadis jetée par Philippe, lève enfin dans ce malheureux pays, en proie, depuis des siècles, à d'épouvantables guerres civiles, et pour qu'il échappe ainsi à la malédiction qui le frappe!

NOUVELLES RÉCENTES

DÉCÈS DU CHEF MOSHESH.

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons par un journal du Cap que Moshesh est mort le 11 mars. Les missionnaires n'ayant pas encore écrit, nous n'avons aucun

détail. Nous savons seulement que nos frères devaient ouvrir leurs conférences à Thaba-Bossiou, le 12, et que toutes les Eglises avaient été convoquées pour assister au baptême du chef.

UN ACTE DE LIBÉRALITÉ.

La Société des missions de Londres vient de recevoir un de ces encouragements sur lesquels une institution ne saurait compter, mais qui, lorsqu'ils arrivent, lui montre qu'elle a raison d'avoir confiance en Dieu et en ses amis. Un membre du parlement anglais, l'honorable Crossley, guéri d'une maladie grave qui l'avait forcé d'aller chercher quelque temps en Orient un climat plus chaud que celui d'Angleterre, a signalé son retour dans son pays et à la santé, par deux actes de splendide libéralité. Il a donné 20,000 livres sterling (un demi-million de francs) à la Société des missions de Londres, et 10,000 livres sterling à la Caisse de retraites en faveur des pasteurs âgés ou infirmes des Eglises congrégationalistes d'Angleterre, auxquelles il appartient.

Sept cent cinquante mille francs donnés en un jour pour des œuvres pieuses. Citer de pareils exemples et dire ensuite : « Allez et faites de même, provoquerait sans doute le sourire. Les trésors d'où peuvent s'échapper de si riches effluves de reconnaissance chrétienne ne sont départis qu'à un bien petit nombre de chrétiens. Mais on peut être riche sans posséder des millions, et chacun sait ce que la pite de la veuve valait aux yeux de Celui qui la vit déposer dans le tronc du temple. »

Que les amis des œuvres pieuses s'appliquent à méditer de tels exemples.

Eugène Casalis, directeur.

Typ. Ch. Marechal, passage des Petites-Ecuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Mort du missionnaire Prosper Lemue.

Nous ne le savions malade que depuis deux ou trois semaines et voilà que nous apprenons sa mort !

Le premier protestant français qui se soit levé à l'appel de la Société des Missions Évangéliques de Paris, lorsque nos Églises se décidèrent à envoyer l'Évangile aux païens, le pasteur d'élite auquel ses collègues regardaient comme à un modèle, l'homme qui, par la rare distinction de ses manières, ses connaissances variées, sa piété patriarcale, son extrême bonté, sa grande humilité, était devenu, au sud de l'Afrique, l'objet d'un respect et d'un amour universels, Prosper Lemue s'en est allé dans son repos, le 12 Mars, après quarante ans de ministère.

Nous sommes trop ému pour rappeler, en ce moment, ce qu'a été sa vie. Un missionnaire à été chargé de nous en raconter les dernières scènes. Sa lettre ne nous est pas encore parvenue, mais nous avons sous les yeux celle par laquelle Madame Lemue a rempli le même devoir auprès de la famille de son mari. On nous autorise à la publier et nous le faisons avec d'autant plus d'empressement que la douceur de la chère veuve ne lui permettra probablement pas de reprendre la plume à notre intention.

« Depuis longtemps la santé de mon bien-aimé mari allait en déclinant et ses forces diminuaient de jour en jour. Son

estomac ne pouvait plus supporter d'aliments. Il continuait cependant d'exercer son ministère d'amour. La dernière fois qu'il essaya de monter en chaire, le 13 février, il ne put pas achever son sermon. Son mal, qui était une gastrite chronique, a fini sous la forme d'un cancer dans l'estomac. Notre ami, M. Lautré, lui a prodigué ses soins, et, vers la fin, nous avons prié notre cher M. Casalis de se rendre aussi auprès de nous, ce qu'il a fait avec beaucoup d'empressement. Hélas ! ils virent bientôt que le mal était incurable. Mon bien-aimé mari désirait extrêmement revoir encore une fois avant de mourir son ancien collègue M. Rolland père, dont la santé est très faible. Il croyait d'ailleurs qu'un petit voyage en wagon le soulagerait. Nous quittâmes donc Carmel le 2 de ce mois (mars), accompagnés de M. Casalis. Esther, notre fille aînée, était avec nous.

« Arrivés à Smithfield, chez nos enfants Sheuermann, mon cher mari ne semblait pas dans un état alarmant. M. Casalis prit les devants, espérant nous revoir bientôt à Hermon. Mais, le surlendemain, le mal fit des progrès si rapides que nous vîmes clairement que nous devions renoncer à poursuivre notre voyage.

« Rien ne fut négligé pour adoucir les souffrances de notre bien-aimé malade. Nos enfants rivalisaient d'affection et de soins. M. Lautré était à chaque instant auprès de lui. Mais le Seigneur lui a accordé une grande mesure de patience. Il disait avec calme : « Je n'ai ni grande joie, ni grande tristesse ; je m'en remets au Seigneur. » Nous lisions souvent ensemble quelques portions des saintes Écritures. Nous priions ; il aimait que je lui répétasse les promesses de Dieu, des versets appropriés à son état.

« Voyant son départ approcher, *il donna ordre touchant ses os*, demandant d'être enterré à Carmel, près des cyprès qu'il avait plantés lui-même dans un endroit choisi pour sépulture de famille.

« Le matin de sa mort, je lui demandai s'il croyait approcher de la vallée de l'ombre de la mort. — *J'y suis*, me répondit-il. Comme je lui répétais des passages de la Bible, je pris celui-ci : « *Seigneur, laisse maintenant ton serviteur aller en paix;* il ajouta solennellement et distinctement : « *car mes yeux ont vu ton salut* ! » Ce sont ses dernières paroles. Il ne répondit plus après cela que par *amen* ou *oui* aux versets que je lui citai. Son agonie fut courte, mais quel moment déchirant !

« Le Seigneur m'a soutenue, et m'a entourée d'amis. Mes enfants étaient tous réunis autour de leur vénéré père. Sa figure était calme, belle ; ses cheveux blancs, sa barbe blanche lui donnaient je ne sais quel éclat, quelque chose au dessus de ce monde ; il me semblait voir un ange.

« Dès que le cercueil a été prêt, nous avons repris le chemin de Carmel. La nature s'accordait avec les émotions de nos cœurs ; il tombait une forte pluie. Lundi, 14 de ce mois, à midi, nous avons déposé les restes mortels de notre bien-aimé sous les cyprès. M. Lautré, M. Roux, le pasteur de l'Église réformée hollandaise de Smithfield, M. Bell, ministre anglican, prirent part au service funèbre. Nos frères du Lessouto n'ont pas pu s'y rendre à temps. Ils étaient réunis à Thaba-Bossiou. Tous les habitants de la station pleuraient un père. Il a été porté en terre par huit de ses paroissiens, membres de l'Église. Beaucoup d'Anglais et de fermiers hollandais des environs ont voulu honorer sa mémoire. Il y avait quatorze voitures et un grand nombre de gens venus à cheval. Mes enfants, mes gendres ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour adoucir l'amertume de ma coupe.

« Me voici donc veuve ! Il y a eu, ce mois-ci, trente-sept ans que nous nous sommes rencontrés à Port-Élisabeth. Je bénis le Seigneur d'avoir été la compagne de son fidèle serviteur et je lui demande de nous réunir bientôt là où il n'y aura plus de séparation.

« Puisse mon corps reposer près du sien, et mon âme être unie à la sienne autour du trône de l'Agneau !

« E. Lemue. (1) »



Confirmation de la mort de Moshesh.

Nous savons maintenant par quelques lignes de M. Jousse, que le souverain des Bassoutos est décédé. Notre frère de Thaba-Bossiou était tellement brisé par la fatigue et la douleur qu'il n'a pu donner de détails. Mais Moshesh s'en est allé en paix. Il est mort le 11 mars et M. Lemue le 12. Quelle heureuse rencontre à la porte du ciel, pour ces deux âmes !

PARIS

Assemblée générale de la Société

La Société des Missions Évangéliques de Paris a eu son assemblée annuelle, le jeudi, 12 mai, dans le temple de la Rédemption.

L'assistance était fort nombreuse, et, par son attention soutenue jusqu'à une heure assez avancée, elle a prouvé que l'œuvre des missions excite encore parmi nous le plus vif intérêt.

C'est ce que le président a fait remarquer dès l'entrée de son discours. Il en a rendu grâce à Dieu, qui, en bénissant notre œuvre et lui faisant porter les fruits les plus salutaires, lui assure par là des sympathies de plus en plus profondes. — La présence de notre vénéré frère M. Daumas et du chef Tsékélo, la nouvelle de la mort du souverain des Bassoutos et le souvenir encore récent de celle de Mme Fanny Casalis

(1) Peut-être tous nos lecteurs ne savent-ils pas que Mme Lemue est la fille de feu M. Colani, pasteur à Lemé et la sœur de Mme Daumas.

ont inspiré à M. le comte Delaborde des paroles qui ont remué tous les cœurs. Il a clos son allocution par quelques mots pleins d'élévation sur la notion du *devoir* qui, de nos jours, est trop souvent effacée par celle des *droits.*

Le rapporteur, M. Casalis, a d'abord fait remarquer combien le spectacle que présentent les divers champs de mission est propre à raffermir notre foi et à soulager nos cœurs dans ces temps pleins de péril pour la piété.

La doctrine de la croix, de plus en plus repoussée ou défigurée parmi nous, manifeste partout, au delà des mers, sa puissance irrésistible en reproduisant les merveilles des temps apostoliques. A Madagascar, l'Évangile a lutté corps à corps, sans aucun secours humain, avec le paganisme et l'a terrassé. La Bible et le sang des martyrs ont tout fait. Les Papous, auxquels M. Renan trouvait difficile de reconnaître une âme immortelle, deviennent, sous les soins de quelques frères Moraves, des hommes tout aussi dignes que nous d'habiter la terre et ayant tout aussi bonne chance d'habiter un jour le ciel.

La puissance de l'Évangile pour consoler et régénérer les âmes ne s'était jamais manifestée dans le Lessouto comme elle l'a fait cette année, malgré l'état encore bien critique du pays.

Avant de fournir la preuve de cette assertion, le rapporteur a rappelé le douloureux échec que M. Daumas et les amis de notre mission ont subi en Angleterre. On n'a pas nié la justice de leurs réclamations, cela n'était pas possible; mais le cabinet actuel ne veut pas se départir du système qu'il a adopté, celui d'une abstention presque absolue vis-à-vis de celles de ses colonies qui ont été dotées d'un parlement. Il semblerait que puisqu'on s'était décidé à intervenir, il eût fallu le faire efficacement et surtout avec loyauté. Mais on n'a voulu que rétablir, tant bien que mal, la paix, et c'est à la partie considérée, en ce moment, comme la moins inquiétante que l'on a imposé presque toutes les concessions. Faire autre-

ment c'eût été s'exposer à des résistances dont on eût, sans doute, facilement triomphé, mais qui eussent accru les embarras et les dépenses auxquels l'Angleterre veut se soustraire en ce qui concerne le Cap lui-même. Dans ce moment, on lui retire jusqu'au dernier des soldats qui le protégeaient et qui pouvaient au besoin l'aider à se montrer juste.

Deux considérations aggravent considérablement la douleur que nous font éprouver les pertes de notre mission. La première, c'est que les gens devant lesquels on oblige les indigènes à se retirer avaient déjà des terres trop étendues pour qu'ils pussent les exploiter convenablement. Celles dont on leur assure la possession définitive ne leur serviront que pour relever leurs finances et grossir leur nombre. C'est une nouvelle curée qu'ils offrent, moyennant rétribution, à des émigrants de toute nationalité. La seconde, c'est qu'au fond, ils sont eux-mêmes bien loin de croire que leurs adversaires méritassent l'odieuse réputation qu'ils ont essayé de leur faire. De quelques réserves qu'il soit accompagné, qu'il est significatif l'aveu suivant que contenait, dans son numéro du 17 février, *l'Ami de l'Etat-Libre*, le plus accrédité de leurs journaux :

« Si par des règles et des restrictions convenables, on amène les Bassoutos à observer au moins quelques-unes des règles les plus importantes de la société civilisée, ces Bassoutos feront honneur à la politique du gouvernement anglais. *Il n'y a pas au Sud de l'Afrique une tribu naturellement aussi industrieuse, aussi honnête, aussi paisible, que celle des Bassoutos. Avant la guerre, la quantité de froment, de maïs, de millet que cette tribu produisait était vraiment incroyable!* »

Après avoir exprimé le désir de n'avoir plus à s'occuper de ces questions douloureuses, le rapporteur rappelle que le Seigneur règne et qu'après tout, lui seul décide définitivement du sort des nations. Il prendra soin de celles qu'il régénère par son Évangile.

Il poursuit son œuvre de grâce parmi les Bassoutos.

Les missionnaires auxquels il a été le plus difficile de rentrer dans leurs foyers voient leurs troupeaux se reformer rapidement.

M. Rolland fils a déjà, dans la station si longtemps déserte de *Hermon*, 130 communiants, autant de catéchumènes, 450 auditeurs réguliers dans la localité même et de 200 à 250 dans deux annexes, enfin 270 écoliers, tant enfants qu'adultes.

M. Germond faisait dernièrement la dédicace d'un temple à *Thabana-Moréna*.

M. Maeder, longtemps retenu dans le lieu de son exil par l'état de la santé de sa femme, allait reprendre la direction du poste de *Siloé*.

M. Coillard a pu se replacer à la tête de son troupeau de *Léribé* et recommencer ses travaux dans un populeux district.

En joignant à ces stations *Morija*, où l'œuvre a été reprise depuis longtemps, *Béthesda*, où elle a été à peine interrompue, *Thaba-Bossiou* et *Bérée*, qu'on n'avait pas réussi à nous enlever, et *Masitisi*, qui a été fondé pendant la guerre, il se trouve que nous avons encore dans le Lessouto *neuf* grands centres missionnaires où les ouvriers sont en pleine activité.

Partout, les conversions sont fort nombreuses; il s'en opère presque tous les jours.

Le goût de la lecture s'étend de plus en plus et se propage même là où il n'y a pas de maîtres d'école.

Cinq caisses de Nouveaux Testaments sessoutos, imprimés à Paris, ont été immédiatement vendues. On en attendait d'autres avec impatience.

Le journal religieux et d'enseignement général, *la Petite lumière du Lessouto*, est toujours plus apprécié.

L'École normale de Morija, momentanément fermée à cause de la fièvre typhoïde, a rappelé ses élèves. Ils sont au nombre de vingt.

Les catéchistes chargés d'importantes annexes sont en pleine activité et leur nombre s'accroît. On n'a eu, jusqu'à ce jour, qu'à se louer de leur conduite et de leur zèle.

Les défections sont extrêmement rares dans les Églises. On y voit rentrer, au contraire, des gens qui, à une certaine époque, les avaient extrêmement affligées en se détournant de la voie du salut.

Ici, le rapporteur en est venu aux faits émouvants relatifs à la conversion des chefs Moshesh et Moletsané. La nouvelle de la mort du premier n'a pas encore été confirmée par des lettres, mais il n'y a que trop lieu de croire à ce que portaient les dépêches reçues par les journalistes du Cap.

Parlant au nom du Comité, M. Casalis a offert des condoléances au fils de Moshesh, présent à la séance, et il les a fait suivre de ces paroles : « Laissez-nous vous supplier de donner, vous aussi, votre âme tout entière au même Sauveur. Vous nous avez montré à quel point les doctrines chrétiennes ont éclairé votre intelligence, fécondé votre pensée, saisi votre imagination, parlé à votre cœur, soumettez-leur définitivement votre vie. »

La mission du Sénégal a été reprise pour des raisons qui ne permettaient pas au Comité d'hésiter. Nous ne les rappellerons pas ici, vu qu'elles ont déjà été soumises avec étendue aux lecteurs du *Journal des Missions*.

MM. Andrault, Villéger et Preen n'ont eu jusqu'ici que des encouragements.

Ils ont été parfaitement accueillis par les autorités de la colonie.

Ne faisant que d'arriver, ils ne peuvent guère parler encore que de leurs désirs et de leurs espérances. Cependant, ils ont déjà établi des services religieux en langue française pour des coreligionnaires jusqu'ici privés de tout secours religieux et ils se sont mis en rapport avec la population indigène. Elle paraît apprécier l'affection qu'ils lui témoignent. Les enfants viennent avec empressement voir les beaux livres remplis

d'images avec lesquels on se propose de les enseigner.

M. Andrault est allé à Sédhiou voir ce qu'il convient de faire des petits immeubles que la Société y possède.

L'œuvre de Taïti est en souffrance, mais le Comité la continue, soutenu par le sentiment de profonde commisération qui l'a conduit dans cette île lointaine.

Les difficultés proviennent surtout de la faiblesse du personnel missionnaire.

La propagande romaine qui a autant d'hommes et d'argent qu'elle en veut, à sa disposition, fait des efforts inouïs pour attirer à elle la génération naissante. On s'efforce de lui faire croire qu'elle n'obtiendra réellement la protection de l'administration française et qu'elle n'aura part aux emplois que si elle a passé par les écoles catholiques. Les nôtres en ont beaucoup souffert. Il faudrait pouvoir lutter plus énergiquement et sur un plus grand nombre de lieux à la fois, avec les frères de Ploërmel, les sœurs de Saint-Joseph.

Des maladies interrompent nos ouvriers. M. Viénot dut, il y a dix-huit mois, faire faire à sa femme un voyage sans lequel elle eût succombé à un mal invétéré. M. Atger, après avoir été deux fois aux portes de la mort, et avoir longtemps résisté aux instances des médecins, se voit obligé de céder. Il va revenir en France dans le courant de cette année.

Pour combler le vide qu'il va faire, le Comité a envoyé à Taïti M. et Mme Brun et a ajouté aux attributions de M. Viénot celles que confère l'imposition des mains. Ce frère va repartir dans quelques jours. Que tous les amis des Églises de Taïti demandent au Seigneur de le reconduire en toute sûreté auprès d'elles et de sa famille, et de le bénir abondamment ! Il reste spécialement chargé du soin des écoles, mais il aura la collaboration de M. Brun pour cette partie de l'œuvre, qui requiert les efforts les plus soutenus.

M. Vernier continuera à diriger les intéressants troupeaux de Mooréa.

Si les écoles ont subi de sérieux échecs, il est rassurant de voir que la population adulte reste presque universellement fidèle à la religion évangélique. Le grand danger pour elle est dans l'affaissement de la moralité produit par les exemples et les tentations que chacun connaît. Mais, grâce à l'intervention de la Société des missions de Paris, la discipline se maintient encore. Malgré d'affligeants scandales et des défections partielles, les Églises de Taïti ont recruté, pendant les deux dernières années, 509 nouveaux communiants.

Par le départ de MM. Brun, Villéger et Preen, la Maison des missions se trouve réduite à un seul élève français, mais un autre va se joindre à lui, et un troisième se présente. Un jeune missionnaire, né à l'Ile Maurice, M. Anderson, après avoir fait ses études théologiques en Angleterre, est venu se former dans notre Institut à la prédication en langue française. Les élèves sénégalais continuent par leurs dispositions et leurs progrès à justifier l'espoir que l'on pourra avoir en eux des ouvriers utiles.

Il devient de plus en plus urgent de provoquer des vocations missionnaires par nos prières et nos appels.

Nous touchons au moment où des vides vont se produire dans les rangs des serviteurs de Christ qui ont été, jusqu'à ce jour, à la brèche. On vient d'apprendre que les forces de M. Rolland père déclinent rapidement. Ses jours pourront se prolonger, mais tout porte à croire que ses travaux sont arrivés à leur terme. M. Lemue est gravement indisposé et l'on a de vives craintes pour sa vie (1). M. E. Gosselin se plaint de diverses infirmités. M. Ellenberger n'est pas encore remis de la maladie qui a failli le forcer à interrompre indéfiniment ses travaux. M. Cochet se voit, vis-à-vis de sa nombreuse famille, dans une position qui lui a fait penser qu'il ne pouvait consciencieusement éluder la nécessité de revenir en Europe. Il arrivera très prochainement parmi nous.

---

(1) La nouvelle de la mort de M. Lemue n'était pas encore arrivée le jour de l'assemblée. (*Note des Réd.*).

Mais ce n'est pas seulement le besoin d'ouvriers qui se fait sentir ; on peut dire, d'une manière générale, que la Société tout entière réclame de nouvelles garanties de stabilité et de développement. Grâce à la bonté de Dieu, à la sollicitude des âmes pieuses et au zèle de plusieurs pasteurs, elle a pu jusqu'ici poursuivre son œuvre ; mais elle le fait, depuis quelque temps, d'une manière insuffisante et laborieuse. Ce n'est pas que l'intérêt diminue ; il y a lieu de croire au contraire qu'il s'est accru. Le Comité pense qu'il faudrait seulement que les rapports avec les soutiens de l'œuvre devinssent plus directs, plus réguliers, plus intimes. Petit à petit, les anciens Comités-auxiliaires avec lesquels on correspondait officiellement, ont disparu. Il ne reste plus comme moyen d'éveiller l'intérêt et de s'assurer l'appui nécessaire, que le *Journal des Missions* et des appels forcément très-brefs, qui souvent ne sont pas lus. Par leur activité propre, les corps auxiliaires développeraient autour d'eux l'esprit missionnaire ; ils encourageraient les vocations naissantes, ils en surveilleraient le développement. S'il y avait des doutes, des hésitations dans l'esprit des donateurs, ils en informeraient la direction centrale, qui leur donnerait toutes les explications désirables et serait heureux de recevoir en échange communication de leurs idées et de leurs désirs.

Cette question d'organisation occupe très sérieusement le Comité. Il se propose de la soumettre le plus tôt possible à la considération des amis de l'œuvre.

Après la lecture du rapport général, M. le comte R. de Pourtalès, trésorier de la Société, a rendu compte de l'état de la caisse. Les recettes générales, pendant l'exercice de 1869 à 1870, ont été de 214,890 fr. 70 c. Les dépenses se sont montées à 242,444 fr. 85 c. La balance en excédant de dépenses a donc été de 27,554 fr. 15 c. En ajoutant à ce déficit celui de l'exercice précédent, qui était de 13,556 fr. 85 c. on arrive à un déficit total de 41,111 fr. Des explications, données par le trésorier et que l'on verra au rapport, ont no-

tablement atténué l'impression que laisse cet énoncé sommaire. — M. le pasteur GrandPierre dépose sur le bureau le rapport du Comité auxiliaire des Dames, et rend un hommage bien mérité au zèle de ces bienfaitrices de l'œuvre.

On a entendu après cela, avec le plus vif intérêt, des discours de M. le pasteur Sohier de Bolbec, de MM. Daumas, Viénot et du chef Tsékélo. Nous en réservons l'analyse pour le rapport. Nos frères de Mékuatling et de Taïti ont principalement parlé de leur prochain départ et se sont recommandés aux sympathies de l'Assemblée.

Deux ferventes prières, prononcées, la première par M. le pasteur Arbousset, et la seconde par M. le pasteur Berthe, de Troyes, ont fidèlement reproduit les sentiments et les désirs de l'assemblée.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ANGLETERRE.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE L'ÉGLISE ÉTABLIE.

Le soixante et onzième anniversaire de cette puissante institution a été célébré le 2 mai, dans la vaste salle d'Exeter-Hall, que remplissait, comme toujours, une foule immense. Le comte Chichester, président de la Société, occupait le fauteuil.

Le premier fait signalé par le secrétaire rapporteur a été un déficit d'environ 15,000 livres sterling dans la caisse de l'œuvre, provenant, non pas d'une diminution dans les dons ordinaires, mais de l'absence des dons exceptionnels ou legs sur lesquels le Comité est habitué à compter. Cette communication afflige les amis de l'œuvre, mais, avant la fin de la séance, une lettre de l'un d'eux, qui n'a pu s'y rendre,

M. T.-G. Fox, les rassure. Ce chrétien annonce qu'il se charge pour son compte d'un quarantième de la dette, à condition que trente-neuf personnes se décident promptement au même sacrifice, de telle sorte que la marche de l'œuvre n'en soit pas un instant entravée.

Les recettes de l'année se sont élevées à 141,828 livres (3,545,600 fr.), et les dépenses à 157,247 liv. (3,931,175 fr.).

La Société compte dans ses nombreux champs d'activité, 203 missionnaires consacrés, européens, 114 missionnaires indigènes aussi consacrés, et environ 1,700 indigènes non consacrés, c'est-à-dire plus de 2,000 ouvriers, non compris les femmes de ses missionnaires et d'autres dames employées à divers titres.

Depuis quelques années, la Société s'est retirée de 77 de ses anciennes stations, non pas pour cause d'insuccès ou de lassitude, mais parce qu'elles ont été rattachées à des diocèses coloniaux, ou parce que, comme à Sierra-Leone, elles se sont affermies au point de pouvoir se suffire à elles-mêmes. Les Eglises de Sierra-Leone comptent aujourd'hui dix missionnaires indigènes, 4,356 communiants, et, dans leurs écoles, près de 13,000 élèves. En 1863, elles ont collecté dans leur sein environ 800 livres sterling, non compris ce qu'elles ont donné pour l'extension du règne de Dieu en dehors d'elles.

Les nouvelles reçues de toutes parts, pendant le dernier exercice, ont été généralement très satisfaisantes.

La mission du Yoruba, si cruellement éprouvée il y a trois ou quatre ans, s'est maintenue, grâce au zèle et à la fidélité des missionnaires indigènes. A Lagos, elle a même pris des développements qui font de cette ville de la côte un centre précieux d'activité chrétienne.

La mission du Niger, qu'a fondée et que dirige l'évêque noir Samuel Adjaï Crowther, paraît avoir passé l'ère des grands obstacles. Les nombreux chefs de ces contrées, qui avaient vu avec défiance l'arrivée du christianisme, sont revenus de leurs préventions, et plusieurs d'entre eux se décident à l'ap-

puyer ouvertement. La station d'Onitscha a vu, cette année, s'élever une chapelle qui peut contenir au delà de trois cents personnes, et dans laquelle trois indigènes ont été solennellement consacrés au saint ministère. Cette mission occupe, à côté de son digne évêque, une vingtaine d'agents indigènes dont cinq ont reçu l'imposition des mains.

Les immenses multitudes de l'Inde et de la Chine sont évangélisées par les agents de la Société sur une échelle qui va toujours en s'élargissant, avec des résultats très divers sans doute, mais dont l'ensemble justifie bien cette promesse du Christ qu'il sera jusqu'à la fin du monde avec ceux qui se consacrent à l'extension de son règne. On signale particulièrement, dans le premier de ces pays, un remarquable développement de vie religieuse dans beaucoup d'Eglises indigènes, des progrès non moins sensibles en matière d'éducation, et toujours plus de facilités accordées aux femmes des missionnaires pour faire pénétrer dans les Zénanas les lumières de la civilisation, les premières notions de cet Evangile, auquel des milliers de femmes indoues paraissaient destinées, par les usages de leur pays, à rester encore longtemps étrangères.

Les possessions britanniques de l'Amérique du Nord continuent à offrir, au point de vue missionnaire, un aspect sur lequel le regard du chrétien prend plaisir à s'arrêter. Un assez grand nombre d'Eglises indigènes sont en voie d'arriver bientôt à vivre de leur propre vie; le goût de l'instruction se répand et des œuvres nouvelles ont pu être entreprises. Un des effets les plus appréciables de la prédication de l'Evangile dans ces contrees est de faire cesser les habitudes errantes des Indiens, ou du moins d'en diminuer considérablement les inconvénients. La fondation, dans la Colombie britannique, de deux villages considérables presque entièrement composés de chrétiens et de chretiens vivants, est un des faits les plus encourageants qu'offre ce champ de travail,

L'un des orateurs qui ont pris la parole, et le plus ap-

plaudi peut-être, a été l'évêque nègre du Niger, le très-révérend Samuel Crowther.

C'est, de plus, ce représentant si distingué de la race noire qui, le soir du même jour, a présidé la seconde séance que, depuis l'année dernière, il a fallu organiser, dans la même salle d'Exeter-Hall, pour les nombreux amis de la Société que leurs occupations empêchaient d'assister à la séance du matin.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES.

Réunis aussi dans Exeter-Hall, le 12 mai, sous la présidence de M. James Sidebottom, de Manchester, les amis de cette Société ont entendu M. Mullens leur présenter, dans un rapport saissant d'intérêt, le tableau et les opérations de l'année. C'est surtout d'Afrique, de Madagascar, de la Polynésie, de l'Inde et de la Chine que sont arrivées les bonnes nouvelles. Partout, la bénédiction divine a reposé sur les œuvres de la Société. Quand ce rapport sera entre nos mains, nous espérons pouvoir justifier cette assertion par des extraits. Les détails donnés sur l'Inde et sur Madagascar ont été particulièrement réjouissants. Un fait relatif à ce dernier champ de travail a cependant troublé la joie des amis de l'œuvre. Il consiste en ce qu'une autre Société de missions anglaises, celle *pour la propagation de l'Evangile*, obéissant à des préoccupations ecclésiastiques qu'on lui a souvent reprochées, a provoqué la création d'un évêché anglican dans cette île. La Société de Londres voit dans ce projet un empiètement regrettable sur un terrain qu'elle a défriché, chacun sait au prix de quels sacrifices, et nous sommes heureux de dire qu'une autre Société anglicane, celle-là même dont nous venons de mentionner les travaux, s'est hautement associée aux regrets, et aux plaintes de la Société de Londres,

A la suite du rapport, plusieurs missionnaires, revenus d'Afrique, de l'Inde et de la Chine, ont donné sur les progrès de l'Evangile dans ces pays, des renseignements qui ont excité les plus vifs applaudissements. L'un d'eux, le révérend Stronach, qui travaille en Chine, depuis plus de 30 ans, a pu constater que dans la ville d'Amoy et ses environs, les Eglises fondéés par trois Sociétés de missions comptent ensemble au delà de 1,200 membres effectifs.

La situation financière de la Société est satisfaisante. Elle a reçu, l'année dernière, plusieurs legs s'élevant ensemble à plus de 30,000 francs, et l'on sait qu'un membre du Parlement, sir Francis Crossley, reconnaissant d'une grâce signalée qu'il a reçue du Seigneur, a donné à la Société 20,000 liv. sterling (500,000 fr.), dont les revenus devront être employés à favoriser le développement des œuvres.

Les recettes de l'année s'étaient élevées, (non compris ce dernier don), à la somme de 104,670 liv. (2,616,750 fr) et les dépenses à 102,892 liv. (2,572,200 fr), de sorte que c'est avec environ 45,000 fr. en caisse que la Société est entrée dans son nouvel exercice. Cet état de choses ne satisfait cependant le Comité qu'à demi. Il estime que ses amis d'Angleterre devraient et pourraient accroître annuellement leurs dons d'au moins un million de francs.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS WESLEYENNES.

L'assemblée générale de cette institution, tenue dans le même moment que la précédente, n'a pas offert moins d'intérèt et de vie. Un membre du Parlement, qui n'appartient point au méthodisme, mais qui aime toutes les œuvres chrétiennes, l'honorable William Shepherd Allen, la présidait.

C'est aussi par millions que la Société wesleyenne compte ses revenus annuels. Ses recettes s'étaient élevées à

3,643,756 fr., et ses dépenses à peu près au même chiffre, mais une ancienne dette de près d'un demi million de francs pesait sur l'œuvre. On a pu annoncer que deux amis de la Société, M. Heald et sa sœur, ont donné chacun 25,000 francs pour contribuer à décharger la Société de cette dette.

La séance, sur laquelle nous n'avons encore que peu de détails, paraît avoir été très animée. On y a entendu plusieurs missionnaires et d'autres orateurs éloquents. Elle a été suivie d'une collecte qui n'a pas produit moins de 5,000 fr.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE BRITANNIQUE ET ÉTRANGÈRE.

Cette reine des Sociétés religieuses du protestantisme a reçu l'année dernière la somme de 4,556,632 fr., et en a dépensé 4,436,902. Le chiffre des exemplaires des livres saints qu'elle a mis en circulation a dépassé deux millions. Nous consignons ces résultats, parce que, comme toujours, l'œuvre des Missions tient une grande place dans les travaux de la Société. L'Inde, la Chine, l'Océanie, Madagascar, l'Amérique du nord etc., ont reçu d'elles des volumes sortis de ses presses ou des allocations destinées à favoriser l'impression et la distribution des saintes Écritures parmi les idolâtres.

LONDRES.

TRAVAUX ÉVANGÉLIQUES PARMI LES GIPSIES.

Les Bohémiens, cette race mystérieuse qu'on rencontre dans tant de pays, isolée encore du reste de la population et rebelle à certains attraits de la civilisation moderne, ne sont pas ordinairement comptés parmi les païens dont s'occupent les Sociétés de missions étrangères. Mais sont-ils, pour cela

chrétiens? Quelle que soit l'obscurité qui plane sur leurs croyances religieuses réelles, on peut hardiment répondre qu'ils vivent encore en dehors du christianisme, de sorte que les efforts tentés en vue de les amener à Christ ont leur place légitime dans nos pages. C'est tout ce que nous avons besoin de dire pour justifier les détails qu'on va lire.

La Société des missions intérieures de Londres, connue sous le nom de *City Mission*, a compris, depuis longtemps déjà, le devoir de s'occuper des *Gipsies* (c'est le nom sous lequel en Angleterre on désigne les bohémiens) et voici, d'après la *Semaine religieuse*, l'aspect que présente actuellement cette œuvre :

« Les *Gipsies* anglais tendent de nos jours à diminuer en nombre et à abandonner leurs habitudes vagabondes; toutefois les caractères qui les distinguent du reste de la population britannique sont encore, à beaucoup d'égards, extrêmement marqués et dignes d'attention.

« Pendant plusieurs années, la Société entretint un agent pour l'évangélisation spéciale et exclusive des bohémiens de la capitale; mais, à mesure que s'étendait la ville de Londres, cette classe a été refoulée dans des faubourgs si éloignés les uns des autres qu'il est devenu impossible de la faire visiter par un seul agent. Les missionnaires « de district » se sont alors chargés de la besogne, chacun dans sa circonscription. Il est bon de dire que le « Londres » de la mission embrasse une banlieue immense. La forêt d'Epping, par exemple, et les plaines d'Epsom en font partie.

« Les bohémiens qui campent aux environs d'Epping-Forest sont censés gagner leur vie en vendant des chevilles de bois ou en colportant de la ferblanterie. Dans la belle saison, ils émigrent en masse dans le comté de Kent, où on les emploie à la récolte du houblon. Ils sont, dans ce genre de travail, d'une dextérité surprenante et y gagnent de forts gages; mais cette occupation ne dure que quelques jours. Au fond, c'est de fraudes et de rapines que les *gipsies* vivent principalement.

L'art de tirer les cartes et de dire la bonne aventure aux gens crédules constitue leur moindre méfait. — « Je ne « connais pas de classe plus ignorante, écrit un agent de la « Société; les seuls bohémiens sachant lire que j'aie jamais « rencontrés étaient deux jeunes filles... Toutefois leur empres- « sement à écouter la Parole de Dieu est très encourageant. »

« Un autre évangéliste, celui du district de Notting-Hill, donne sur son œuvre les détails suivants :

« Les *gipsies* habitent des tentes faites de couvertures de « laine. Le missionnaire est toujours bien accueilli dans ces « pauvres demeures, au centre desquelles flambe un feu de « bivouac. Les hommes sont grands, bien découplés, adroits, « mais paresseux; les femmes d'un visage agréable, quand « elles sont jeunes, mais promptement fané. Jusqu'à ces der- « nières années, le mariage était une institution à peu près « inconnue parmi ces tribus. Un des premiers soins des « missionnaires a été de mettre fin à ce fâcheux état de choses; « l'un d'eux a eu la satisfaction d'amener trente couples à « faire bénir leur union par l'Eglise. »

« Le même missionnaire cite, entre autres cas intéressants celui d'une bohémienne, remarquable par ses dons extérieurs aussi bien que par son intelligence, qui, durant dix-neuf années, avait gagné sa vie et celle de sa famille à dire la onne aventure. On lui avait vu faire, aux courses de chevaux, des journées de cinquante francs et plus encore. Quelques mots d'un missionnaire atteignirent un jour cette femme et pénétrèrent son cœur. La lutte entre Christ et le monde fut chez elle longue et pénible, mais le triomphe de la vérité finit par être complet. Renonçant à ses gains illicites, cette pauvre bohémienne endura patiemment, pendant de longues années, la misère, le mépris des étrangers, et, ce qui était bien plus pénible encore, les reproches et les railleries amères des siens. Sa douceur et sa constance eurent enfin pour résultat d'amener plusieurs membres de sa tribu à la connaissance de l'Evangile. .

« Dans l'été de 1869, le missionnaire dont nous parlons a vu se réaliser un de ses vœux les plus chers. Un local pour le culte, spécialement affecté aux bohémiens, a été inauguré à Shepherd's-bush, près Londres. Ce local consiste en une tente qui se dresse non loin d'un campement de 200 *gipsies*. Des amis de l'œuvre en ont fait les frais. Depuis quelques années un mouvement religieux remarquable se manifestait au sein de la colonie de Shepherd's-bush. On avait vu ces gens, devenus sobres et rangés, renoncer, d'après les conseils des évangélistes, au métier de diseurs de bonne aventure, abandonner l'usage de l'argot *roumani*, vendre enfin leurs chevaux que, de temps immémorial, ils nourrissaient aux dépens des propriétaires campagnards. Le désir de fréquenter le service divin, comme les autres chrétiens, leur était aussi naturellement venu, mais la chose était d'exécution difficile. La « respectabilité » d'une congrégation anglicane eût été probablement choquée de l'apparition de ces bandes de vagabonds dans les temples. Quatre ans auparavant, à Peckham Rye, trente bohémiens qui s'étaient naïvement installés dans l'église pour écouter le sermon, s'étaient vu mettre à la porte de la paroisse dès le lendemain. De là l'idée de cette tente réservée aux seuls *gipsies*, placée à leur portée et mise sous leur sauvegarde. Le service d'inauguration fut des plus simples, mais le spectacle qu'offrait la tente-église était curieux. Autour du prédicateur, quelques messieurs et dames, amis de l'œuvre ; au centre les bohémiens, hommes et femmes, pour la plupart accroupis sur le sol nu ; dans le fond, leurs enfants, qui se roulaient à terre comme de jeunes chats, dit un témoin de la scène, et dont quelques-uns avaient tout à fait les traits d'enfants indous. A l'issue de ce service une école du soir fut organisée pour la tribu.

« Il est facile de voir, par les détails qui précèdent, que l'évangélisation des bohémiens s'effectue dans des conditions bien différentes de celle des autres catégories de la population anglaise, et qu'à bien des égards, physiquement et

moralement, elle doit être infiniment plus attrayante. Le missionnaire des *gipsies* a le plus souvent pour théâtre de son activité, au lieu de rues étroites et malsaines, les riantes campagnes des environs de Londres. La masure infecte des quartiers de l'East-End est remplacée par la tente dressée au milieu d'une clairière ou dans une allée verdoyante. Le contraste moral n'est guère moins marqué. Si les bohémiens sont plus ignorants et plus primitifs dans leurs mœurs que les citadins, ils paraissent, en revanche, être bien plus accueillants vis-à-vis des missionnaires qui les visitent, bien plus accessibles aux émotions du cœur, et l'on ne peut guère douter que ce champ spécial de travail ne devienne l'un des plus féconds de la mission de Londres. »

Le Comité de la *City Mission* de Londres a souvent recommandé la mission parmi les *gipsies* aux prières de ses amis; et son dernier rapport a pu constater encore des progrès encourageants.

VARIÉTÉS

ABYSSINIE.

LES FALACHAS OU JUIFS ABYSSINS.

Nous avons promis à nos lecteurs quelques renseignements sur la situation, les croyances et les usages de la nombreuse population juive qui se trouve dispersée sur plusieurs points de l'antique Ethiopie. Ceux qu'on va lire sont d'origine israélite. Nous les extrayons d'un rapport présenté, en 1868, au Comité de l'Alliance israélite universelle, par M. Joseph Halévy, qui, chargé (par le gouvernement, croyons-nous), d'une mission spéciale en Abyssinie, avait profité de ce voyage pour étudier la condition de ses coreligionnaires dans

ce pays. C'est donc, il peut être utile de s'en souvenir, d'une plume amie et, partant, un peu indulgente pour les Falachas, que proviennent ces détails. Il n'en sont pas moins intéressants. Les personnes qui nous lisent n'auront pas oublié que les missionnaires Stern et Rosenthal, dont la longue et cruelle captivité a tenu une si grande place dans les destinées du trop célèbre Théodoros, s'étaient occupés spécialement de l'évangélisation des Falachas.

Nous supprimons à regret, faute d'espace, les détails topographiques et les incidents de voyage qui remplissent la première partie du rapport de M. Halévy, et passons sur-le-champ au resumé qu'il fait lui-même de ses observations.

« Une population considérable, à la peau plus ou moins noire, sans avoir pour cela le type nègre, parsemée sur le vaste plateau qui s'étend depuis la rive méridionale du Tacazzi jusqu'aux rives du fleuve Bleu, se glorifie d'appartenir à la même souche que nos hommes de Dieu et nos prophètes. La couleur tout africaine de leur teint semble protester contre une telle prétention; mais la finesse merveilleuse de leurs traits et la vive intelligence qui brille sur ces physionomies noires imposent silence à tous les doutes et à toutes les objections (1).

La noblesse de leur origine est affirmée par des millions de leurs compatriotes qui appartiennent au culte chrétien. Les Falachas adorent le Dieu unique et le regardent comme le Dieu de leurs ancêtres, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ils se flattent d'appartenir à cette nation ancienne, mais toujours jeune, qui ne cessera pas d'exercer sa légitime influence sur les destinées du genre humain. L'amour pour la Terre Sainte remplit leurs âmes vives et impressionnables d'une sensation suave et mélancolique, et les grands souvenirs du peuple de Dieu sont leur aliment spirituel. Le nom de *Falachas* (exilés), qu'ils se donnent eux-mêmes,

(1). Preuve nouvelle, pour le dire en passant, de cette verité, généralement admise aujourd'hui, que la peau des nègres provient du climat et non pas d'une diversite de race (*Rédaction*).

démontre bien qu'à leurs propres yeux ils sont des étrangers sur le sol de l'Éthiopie....

« Ils parlent à la fois deux langues, qui n'appartiennent pas à la même famille. Ils emploient tout d'abord la langue dominante du pays, l'Amharique, et ils s'en servent pour toutes les transactions avec leurs voisins. C'est une fille déformée de l'ancien *Gueez*, une langue sémitique, sœur de l'hébreu, de l'arabe et des dialectes araméens. De plus, ils parlent un dialecte de la langue *Agaou*, qui attend encore une classification. Ils s'en servent ordinairement au sein de leurs familles, et c'est dans ce dialecte qu'ils traduisent la Bible à leurs enfants. Une partie des prières qu'on vient de réciter en langue Gueez, dans le temple, est toujours traduite et chantée par tous dans ce dialecte populaire.....

« Les Falachas portent, ou des noms bibliques, consistant en mots hébreux prononcés d'après l'habitude abyssinienne, ou des noms de circonstance, selon l'usage des anciens Hébreux et de la race Gueez. Les noms de cette classe appartiennent tantôt à la langue Gueez et tantôt à l'Amharique. On rencontre aussi un grand nombre de noms qui sont tirés de la langue Agaou. Je n'ai pas entendu un seul nom chaldéen, arabe ou grec.

« Leur habillement ne diffère pas de celui des autres habitants du pays. Les gens aisés mettent un caleçon court, une espèce de veste et une toge romaine à bords rouges (*chamma*). Ils portent, en outre, des pantoufles du Soudan. Les pauvres se contentent de deux pièces de toile, dont l'une est attachée aux reins et dont l'autre est jetée sur les épaules. Les garçons, jusqu'à l'âge de dix ans, n'éprouvent pas toujours le besoin de s'habiller. Il n'en est pas de même des jeunes filles. Les femmes ont une longue chemise, des bracelets, des boucles d'oreilles, etc.; elles ne connaissent pas la mode arabe qui condamne les jeunes filles à se percer le nez. Généralement, on reste nu-tête, même pendant la prière. Les prêtres et les naziréens portent seuls le turban. Hommes et femmes, tous se

rasent ordinairement la tête. Par exception, j'ai remarqué quelques individus qui se nouaient la chevelure à la manière des Amharas.

« Leur nourriture consiste surtout en gâteaux de *thief*, sorte de grain menu qui ressemble au pavot; la pâte est tantôt levée (*endjera*), tantôt employée à l'état azyme (*qitha*). On connaît aussi le *dourra* (*machilla*). Le blé que produisent quelques provinces est trop cher pour les pauvres. Le pain de *dagoussa* est le moins agréable au palais. On ne mange que très rarement de la viande. Le choquant usage de la chair crue (*berendo*), si habituel aux Amharás, ne pouvait être adopté par les Falachas, qui détestent le sang. La sauce poivrée (*wat*) est très appréciée. En sus de l'eau, on boit souvent, surtout aux jours de fêtes, de l'hydromel (*thedy*) et une espèce de bière enivrante (*thella*). A cause des guerres civiles qui dévastent le pays, il y a peu de lait, encore moins de beurre. Quant au fromage, on n'en fait pas dans l'Abyssinie.

« Les Falachas élèvent toujours leurs maisons à proximité d'un courant d'eau, afin de pouvoir plus facilement accomplir leurs nombreuses ablutions. Leurs meubles sont des plus simples ; une natte ou une peau leur sert de table, de chaise et de lit; on trouve pourtant quelquefois l'*alga* ou l'*angareb* du Soudan, une sorte de lit attaché par des cordes entrelacées en guise de filet. Des calebasses de différentes dimensions servent de bouteilles, de gobelets et de plats. Deux pierres, pour moudre le grain, le café et surtout l'indispensable poivre rouge, se trouvent toujours placées à l'entrée de la maison. Une citerne pour conserver l'eau et la bière en fermentation, quelques ustensiles en terre cuite pour la préparation du pain et des mets, sont indispensables dans un ménage bien organisé.

« Le groupement des maisons n'est pas abandonné au hasard. La maison du père de famille est toujours dans le voisinage de celle de ses parents. En arrière, est une cabane où sont relégués ceux dont l'impureté peut s'ef-

facer par un bain froid pris vers le coucher du soleil. A une certaine distance, et quelquefois même en dehors de la haie qui entoure communément le groupe, on aperçoit une autre cabane réservée aux personnes qui sont en état d'impureté majeure, se prolongeant quelques jours, les individus ayant touché à un cadavre, etc. Les lépreux sont séparés plus complètement encore : ils sont souvent condamnés à passer à l'ombrage d'un cactus ou d'un *baobab* les plus belles années de leur vie. Ce qui aggrave cet état de choses, c'est que, faute de la moindre connaissance médicale, on condamne souvent à la réclusion des hommes qui ne présentent aucun symptôme de maladie.

« Au coin du village falacha s'élève la maison consacrée à Dieu, appelée *Mesguid* « lieu d'adoration, » dont la destination ressemble plutôt à celle de l'ancien sanctuaire qu'à celle des synagogues modernes. Le Saint des saints n'est foulé que par le grand prêtre au jour du Pardon. L'autre partie est ouverte aux prêtres pendant la prière. Quant au peuple, il se place dans la cour ; mais les deux sexes sont séparés. Cette rigoureuse organisation, particulièrement en ce qui concerne la prérogative du grand-prêtre, est presque tombée en désuétude, et les naziréens entrent dans le temple aussi bien que les prêtres. Dans un coin de la cour, se trouve l'autel bâti en pierres brutes ; on y fait les sacrifices d'usage, qui ont plutôt le caractère de cérémonies commémoratives que de prescriptions religieuses ; c'est pourquoi on ne cherche jamais à les mettre d'accord avec les lois mosaïques. Le Sabbat et le Kippour en sont exempts, et de tous les sacrifices, celui qu'on offre pour le repos de l'âme d'un défunt est le plus en usage chez les Falachas, comme aussi chez les différents peuples de l'Abyssinie.

« Autour de l'enceinte du temple, sont parsemées les maisons des prêtres gardiens du sanctuaire. Ils s'imposent une pureté rigoureuse, ils labourent leurs champs, ils préparent eux-mêmes leur nourriture et se tiennent à l'écart des

bruits du monde. Le peuple leur apporte une partie de la moisson et aussi d'autres présents, surtout à la veille des grandes fêtes. Les prêtres s'occupent principalement de l'éducation des enfants, auxquels ils enseignent la Bible et les usages traditionnels. Il en est de même des ascètes ou naziréens, qui s'attachent à la méditation et sont soumis à un vœu d'abstinence et de célibat. L'étude de l'histoire biblique est assez cultivée. Malheureusement, l'art d'écrire n'entre que rarement dans le programme de l'instruction.

« C'est du milieu de l'enceinte sacrée que montent vers les cieux les prières des fidèles. Depuis minuit, on entend la voix claire, cadencée et mélancolique des chantres, auquel répond le récitatif monotone des assistants. Les louanges de l'Eternel, le salut d'Israël, l'amour de Jérusalem, des aspirations vers un avenir plus heureux pour toute l'humanité, voilà ce qui les émeut et leur arrache des soupirs et des pleurs entremêlés de cris de joie et d'espérance. L'aube du jour n'arrête pas la foule des serviteurs de Dieu, et le soleil ne se couche jamais sans que les échos d'alentour n'aient été deux fois mis en vibration par les accents de ces infatigables adorateurs. La prière débute par l'exclamation de : *Abba! Abba!* (Père! Père!), et, pendant les génuflexions fréquentes, les mots : *Abiet! Abiet!* (Seigneur! Seigneur!) sont articulés plusieurs fois avec une ferveur extrême.

« Le foyer domestique n'est pas moins pur que le sanctuaire. La femme, libre, presque indépendante, mais laborieuse et modeste, tient son ménage propre et fait profiter la famille du fruit de son travail. Dirigeant la maison et sûre du cœur de son mari, elle se tient à ses côtés dans les crises les plus difficiles de la vie. La polygamie n'est pas défendue par la loi; mais elle est regardée comme une action blâmable. Le concubinage est tout à fait inconnu. Les mariages ont lieu à l'âge mûr; on n'entend que très rarement parler d'un cas de divorce. Les nouveaux mariés restent dix jours dans la maison sans sortir. En cas de mort, trois ou quatre

personnes se chargent des ablutions et des funérailles et le peuple accompagne le convoi jusqu'à la haie du cimetière en récitant des prières. Le septième jour, on se rase les cheveux et on offre le sacrifice pour l'âme du défunt. Les Debteras et les pauvres prennent part au repas et ne manquent jamais de louer les vertus de l'homme que la famille vient de perdre.

« Les Falachas, qui ont la renommée d'être de bons cultivateurs, représentent en même temps la classe industrielle du pays. Tous les métiers sont presque exclusivement exercés par eux. Ils sont forgerons, tonneliers, potiers, tisserands, architectes, etc. Beaucoup d'entre eux connaissent même plusieurs métiers. Les femmes assistent leurs maris dans tous les travaux et ne les quittent que pour vaquer aux soins de la maison. Les jeunes garçons gardent les troupeaux, les jeunes filles vont puiser de l'eau et passent leur temps à filer du coton.

« Le commerce n'est pas en faveur auprès des Falachas. Ils le considèrent comme un obstacle à la loyauté et à la fidélité en matière d'observances religieuses. Les marchands d'esclaves surtout leur font horreur ; un tel trafic est considéré par eux comme illégal. Quand, par hasard, un Falacha vient à posséder un esclave, il tâche de l'initier aux lois du décalogue et aux commandements de la purification ; aussitôt, il est considéré comme Juif et ne peut pas être revendu ni servir plus de six ans. A l'expiration de ce terme, il est déclaré libre et entre au sein de la nationalité juive sans aucune restriction. Les esclaves qui refusent d'accepter les dogmes du judaïsme ne peuvent être employés ni à la prépation des mets, ni aux autres services de la maison, à cause des lustrations pénibles que leur contact pourrait nécessiter à tout instant. De tels esclaves sont toujours évités avec soin....

« La justice est exercée par les anciens (*chimagelié*). Les plaintes et les différends sont portés devant eux. Leurs juge-

ments sont toujours respectés par les deux parties. Personne n'ose s'y opposer ni faire appel à l'autorité amharique. Les Falachas sont généralement emportés; les altercations ne sont pas rares chez eux. Chacun défend sa cause avec une grande éloquence et par des gestes significatifs; mais cette fougue n'arrive jamais jusqu'aux coups, et aussitôt qu'on s'interpose pour leur faire entendre raison, ils oublient ce qui a pu se passer. Pour l'honneur des femmes, il faut dire qu'elles ne troublent presque jamais la bonne entente du voisinage par leurs discussions....

« Les Falachas forment une fraction distincte du judaïsme. Leurs usages et leurs cérémonies étonnent au plus haut degré le théologien. Ils possèdent tout notre canon en langue Gueez, avec les livres apocryphes qui sont adoptés par l'Eglise abyssinienne. Plusieurs cérémonies qui existent chez nous ne se rencontrent pas chez les Falachas, comme par exemple, les demi-fêtes de Hanouca et de Pourim. En revanche, ils observent diverses cérémonies et un bon nombre de demi-fêtes qui sont basées sur d'autres livres apocryphes, dont quelques-uns proviennent d'une source très suspecte, mais auxquels ils ne s'attachent pas moins avec une tenacité digne d'une meilleure cause. N'ayant pas connaissance d'une loi orale, leur conduite est réglée par des usages provenant d'un système particulier d'interprétation du texte sacré, souvent en désaccord avec l'explication des autres sectes juives. Ils ne s'enveloppent pas du *Taleth* frangé pendant la prière; l'usage des phylactères leur est inconnu, et les portes des maisons sont dépourvues de *Mezouzoth*.

« Chez un peuple qui vit depuis des siècles loin du mouvement du monde, on ne peut pas s'attendre à un grand développement des richesses intellectuelles. Cependant, on trouve là une nouvelle preuve que jamais l'esprit juif ne s'affaisse entièrement. Ainsi, les Falachas ne laissent pas que d'avoir leur littérature écrite en langue Gueez et composée à l'imitation des apocryphes et dans le style des Midrachim.

La superstition, dont les ravages sont encore redoutables, même au sein de l'Europe civilisée, a envahi l'Abyssinie en y amenant ses légions de démons, d'anges de sorciers. Les exorcismes et les amulettes sont d'un usage moins général parmi les Falachas que parmi les chrétiens et les mahométans. Cependant, la foi aveugle du peuple pour tout livre qui porte un nom respectable ouvre le champ à toutes les superstitions. Il n'est pas rare de voir les Falachas s'édifier à la lecture de noms cabalistiques dans des écrits auxquels il semblerait impossible d'attribuer une origine juive et qu'on impose audacieusement à la crédulité de cette population impressionnable.

« Les traditions que les Falachas ont conservées sur leur origine présentent un mélange de mythe et d'histoire qu'il est très difficile de débrouiller. Ils racontent, sur ce qui concerne leur arrivée dans le pays, des faits que les chrétiens appuient. Ils prétendent être les descendants des délégués juifs qui formaient un cortége d'honneur pour Maquéda, la fameuse reine de Saba, et pour son fils Menilek, qui avait le roi Salomon pour père. Ils n'ont que de vagues souvenirs des faits qui se sont passés pour eux depuis l'ère chrétienne. Ils savent qu'ils formaient autrefois un royaume indépendànt, sous l'autorité de rois et de reines qui s'appelaient Gédéon et Judith; on en parle encore dans plusieurs provinces. Un vieillard respectable, nommé Abba Gédéon, qui réside dans le Semien, est généralement reconnu pour un vrai descendant de la dynastie déchue dont il porte le nom. L'ex-gouverneur du Semien, Oubié, qui professe la religion chrétienne, croit fermement que sa famille est séparée de ces rois juifs, ses ancêtres, par sept générations.

« La restauration de la nationalité juive est un des principaux articles de foi pour les Falachas. Ils n'ont aucune théorie sur la venue du Messie. Ils emploient rarement le mot Messie pour désigner le chef futur de la nation; ils l'appellent « Fils du Lion, » par allusion à son origine qui doit

être de Juda. Parfois ils l'appellent « le grand Théodoros, » désignation empruntée aux légendes chiliastes du peuple abyssinien. Quand ils eurent entendu pour la première fois les missionnaires affirmer catégoriquement que le Messie était déjà venu,, ils se hâtèrent d'écrire au prétendu grand-prêtre de Jérusalem pour lui demander si cette nouvelle était fondée. Leur intention était bien claire, et s'ils avaient reçu une réponse affirmative, ils auraient quitté en masse la terre de leur exil.

« Il y a dans le caractère des Falachas un trait qui les distingue avantageusement des autres populations de l'Éthiopie. A l'inverse de l'Abyssinien, qui prétend tout savoir et croit perdre de sa dignité s'il apprend quelque chose de l'Européen, le Falacha avoue son ignorance et montre un grand empressement à s'instruire. Moins indolents et plus perspicaces que les autres peuples qui les entourent, les Falachas ont le don de se métamorphoser en peu de temps et de se plier aux mœurs des nations civilisées. Lorsque leur beau front n'est pas ridé par la colère, il respire je ne sais quelle grâce et quel abandon sympathique que l'on retrouve dans tous leurs mouvements.....

« Le chiffre de la population falacha paraît être assez considérable; mais vu, la grande étendue du pays et la situation isolée de leurs établissements, il est impossible d'établir une statistique complète des habitants. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est le manque de sécurité. Il oblige les habitants des plaines à quitter progressivement leurs anciennes demeures et à chercher un asile dans les montagnes.... Cependant, j'ai été assez heureux pour recueillir des données très exactes sur une partie importante de la population juive. La liste que j'ai dressée ne contient pas moins de 160 localités, avec leurs noms et le nombre des habitants, qui se montent à plus de onze mille familles, c'est-à-dire entre 50 et 60 mille âmes. Si l'on considère que le nombredes villages et des hameaux est incalculable dans le pays amhara et que pres-

que chacun de ces villages contient un nombre plus ou moins grand de familles falachas, on est autorisé à présumer que le nombre total des Falachas s'élève au moins au triple de la liste recueillie, c'est-à-dire entre 30 et 40 mille familles ou environ 150 à 200 mille âmes. Ils forment donc à peu près la dixième partie de la population du pays.

« Les relations des Falachas avec les Amharas ne sont pas moins singulières. L'Abyssinien a besoin du Juif qui lui fournit les outils les plus nécessaires pour le travail et le ménage; ainsi, tout en le traitant d'infidèle et de déicide, il ne le méprise pas. Au contraire, la superstition attribue aux Falachas une grande expérience dans l'art de la magie et dans les sciences occultes; ils deviennent par là même un objet de crainte pour tout Amhara..... »

Après ces détails si curieux, l'auteur du rapport mentionne d'une manière peu bienveillante, et que pour notre part nous croyons très injuste, les travaux entrepris par les missionnaires protestants pour la conversion des juifs abyssins. Ces travaux, favorisés d'abord par le roi Théodoros, avaient produit parmi les Falachas une agitation plus vive que nous ne l'avons su en Europe, et qui, accrue par quelques mesures étranges du tyran, se changea en véritable terreur. Les Falachas s'imaginèrent qu'on voulait les forcer à renier la foi de leurs pères; ils crurent voir dans ce danger un signe précurseur des temps messianiques et formèrent le projet de partir en masse pour la Terre Sainte. Laissons encore M. Halévy raconter les tristes résultats de cette tentative.

« Les esprits, dit-il, étaient excités. La réflexion avait fait place aux éblouissements d'une imagination effrénée. Une multitude immense, hommes, femmes et enfants, abandonnèrent le foyer domestique. De vénérables vieillards se mirent à la tête de cette troupe enthousiaste en agitant des drapeaux et en chantant des hymnes. Sans aucune précaution, et même sans connaître exactement la route, ils se dirigèrent vers le lever du soleil. On espérait arriver aux riva-

ges de la mer Rouge, qui devait livrer un passage à pied sec aux pèlerins.

« Mais la mer était bien loin. Le manque de vivres obligea les imprudents à s'arrêter à Axoum, dans le Tigré. Le plan n'était pas abandonné; mais le climat et les privations éclaircirent bientôt les rangs de ces malheureux. Les vieillards et les enfants succombèrent les premiers. On tenait toujours bon, et ce ne fut qu'après des efforts inouïs, pendant trois ans de suite, qu'on laissa tomber en murmurant le projet d'aller à Jérusalem. Les débris de l'expédition retournèrent, dans un état des plus affreux, à leurs cabanes tombées en ruine et dont avaient pris possession les hyènes et les scorpions. Mais, malgré leur misère extrême, ce fut pour eux une grande consolation de ne plus voir de missionnaires.

« Après cette catastrophe, les Falachas partagèrent encore tous les maux de l'anarchie qui désole le pays. Seulement, comme toute minorité, ils se relevèrent plus difficilement de leur chute, et la pauvreté la plus absolue les oblige à implorer la charité de leurs frères, plus éloignés du théâtre de la guerre. Les nombreux troupeaux qui formaient autrefois leur unique richesse ont disparu, et aujourd'hui le Falacha s'attache lui-même, avec sa femme et ses enfants, à la charrue, ou se met à bêcher la terre pour ne pas mourir de faim. Craignant de ne pas moissonner ce qu'il a semé, il abandonne son champ et essaye de gagner sa vie par l'industrie, qui ne lui rapporte pas grand'chose, vu l'épuisement du pays. Il fréquente les foires, et se hasarde même jusqu'aux localités limitrophes du Soudan; mais il a beau faire, quand il retourne à son foyer, il est dépouillé par des soldats ou par les brigands qui infestent les routes. Il arrive chez lui aussi pauvre, mais moins joyeux qu'auparavant, ne rapportant à ses enfants que le baiser paternel. »

A ces tableaux, si propres à exciter la commisération des Israélites d'Europe, M. Halévy joint encore un détail touchant.

Suivant lui, ce que les Falachas déplorent plus encore que la perte de leurs biens, c'est celle de leurs livres. « Un grand nombre de villages ne possèdent pas même un seul exemplaire du Pentateuque; les autres livres du Canon sont aussi très rares. Le Falacha est obligé d'acheter à grand prix son Isaïe ou son Psautier à ceux mêmes qui les lui ont enlevés; il donne sa dernière vache pour recouvrer son livre, dont il ne veut pas se séparer. »

Ainsi les Juifs d'Abyssinie aiment la Bible. Indice précieux, que les amis des missions chrétiennes regarderont toujours comme un encouragement à s'occuper d'eux et à leur envoyer des missionnaires. Dès à présent, quelques agents des Sociétés bibliques ont commencé à répandre au sein de ces populations les livres de l'Ancienne loi, complétés et expliqués par les livres de la Nouvelle Alliance. Qu'il plaise à Dieu de bénir largement les travaux de ces messagers de Christ! Ne faut-il pas que, tôt ou tard, et en tout pays, tous les enfants d'Israël finissent par adorer le Messie dans Celui que leurs pères « ont percé ? »

NOUVELLES RÉCENTES

EGYPTE.

Des missionnaires presbytériens d'Amérique, établis depuis quelques années à Osiout, ville de la Haute-Egypte, sur les bords du Nil y ont obtenu, dans ces derniers temps, des résultats remarquables.

La petite ville de Nakhali, située aussi sur le Nil, à 7 ou 8 lieues d'Osiout, et dont la population se compose d'environ 8,000 âmes, les a notamment si bien reçus qu'ils en ont

fait une annexe déjà considérable. Ses habitants, presque tous coptes, écoutent l'Evangile avec faveur, et ils font si hautement profession de leur préférence pour les enseignements du protestantisme, que l'évêque copte dont ils relèvent a déclaré qu'il était inutile d'arrêter ce mouvement, et que toute la ville est sur le point de devenir protestante. « Ce propos n'est malheureusement pas fondé, écrivent les missionnaires, mais nous l'acceptons comme une prophétie. Qu'il plaise au Seigneur de la réaliser ! »

A Osiout même, un fait arrivé à la fin de l'année dernière, et qui aurait pu avoir de fâcheux effets pour l'œuvre missionnaire, lui a au contraire été très avantageux. Huit jeunes gens, devenus chrétiens, s'étaient laissé emporter par leur zèle de nouveaux convertis au point de détruire quelques tableaux dans une des églises de la ville. Là-dessus, grecs, coptes et catholiques s'étaient unis pour crier au sacrilège. Voyant dans cet incident une excellente occasion de nuire au protestantisme, ils avaient réussi à faire conduire les coupables à Esneh, où on les avait chargés de chaînes et condamnés à balayer les rues. Mais ce triomphe n'a pas duré longtemps. D'énergiques réclamations auprès des autorités supérieures ont fait rendre la liberté aux jeunes gens. Moyennant un dédommagement équitable pour le dégât qu'ils avaient fait, ils ont pu revenir tranquillement à Osiout où leur retour a fait sensation. Et depuis lors le nombre des auditeurs qui se sont pressés autour des predicateurs de l'Evangile s'est encore accru.

EMPIRE TURC.

Le journal le *Nord* publiait, il y a quelques semaines, une très importante nouvelle que les missionnaires dont nous citons souvent les récits, reproduiront sans doute

dans quelques-unes de leurs communications, toujours si intéressantes. En attendant laissons parler *le Nord*.

« Le patriarche grec-orthodoxe de Constantinople a adressé dernièrement à son clergé une circulaire qui forme un heureux contraste avec les doctrines que nous voyons proclamer à Rome sous la toute-puissante inspiration de la Compagnie de Jésus. Dans cette circulaire, Mgr Grégoire recommande aux populations dont il est le pasteur, en se fondant sur l'Evangile qui enseigne la tolérance et la charité, de porter aide et assistance aux protestants, matériellement et spirituellement, partout où ceux-ci ne forment pas une communauté indépendante et toutes les fois que leur isolement les forcerait à demander secours et protection aux fidèles d'un autre culte. Cette recommandation a pour point de départ le refus, renouvelé à plusieurs reprises, du clergé latin d'accorder des funérailles chrétiennes à des protestants morts dans des localités turques où il n'existe ni temple, ni pasteur, ni cimetière protestants. Le patriarche rappelle que l'Eglise chrétienne forme un seul corps, embrassant tous ceux qui voient en Jésus-Christ leur Sauveur, quelle que soit la forme particulière de leur culte. « Nous devons, dit Mgr Grégoire, leur prêter à tous une égale assistance fraternelle. »

Nous voudrions pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la circulaire entière du patriarche grec-orthodoxe. Ce que nous avons dit suffira, nous l'espérons, pour leur donner une idée de cette admirable page de tolérance religieuse et de charité vraiment chrétienne.

Voilà, ajouterons-nous de quoi démontrer l'injustice et l'absurdité non pas seulement de ce que l'on proclame à Rome, mais de ce qui se pratique en France, dans certaines localités.

POLYNÉSIE.

Nous avons eu plus d'une fois à signaler les déplorables attentats dont beaucoup d'Océaniens ont été victimes de la part des blancs. Une lettre, écrite de Londres, il y a quelques mois, au *Journal de Genève* en cite un nouvel exemple qu'il faut signaler aux amis de l'humanité.

« Les nouvelles concernant la traite dans les mers de la Polynésie sont du caractère le plus affligeant. Il vient de se dérouler là un drame horrible, drame où la marine marchande française a eu la main. Voici le fait : Un nommé Lattin, de Melbourne, avait réussi, étant aux îles Fidji, à embarquer environ 280 naturels sur le navire français *Moréa*. La destination du navire était Melbourne. Mais il paraît que, lorsque le navire était encore en rade, les indigènes se sont soulevés en masse et ont massacré tout l'équipage, à l'exception d'un homme. Cela fait, ils se sont jetés à la mer dans l'intention de gagner le rivage à la nage, mais trente seulement ont atteint la terre.

« Ces nouvelles ont provoqué la publication dans nos journaux de lettres de personnes autorisées, à divers titres, à exprimer leur opinion à ce sujet. M. J. Douglas, agent général, en Angleterre, de la colonie de Queensland, a écrit qu'il ne croyait pas que le navire fût français ni qu'il fût à destination de Melbourne, mais bien plutôt que le navire venait d'arriver (il ne dit pas d'où) aux Fidji, où la demande d'insulaires était plus grande qu'à Melbourne. M. E. W. Chesson, commentant cette lettre, nous apprend des détails fort curieux sur cette renaissance du commerce des esclaves aux antipodes, et cela par des colons anglais. M. Chesson, secrétaire de la Société pour la protection des aborigènes, affirme que le gouvernement et les citoyens de Queensland ne sont pas aussi blancs qu'il plaît à M. Douglas de les représenter. Dès les commencements de cette abominable exploitation, on vendait, dit-il, ouvertement, dans cette colo-

nie. des Polynésiens moyennant 150 à 200 francs. Et il en donne pour preuve les annonces imprimées dans les journaux de la colonie. Une autre preuve que la prétendue émigration des Polynésiens n'est point libre, c'est que trois femmes seulement, contre des centaines et des milliers d'hommes, ont été introduites dans le Queensland.

« Il est probable que l'obscurité qui règne sur le drame des Fidji sera dissipée à la réception de la prochaine malle de l'Inde. »

PERSE.

La mission américaine, si souvent mentionnée dans nos pages sous le nom de mission parmi les Nestoriens, continue à s'affermir et tend à agrandir le cercle de ses opérations. Des Arméniens, des Juifs et des Mahométans commencent à subir son influence bénie. Par ses soins ou comme conséquence de ses travaux, l'Evangile est prêché aujourd'hui dans près de cent localités différentes par des agents dont l'immense majorité sont d'origine nestorienne. On évalue à près d'un millier le nombre des âmes converties à la foi de l'Evangile. Près de 3,000 francs de dons volontaires pour des œuvres religieuses, ont été recueillis dans des congrégations naissantes, dont les membres sont généralement très pauvres des biens de ce monde.

ETATS-UNIS.

OFFRANDES D'ACTIONS DE GRACE.

On lisait dernièrement dans le journal que l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis consacre à l'œuvre des missions :

« Plusieurs dons sont arrivés depuis quelque temps entre les mains de notre trésorier. Quelques-uns ne portaient

pas d'autre titre que celui-ci : « Offrandes d'actions de grâce » ou don de remerciement, (*Thank offering*). D'autres y ajoutaient l'indication spéciale du bienfait qui avait motivé le don. Celui-ci disait : « pour le retour à la santé d'un parent ou d'un ami ; » celui-là : « pour une faveur inespérée ; » un troisième : « pour la conversion d'un époux, etc., etc. Une lettre du même genre, venue de l'Ouest, respire une profonde joie. C'est un père qui l'écrit : « Vous recevrez avec ces lignes, « dit-il, dix dollars que ma femme bien-aimée offre à Dieu « pour le remercier de ce que notre cher Hugh a été amené « à Christ et s'est solennellement consacré à lui en prenant « part à la sainte Cène. Nos âmes magnifient le Seigneur, et « nos esprits se réjouissent en Dieu notre Sauveur pour les « grandes choses qu'il a faites en notre faveur! Puissions-nous « bientôt voir tous nos chers enfants marcher ainsi dans la « vérité, qui est de Christ et en Christ! »

« Dans cet envoi, comme dans beaucoup d'autres, continue la pieuse feuille, on sent une reconnaissance joyeuse, qui n'a rien d'égoïste, et qui se manifeste afin que d'autres en tirent quelque profit, provenant de la même source. Désireux de communiquer à leurs semblables ce qu'ils ont reçu eux-mêmes, les donateurs espèrent que Dieu bénira leurs dons en arrachant quelque païen à la mort de l'âme. Pourquoi des actes de ce genre ne sont-ils pas plus communs parmi nous? Beaucoup de chrétiens, dans nos Eglises, pourraient donner des marques semblables de gratitude au sujet de quelque grâce. « Les dix lépreux n'ont-ils pas été guéris, disait le Sauveur ; où sont donc les neuf autres? »

MORT D'UN AMBASSADEUR CHINOIS.

L'œuvre des missions chinoises vient de faire une perte. Les journaux ont annoncé récemment la mort de M. Burlingame, cet Américain que le gouvernement chinois avait

mis à la tête de l'ambassade envoyée par lui à toutes les puissances occidentales et en Amérique. Ce haut personnage, aux rares qualités duquel tout le monde rendait hommage, est décédé subitement à St-Pétersbourg, où il s'était rendu après avoir visité plusieurs cours d'Allemagne. Ses sentiments religieux personnels nous étaient peu connus; mais en Chine, comme partout où il en a eu l'occasion, il s'était déclaré ouvertement l'ami des missions chrétiennes, et la haute influence dont il jouissait à Pékin donnait aux missionnaires l'assurance qu'il pourrait leur rendre de précieux services (1).

AUSTRALIE.

CE QUE PEUVENT DEVENIR LES PAPOUS.

Un écrivain français, vanté entre tous par les adversaires de la foi chrétienne, disait, il y a quelques années, que rien ne l'obligeait à croire qu'un Papou fût doué d'une âme. Les détails qu'on va lire constituent une admirable réponse à cette remarque absurde, pour ne pas dire impie. L'*Eglise libre* les a tirées d'un article qu'un journal politique d'Australie a publié sous ce titre : *Ce qu'on peut faire de l'homme noir.* Laissons-le parler.

« Nous sommes convaincus qu'on peut élever le nègre papou au niveau de l'homme blanc. Nous en avons acquis la certitude en visitant deux stations missionnaires dont le succès a dépassé tout ce qu'on pouvait concevoir d'espérances hardies. Prenez la station de *Ramahyuk*, à l'embouchure de l'*Avon* dans le lac *Wellington*. Il n'y a que cinq ou

(1) A l'occasion des honneurs rendus aux restes mortels de M. Burlingame, aux Etats-Unis où ils ont été reconduits, nous avons appris qu'il appartenait à l'Eglise qui s'intéresse le moins à l'œuvre des Missions, celle des Unitaires. Mais cela même donne plus de poids au témoignage qu'il rendait à l'excellence des missions évangéliques en Chine.

six ans qu'elle existe. L'Eglise des Frères y a envoyé le missionnaire *Hagenauer*. Peu à peu les noirs s'attachèrent à lui et à sa femme. Leur vagabondage, leurs guerres, leurs vices prirent fin, et maintenant il y a là un joli village et une Eglise chrétienne d'une cinquantaine de membres. Récemment, le missionnaire a bâti de ses propres mains une maison d'école que fréquentent une quarantaine d'enfants, et l'instituteur blanc se fait aider dans sa tâche par deux indigènes. De soixante-dix à cent personnes vivent à Ramahyuk. Chaque famille cultive son jardin ou sa plantation d'arrowroot. Je suis convaincu que la Providence ne veut pas l'extinction de la race aborigène.

« A Ramahyuk, l'état sanitaire est excellent, et les enfants de mariages chrétiens se multiplient. — Plus loin, il y a *Ebenézer*, dans le Wimmera. J'ai fait visite aux frères Moraves de cette station en avril dernier, et j'ai trouvé des preuves abondantes du succès qui a accompagné leur œuvre. J'y ai vu des époux vivant dans la paix et la pureté ; des écoliers sachant non-seulement lire et écrire, mais faisant de la grammaire, de la géographie, de la musique ; j'y ai vu vingt-neuf maisons propres et soignées, habitées par des familles qui célèbrent matin et soir leur culte domestique ; j'ai pénétré dans ces maisons et j'y ai trouvé des chambres crépies à la chaux, meublées de tables, de chaises, de sofas, et, en un mot, tout le comfort modeste d'un ménage d'ouvriers. J'ai vu des hommes travailler comme maçons et comme charpentiers ; j'ai vu une scierie où ils préparent eux-mêmes leur bois de construction, une forge, un moulin à vent... Je n'ai pas entendu une parole de colère, ni un jurement. La confiance et la paix règnent dans la colonie. Je n'y ai trouvé qu'un malade. — Oui, le christianisme est le seul fondement réel de la civilisation, et on le trouve là. »

Eugène CASALIS, directeur.

Typ. Ch. Maréchal, passage des Petites-Écuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO.

MORT DE MOSHESH.

Connaissant l'intérêt que nos lecteurs prennent à tout ce qui concerne ce chef africain, nous avons vivement regretté de ne pouvoir pas, dans notre dernière livraison, leur dire comment il est mort. Avant de nous en informer, M. Jousse a senti le besoin de se reconnaître. Quoique attendu, le décès du souverain des Bassoutos a devancé les prévisions de ceux qui s'occupaient de lui tous les jours. Les missionnaires avaient désiré de lui donner, et il désirait ardemment lui-même de recevoir le baptême, entouré de ses sujets. Il est d'usage, dans nos stations, que les candidats fassent une profession publique de leur foi et répudient solennellement les idées et les pratiques païennes. Un tel acte, accompli par un homme dont l'influence morale s'étendait sur toutes les populations de l'Afrique méridionale, eût été d'une immense portée, et l'on pouvait s'attendre à ce qu'il réparât, en une grande mesure, les fâcheux effets du retard que Moshesh a mis à se courber sous le joug de Jésus-Christ.

La mort est inopinément intervenue, lorsqu'on n'était plus qu'à quelques heures de la réalisation d'un plan conçu en vue de la gloire de Dieu. Sans nous inspirer le moindre doute sur le salut du défunt, cette circonstance a grandement accru nos regrets et il en sera de même pour tous ses amis. Mais

qui sait si le Seigneur n'a pas voulu faire comprendre, à sa manière et mieux que Moshesh ne l'eût pu par ses paroles, que l'on s'expose toujours à beaucoup perdre lorsqu'on tarde à se rendre aux invitations de la grâce ?

Après quelques jours de silencieuse douleur, M. Jousse a écrit au directeur de la Maison des Missions les lignes suivantes :

Mon cher frère,

Je suis allé aujourd'hui, pour la première fois depuis l'enterrement de Moshesh, sur la montagne de Thaba-Bossiou. Comme tout y est triste, comme tout y porte encore l'empreinte du passage récent de la mort ! Je n'y ai plus trouvé celui que, depuis quinze ans, j'avais l'habitude de rencontrer toujours comme un vieil ami. Depuis son départ de cette terre, un vide immense s'est fait dans mes occupations, mais aujourd'hui je l'ai senti beaucoup plus vivement encore. J'ai célébré le culte en présence d'un auditoire qui partageait mon émotion, et si je n'étais pas parvenu à me contenir, nous aurions tous fondu en larmes, à force de sentir l'absence de celui que nous aimions tous si cordialement.

Ratsiou, l'oncle de Moshesh était là (1) ; lui aussi semble recevoir dans son cœur les vérités du salut. Tous les vieux conseillers et amis du défunt sont ébranlés, et nous demandons bien ardemment au Seigneur qu'il les convertisse véritablement à lui.

Je voudrais maintenant ajouter quelques détails sur les derniers moments de votre vieil ami, mais je crains de me répéter. Quand je vous ai écrit, j'étais surchargé de travaux et accablé par l'émotion ; il m'est donc difficile de me rappeler ce que je vous ai dit ; cependant j'aime à croire que vous regretterez moins des répétitions que des omissions.

Vous vous souvenez, sans doute, qu'à la fin du mois de janvier il fut décidé que Moshesh serait baptisé à l'époque

(1) Cet oncle était à peu près du même âge que son neveu. (*Note des Réd.*)

de notre conférence, qui devait avoir lieu le 12 mars. Cette pensée lui souriait beaucoup et il ordonna que sa maison fût recrépie et blanchie. Il fit aussi enlever un monceau de sable, accumulé par le vent derrière sa demeure, où devait avoir lieu la cérémonie. Il informait en même temps toute sa famille, ainsi que le gouverneur du Cap, du changement qui s'était opéré dans son cœur, et il se réjouissait à la pensée de pouvoir confesser le nom du Seigneur, en présence de son peuple et de ses fils réunis.

Le 13 du mois de février, Moshesh reçut la visite de Manshoupa, l'ex-prophétesse des Bassoutos, aujourd'hui une humble servante du Seigneur. Ils se prirent mutuellement la main et fondirent en larmes : « Ma sœur, ma sœur ! dit le « vieux chef, nous venons de bien loin ; il nous faut désor« mais marcher dans le chemin ètroit. »

Les jours se succédaient, sans apporter beaucoup de changement dans l'état de Moshesh ; cependant on pouvait voir que ses forces déclinaient, ce qui ne l'empêchait pas de parler presque sans interruption, la nuit et le jour. C'est la nuit surtout qu'il épanchait son cœur dans celui de ses gardiens fidèles. Il exprima une fois de vifs regrets, de ne s'être pas donné au Seigneur plus tôt ; ils furent produits en lui par le récit de tout ce que David avait fait pour son Dieu. Mais ce qu'il ne s'est jamais lassé de dire ou d'entendre, c'est que Jésus est allé nous préparer une place au ciel.

Le 6 mars, je me trouvais auprès de son lit, avec M. et Mme Paul Germond. Il était plus faible que de coutume ; plusieurs fois il répéta les premiers versets du chapitre XIVe de saint Jean, et il ajouta : « Quelle douce espérance que « celle-là ! »

M. Germond lui dit : « Je t'apporte les salutations de Moletsané, il désire te voir et s'entretenir avec toi, car, lui aussi est converti au Seigneur. » Il répondit : « Qu'il vienne, que « nous nous exhortions l'un l'autre ; que nous exhortions aussi

« nos enfants. Qu'il me sera doux de ne pas être séparé de « Moletsané ! »

Je lus quelques versets de la Bible, fis la prière, et nous descendîmes.

A partir de ce moment, sans cesser de posséder toutes ses facultés, Moshesh commença à ne plus soupirer qu'après le repos. On lui dit que j'avais écrit à mes frères de se hâter d'arriver pour son baptême. Il demandait aux chrétiens qui l'entouraient de ne pas solliciter pour lui une prolongation de jours : « Laissez-moi, disait-il, m'en aller vers mon Père, « j'en suis déjà bien près. » — Le 10 Mars, MM. Germond et Duvoisin, m'accompagnèrent dans une visite à Moshesh, qui devait être la dernière. La nuit fut bonne, il goûta un sommeil profond; mais vers les neuf heures du matin, il poussa un gros soupir, et les personnes qui étaient près de lui s'aperçurent que son âme était entrée dans l'éternité. Avant que la nouvelle m'en eût été apportée, la douleur des Bassoutos se manifestait par des sanglots qui en témoignaient toute l'intensité. Sans perdre un moment je gravis la montagne. Arrivé sur le plateau, je trouvai la plupart des fils de Moshesh réunis ; leur douleur était profonde, mais calme et contenue. Après quelques mots échangés avec eux, je me rendis auprès de la dépouille du défunt.

Une expression de calme était empreinte sur ses traits ; on eût cru qu'il sommeillait. Mes yeux remplis de larmes, ne pouvaient se détacher de ce visage rendu immobile par la mort. Tout-à-coup une jeune fille, membre de cette Église, s'adresse à moi en termes chaleureux et me dit : « Serviteur « de Dieu, je bénis le Seigneur de ce qu'il vous a envoyé dans « ce pays pour être l'instrument du salut de notre chef. Votre « travail n'a pas été vain. Voyez mes yeux, je ne pleure pas, « et si Moshesh se réveillait du sommeil de la mort, lui-même « nous dirait : Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur « vous-mêmes. »

L'enterrement fut fixé pour le lendemain samedi à quatre

heures. Huit missionnaires étaient présents. Les jeunes gens de l'École supérieure précédaient le cortége funèbre; la bière était portée par des parents, la foule était immense. Je fus chargé du service funèbre. Je lus tout d'abord la portion de l'Écriture dont Dieu s'était servi pour toucher le cœur de Moshesh et qu'il s'est fait relire jusqu'au dernier moment. Je commençai mon discours en disant que celui que nous portions à sa dernière demeure avait été pour sa tribu un chef et un père. Puis, faisant brièvement l'histoire de la mission dans ce pays, je rappellai la manière dont Moshesh avait reçu les messagers de la bonne nouvelle à une époque où lui-même ne savait pas ce que c'était que l'Évangile, etc. « Où est-il allé celui qui accueillit si bien les envoyés de Dieu? Est-il mort chrétien ou bien il est mort païen? » Je racontai alors sa conversion et les phases diverses par lesquelles sa piété a passé jusqu'au moment de sa mort. On écouta avec une attention soutenue et un respect profond. Un frère termina le service religieux par la prière, après quoi les fils de Moshesh, Letsié, Molapo, Mashoupa, votre propre fils et M. Maitin prirent successivement la parole. Je pus contenir mon émotion jusqu'à la fin de l'enterrement, mais après, ce fut impossible, et j'éprouvai un grand soulagement en laissant couler d'abondantes larmes.

Ainsi s'est terminée la carrière de cet homme que vous avez aimé comme moi. Je ne voudrais pas être aveuglé par la douleur au point d'oublier ses défauts, mais il avait des qualités que personne n'a jamais contestées, et, dans le nombre, je puis citer sa débonnaireté et cette parfaite urbanité qui ne l'abandonnait jamais dans ses rapports avec nous. J'ai eu souvent à lutter contre lui, mais il ne m'a jamais fait entendre un mot désagréable. Il était l'ami des enfants et le pauvre était toujours écouté par lui. Que n'a-t-il été amené à faire profession de l'Évangile vingt ans plus tôt!

J'ai cru, cher frère, devoir vous envoyer tous ces détails avec prière de les communiquer de votre côté à M. Arbousset.

Pendant les derniers mois de sa vie, Moshesh s'est beaucoup souvenu de vous deux. »

D'après un autre correspondant, le chef, au moment où il allait expirer, a dit à une femme qui se trouvait près de sa couche : « Soulève-moi, que je m'envole ! »

Dans les derniers temps, il parlait souvent de la *douce paix* qu'il avait enfin trouvée, mais il a eu des moments d'angoisse. Une nuit, entre autres, où on l'entendit s'écrier par sept fois : *Ki tla éa kaï?* « Où vais-je aller? où vais-je aller? »

Comme le dit M. Jousse, il aimait les enfants et c'était un des plus beaux traits de son caractère. Nous l'avons vu plus d'une fois présider des assemblées publiques tenant un petit garçon ou une petite fille sur ses genoux. Vers la fin, il s'était fait apporter un tout jeune enfant de Mme Mabille et l'avait pris en grande affection, S'étant exactement enquis du moment où il était né et ayant appris qu'il avait trois mois, « Je suis de son âge » s'était-il écrié, voulant dire qu'il avait passé par la nouvelle naissance au moment où l'enfant venait au monde. Il a demandé qu'on ajoutât au nom du petit celui de *Thaka-Moshesh*, qui signifie littéralement « du même âge que Moshesh. » Un message qu'il envoya un jour à la mère, se terminait par ces paroles : « Que de grandes bénédictions soient accordées à cet enfant? Puisse-t-il grandir et devenir l'un des pasteurs de mon peuple ! »

M. DAUMAS ET TSÉKÉLO.

M. Daumas et le chef Tsékélo se sont embarqués pour le Cap, le 8 de ce mois. En recevant leurs adieux, nous avon éprouvé un serrement de cœur, dont, à notre place, aucun de leurs amis n'eût pu se défendre. Il était navrant de penser qu'à part les vives sympathies qu'ils ont trouvées parmi nous, les chers voyageurs n'emportaient avec eux que le sou-

venir d'un cruel désappointement, le sentiment que leur cause était perdue. Ils recevront, à leur débarquement, les condoléances de ceux qui les avaient encouragés à venir chercher justice en Europe ; mais échapperont-ils au mauvais vouloir de ceux que leurs réclamations ont offensés ? Ils ne savent littéralement ni l'un ni l'autre ce qui les attend, ni même où ils pourront s'établir.

C'est au moment où il touche à sa soixantième année que M. Daumas se trouve dans une telle position. S'il pouvait, du moins, opposer aux difficultés qu'elle présente les ressources d'un esprit dégagé de toute autre préoccupation ! Mais ses premiers pas, à Natal, le conduiront auprès de la tombe d'une fille bien-aimée, morte pendant son absence, et il trouvera le deuil de sa famille accru par le décès tout récent de M. Lemue.

Et que produiront, sur son jeune compagnon de voyage, les tristes réalités qui l'attendent, au sortir d'un milieu comme celui dans lequel il a vécu pendant dix mois ? Ne sera-t-il pas comme écrasé par le contraste et saura-t-il résister aux fâcheux conseils du découragement ? En déchargeant ainsi nos cœurs, nous n'avons qu'une pensée, et nos lecteurs l'auront comprise, celle de solliciter leurs prières, d'obtenir d'eux qu'ils intercèdent chaque jour et avec ardeur pour les amis qui viennent de nous quitter. Suivons-les sur les grandes eaux, et qu'ils trouvent, à leur arrivée, qu'ils ont été devancés par ces prières des justes, qui ont tant d'efficacité auprès de Dieu. Nous l'avons dit plus d'une fois, et nous nous en tenons encore là, les bénédictions spirituelles que le Seigneur répand sur notre mission du sud de l'Afrique sont trop grandes pour qu'elles ne soient pas accompagnées de l'accomplissment de ces promesses de la vie présente que l'Évangile apporte toujours à ceux qui le reçoivent.

Répondant aux pressantes sollicitations de nos amis de la Suisse, nous avons conduit Tsékélo au milieu d'eux, quelques jours avant son départ.

L'accueil qu'il a reçu à Neuchâtel, à Lausanne, à Genève, l'a fortement impressionné. Si les paroles qu'il a prononcées ont excité un vif intérêt, il a été, de son côté, plus d'une fois ému par les exhortations chaleureuses qui lui ont été adressées. Il disait, en rentrant à Paris : « Je n'étais que Mossouto en quittant l'Afrique ; en France, j'aurais voulu être Français ; maintenant, je crois, en vérité, que je voudrais être et demeurer Suisse. » Cette prédilection ne l'a pas empêché de se trouver heureux au milieu de nos amis de Mulhouse, qu'il a pu visiter en revenant.

On sait ce qu'ils sont pour notre œuvre, et l'on comprendra ce qu'ils ont dû être pour un représentant du peuple auquel ils nous aident si cordialement à faire du bien. Quelques-uns des grands manufacturiers de cette ville lui ont fait parcourir leurs usines, en lui donnant des explications qu'il paraissait très bien comprendre. La vue de la nouvelle cathédrale protestante lui a fait le plus grand plaisir. « Je ne savais pas, nous disait-il, que vous eussiez de tels édifices en France. » Evidemment, il se sentait soulagé et revenait un peu de l'impression assez pénible que la prépondérance du catholicisme dans notre pays a produite sur lui. Il a longtemps regardé, de dehors, le bâtiment dans son ensemble, et remarqué avec intérêt plusieurs détails d'architecture que la fraîcheur de la construction lui permettait de saisir. « Que l'homme est grand et intelligent, disait-il en se retirant, et que la mort doit être puissante, pour triompher de lui comme elle le fait ! » Il ne lui restait plus que trois ou quatre jours avant de s'embarquer, et nous dûmes, à notre grand regret, renoncer à visiter Strasbourg, où l'on avait tant de raisons de s'attendre aux salutations et aux remerciements du voyageur mossouto. Par une étrange coïncidence, Tsékélo, en entrant dans un des wagons du train qui nous ramenait à Paris, s'assit en face d'un nègre. L'entendant prononcer quelques mots d'anglais, il lia de suite conversation avec lui, et il se trouva que son vis-à-vis n'était rien moins qu'un docteur en médecine,

fils de l'évêque Crowther, le grand missionnaire du Niger. N'ayant, ni l'un ni l'autre acquis l'habitude de dormir en dépit des sifflements des locomotives, nos deux Africains passèrent une bonne partie de la nuit à comparer l'état de leurs patries respectives. Tsékélo apprit avec plaisir, mais non sans un mouvement de légitime envie, qu'à Lagos, les populations blanches se contentent du monopole commercial et d'une influence générale sur les affaires du pays, laissant aux indigènes la libre possession de leurs terres.

Si l'on peut se demander avec sollicitude ce qui résultera pour Tsékélo de son séjour dans la soi-disant chrétienté, quel effet auront produit sur lui les divers scandales qu'elle lui a offerts, son apparition en Europe n'aura pas été sans fruit pour nous. Elle a imprimé à l'œuvre des missions un cachet d'actualité, qu'elle n'avait pas eu jusqu'ici en France. On a pu entendre un fils de païen décrire lui-même les effets de l'Évangile au sein des ténèbres où Dieu le fait pénétrer, énumérer les souffrances, les erreurs, les abus auxquels il met un terme. On a pu voir jusqu'à quel niveau intellectuel il élève des populations dont on avait cru l'éducation presque impossible.

Cette visite a fait faire parmi nous un grand pas à la question encore si débattue de l'unité de l'espèce humaine.

C'est ce que M. de Pressensé a fait remarquer, avec la verve qui lui est propre, pendant le repas fraternel auquel les pasteurs et autres amis de nos œuvres sont annuellement conviés dans la Maison des Diaconnesses.

« En écoutant Tsékélo, disait notre frère, nous avons senti, reconnu en lui un homme en tout semblable à nous-mêmes ! » — « Oui, oui ! » s'est écrié alors l'Africain, « un homme, un homme, un homme ! Si je pouvais prêter mon âme à M. de Pressensé et la mettre dans son corps pendant trois jours, il verrait qu'elle pense, qu'elle sent comme la sienne ! »

Ce cri, on le croira facilement, produisit la plus vive sen-

tation; aucun de ceux qui l'entendirent ne l'oubliera jamais.

L'achat de bons livres a été l'une des dernières occupations du jeune chef. Il y a même consacré une partie du jour de son départ. Son choix s'est surtout porté sur des dictionnaires, des manuels de science pratique, des résumés d'histoire et de biographie universelle. Il se félicitait tout particulièrement d'avoir pu se procurer un martyrologe des temps de la réformation.



DÉPART DE M. VIÉNOT ET ARRIVÉE PROCHAINE DE M. ET MADAME COCHET.

M. Viénot est reparti pour Taïti le 3 de ce mois. Nous le recommandons aux instantes prières de tous les amis de notre œuvre. Il a pris la voie la plus expéditive. Elle offre déjà une légère économie que l'on peut s'attendre à voir bientôt devenir fort notable. En s'embarquant à Brest pour New-York, et prenant le chemin de fer qui relie cette ville à la Californie, on peut aller de Paris à San-Francisco en vingt ou vingt-deux jours. Il ne reste plus que le trajet sur l'Océan pacifique qui se fait malheureusement encore par voilier, mais il en est de même pour les voyageurs qui prennent la voie de Panama. Quand une ligne de navires à vapeur aura été établie entre la Californie et la Chine, nous ne serons plus qu'à six semaines de nos antipodes de la Polynésie. Il est vraiment admirable de voir comme la Providence rapproche les unes des autres les populations les plus diverses de notre globe. Ne veut-elle pas par là faire sentir à l'Église que l'heure de la vocation définitive de tous les gentils est venue?

M. Viénot a obtenu de l'État le transport gratuit de caisses remplies d'objets pour les écoles. Nous avions eu précédemment la même faveur pour presque tout le bagage de M. et Mme Brun.

Comme on l'a vu le mois dernier, dans notre analyse du rapport annuel, M. et Mme Cochet, pour des raisons qu'ils ont mûrement pesées et qu'ils ont fait connaître au Comité, reviennent en France. Nous croyons qu'on peut les attendre dans le courant du mois de juillet. Ils amènent avec eux, outre leur propre famille, plusieurs enfants de la mission que leurs parents désirent faire élever en Europe. M. Cochet partit en même temps que M. Frédoux, en 1845, et compte par conséquent vingt-cinq années de service. Ayant presque toujours occupé la partie la plus exposée des frontières du Lessouto, il a eu un ministère exceptionnellement agité et fort laborieux, mais qui a été béni pour bien des âmes. Il se réserve de voir, après quelque séjour en Europe, s'il devra offrir de nouveau ses services à la Société. Que Dieu veuille le bénir dans cette nouvelle phase de sa vie et être lui-même sa lumière et sa force!

TAITI

Lettre de M. Vernier.

UNE CONSÉCRATION

Papéété, Taïti, 21 mars 1870.

Cher et honoré frère,

A la fin d'un petit voyage de nos amis Atger à Mooréa, nous nous sommes décidés à revenir tous ensemble à Taïti, pour y faire une grande tournée missionnaire.

Notre dessein est de visiter en détail tous les districts de l'île, et de consacrer à cette excursion deux ou trois semaines.

J'eusse désiré ne vous écrire qu'à notre retour, mais le courrier pour l'Europe devant partir dans fort peu de jours, — pendant notre absence de Papéété, — je me décide à vous adresser quelques lignes sur une cérémonie intéressante qui

a récemment eu lieu au milieu de notre population taïtienne.

Il s'agit de la consécration au saint ministère d'un nouveau pasteur indigène. L'ancien pasteur du district de Papeuriri ayant abandonné son troupeau, à cause de certains avantages terrestres qu'on lui avait refusés, l'Église a résolu de se choisir un nouveau conducteur. Son choix s'est porté sur le nommé Poheino, qui, pendant de longues années, avait exercé la charge de diacre.

Sa conduite qui, au dire de tous, a été irréprochable pendant les vingt années qui se sont écoulées depuis son entrée dans l'Église, lui avait attiré la confiance des membres du troupeau. Agréé comme pasteur de Papeuriri par les autorités du Protectorat, il nous a demandé de lui donner l'imposition des mains. Le 20 février avait été désigné pour cette cérémonie. Elle a eu lieu dans l'Église de Faaa, voisine de Papéété. Vingt et un pasteurs y ont assisté.

Ne connaissant le nouveau candidat que par les témoignages qu'on lui avait rendus, nous avons fait précéder l'imposition des mains d'un long examen, portant sur les grandes doctrines de la foi Evangélique et sur plusieurs questions de détail.

Debout, au milieu d'une assemblée de pasteurs et de diacres, au nombre d'environ cinquante, il a répondu à toutes nos demandes avec une justesse et une clarté qui nous ont vivement étonnés. Sans aucune prétention oratoire, et avec une simplicité peu commune, il nous a dit quelle est la foi de son âme, quelles sont les règles qu'il a données à sa vie. Plusieurs de ses réponses ont excité notre admiration, par leur candeur et leur précision. Il nous a prouvé que l'Écriture de l'Ancien et du Nouveau Testament lui était familière, et, s'il n'a pas fait d'études spéciales pour le ministère, il pourra néanmoins devenir un utile serviteur de la Parole à Papeuriri. Nous avons été heureux de lui conférer la sainte charge, non-seulement à cause des capacités que nous avons découvertes en lui, mais aussi à cause des preuves qu'il a

données de la sincérité de sa piété par une conduite honorable et régulière.

M. Atger m'avait demandé de faire le discours de consécration, mais j'avais d'emblée décliné cet honneur. Mon cher collègue étant sur le point de retourner en France, il convenait qu'il introduisît ce nouveau serviteur de Christ dans l'œuvre sainte par les conseils de son expérience chrétienne. C'est aux Elie à laisser tomber leur manteau sur les Élysée.

Il prit son texte dans Jérémie, I, 10. « Regarde, je t'ai établi aujourd'hui, » et, dans une allocution chaleureuse, il expliqua au candidat la nature de sa nouvelle charge, ses difficultés, son utilité, ses consolations et ses grandeurs. Il compara les devoirs du pasteur à ceux d'un capitaine de vaisseau, aux soins duquel ont été confiées les vies d'un grand nombre de passagers. Les membres d'un troupeau sont comme autant de passagers pour l'éternité.

Après l'imposition des mains, qui eut lieu à la suite de ces exhortations, notre frère, M. Morris, missionnaire anglais, fit part de ses expériences au nouveau pasteur, recommanda à tous les autres la vigilance dans l'exercice de leur ministère sacré. Il fit ensuite ses adieux à l'Église de Faaa, étant, lui aussi, sur le point de quitter l'œuvre de Taïti.

A deux heures du soir, le temple se remplit de nouveau d'auditeurs, et j'eus moi-même la joie de leur annoncer la parole de mon divin Maître. Je les entretins de la nouvelle naissance (Jean, III, 3), sa nature, ses agents et sa nécesité absolue. Nous espérons que la journée du 20 février aura été abondamment bénie pour notre nouveau pasteur, pour l'Église de Faaa, et pour tous ceux qui s'y étaient rassemblés, de Taïti et de Mooréa. En retournant, le soir, à Papéété, nous avions, mes collègues et moi, le cœur plein de joie et de reconnaissance envers Dieu, pour les heures bénies qu'il nous avait accordées.

Nous avons reçu, cher et honoré frère, les dernières lettres que vous nous avez adressées en décembre dernier. La nouvelle du départ prochain de nos amis Brun pour nous venir rejoindre nous a fort réjouis. M. Atger n'attend que leur arrivée pour saisir la première occasion de se rendre en France avec sa famille.

Votre sincèrement dévoué en Notre Seigneur,

Fréd. VERNIER.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ROYAUME DE LAOS.

Notre livraison de février dernier contenait (page 79), une lettre touchante dont nos lecteurs auront gardé le souvenir. Deux missionnaires américains établis depuis plus d'un an, avec leurs familles, à Chieng-Maï, capitale du Laos, y étaient en danger de mort. Le roi du pays, qui les avait d'abord accueillis favorablement, s'était ensuite montré très hostile. Par ses ordres, deux chrétiens indigènes avaient été massacrés et les missionnaires étaient menacés du même sort. « Chers père « et mère, écrivait le révérend Mac-Gilvary aux parents de « sa jeune femme, si vous ne recevez plus de nos nouvelles, « dites-vous que nous sommes au ciel.... Mais ne vous affli- « gez pas sur notre compte.... nous sommes en paix et très « heureux. »

Les amis des missions apprendront avec plaisir que ni le révérend Mac-Gilvary, ni son collègue, le révérend Wilson, ni aucun des leurs, ne sont morts. Dieu les a protégés et les dernières nouvelles reçues d'eux représentent leur œuvre

missionnaire comme moins compromise qu'il n'y avait eu lieu de le craindre.

Voici de quelle manière et en quelle mesure la position s'est améliorée.

Les missionnaires de Chieng-Maï se rattachent à la mission presbytérienne des États-Unis à Bangkok, capitale du royaume de Siam. En apprenant les dangers qu'ils couraient, cette mission décida sur-le-champ d'aller à leur secours, et deux de ses membres, les révérends Macdonald et George, partirent immédiatement pour Chieng-Maï. Un officier du gouvernement siamois les accompagnait, chargé d'un message royal pour le souverain du Laos, qui est tributaire de celui de Siam, Le roi de Siam est un enfant, mais le régent qui gouverne en son nom, se montre plein de bienveillance pour les missionnaires américains, et il s'était empressé de le leur témoigner dans cette circonstance.

Le trajet d'une capitale à l'autre se fit, suivant l'usage de ces contrées, moitié par eau et moitié à dos d'éléphant. Il dura près de deux mois, sans qu'il fût possible aux voyageurs d'annoncer leur approche à leurs collègues de Chieng-Maï ou de savoir s'ils les trouveraient encore en vie. Grande fut donc leur joie en apprenant, à leur arrivée, qu'ils n'auraient pas supporté en vain les fatigues d'un tel voyage.

Dès le lendemain, ils furent admis à présenter au roi le message du régent siamois. Cette missive, renfermée dans un coffret d'or fut transportée au palais sous un parasol de cérémonie, et déposée solennellement par l'officier siamois au milieu de la vaste salle où devait avoir lieu l'audience. Elle était conçue en termes bienveillants à l'égard des missionnaires, mais se bornait à demander au roi du Laos que les étrangers fussent libres de rester dans le pays ou de le quitter, suivant qu'ils le jugeraient convenable. Il n'y était fait aucune mention de la peine de mort infligée aux deux chrétiens indigènes qu'on peut appeler les premiers martyrs du Laos.

Laissons le révérend Macdonald raconter lui-même l'accueil que le roi fit à ce message. Il y a là des traits de mœurs curieux à observer.

« Très peu de temps après notre arrivée dans la salle d'audience, le roi fit son entrée. Il affectait un calme parfait, mais la pâleur de son front et la contraction de ses traits indiquaient une irritation sourde, qu'il avait peine à contenir. Après l'avoir salué à la mode orientale, nous reprîmes nos siéges, tandis que l'officier siamois resta prosterné tout de son long devant lui. Sans rien nous dire, le monarque rompit le sceau de la lettre et la passa à l'un de ses secrétaires pour qu'il en fît lecture. « Cette lettre, nous dit ensuite Sa Majesté, « n'a pas une grande importance ; elle ne réclame pour les « missionnaires d'autres priviléges que la liberté de rester « ou de s'en aller, comme ils l'aimeront le mieux. Qu'avez- « vous à dire là-dessus ? »

« Autorisé ainsi à prendre la parole, j'exposai les faits en rappelant les marques de bonté dont nos frères avaient d'abord été l'objet, et en ajoutant que cette bienveillance ne nous avait pas surpris, vu qu'à Bangkok les missionnaires jouissent des mêmes priviléges auprès du roi de Siam. J'exprimai ensuite, le plus respectueusement que je pus, notre vif regret du changement survenu dans les dispositions du roi à l'égard de nos frères, et de la mort de deux des gens du pays pour avoir prêté l'oreille à leurs enseignements.

« Ces paroles ne parurent pas faire une grande impression sur le vieux monarque. Gardant son calme apparent, il répondit que mes collègues étaient parfaitement libres de rester dans ses états et qu'il ne leur défendait nullement de prendre de ses sujets à leur service. Il avait bien, ajouta-t-il, fait punir de mort deux de ces derniers, mais c'était parce qu'ils avaient négligé un travail qu'ils avaient été chargés de faire pour le gouvernement.

« A cette explication je n'avais rien à objecter, mais M. Mac Gilvary, qui nous avait accompagnés, n'hésita pas à

la relever. En termes clairs et par des faits positifs, il démontra que les deux martyrs n'avaient en rien manqué à leurs devoirs envers le gouvernement, et que c'était bien pour cause de religion qu'ils avaient été massacrés.

« Un démenti si formel était plus que le roi n'en pouvait supporter. En un clin d'œil, la contrainte qu'il s'était imposée pour paraître calme disparut, et il se livra à un accès de colère d'autant plus violente qu'il l'avait longtemps et difficilement réprimée.

« Eh bien! oui, s'écria-t-il, *j'ai tué* ces hommes, parce « qu'ils avaient embrassé la religion chrétienne, et *je tuerai* « de la même manière tous ceux qui en feront autant. A mes « yeux, abandonner la religion du pays, c'est se révolter « contre mon autorité. Si les missionnaires veulent rester « ici, qu'ils restent, il faudra bien l'endurer, — mais « qu'ils ne fassent pas des chrétiens de mes sujets, et qu'ils « n'enseignent pas leur religion. S'ils le font, je les chasse« rai certainement du pays. »

A ces paroles, que je rapporte aussi textuellement que ma mémoire me le permet, nos collègues, voyant comme nous qu'il serait intempestif d'opposer le moindre argument, se contentèrent de répondre que leur intention était de rester. Sans insister davantage le roi parla d'autre chose, devint plus raisonnable et nous adressa, sur différents sujets, des questions auxquelles nous répondîmes du mieux que nous pûmes, et à la suite desquelles la séance fut levée.

« De retour chez M. Mac Gilvary, nous nous livrâmes à un examen attentif de la situation, et après avoir beaucoup prié, nous arrivâmes à la conclusion que ce qu'il y avait de plus sage à faire était d'abandonner la mission pour un temps, jusqu'à ce que des circonstances plus favorables permissent de la reprendre. Le roi capricieux et despote qui gouverne aujourd'hui le Laos est très âgé. En attendant des jours plus heureux, les missionnaires pourront s'établir dans une ville siamoise nommé Rahang, qui se trouve sur la fron-

tière du Laos, et dont un tiers au moins des habitants sont des gens de ce royaume. Ce sera pour les messages de l'Évangile un moyen de communiquer encore avec ce pays, d'y faire des excursions et de préparer ainsi la reprise d'une œuvre qu'ils ne pourraient poursuivre, dans les conditions actuelles, qu'en s'exposant, sans profit, à des efforts infructueux, à des persécutions violentes et peut-être à la mort. »

Telle était la situation au 11 janvier, époque du départ des deux délégués de la mission siamoise pour retourner à Bangkok; mais, quelques jours plus tard, le 24 janvier, M. Mac Gilvary écrit que l'aspect des choses a changé de nouveau, et que, contrairement à la décision prise avec ses collègues, il va demeurer à Chieng-Maï, pour y continuer ses travaux. « Aussitôt après que nos frères nous eurent quittés, écrit-il, « j'allai voir plusieurs des princes, des princesses et des autres personnages influents qui nous avaient témoigné de l'intérêt, pour savoir quelle impression ferait sur eux la nouvelle de notre retraite. Tous se sont accordés à en exprimer leur regrets, et l'un d'eux, le gendre le plus âgé du roi, qui selon toute apparence lui succédera, m'a dit très positivement que je ferais mieux d'attendre, au moins jusqu'au retour du roi, qui est sur le point de partir pour Bangkok. Le monarque lui-même, que j'ai vu aussi, s'est montré envers moi plus gracieux que je ne l'avais vu depuis longtemps. Comme je lui demandais de donner des ordres pour que les gens que nous voudrions prendre à notre service ou employer n'eussent pas à redouter d'être persécutés ou punis à cause de leurs relations avec nous, il m'a répondu qu'il y avait déjà avisé et donné des instructions au premier ministre, Ce haut fonctionnaire, à qui nous avons rendu quelques services médicaux, m'a exprimé lui-même son vif désir de nous voir rester à Chieng-Maï; et parmi le peuple, enfin, jamais encore la faveur dont nous jouissions ne s'était manifestée d'une manière si sensible que depuis qu'il a été question de notre départ. Comment ne pas voir, à tous ces

signes, qu'abandonner la mission, même pour un temps, serait aller contre la volonté du Seigneur et faire preuve de pusillanimité? Le roi va partir demain avec sa suite pour plusieurs mois. Ses sujets pourront alors venir en toute liberté nous écouter et s'entretenir avec nous. Que l'Église nous aide de ses prières. Nous allons continuer à prêcher ici la bonne nouvelle du salut. »

« J'ajoute que si, à la fin d'une autre année, j'étais forcé de quitter Chieng-Maï, je n'abandonnerais pas pour cela le pays, mais j'irais m'établir à Lampoon, ville située dans la même vallée, à une demi-journée de marche, et où, selon toute apparence, je n'aurais pas à lutter contre les mêmes difficultés qu'ici. Qu'il en arrive, du reste, ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner. Notre situation dans ce pays est très précaire; d'un moment a l'autre, elle peut changer encore. Nos épreuves ont été grandes, mais nous n'avons jamais eu, comme ceux de nos frères qui travaillent en Chine, à supporter les mépris du peuple ou les insultes des mandarins. C'est un grand encouragement, et, à vues humaines même, nous pourrions attendre l'avenir avec confiance. »

D'après cette lettre, on voit que M. et Mme Mac Gilvary sont décidés à rester à Chieng-Maï. Il paraît décidé cependant que le projet de fonder une mission à Rahang sera réalisé, et que M. et Mme Wilson en auront la charge. Il y aura donc au Laos, si Dieu bénit ces arrangements, deux postes d'évangélisation au lieu d'un. Tel est souvent l'effet des attaques dirigées contre le royaume de Christ. C'est ainsi qu'après la mort du premier martyr chrétien, la violente persécution qui dispersa les fidèles de Jérusalem eut pour effet de faire annoncer la Parole de Dieu dans les provinces qui ne l'avaient pas encore entendue. (Act. VIII, 1-4).

INDE.

TÉMOIGNAGE RENDU AUX MISSIONNAIRES PAR DES LAÏQUES.

L'Angleterre protestante a sur d'autres pays un avantage qui lui fait honneur. C'est celui de compter, soit dans les rangs supérieurs de son armée, soit parmi ses hauts fonctionnaires civils, un grand nombre d'hommes sincèrement pieux et qui ne craignent pas de s'avouer chrétiens devant le monde. L'influence exercée par ces témoins de Jésus-Christ, qu'on ne saurait accuser de « faire leur métier, » est précieuse partout, mais nulle part peut être plus que dans l'Inde, en face et au milieu de ces deux cents millions d'idolâtres qu'il faut attirer auprès de la croix. Chacun sait quels services ont rendus à la cause missionnaire les Havelok, le Wheeler, et les deux frères Lawrence, dont le plus jeune, après avoir été le premier vice-roi de l'Inde, siége humblement aujourd'hui sur les bancs d'un Comité de missions. On dresserait une longue liste de tous les laïques distingués à divers titres, qui, depuis un quart de siècle, ont ainsi servi la cause évangélique dans l'Inde, non-seulement par leurs dons, mais en prenant, dans bien des cas et de bien des manières, une part active aux travaux destinés à la faire avancer.

Aux dernières Assemblées générales des Sociétés religieuses de Londres, plusieurs hommes de ce caractère ont pris la parole et prononcé des discours qui, plus peut-être que ceux des missionnaires eux-mêmes, ont captivé leurs auditeurs. On nous saura gré d'en reproduire quelques fragments.

A la séance de la Société biblique, sir Bartle Frère, ancien gouverneur de la présidence de Bombay, a montré avec éloquence, et en s'appuyant sur bien des faits observés par lui dans l'exercice de ses hautes fonctions dans l'Inde, que la Bible, répandue et expliquée par les missionnaires, produit sur l'esprit des Indous ces merveilleux effets qui en démontrent si bien l'origine divine. « Il suffit souvent, pour cela, a-t-

il dit, d'un seul morceau détaché de ce saint livre. Permettez-moi de vous en citer un exemple. J'avais pour ami un jeune officier, qui est mort très jeune, hélas! avant d'avoir rendu à son pays tous les services qu'il promettait de lui rendre. Appelé, comme ingénieur, à surveiller d'importants travaux, il reçut la visite d'un Indou, qui avait à lui parler d'affaires, mais qu'il fit attendre jusqu'au lendemain parce qu'il avait pour principe de ne travailler, le jour du Seigneur, que dans des cas de nécessité rigoureusement absolue. Le lundi matin, l'Indou lui demanda l'explication de ce procédé. Mon ami la lui donna en quelques mots, et il eut l'idée d'offrir la Bible à son visiteur, mais il se trouva n'avoir, en ce moment, sous la main que quelques pages contenant l'histoire de Joseph. L'Indou emporta cette brochure, la lut et en fut tellement frappé qu'elle lui donna l'envie d'avoir la Bible tout entière. Cela lui fournit l'occasion d'entrer en rapport avec un missionnaire qui lui exposa fidèlement les doctrines du christianisme. De retour dans son village, l'Indou fit part à ses amis de ce qu'il avait ainsi appris, et le résultat de cet échange d'idées aurait comblé de joie le cœur de celui qui en avait été le premier instrument, s'il avait encore vécu. Peu d'années après, le village entier avait pris, d'un commun accord, la résolution d'abandonner le culte des idoles, et on le compte aujourd'hui parmi les villages chrétiens que l'Inde possède.

Un autre laïque, qui occupe, si nous ne nous trompons, un poste important dans le Bengale, M. Robert Scott Moncrief, a rendu, dans l'Assemblée générale des missions baptistes un éclatant hommage aux missionnaires et à leurs travaux. « Plus j'ai étudié cette œuvre, a-t-il dit, plus je me suis affermi dans la conviction que c'est bien l'œuvre de Dieu ; que Dieu l'a bénie et qu'il la rendra glorieuse devant le monde comme devant lui. Et plus j'ai observé les ouvriers eux-mêmes, c'est-à-dire les missionnaires, leurs femmes et leurs aides, soit européens soit indigènes, plus je les ai suivis dans leurs

travaux comme dans leurs épreuves, dans leurs fatigues, dans leurs maladies et dans leurs mécomptes, et plus je me suis senti pressé de les entourer de mes sympathies et de mon respect. Ce qu'ils font dans ce pays pour la dissémination de la vérité, pour l'éducation du peuple et au point de vue de la charité est quelque chose d'incalculable. D'autres causes concourent sans doute à la régénération de l'Inde; mais je suis persuadé que si, par impossible, les missions évangéliques disparaissaient du pays, tous les progrès obtenus disparaîtraient bientôt avec elles. »

Devant un autre auditoire, celui de la Société des missions de l'Église établie, un militaire fort honorablement connu dans l'Inde, le colonel Field, a pris pour sujet de son discours les vertus chrétiennes des Indous convertis.

« Pendant un séjour de trente ans, dans beaucoup d'endroits différents, a-t-il dit, je n'ai jamais vécu dans le voisinage d'une mission sans y rencontrer quelques chrétiens indigènes dont la vie ne prouvât que l'Évangile est toujours la puissance de Dieu pour sauver et sanctifier ceux qui croient. Que d'exemples de ce genre j'aurais à vous citer.

« J'ai vu un jeune homme, sorti d'une école missionnaire, et qui, comme catéchiste, avait fait beaucoup de bien, devenir un misérable lépreux, incapable de se mouvoir, et supporter, pendant des années, d'affreuses souffrances avec plus de patience que je n'en ai jamais trouvé chez aucun de mes compatriotes. — J'en ai vu un autre, jeune aussi et riche, abandonner joyeusement, pour se consacrer à Christ, sa famille, ses biens, son lieu de naissance et persévérer dans ce renoncement avec une force d'âme vraiment exemplaire.

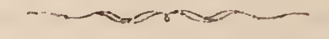
« Une fois, dans le Guzerat, je me trouvais avoir à faire un assez long voyage sans autre moyen de transport qu'une charrette à bœufs. Celle que j'avais louée appartenait à un paysan chrétien qui, étant fort pauvre, la conduisait lui-même. Pendant la nuit, j'étais censé dormir, mais avec un tel

véhicule, par des chemins qui n'en sont pas, on ne dort guère, et ce que j'entendis me dédommagea richement de ces fatigantes insomnies. A chaque village que nous traversions, mon conducteur était obligé de prendre un nouveau guide, et à chacun de ces hommes avec lesquels il passait quelques heures, je l'entendais prêcher l'Évangile, fort simplement sans doute, mais fidèlement et avec une ardeur dont je me reprochais intérieurement de ne pas me sentir capable.

« Ailleurs, j'ai vu un village chrétien, pour les habitants duquel on avait obtenu du gouvernement une concession de terrain considérable. Pour le cultiver, ces gens avaient souvent besoin de quelques avances. Pour se les procurer, ils se rendaient dans une grande ville voisine toute païenne. Mais on les connaissait bien et quelle impression y avait produite tout ce qu'on savait sur leur compte? C'est que les banquiers du lieu, qui ne prêtent jamais d'argent à leurs compatriotes sans exiger d'eux des billets ou bons rédigés très strictement en prévision d'un recours à la loi, négligeaient ces précautions quand il s'agissait des chrétiens. Ils se contentaient alors d'une promesse verbale; hommage remarquable rendu à leur probité.

« Quant aux pasteurs indigènes, j'en ai connu qui pourraient être comparés à nos pasteurs les plus zélés. En 1847, trois jeunes convertis, d'entre les Parsis, étaient venus me voir et avaient reçu de Mme Field et de moi l'accueil amical auquel ils avaient droit. De ces trois hommes, l'un dirige une petite Église de natifs qui se soutient au moyen de souscriptions spéciales; le second travaille avec fruit dans un autre champ missionnaire, et le troisième, fixé à Londres, y professe les langues orientales dans un de nos colléges, sans que ces fonctions l'empêchent de prêcher l'Évangile aussi souvent qu'il en a l'occasion. — Un dernier trait et je finis. Il y a dans l'Inde une Église chrétienne d'environ 700 communiants, sur laquelle de riches bénédictions spirituelles reposent et qui donne un exemple bon à imiter partout. Les membres se sont

engagés, dernièrement, à consacrer chacun le dixième de son revenu à la cause des missions. C'est, dans leur pensée, un devoir que Dieu leur a prescrit par cela seul qu'il leur a fait don de l'Evangile. »



AFRIQUE OCCIDENTALE.

UN DISCOURS DE L'ÉVÊQUE DU NIGER.

Dans les quelques lignes que nous avons consacrées, le mois dernier, aux dernières assemblées générales de la Société des missions anglicanes, nous avons mentionné la présence de notre vieil ami, le très révérend Samuel Adjaï Crowther, l'évêque noir du Niger.

La parole de cet orateur a produit sur l'immense assemblée d'Exeter Hall une impression profonde qu'expliquent, non-seulement la couleur de sa peau, mais son éloquence et l'intérêt des faits qu'il avait à raconter.

Voici quelques extraits de ses discours :

A l'assemblée de la Société biblique britannique et étrangère, l'évêque nègre a dépeint avec vivacité les effets que la Bible produisit sur lui à l'époque où il la lut pour la première fois, il y a près de quarante ans ; puis, ce qu'éprouvent, en l'entendant, ceux de ses compatriotes auxquels on la lit dans leur langue.

« Quand on me demanda de prendre part à la traduction d'une partie des Saints Livres, a-t-il dit, j'en restai d'abord comme confondu, car qui étais-je pour une œuvre pareille ? Mais je pris courage, et quand, avec le secours du comité de cette Société, les premiers cinq cents exemplaires de l'Épitre de saint Paul aux Romains arrivèrent entre mes mains, je me hâtai de les distribuer autour de moi. Alors, beaucoup de ceux qui avaient reçu le volume vinrent à moi spontanément et me dirent : « Si nous n'avions pas eu quelque

« connaissance de cet écrit d'après la version anglaise, nous « aurions certainement cru qu'en le composant, vous aviez « voulu décrire toutes nos passions et toutes nos méchance- « tés; c'est de nous-mêmes qu'il parle, et tout ce qu'il en dit « est si vrai ! » Ces remarques s'appliquaient au tableau que l'Apôtre trace de la corruption de l'homme privé de la connaissance du vrai Dieu, et il ne me fut pas difficile de les confirmer. Je répondis que la Bible, parole du Dieu qui sait toutes choses, dévoile aux regards les secrets les plus cachés du cœur humain, qu'à ce titre elle convient à toutes les nations qui sont sous le soleil, et que, comme le dit saint Jacques, « c'est le miroir dans lequel tous peuvent se voir « tels qu'ils sont. »

Depuis quelques années, l'œuvre des Missions protestantes sur les côtes occidentales d'Afrique a été attaquée avec violence par plusieurs de ces savants qui, en Angleterre comme chez nous, ont pour système de nier tout progrès accompli par d'autres moyens que par la science ou le commerce. Plusieurs ont prétendu, soit dans des livres, soit dans des conférences, que ces missions, beaucoup trop vantées, n'étaient que ce qu'on appelle en anglais des *failures*, c'est-à-dire des essais infructueux, des entreprises manquées, et plusieurs en ajoutant que s'occuper ainsi d'une race inférieure, de cette race noire qui diffère si peu du singe, était une folie. Quelques hommes compétents, et entre autres le célèbre voyageur Livingstone, ont répondu victorieusement à ces accusations, qui provenaient plus encore peut-être de la haine du christianisme que de l'admiration due à la science. L'évêque Crowther était lui aussi en mesure d'aborder la question, et, dans l'une des séances consacrées aux missions de l'Église établie, il l'a fait de manière à provoquer les applaudissements les plus chaleureux.

« A ceux qui prétendent que l'œuvre des missions est une œuvre manquée, a-t-il dit, je voudrais que l'on demandât s'ils ont jamais visité une école missionnaire, ou observé sur les

lieux une de nos Églises indigènes. Ils répondraient probablement tous que non, en ajoutant peut-être, qu'ils n'avaient rien à faire en de tels endroits. Mais alors quelle confiance avoir dans leurs assertions? Peu de temps avant de quitter Lagos (siége du diocèse anglican du Niger), je me suis trouvé en rapport avec un honorable gentleman qui avait mal parlé des missions. Il visitait Lagos en voyageur. Quand ceux de mes compatriotes qui connaissaient ses opinions, apprirent son arrivée, ils s'en émurent, parlèrent de lui avec amertume et ne s'apaisèrent qu'en se disant que ce grand voyageur avait parlé de ce qu'il ne connaissait pas. De mon côté, je reçus sa visite et nous eûmes ensemble une longue conversation, dans le courant de laquelle je lui demandai s'il croyait réellement sur l'Afrique tout ce qu'il en avait écrit en vue du public anglais? — Oui, me répondit-il, je le croyais alors. — Mais aujourd'hui le croyez-vous encore? — Peut-être que j'aurais à modifier quelques-uns de mes dires. — Je l'espère bien, continuai-je, et faisant allusion à l'opinion qui nous représente, nous négres, comme le trait d'union entre l'homme et l'animal, je lui dis que je m'inquiétais fort peu de savoir si l'on me regardait comme un singe ou comme le frère de l'ourang-outang, mais que je m'estimais fort heureux de recevoir chez moi un homme aussi distingué, et qu'il me trouverait prêt à lui rendre tous les services que je pourrais.

« Nous nous quittâmes bons amis. Mon visiteur partit pour Sierra-Leone, et, quelque temps après, il m'écrivit une lettre où il me disait qu'en paraissant dans cette colonie, il s'attendait à être injurié, bafoué, battu ou lapidé, tandis qu'il n'y avait trouvé partout que politesse et bienveillance. Mais ce qui l'avait surtout frappé, c'était une visite faite par lui au village tout nègre et tout chrétien de Regent. Il y était resté plusieurs jours, et il avouait franchement, dans la lettre dont je parle, qu'il avait été tout à la fois surpris et enchanté de ce qu'il y avait vu. Il ne s'était jamais douté qu'il existât en

Afrique un endroit pareil, une population si paisible, une congrégation chrétienne si bien réglée, si attentive aux enseignements du pasteur et qui eût fait des progrès si sensibles dans la voie de la civilisation.

« Certainement, ajoutait-il, ce que j'ai dit précédemment « de la race africaine comporte des exceptions, et ne saurait « s'appliquer à Sierra Leone.

« J'ai répondu à cette lettre en invitant mon correspondant à visiter nos stations de l'intérieur, et en le prévenant que s'il le faisait, il aurait probablement à revenir encore de quelques-unes de ses anciennes préventions....

« Maintenant, parlons de ce qui se passe à Onika, l'une de nos œuvres sur les bords du Niger. Un jour que quelques Européens, appartenant à la marine royale ou à la marine marchande, y étaient venus rendre visite au roi du pays, une troupe de chefs vit dans cette réunion, à laquelle j'assistais avec quelques-uns de nos convertis, une excellente occasion de faire une démonstration contre la foi chrétienne. Ils demandaient, entre autres choses, que je fusse sommé, comme chef de la nouvelle religion (c'est le titre dont il leur plaisait de me gratifier), de faire une loi ordonnant à nos convertis de ne pas refuser de s'unir à leurs familles pour offrir certains sacrifices aux dieux du pays, et de ne plus manger de certains poissons regardés comme sacrés. Pour répondre à cette sorte de réquisition, que le roi paraissait approuver, je pris ma Bible des mains d'un des catéchistes qui m'accompagnaient, et l'élevant en l'air, je m'écriai : « Ce livre contient le message que j'ai reçu ordre d'apporter dans ce pays ; dire maintenant à ceux qui l'ont reçu qu'il feront bien de retourner à l'idolâtrie dépasse mon pouvoir. Je n'oserais pas le faire ; je ne le dois pas, et si j'avais le malheur de céder, ces convertis, que vous avez là sous les yeux, ne voudraient certainement pas obéir.

« Là-dessus, un de nos chrétiens s'avança et demanda à ses compatriotes s'ils le connaissaient. Cet homme appartenait

à l'une des principales familles de la localité, et dès qu'il ouvrit la bouche le roi redoubla d'attention : « J'ai été jadis, dit
« alors notre ami, un homme bien méchant, et très connu
« comme tel. Avant l'arrivée du christianisme, personne n'a
« jeté plus de trouble dans le pays que je ne l'ai fait. Mais,
« depuis que la nouvelle religion est venue, le pays a bien
« changé, et moi aussi. Mais pourquoi suis-je aujourd'hui un
« homme si différent de ce que j'étais autrefois ? C'est le
« christianisme qui a fait cela ; soyez donc bien sûrs que je
« n'abandonnerai jamais cette religion. Vous auriez plutôt
« ma vie que de me faire renoncer à l'Évangile, qui a été la
« puissance de Dieu pour mon salut... »

En commençant le discours auquel nous venons d'emprunter ces quelques traits, l'évêque Crowther avait raconté une anecdote touchante. On sait que dans son enfance, il y a une quarantaine d'années, il avait été, sous son nom africain d'Adjaï, trouvé sur un navire négrier qui le transportait comme esclave vers l'Amérique, et que le croiseur anglais qui l'avait délivré l'avait déposé à Sierra-Leone, où il devint chrétien. « Deux fois depuis lors, a-t-il dit, Dieu m'a permis de revoir l'honorable capitaine dont il s'était servi pour ma délivrance. La seconde fois, en 1861, je venais d'être appelé aux fonctions que je remplis aujourd'hui. Le digne et pieux vétéran n'en revenait pas. Nous lûmes la parole de Dieu, nous priâmes ensemble, et jamais je n'oublierai le ton pénétré dont il me disait : « Alors que je commandais
« le *Myrmidon*, et que je capturai le négrier où vous étiez en-
« tassé avec tant d'autres misérables, combien peu je me
« doutais que j'arrachais ainsi à l'esclavage un futur évêque
« de l'Église à laquelle j'appartiens! »

ANGLETERRE ET INDE.

Nous avons parlé à diverses reprise du *Brahmo Somaj*, c'est-à-dire de cette secte d'Indous qui fait profession de déisme,

et rejette la plupart des superstitions de l'indouïsme, sans embrasser pour cela le christianisme. Le fondateur de cette Société, ou du moins l'homme qui lui avait préparé les voies, était un brahmine distingué, nommé Ramohun-Roy, qui vint mourir à Londres en 1833. Aujourd'hui, l'association compte un grand nombre d'adhérents parmi les classes supérieures dans la plupart des villes principales de l'Inde, et son représentant le plus distingué, celui qu'on peut appeler son chef actuel, est le Babou Keschub Chunder Sen, qui, depuis deux ou trois mois, est à Londres, où sa présence a fait et fait encore la plus grande sensation.

Accueilli avec empressement par les savants comme par les chrétiens de dénominations diverses, il a, dans un grand nombre de réunions, exposé ses principes, ses vues et ses espérances quant à l'avenir religieux et social de son pays. C'est évidemment un homme très instruit, un orateur éloquent et sincèrement attaché au bien. Mais quoique, partout où il a pris la parole, on l'ait entendu rendre hommage à Jésus, au christianisme et aux services que les missionnaires rendent à son pays, ce n'est pas un chrétien. Il le dit hautement, et c'est avec quelques-uns des unitaires les plus avancés de l'Angleterre qu'il a surtout entretenu des rapports d'amitié. Telle était bien, du reste, l'idée qu'en avaient donnée d'avance les missionnaires de l'Inde les mieux placés pour étudier les tendances et les actes du Bramo Somaj. Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion d'en faire la remarque. Cela n'empêche pas les amis de l'Évangile de rendre justice à l'éloquent Babou, et surtout de faire des vœux pour qu'il plaise à Dieu de l'amener à une connaissance plus complète de la foi qui sauve. Les hommes qui connaissent le mieux l'Inde, restent persuadés que ce ne sont pas les lumières du déisme qui débarrasseront ses immenses populations du joug de l'idolâtrie et des pratiques immorales ou énervantes qui en découlent.

Les rationalistes anglais n'ont pas manqué de s'emparer des succès du Babour Keschub Chunder Sen à Londres pour s'en faire une arme contre l'œuvre des missions évangéliques dans l'Inde. Il y a dans le Brahmo Somaj, ont-ils dit, les éléments d'une régénération complète de ce pays; c'est la ruine des superstitions, du fanatisme, et la largeur de vues que déploie en Angleterre son éloquent représentant fait le plus heureux contraste avec l'étroitesse de principes et de vues qui préside aux entreprises missionnaires.

Malheureusement pour la solidité de ces beaux raisonnements, une correspondance de Calcutta, portant la date du 11 mai, contient un récit qui présente le Brahmo Somaj sous un jour bien différent. C'est la relation d'un procès que vient de soutenir et de gagner, devant la haute Cour indigène, une jeune veuve, dont la famille appartient au Brahmo Somaj et que des liens d'amitié, si ce n'est de parenté, unissent à Chunder Sen lui-même.

Les débats de ce procès ont duré plusieurs jours et l'auteur de la lettre les a racontés, au sortir de la dernière audience, après les avoir suivis depuis le commencement. Ils sont tout à la fois curieux et édifiants, mais nous devons les abréger.

La jeune femme dont il s'agit avait reçu, depuis trois ans environ, les visites et les instructions d'une de ces pieuses chrétiennes indigènes que les missions emploient à l'évangélisation des Zénanas. Convaincue de la vérité du christianisme, elle prit, dans les premiers jours de mai, la résolution de demander le baptême, se présenta dans ce but à un missionnaire (de l'Église anglicane, si nous ne nous trompons) nommé le révérend Vaughan, qui l'interrogea, la trouva suffisamment instruite, vit dans sa persévérance même une garantie certaine de sa sincérité, et lui conféra en conséquence le baptême. Cet acte avait d'autant plus de valeur que les parents de la néophyte, connaissant ses intentions, avaient longtemps tenté de l'en dissuader.

La cérémonie avait eu lieu un mercredi. Dès le vendredi suivant, M. Vaughan fut, à la requête des parents, sommé de comparaître le lendemain devant la haute Cour, sous l'accusation d'avoir indûment reçu, dans l'établissement qu'il dirige, la nouvelle chrétienne, qui s'était momentanément réfugiée chez la femme dont Dieu s'était servi pour l'amener à la connaissance de l'Évangile. M. Vaughan se rendit à cette sommation avec la veuve elle-même, mais il demanda un délai qui lui permît de préparer ses moyens de défense, et le juge (*Phear*) ne vit aucun inconvénient á lui accorder sa demande.

Au jour fixé, les parents de la néophyte, qui, comme nous l'avons dit, figurent parmi les principaux adhérents du Brahmo-Somaj, avaient, eux aussi, préparé leurs moyens d'attaque et appelé à leur aide des jurisconsultes. L'affaire avait attiré une foule d'auditeurs ; elle fut débattue longuement et avec soin. Le juge y apporta, de son côté, l'attention la plus soutenue ; il questionna ensuite la jeune femme et déclara qu'étant parvenue à l'âge de discrétion, et vu qu'aucune espèce de captation n'avait été exercée à son égard, elle serait laissée libre de choisir elle-même le domicile qu'elle voudrait habiter. Là-dessus, elle déclara hautement, et en pleine cour, qu'en raison de sa nouvelle foi, elle ne pouvait pas songer à retourner chez ses parents.

Malgré la netteté de cette réponse, le juge, avant de prononcer son jugement, ordonna une autre épreuve. Il décida que la mère de la jeune femme l'entretiendrait à part dans une pièce voisine, et aurait toute liberté de travailler à la faire changer d'idée. Aucun chrétien ne put assister à cette entrevue ; mais des cris déchirants et des pleurs leur firent comprendre quels assauts avait eus à supporter leur nouvelle sœur. Elle avait dû en souffrir d'autant plus que jusqu'au moment de sa retraite auprès de ses nouveaux amis, elle n'était jamais sortie de la Zénana. Toutefois, son cœur resta ferme. A sa rentrée dans la salle d'audience, elle était

évidemment très agitée, mais quand le juge lui demanda de nouveau chez qui elle voulait décidément se rendre et demeurer, elle répondit sans hésitation : « Chez les *Padre Sahibs* (les missionnaires). « Sur quoi le juge décida qu'elle restait maîtresse absolue de ses mouvements.

« Cette affaire, dit le correspondant, a fait beaucoup de bruit et mis en émoi toute la population indigène de Calcutta qui s'occupe du Brahmo Somaj, soit pour l'appuyer, soit pour le combattre. Elle a montré, dans tous les cas, ce qu'il faut penser du prétendu libéralisme de ces déistes qui se proclament, ici comme en Europe, les seuls amis de la liberté de conscience. L'issue de ce procès les a vivement contrariés, et il est à craindre que l'œuvre des Zénanas ne s'en ressente pour un temps ; beaucoup d'Indous en prendront occasion de la décrier. Mais, en somme, c'est un triomphe pour la bonne cause, et les vrais amis de la liberté religieuse en rendent grâces à Dieu. »



EMPIRE TURC.

TRAVAUX BIBLIQUES.

Nous trouvons dans une correspondance de *la Foi et l'Eglise* des renseignements qui compléteront ou résumeront ceux que nous avons donnés nous-mêmes sur ce sujet. M. Alf. Arlaud écrit dans ce journal, en date du 11 mars dernier.

« Deux Sociétés principales contribuent à répandre la Parole de Dieu en Orient : la Société américaine (American Board of Commissioners for foreign Missions) et la Société biblique de Londres (British and Foreign Bible Society). Il y a vingt ans que la Société américaine a fait traduire la Bible en arménien par les soins du Dr Riggs ; la circulation de cet ouvrage, avec les travaux des missionnaires, a produit de re-

marquables résultats : les Arméniens protestants comptent, en Asie Mineure, soixante Églises zélées, desservies par des pasteurs indigènes. Une version arabe, faite par Dr E. Smith et Dr Van Dick, de la même Société, est devenue une œuvre classique, et a puissamment contribué à l'évangélisation de toute cette partie de la Syrie qui se sert du dialecte arabe. Mentionnons encore une version syriaque faite en vue des Nestoriens.

« Tels sont, quant à la circulation de la Bible, les travaux de la Société américaine ; si nous les mentionnons si brièvement, c'est que nous nous réservons d'en parler plus tard avec plus de détails.

« Le champ de travail de la Société biblique de Londres est, pour ainsi dire, beaucoup plus vaste, car il comprend toutes les parties de la Turquie. C'est en 1810, il y a juste soixante ans, qu'elle commença à s'occuper de l'Orient. Sa circulation qui était pendant longtemps de 8,000 exemplaires par année, est montée dans ces dernières années à 18,000 et même à 20,000 exemplaires. La traduction de la Bible en turc remonte à plus de cent ans ; elle fut faite par un pauvre Polonais et avec l'encouragement de l'ambassade hollandaise. Cependant comme, à cette époque, l'impression d'un tel ouvrage coûtait encore fort cher, elle ne fut pas publiée. Lorsque la Société biblique s'occupa de la Turquie, elle demanda cette version, et la publia en la faisant réviser ; c'est encore la seule édition complète de la Bible en langue turque. Malgré ses nombreuses imperfections qui font désirer une révision plus complète (Dr Schauffler s'en occupe activement), cette version a fait un bien immense parmi les Musulmans. Sa circulation, très restreinte jusqu'à la guerre de Crimée, a, depuis, pris un nouvel essort ; la glace paraît avoir été brisée, et deux mille à trois mille exemplaires se vendent chaque année, résultat remarquable si l'on tient compte du fanatisme mahométan qui rend encore la prédication impossible. Cependant, on montre partout un grand respect pour « la Bonne-Nouvelle » (c'est le mot que les Turcs emploient pour désigner la Bible). Lors même qu'il ne voudra

pas l'acheter, l'Osmanlis, avec une gravité tout orientale, la baisera, la portera à son front en disant qu'un tel livre est excellent. Plusieurs traits, rapportés par des colporteurs, constatent chez quelques personnes une connaissance assez approfondie du saint livre ; 1864 fut une année critique : la Sublime-Porte essaya d'enrayer le colportage en prétendant qu'il portait atteinte à la religion du Prophète, et cette œuvre aurait été obligée de subir un arrêt bien regrettable sans la fermeté de lord Russel, qui revendiqua hautement pour la Société le droit de vendre la Bible. Dernièrement encore, un colporteur voyait, dans l'île de Mételin, ses livres détenus à la douane par le mauvais vouloir des autorités, mais un ordre formel, émané de Constantinople, mit fin à ces prétentions excessives.

« Quant à des conversions, elle sont encore rares ou peu fermes. On compte cependant des faits fort réjouissants, qui promettent de n'être pas les seuls : l'action du Saint-Esprit est lente mais certaine. Je citerai seulement la conversion d'Ahmet, de Kaïserïeh (Césarée). La Société voulait établir un dépôt de Bibles dans cette ville, comme base d'une évangélisation intérieure. Après bien des recherches infructueuses, le colporteur avisa la boutique d'un serrurier (c'était celle d'Ahmet) et la loua pour y mettre ses livres. Ahmet l'avait cédée de bon cœur : c'était un homme aisé, fort honorable, un cœur droit. Il logeait au-dessus de la boutique. Quelque temps après l'installation, il voulut, par politesse, faire une visite à son locataire. Celui-ci le reçut fort cordialement : « Que vends-tu ? » lui demanda Ahmet avec curiosité. — « Divers livres pour les Arméniens, les Grecs, les Juifs. » — « N'en as-tu pas aussi pour moi ? » — « Oh ! certainement, » et le colporteur lui montra une Bible en turc, qu'Ahmet commença à lire. Fortement intéressé, il revint une seconde fois, puis une troisième, enfin il acheta le volume. Bientôt la lecture de la Parole de Dieu lui ouvrit les yeux et le cœur ; il négligea la mosquée, dont le culte ne cadrait

plus avec sa nouvelle foi, et ne manqua pas de proclamer hautement le changement que le Saint-Esprit avait opéré en lui. Cette conduite lui suscita la haine de ses anciens coreligionnaires; il reçut d'un ami l'avis officieux de déguerpir au plus vite. Lorsqu'il se présenta devant le pacha pour lui demander un teshéré (passe-port), celui-ci lui refusa net : « Tu veux aller à Stamboul pour devenir Franc, lui dit-il, tu ferais bien mieux de garder ta religion et de rester ici. » Cependant, comme sa position devenait insupportable, il partit sans teshéré et arriva sain et sauf à Constantinople. C'est là qu'il est maintenant, plein d'ardeur et de zèle pour la cause de son Sauveur. »

AMÉRIQUE DU NORD

LES INDIENS DU CANADA.

Dans une lettre adressée au *Journal* religieux du canton de Neuchâtel, M. Vernon, l'un des directeurs de la Société des Missions du Canada, donne d'intéressants détails sur une œuvre qui mérite une place dans les prières des chrétiens.

« Le Seigneur, dit M. Vernon, a fait éclater sa puissance sur deux restes de tribus indiennes : les Iroquois et les Algonquins. Ces deux tribus s'étaient entre-détruites, et ont conservé l'une pour l'autre une haine mortelle qui s'est transmise de génération en génération. Devenus catholiques depuis plus d'un siècle, ces natifs avaient perdu leur énergie, mais leur haine les uns pour les autres n'avait point diminué, et leurs mœurs ne s'étaient point améliorées. L'immoralité, la paresse, un goût immodéré de courir dans les bois, de voguer sur l'eau, dans leurs canots d'écorce; s'enivrer, faire travailler leurs pauvres femmes, voilà surtout ce qui les distinguait.

« Quand l'Angleterre s'empara du Canada, le séminaire de Montréal les prit sous sa protection. Des terres leur furent cédées par le gouvernement. Mais les prêtres ont tenu ces pauvres sauvages dans une sorte d'enfance. Les deux tribus ne se comprennent pas entre elles; les chefs seuls parlent un peu l'anglais et le francais; en sorte qu'il nous était très difficile de les évangéliser. Cependant, le séminaire, abusant de son pouvoir et de son influence, s'est emparé depuis longtemps de ce territoire, et, ces dernières années, il a fait couper le bois, vendu les terres, et accablé de vexations et de misère ces pauvres Indiens. A la fin, ils se sont révoltés contre la tyrannie des prêtres, en qui ils ont entièrement perdu confiance. Le gouvernement s'occupe timidement de leurs droits. En attendant, les deux tribus se sont réunies et ont fait la paix entre elles.

« Elles ont pris la résolution de renvoyer leur prêtre, et d'appeler un missionnaire au milieu d'elles pour les instruire. C'est un de mes anciens élèves, un Canadien converti, qui les évangélise depuis environ un an. Sur cinq de leurs chefs, quatre ont embrassé l'Évangile. L'un d'eux, intelligent et zélé, étudiait la Bible depuis quelques années; il allait de maison en maison pour la lire en leur propre langue. C'est encore lui qui nous sert d'interprète dans nos assemblées. Il y a encore bien à lutter contre toutes sortes de difficultés morales et matérielles. Mais l'Évangile est la puissance de Dieu pour le salut et la régénération de l'homme de toute tribu, langue et nation.

« Les autorités locales ont servi la cause des prêtres et ont trouvé moyen de persécuter ces sauvages d'une manière indigne et honteuse, mais ils ont persévéré dans leur attachement à l'Évangile, et n'éprouvent que dégoût pour la conduite de leurs anciens conducteurs. Environ quatre cents d'entre eux ont abandonné l'Église romaine et persévèrent dans la vérité. »

NOUVELLES RÉCENTES

ANGLETERRE

Nous avons dit qu'à l'assemblée générale de la Société des Missions anglicanes, un ami avait promis de prendre à son compte la quarantième partie du déficit de 375,000 fr. qui pèse sur la Société, à condition que d'autres s'imposasent le même sacrifice. Quelques jours après, les journaux annonçaient que M. George Moore, de Bow Churchyard, venait de répondre à cet appel par l'envoi de 500 livres (12,500 fr.), et depuis, d'autres dons ayant le même but, sont arrivés entre les mains du trésorier de la Société.

QUE DEVIENT LE Dr LIVINGSTONE.

On commence à être de nouveau inquiet sur le compte du célèbre voyageur, qui depuis plus de trois ans, poursuit ses recherches autour des grands lacs intérieurs de l'Afrique. Son retour prochain à Zanzibar avait été annoncé, mais des nouvelles fâcheuses ont appris à ses amis que le choléra avait exercé de grands ravages dans ces régions, que la plupart des compagnons du Dr Livingstone en avaient été victimes et que, selon toute apparence, il est retenu à Ujiji, par l'impossibilité de trouver des moyens de transport ou des gens de service. Dernièrement, son célèbre ami, sir R. Murchison, président de la Société géographique de Londres, a dit, en séance publique, que plusieurs jeunes gens de cette ville avaient offert d'aller à la recherche du docteur, mais qu'aucune expédition ayant cet objet en vue ne se préparait, et que

s'il s'en organisait une, ce serait à Zanzibar par les soins du Consul anglais. « De plus, » a dit le savant, l'arrivée à Ujiji d'Anglais inacclimatés et malades ne pourrait pas être agréable au Docteur, car elle ne ferait qu'accroître ses embarras. Le gouvernement, a, du reste, promis une allocation de 25,000 fr. pour faciliter le retour de l'intrépide explorateur, dont le sort préoccupe depuis si longtemps ses amis et le monde savant.

RUSSIE.

On annonce de ce pays que le nouvel archevêque de Moscou (la ville sainte de l'empire) vient de se mettre à la tête d'une Société de missions orthodoxes, qui se propose de couvrir la Russie d'un vaste réseau de Comités auxiliaires. Nous ne connaissons pas encore le programme de cette institution nouvelle, mais son président, l'archevêque Innocent, ayant longtemps travaillé en Sibérie à la conversion des païens, il y a lieu de penser que cette œuvre tiendra une grande place, sinon la principale, dans les travaux qu'on se propose d'entreprendre ou de développer.

LES MISSIONS PROTESTANTES EN TURQUIE

D'après un rapport récemment lu à Londres, ces missions ont à leur service au delà de 100 agents indigènes, occupés à l'évangélisation des Turcs et des Arabes, des Arméniens, des Grecs, des Bulgares et des Syriens. Les travaux les plus prospères continuent à être ceux qui se font parmi les Arméniens. On évalue à 16,000 environ ceux de cette communion qui se sont décidément séparés de leur Eglise, pour se rattacher aux doctrines et au culte de la réforme. Trente et une des congrégations ainsi formées se suffisent à elles-

mêmes ou à peu près. C'est un des traits les plus caractéristiques de l'œuvre et qui montrent le mieux la solidité des résultats obtenus.

L'évangélisation des Nestoriens de la Perse continue également à donner des encouragements. Ces Eglises possèdent une version complète des Ecritures en langue Syriaque. Elles paraissent appelées à exercer une grande influence autour d'elles.

CONSTANTINOPLE.

Chacun sait qu'un des quartiers les plus importants de Constantinople, celui de Péra, vient d'être, en grande partie, détruit par un des incendies les plus effroyables dont l'histoire fasse mention. Quelques correspondants portent à 7,000 le nombre des maisons détruites et à 1,000 celui des victimes humaines. Ce désastre aura-t-il atteint les missions protestantes? nous ne pouvons pas encore le dire, mais il est à craindre qu'elles n'aient fait de grandes pertes, car ce quartier contenait plusieurs, la plupart peut être, des institutions fondées par elles. Le palais de l'ambassade anglaise, qui n'avait rien à faire avec les missions, mais qui les couvrait en quelque sorte de sa protection, par le seul fait de sa présence, et qui plus d'une fois avait servi de refuge à des protestants persécutés, a été complètement détruit. Cet édifice, qui était un des monuments les plus somptueux de Constantinople, renaîtra facilement et bientôt de ses cendres ; mais les établissements missionnaires, fondés à grande peine et au prix de beaucoup de sacrifices, n'auront pas les mêmes facilités. Les chrétiens anglais appellent dès à présent sur cet objet la sympathie des amis de l'évangélisation. A une autre fois des détails.

ETATS-UNIS.

UN SÉNATEUR NOIR.

Dernièrement on a vu, aux États-Unis, se produire un fait qui n'étonnera pas nos lecteurs, mais que bien des gens, il y a dix ans seulement, auraient déclaré impossible. Un homme de couleur, nommé Hiram Revels, a été envoyé au Sénat par un des anciens États à esclaves, et ses débuts comme orateur, dans ce premier corps de l'État, ont parfaitement justifié le choix de ses commettants. Ses capacités, sa tenue et la distinction de ses manières, ont frappé tous les assistants. Quelques jours après, un grand personnage politique de l'Union, s'étant chargé d'introduire le nouveau sénateur dans une réunion distinguée, a rappelé le mot, célèbre en Amérique, à ce qu'il paraît, d'un homme d'État qui, avant l'émancipation, disait qu'affranchir la race nègre équivaudrait à lâcher sur le pays un troupeau de hyènes affamées ; puis, montrant M. Revels, il a ajouté : « J'ai, Messieurs, l'honneur de vous présenter l'une de ces hyènes. »

ERRATUM

A la page 209, ligne 5ᵉ, au lieu de : « Tsékélo apprit avec plaisir... qu'à Lagos, les populations blanches, etc., » lisez : « *Tsékélo apprit avec plaisir... que dans l'Afrique occidendale, les habitants d'origine européenne se contentent du monopole commercial, etc.* »

Eugène Casalis, directeur.

Typ. Ch. Maréchal, passage des Petites-Écuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO.

RAPPORT DE LA CONFÉRENCE DES MISSIONNAIRES DU LESSOUTO, RÉDIGÉ PAR M. GERMOND.

A M. le Président et à MM. les Membres du Comité des Missions évangéliques de Paris.

Messieurs et très honorés Frères,

La Conférence des missionnaires s'est réunie à Thaba-Bossiou, le 15 mars, dans des circonstances de joie et de tristesse mélangées. Les membres de nos troupeaux avaient été convoqués par l'Église de Thaba-Bossiou à une grande fête chrétienne. Nos congrégations, désireuses de se rencontrer, de retremper leur foi dans la communion fraternelle, accouraient de toutes parts, heureuses et bénissant le Seigneur.

Un fait de la plus haute portée rehaussait d'ailleurs l'intérêt qu'offrait la réunion de nos troupeaux. Le chef de toute la tribu, l'objet des prières et des larmes de tant de chrétiens, Moshesh avait enfin accepté la grâce de Dieu et déclaré sa foi en Christ. Sentant ses jours comptés et désirant prouver à ses fils et à son peuple la sincérité de ses convictions, le vieux chef avait lui-même demandé à ses missionnaires d'être admis à recevoir le sceau du baptême. Le dimanche 20 mars avait d'abord été fixé pour cette solennité; mais la faiblesse du

malade parut telle au pasteur de Thaba-Bossiou qu'il fut nécessaire d'avancer d'une semaine le moment désigné. Mais les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes; pendant que de toutes parts des foules empressées se rendaient à Thaba-Bossiou pour le 11 mars, le 9 au matin Moshesh s'endormait en paix, et son âme, nous l'espérons tous, allait jouir du repos des élus.

Ouvrier de la onzième heure, pouvons-nous craindre qu'il n'ait pas été reçu par Celui qui a dit : « Je ne mettrai pas dehors celui qui viendra à moi? » Pour la plupart des invités à la fête, la nouvelle de la mort de Moshesh leur parvint en route; ils n'en persistèrent pas moins à suivre leur chemin, et si le baptême n'eut pas lieu, l'enterrement du vieux roi eut au moins un caractère vraiment national et chrétien. Vos représentants, MM. Jousse, Maitin, Dyke, Germond, E. Rolland, Duvoisin, Mabille, Casalis, et plusieurs de nos chères sœurs, les dames missionnaires des stations voisines, assistaient à la cérémonie, présidée par le pasteur de Thaba-Bossiou. La mort de Moshesh est un événement politique considérable, mais la mort de Moshesh chrétien est l'une des plus grandes bénédictions qu'il ait plu au chef de l'Eglise de faire reposer sur la mission du Lessouto. Si nous avons à regretter que cette conversion n'ait pas eu lieu il y a bien des années, nous avons cette consolation que les derniers jours du vieux monarque ont été l'une des plus grandes apologies de la puissance de l'Evangile. « Ah! disait l'autre jour un vieillard mossouto, si Moshesh s'est converti, il est temps que moi aussi je me convertisse, » —raisonnement humain, direz-vous, mais Dieu ne se sert-il pas aussi de raisons humaines pour faire triompher sa cause?

Le lendemain du jour des funérailles de Moshesh, et au milieu de nos fêtes chrétiennes, un courrier arrive porteur d'une terrible nouvelle. Notre cher, notre vénéré M. Lemue venait de nous être enlevé, la veille, par une maladie qui depuis quelques mois menaçait ses jours. Notre frère se plai-

gnait d'une grande faiblesse d'estomac, mais ses forces n'ont diminué que très graduellement. Il y a environ deux mois, il se rendit à Béthulie pour y présider des services religieux. Tout à son œuvre, M. Lemue ne sut pas se ménager le repos et les soins qu'il lui aurait fallu, il revint faible et souffrant à Carmel. Depuis, son déclin a été rapide et quoique atteint d'un mal sur lequel ses médecins ne se faisaient aucune illusion, notre cher collègue s'éteignit beaucoup trop vite pour nos cœurs désolés. Le messager de la mort trouva le fidèle pasteur de Carmel prêt à répondre à l'appel de son Maître. Calme et serein, notre frère répétait qu'il n'avait aucune volonté, qu'il s'en remettait à celle de son Dieu, et, jusqu'au dernier moment, il s'est occupé des siens et de son œuvre avec cette douceur ineffable qui caractérisait son noble cœur. Heureux les serviteurs que le Maître trouve veillant et priant, mais heureux, deux fois heureux le serviteur de Christ qui quitte cette pauvre terre en emportant avec lui les regrets, le respect de tous ceux qui l'ont connu !

C'est dans ces circonstances, Messieurs, que nous avons commencé les travaux de cette conférence, le cœur reconnaissant des bienfaits accordés par le Seigneur, mais sous la croix et pleurant les vides que la mort a faits parmi nous. Cette impression, qui s'était faite dans nos esprits déjà avant le commencement de nos séances, n'a fait que se fortifier par la lecture des rapports présentés par les missionnaires de nos différentes stations. Dans tous, nous constatons cette double alternative de joie et de douleur, de joie parce que notre œuvre est en progrès, de douleur, parce que pasteurs et troupeaux, nous avons à pleurer des pertes irréparables. Pendant plusieurs mois, la fièvre typhoïde a régné en souveraine dans le Lessouto, certains districts ont été décimés, et dans quelques-unes de nos stations, telles que Morija et Thaba-Bossiou, le nombre des victimes a été considérable. C'est avec surprise que vous lirez les chiffres suivants, que nous trouvons dans nos rapports : trente et un chrétiens pour

Morija et dix pour Thaba-Bossiou. Mais nous n'avons pas seulement à regretter le nombre des décès, nous sentons les pertes immenses que nous avons faites ; on dirait, jusqu'à un certain point, que l'élite de l'Eglise de Morija a été enlevée. Nos larmes sont amères, Messieurs, mais nos consolations sont grandes : la foi et le départ glorieux de tant de nos bien-aimés nous ont puissamment soutenus et encouragés.

Après ces remarques générales, nous allons faire une courte esquisse de l'état de nos diverses stations.

Thaba-Bossiou. Le réveil qui s'était produit il y a deux ans se continue; plus de cent nouvelles conversions se sont manifestées et six relaps ont été réadmis dans l'Eglise. « Au nombre des grâces reçues cette année, dit M. Jousse, je dois signaler la conversion de trois personnes qui avaient été reçues dans l'Eglise romaine. La première, Ntolo, est une fille du frère de Moshesh, la seconde, Joséphine, est la fille de Ntolo et la troisième, Kuèna, une sœur de Moshesh. Ces conversions ont été un coup terrible pour la mission catholique qui considérait ces trois personnes comme autant de piliers de leur Eglise. » Mais le grand sujet de joie pour Thaba-Bossiou a été la conversion de Moshesh, conversion bien tardive, il est vrai, mais sur laquelle ne laisse pas de doutes le témoignage que Moshesh a rendu à la vérité, en présence de ses fils et de tous ceux qui l'ont visité sur son lit de mort.

L'école de la station a suivi sa marche habituelle sous la direction de M. et Mme Jousse; le nombre des élèves est d'environ cent trente. Les deux annexes, Masoreng et Korokoro, donnent des encouragements en dépit des grandes difficultés dont les évangélistes sont entourés.

Bérée. L'œuvre du Seigneur n'a pas été moins prospère à Bérée. Lorsque le réveil commença parmi les Bataungs, la chapelle devint de moitié trop petite, de sorte que quand le service principal se tenait dans la maison de prière, une assemblée considérable se réunissait au dehors. Il était bien à craindre que les Bataungs une fois partis, l'auditoire ordinaire ne se trouvât

considérablement réduit. Grâce à Dieu, ces prévisions ne se sont pas toutes réalisées. A mesure que les places dans la chapelle se vidaient, elles étaient remplies par de nouveaux arrivants. Ce fait remarquable est certainement dû en partie aux travaux d'évangélisation de M. Duvoisin. Ce frère ayant considéré que son devoir était de s'occuper surtout des villages environnants, et l'ayant fait à l'aide aussi de chrétiens, la parole de Dieu a pu être annoncée à peu près tous les dimanches dans des centres autrefois inaccessibles. Pendant l'année, plus de 100 personnes ont été ajoutées à la classe des catéchumènes, et, dans le mois d'août dernier, nos frères ont eu le bonheur de recevoir 56 candidats au baptême. L'école a continué de bien marcher sous la direction de Mme Duvoisin. A quelques heures de cheval de Bérée, se trouve le district de Kolonyama, district populeux et qui semble attirer tout particulièrement l'attention de nos frères et de leurs chrétiens. Il n'est pas rare de voir des groupes de fidèles partir le jeudi ou le vendredi et consacrer 3 ou 4 jours à annoncer l'Évangile de village en village. M. Duvoisin, dans une récente visite, a pu constater les fruits heureux portés par les travaux de ces zélés ouvriers de Christ.

Le rapport de *Morija* ne saurait être dépourvu de faits et de résultats réjouissants. Avec ses 8 annexes, cette doyenne de nos stations tient en activité un système d'évangélisation qui embrasse à peu près tout le district. Une liste complète des villages est dressée par les évangélistes, et fournit ainsi une base pour la propagation régulière de l'Évangile. De grands encouragements sont donnés à tous ces ouvriers; les uns et les autres constatent des conversions. Mais la main du Seigneur s'est appesantie tout spécialement sur ce district. A Morija même, outre le départ de notre bienheureuse sœur, Madame Fanny Casalis, l'Église a pleuré et senti ceux de Mikhaelé, le cathéchiste de Boléka, de l'excellent Philémon, le maître d'école de Morija, de Yérémia son frère, de la bonne Evodia, la première femme

mariée selon les rites chrétiens, de l'infatigable Yakobina Masékuaï, etc. Mais, pour combler ces vides et pour consoler nos cœurs, 15 renégats ont été admis à la sainte Cène, et 30 nouveaux convertis ont été reçus dans l'Église, parmi lesquels il faut compter 3 femmes du chef Letsié. La classe des catéchumènes compte 325 membres. Pendant l'année, il y a eu trois fêtes de baptême et de communion sur trois des annexes : la première chez le chef Molomo, la seconde à Boléka, quartier ingrat et difficile, et la troisième à Kolo, où l'Église a eu le bonheur de voir le vieux Caleb Sébatane reprendre sa place au milieu des fidèles. Chaque mois, M. Mabille a une réunion spéciale aves ses aides-catéchistes, maîtres d'école et anciens. Dans ces séances, on s'occupe des affaires de l'Église et les auditeurs reçoivent une instruction spéciale de la parole de Dieu. L'école de la station s'est ressentie de la mort de son précieux maître Philémon. Elle est dirigée par Aser, qui s'efforce de suivre les traces de son digne prédécesseur. Les écoles du district comptent environ 430 enfants. Avant de terminer, nous dirons que l'école supérieure de jeunes gens, sous la direction de M. Dyke, longtemps interrompue par la maladie, a été ouverte de nouveau en novembre dernier et qu'elle a depuis marché avec régularité et d'une manière satisfaisante.

Hermon. Quand M. E. Rolland vint s'y fixer, il y a un an, Hermon n'était qu'un désert, mais à mesure que la sécurité et la paix se firent sentir on vit une population considérable y accourir, surtout des membres du troupeau de Béerséba, désireux de se trouver auprès du fils de leur ancien pasteur, notre vénérable frère, M. Rolland père. Pendant l'année, près de 100 personnes ont été amenées à l'Évangile, deux annexes ont été fondées et un millier d'auditeurs admis à entendre, chaque dimanche, la prédication du salut. Là, comme un peu partout dans le Lessouto, les chrétiens ont compris qu'ils se devaient à leurs compatriotes païens, et, en visitant et exhortant les masses éloignées de la maison de Dieu, les femmes

ont rivalisé de zèle avec les hommes dans cette œuvre missionnaire. L'école, dirigée par M. E. Rolland, est florissante ; elle compte plus de 300 élèves, tous désireux ou plutôt tous avides d'instruction et faisant de rapides progrès. C'est à Hermon que les fondateurs de l'œuvre de Béerséba, M. et Mme Rolland, sont venus chercher le repos que réclame leur état de faiblesse, auprès de leur fils et entourés de leurs enfants en la foi. Quand on pense qu'il y a moins d'un an, il n'existait à Hermon ni Eglise, ni école, ni population, nous ne pouvons manquer de louer la grâce de Celui qui « réjouit le désert et fait fleurir la solitude comme une rose. »

Thabana-Morèna. L'année qui vient de s'écouler a été pour la station de Thabana-Morèna une année de reconstruction, tant au matériel qu'au spirituel. Au retour de son exil, M. Germond a trouvé son district désert, les quelques natifs qui s'y trouvaient encore vivant dans des cavernes à deux lieues de la station. Sur 112 membres, que comptait son troupeau avant la guerre, il n'en put réunir que 32. Depuis lors quelques fugitifs sont revenus, et 23 personnes ont été converties durant l'année. Ce résultat ne peut être que réjouissant quand on pense que l'auditoire est habituellement au-dessous de la centaine, le pays n'étant pas encore repeuplé. Un évangéliste, placé à Thaba Tsueu, occupe un poste difficile au milieu d'une population très opposée à l'Évangile. Les villages des environs sont régulièrement évangélisés, les hommes de l'Église s'étant partagé la tâche. L'école est dirigée par un indigène et assez bien suivie. Le jour du nouvel an a eu lieu la dédicace de la chapelle de Thabana-Morèna, fruit des labeurs et des anxiétés de plusieurs années.

C'est non loin de Thabana-Morèna que se trouve agglomérée l'importante et intéressante tribu des Bataungs, laquelle a été placée temporairement sous les soins pastoraux de M. Germond. Leurs dispositions sont excellentes et bien qu'ils aient actuellement à lutter contre les difficultés d'un premier établissement, qu'ils soient privés de missionnaire, et même

d'un abri pour célébrer le culte, le mouvement religieux qui avait commencé parmi eux à Bérée ne s'est pas arrêté ; 35 adultes et environ 12 enfants ont été récemment admis dans la classe des candidats, et 150 enfants suivent l'école ou plutôt une espèce d'école telle qu'elle peut se tenir en plein air et au coin d'un kraal. Mais, certes, la meilleure nouvelle que nous puissions communiquer est celle de la conversion de Moletsané, le chef de la tribu. Lorsqu'il quitta Bérée, il était déjà sous de sérieuses impressions qui se sont fortifiées et développées depuis lors. Il vient de tenir une assemblée de ses gens et leur a annoncé que désormais il voulait servir le Seigneur ; il s'est séparé de ses femmes et a formellement interdit le rite de la circoncision. Il y a vraiment chez ces Bataungs une moisson qui est mûre et qui ne demande que des ouvriers. M. Daumas, à son retour, aura la joie de voir tout ce que le Seigneur a opéré durant son absence ; si sa station de Mekuatling est définitivement perdue, son œuvre du moins ne l'est pas et c'est l'essentiel. Heureux le missionnaire auquel le Seigneur accorde de pareilles consolations !

Léribé. C'est après de grandes péripéties, après avoir été ballotté de lieu en lieu, de Maritzburg à d'Urban, de d'Urban à Ifumi, d'Ifumi à Motito et de Motito à Léribé, que notre frère, M. Coillard, a enfin pu rentrer dans la station que la guerre l'avait obligé à quitter. Le retour du missionnaire ne lui cause pas une joie sans mélange. D'abord, une protestation officielle des autorités de l'Etat libre, puis les dispositions fort peu bienveillantes du chef Molapo étaient pour M. et Mme Coillard un sujet de constantes et douloureuses préoccupations. Mais peu à peu la position de votre délégué s'est simplifiée, les obstacles se sont en partie aplanis, et maintenant c'est avec courage et détermination qu'il s'occupe à relever et à compléter les bâtiments nécessaires à sa station. « Nous fûmes bien réjouis, dit notre frère, de trouver, à notre retour, que l'œuvre de Dieu avait fait des progrès pendant notre absence. La semence que nous avions semée dans les

friches de ce terrain ingrat avait enfin commencé à croître et ainsi s'accomplissait pour nous cette parole de l'Ecriture : « Jette ton pain sur la surface des eaux et après quelque temps tu le retrouveras. » Deux brebis égarées ont été réadmises dans l'Église ; l'une d'elle est Lydia, première femme de Molapo. L'école, sous les soins de son maître Mikéa et en dépit de bien des désavantages, donne de la satisfaction. L'opposition à l'Évangile est plus violente, plus ouverte que jamais ; toutefois le Seigneur donne des preuves nombreuses de sa faveur et les symptômes ne sont pas rares d'un travail intérieur, d'une fermentation qui ne tardera pas à éclater. » Deux évangélistes, Johanne, à Tsikuane, et Péka, à Kaloyane, poursuivent leur œuvre avec zèle ; celui-ci avec beaucoup d'encouragement, celui-là au milieu de beaucoup de découragements, mais sans fléchir. Le besoin d'ouvriers se fait grandement sentir dans ces quartiers, où 10 évangélistes pourraient tous être avantageusement placés.

A *Mabolélé*, M. Keck a pu encore continuer son œuvre, bien que tout autour de lui le pays soit occupé par les Boers. Les indigènes qui s'étaient fixés au dedans des limites assignées à la station n'ont pas été inquiétés, mais leur nombre ne dépasse guère la centaine. Les membres de l'Église sont au nombre de 30, et la classe des catéchumènes en compte 34, dont quelques-uns convertis durant l'année. L'école est très suivie, les écoliers sont au nombre de 69. La chapelle a été réparée, et, grâce à la bonne volonté des membres de l'Église, la dépense a été nulle pour la Société. A côté de cette œuvre pastorale, notre frère a saisi toutes les occasions pour annoncer l'Évangile aux indigènes en passage, ainsi qu'à ceux qui sont en service chez les Boers du voisinage. Ces gens sont heureux de profiter des moyens de grâce mis à leur portée.

A *Béthesda*, la population s'est considérablement accrue, et, comme il n'y a plus à craindre de voir la paix de nouveau compromise, on peut espérer qu'elle ira toujours en croissant,

et que le district de Béthesda offrira de plus en plus un beau champ d'évangélisation. Les membres de l'Église vont le dimanche annoncer l'Évangile dans les villages voisins, et généralement on leur prête attention. Mais, comme il est difficile d'atteindre de cette manière les villages éloignés de la station, il importerait de réoccuper sans tarder l'annexe qui avait été fondée par M. Ellenberger chez le chef Potsané ; malheureusement l'homme pour la diriger n'est pas encore trouvé. Quant à la congrégation, elle a bien changé. La plupart des anciens membres du troupeau de Béthesda ont suivi M. Ellenberger à Masitisi ; leur place a été prise par des chrétiens de Béerséba et d'Hébron, qui, ainsi que leurs missionnaires, ont été dépossédés par le traité d'Aliwal. Le nombre des membres de l'Église, qui ne dépassait pas la dizaine lors du retour de M. Gossellin, s'élève maintenant à 103, et celui des candidats à 26. L'auditoire va en augmentant, et, aux services du dimanche, la chapelle est bien remplie. Plusieurs personnes ont été converties durant l'année, dix ont été reçues dans l'Église. L'école journalière n'a pu être remise sur pied faute d'un homme pour la diriger. Celle du dimanche est nombreuse et bien suivie.

L'Église de Béthesda a aussi eu sa part d'épreuves. Elle pleure en ce moment la perte d'un chrétien influent et fidèle, Yunker, qui, durant la guerre, avait rempli les fonctions d'évangéliste auprès des membres du troupeau d'Hébron qui avaient cherché un refuge de l'autre côté de l'Orange. Il était de tous celui qui paraissait le plus nécessaire, celui sur lequel le missionnaire comptait le plus. Ayant le pressentiment de sa fin prochaine, pressentiment qui ne pouvait se justifier ni par son âge ni par son état de santé, il fit, un dimanche matin, ses adieux à l'Église, et, dix jours après, il s'endormit en paix. Sa mort fut celle d'un juste et sa mémoire demeure en bénédiction.

M. Ellenberger étant absent, nous ne savons rien sur *Masitisi*. L'évangéliste qui dirige prvisoirement cette station

s'était mis en route pour venir à la conférence, mais pour une raison ou pour une autre, il n'a pas pu se rencontrer avec nous.

Tel est, Messieurs, en résumé, l'état de l'œuvre au Lessouto. Partout il y a du progrès. Il nous a été donné de voir en une année, et sur cinq seulement de nos stations, s'opérer plus de 400 conversions. Ah! reconnaissons-le, à la gloire de notre Maître, si les épreuves ont été nombreuses, si les tribulations ont été grandes, la droite de l'Éternel a cependant fait vertu. Nous avons semé avec larmes, nous pouvons aujourd'hui récolter avec chants de triomphe, Encore quelques ouvriers, encore quelques années d'efforts et de prières et nous pourrons voir les Bassoutos évangélisés par des pasteurs bassoutos et la tribu tout entière sous l'influence de l'Évangile de salut. Ne l'oubliez pas, il nous faut du secours: à la porte veillent des ennemis, et si nous négligeons de parer aux besoins de notre œuvre, ils sauront en profiter.

SÉNÉGAL.

Extraits d'une lettre de M. Andrault.

Saint-Louis, 16 mai 1870.

Messieurs et honorés frères,

Vous m'aviez chargé d'aller à Sedhiou, avec mission d'examiner l'état des choses et de vous faire ensuite un rapport qui pût vous aider à prendre une décision à l'égard de cet endroit considéré comme poste missionnaire. Je viens aujourd'hui répondre à votre désir, en me bornant autant que possible aux détails qui peuvent vous être utiles.

L'accueil qui m'a été fait à Sedhiou a été aussi bon que je pouvais le désirer. Les parents des enfants qui sont à Pari

m'ont serré dans leurs bras si longtemps que j'en étais touché, et même confus. Partout, dans le village, je recevais des salutations affectueuses, mêlées d'une joyeuse surprise. Un grand nombre de personnes, avec lesquelles je n'avais jamais eu de rapports, tenaient à me prouver que je les avais connues. J'ai ainsi pu constater que ma longue absence, loin de me faire perdre du terrain, m'en avait au contraire beaucoup fait gagner, et que le cercle de mes relations se trouvait considérablement étendu. J'étais passé pour eux à l'état de vieille connaissance, et le fait de mon retour, en leur prouvant mon affection, a considérablement augmenté leur confiance.

La nouvelle de mon arrivée s'était répandue bien vite, et ils étaient tous accourus pour me souhaiter la bienvenue. Quelques-uns m'ayant dit qu'ils avaient appris que nous allions nous fixer à Saint-Louis, j'ai dû sur le champ leur expliquer ce changement. Parmi nos nombreux motifs, j'ai mentionné celui qui était le plus à leur portée, et je n'ai pas eu de peine à les convaincre. « Vous savez bien, » leur ai-je dit, « que quand j'étais ici, j'étais si souvent malade que je ne pouvais presque pas travailler. » « C'est bien vrai, tu dis la vérité, » m'ont-ils répondu. « Eh bien, ce n'est donc pas la peine que je reste ici puisque je n'y puis rien faire, tandis qu'à Saint-Louis je pourrai, je l'espère, faire bien des choses, et avoir une vie utile. » Ils m'ont exprimé leurs regrets, mais ils ont aussi franchement reconnu que j'avais raison. Seulement, ils m'ont demandé si je ne reviendrais plus à Sedhiou. Je leur ai répondu que nous espérions venir les voir quelquefois et que nous ferions notre possible pour cela. Je leur ai fait observer que quelques-uns d'entre eux pourraient venir à Saint-Louis, et surtout qu'ils pourraient nous y envoyer leurs enfants. Je leur ai dit enfin que j'espérais que nous leur enverrions quelqu'un à demeure quand Raimbo, Emmanuel et Salimata seraient prêts, et que peut-être même nous le ferions avant. Je sentais que je ne pouvais pas leur

faire de promesse, n'y étant pas autorisé, mais je sentais aussi qu'il était impossible de ne pas leur donner quelque espérance. C'était pour moi un besoin, et je n'ai pas dépassé mes pouvoirs, puisque au fond je n'ai fait qu'exprimer un désir de mon cœur.

Je crois, en effet, que nous ne saurions abandonner cette population, mais que nous devons l'avoir toujours en vue, pour la pourvoir dès que nous aurons des indigènes disponibles. Il me semble que Sedhiou a des droits à être sa première annexe, à cause de notre passé et à cause de son importance. Partout, les Européens nous engagent à y conserver au moins un pied-à-terre, en attendant que nous puissions y faire une œuvre sérieuse. Ainsi m'ont parlé le Commandant supérieur de Gorée, un ancien commandant de Sedhiou et le commandant actuel. Les commerçants nous engagent aussi fortement à ne pas nous retirer définitivement. Ils croient que cela ferait une mauvaise impression. J'ai parlé d'un moyen qui consisterait à placer en Casamance un noir converti de Gambie, mais on m'a fait observer avec raison, qu'il fallait qu'il parlât français. Cela m'a fait penser que peut-être nous pourrions envoyer en France pour y passer deux ans, deux noirs de Gambie ou de Sierra-Léone. Ils apprendraient ainsi le français et pourraient se préparer davantage pour leur future carrière. Ce serait, il me semble, le moyen le plus prompt pour avoir quelqu'un.

Dans le cas où vous conserveriez des vues sur Sedhiou, je pourrais y aller une fois chaque année, d'autant plus qu'à l'avenir mon voyage serait plus utile, parce que j'aurai l'avantage, je l'espère, d'annoncer l'Évangile aux indigènes dans leur langue. J'ai la ferme conviction que je pourrai commencer à prêcher en Iolof vers la fin de l'année.

A Saint-Louis, dans ce moment, nous pressons les ouvriers d'achever nos tables d'écoles, et nous avons décidé d'ouvrir

notre école le 1er juin. Dieu veuille être avec nous et réaliser les espérances qu'il nous a fait concevoir !

Recevez, etc.

P. ANDRAULT.

Une lettre de date un peu plus récente, écrite par Mme Villéger, contient quelques renseignements sur les commencements de l'œuvre à Saint-Louis.

« Nos réunions du dimanche continuent toujours. Nous sommes peu nombreux encore, mais le Seigneur a dit : « là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Nous avons confiance en cette promesse, et puis nous espérons que peu à peu nous verrons le nombre des auditeurs s'augmenter.

Malheureusement, la plupart des protestants sont militaires, et vous savez que dans les rangs de l'armée, peut-être plus que partout ailleurs, les moqueries sont une arme que le grand ennemi manie avec succès. Plusieurs soldats qui venaient, tous les dimanches, ont cessé de se montrer ; mais j'espère qu'en les visitant et surtout en leur montrant de l'affection, on les ramènera et qu'ils viendront avec beaucoup d'autres.

« Mon mari et M. Andrault se proposent de faire tour à tour des conférences sur quelques-unes des vérités fondamentales de l'Évangile et d'y inviter personnellement tous les officiers et les principaux habitants de Saint-Louis. Ce sera, je crois, un excellent moyen de faire connaître nos convictions, de répandre nos idées. J'ai lieu de penser que nous aurons beaucoup de monde. Bien des gens répondront à une invitation personnelle qui ne viendraient jamais sans cela. La première de ces conférenses est fixée au 26 juin.

« Nous avons ouvert nos écoles le 1er juin. M. Preen a une quinzaine de garçons ; ce nombre n'a rien de décourageant ; nous pouvons espérer qu'il augmentera considérablement lorsque nous serons mieux connus. Pour ma part, je serais très satisfaite si j'avais quinze filles. Mais, qu'il est difficile de les

obtenir ! Les parents comprennent si peu l'importance de l'instruction pour elles ! Il y a presque toujours un petit frère ou une petite sœur à garder, du mil à piler, ou tout autre chose à faire. Nous avons de plus, contre nous, les marabouts qui n'excitent pas le zèle de ces pauvres noirs.

« Dimanche, nous sommes allés tous ensemble faire une tournée dans le quartier des indigènes pour essayer d'obtenir quelques petites filles. J'ai reçu plusieurs promesses qui ne se sont pas réalisées ; mais, certes, je ne me tiens pas pour battue ; je reviendrai à la charge jusqu'à ce que j'aie triomphé ou plutôt que le Seigneur ait triomphé de cette profonde indifférence. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

Un des orateurs qui ont parlé de la Chine aux dernières assemblées générales des Sociétés religieuses d'Angleterre, le révérend John Mara, missionnaire baptiste à Ningpo, a signalé certains côtés du caractère chinois qui font honneur à ce peuple.

« Notre tâche, a-t-il dit, n'est pas toujours aisée. Nous sommes là en présence d'un peuple plein de préventions contre nous, qui nous pose des questions et des questions souvent très subtiles, car en général, le Chinois n'accepte rien sur parole ; il analyse tout, et croire le convaincre avec des fleurs de rhétorique serait se tromper grossièrement : « Cela sent bon, les entend-on dire quelques fois, mais voyons si la racine est profonde. » C'est, en un mot, un peuple sans passion et qu'on n'entraîne pas facilement. Mais y a-t-il là de

quoi décourager le missionnaire? En aucune façon, le Chinois n'est pas homme à vous dire un jour qu'il accepte l'Évangile et à ne plus s'en occuper le lendemain. Quand une conviction s'est formée dans son esprit, son cœur s'y intéresse, et quand une fois il se dit chrétien, soyez sûr qu'il pourra vous dire pourquoi. Or, un seul homme de ce caractère n'en vaut-il pas cent de ceux qu'on voit s'éveiller un moment pour retomber, quelques jours après, dans l'indifférence?

Notre œuvre à Ningpo peut fournir plus d'un exemple à l'appui de ce que je viens de dire. Commencée il y a quatre ans, notre Église ne se compose encore que d'environ trente-cinq membres, et d'une dizaine de candidats au baptême; mais avec quel éclat la grâce d'en haut s'est manifestée dans plusieurs de ces âmes!

« Nous avons là un vieillard de 72 ans, qui, chaque dimanche, fait environ 16 milles (de cinq à six lieues) pour assister à nos services, et, en Chine, observer le dimanche, c'est faire complétement le sacrifice d'une journée de travail et de gain. Or, jamais je n'ai vu ce vieux et digne frère en retard; il arrive de grand matin; il assiste à tous les services, et tant de bonheur calme et recueilli se lit sur la figure qu'elle ressemble vraiment a un rayon de soleil. Bien des fois il nous a dit: « Oh quand viendrez vous dans mon village pour y « prêcher, y donner des traités et y fonder l'Église de « Christ? » Appel touchant, auquel nous n'avons malheureusement pas pu répondre encore, et que je mets ici sur la conscience de ceux qui pourraient nous fournir les moyens d'étendre le champ de nos travaux.

« Nous venons de perdre une sœur, très agée aussi, qui nous a montré jusqu'à quel point son cœur appartenait à Christ. Sa vue était devenue très faible, de sorte qu'un dimanche, en se rendant au temple, elle tomba dans un des canaux de la ville. On l'en retira; mais au lieu de retourner chez elle pour changer de vétements, elle continua son chemin et versa des larmes de regret en s'apercevant, à son ar

rivée, que les retards occasionnés par son accident lui avaient fait perdre la plus grande partie du service. Peu de jours après elle était auprès de son Sauveur.

« Un jour, je fus abordé par un homme des environs de la ville, qui me dit : « Monsieur, j'ai acheté de vous, il y a quelque « temps, un livre qui m'a donné l'idée de vous demander de « me recevoir provisoirement dans votre maison; je paierai « pour mon logement et pour ma nourriture. — Vous désirez « donc d'être instruit sur quelque chose, lui répondis-je ? — Oui. « — Et sur quoi ? — Je vois, dans mon petit livre, que votre « Jésus disait un jour à ses ennemis : « Qui de vous me con« vaincra de péché ? Eh bien je ne comprends pas cela; il « me semble impossible qu'un homme vivant au monde ait « jamais pu dire cela de lui-même. Je sais que Confucius, « qui a été le plus sage des hommes, ne l'a jamais dit. »

« Là-dessus, j'emmenai mon Chinois à la maison missionnaire, je lui lus tout ce que l'Évangile raconte de la vie de Jésus, et quand j'eus fini : « Ah ! me dit-il, voilà bien ce « qu'il me faut; non pas un homme qui me dise que mon de« voir est de faire le bien; mais un homme qui ait été comme « une incarnation du bien, afin que je puisse marcher dans « le même sentier que lui. »

« Ainsi amené à l'Évangile, cet homme est devenu chrétien, et nous le comptons aujourd'hui parmi nos prédicateurs laïques les plus estimés et les plus utiles.

« Oh ! quel magnifique champ d'activité missionnnaire que la Chine, « s'est écrié en terminant l'orateur, » si ceux qui l'évangélisent avaient à leur disposition plus de ressources qu'ils n'en ont, soit en hommes soit en argent ! Notre chapelle de Ningpo ne peut contenir, même lorsqu'on se serre, qu'environ deux cents personnes; avec un édifice moins étroit nous aurions des auditoires bien autrement considérables. Notre école de garçons compte trente élèves, il nous en arriverait cent de plus, en quelques jours, si nous avions de la place pour les recevoir. Un préjugé très répandu consiste à regarder es

femmes comme incapables d'apprendre autre chose que ce qui regarde les soins du ménage. L'expérience nous a démontré, au contraire, qu'elles s'instruisent plus facilement et plus vite que les hommes. Un grand nombre de nos écolières ont appris par cœur les quatre Évangiles, et plusieurs les Actes des apôtres, des Psaumes, ou notre recueil d'hymnes tout entier. Une nation dont l'alphabet compte 40,000 caractères doit être douée d'une bonne mémoire, et tel est bien en effet un des traits qui distinguent le peuple chinois. C'est un grand avantage au point de vue missionnaire. Jetons à pleines mains sur ce terrain la bonne semence de l'Évangile, et soyons sûrs que, tôt ou tard, elle y donnera de belles moissons. Je suis convaincu, pour ma part, que la nation chinoise deviendra une grande nation. Puisse-t-elle un jour s'unir à la nôtre pour proclamer le nom de Christ comme le seul nom qui ait été donné au monde pour nous sauver tous ! »

SYRIE.

QUELQUES-UNES DES ŒUVRES ÉVANGÉLIQUES DE BEYROUT.

Beyrout occupe dans l'ensemble des missions protestantes en Syrie une place trop considérable, et nous avons trop souvent à y conduire nos lecteurs pour qu'ils ne lisent pas avec plaisir la relation simple et familière que nous allons faire passer sous leurs yeux. Nous l'extrayons de la correspondance d'un voyageur neuchâtelois que publie le *Journal religieux* de son Canton, et elle nous paraît avoir d'autant plus de prix que, dans ces lettres adressées à un ami, l'écrivain, tout en se montrant, comme on va le voir, très sympathique aux œuvres d'évangélisation, ne laisse percer nulle part l'intention d'en rehausser outre mesure ou d'en exagérer la valeur. Laissons-lui la parole.

« Beyrout est une belle ville d'environ 50,000 habitants, gracieusement située sur le versant nord d'un promontoire (ras Beyrout) qui est adossé au Liban du côté de l'Est. On y jouit d'une vue admirable sur les montagnes et sur la mer; mais le printemps était trop peu avancé pour permettre d'apprécier la riche végétation des environs, où de nombreuses villas rehaussent l'éclat de la cité maritime. Les mûriers ne montraient que de rares feuilles, et les figuiers commençaient à peine à pousser. Cependant la chaîne imposante du Liban donnait de la majesté à l'ensemble, surtout le Djébel Saunin, dont la cîme neigeuse s'élève derrière la ville à la hauteur de plus de 8,000 pieds.

« L'intérieur de Beyrout produit sur le voyageur européen qui y aborde pour la première fois un effet étrange et un certain mécompte.

« A la douane, où il fallait débarquer, nous nous trouvons jetés au milieu des bateliers, des portefaix, etc., dans une scène de bruit et de confusion indescriptible ; mais, quand les cris et les gestes menaçants semblaient prêts à se traduire en voies de fait, quelques coups de canne bien appliqués par les employés de la douane rétablirent, comme par enchantement, le silence et le calme. Les Arabes sont de grands enfants, accoutumés à obéir à la force plutôt qu'à la raison.

« Les rues de la ville sont généralement étroites et mal pavées, ou pas pavées du tout, et elles ne se distinguent pas par leur propreté, sans qu'on y remarque pourtant une saleté repoussante. On y rencontre de beaux édifices, mais pas une belle rue. Les habitants, aux costumes bariolés, sont criards, et les chiens rôdeurs commencent leur musique à la tombée de la nuit.

« Les maisons, tout en ayant les toits en terrasse, ont d'assez nombreu ses fenêtres, qui donnent sur la rue. L'Hôtel oriental, où nous avons logé, est un édifice dans le vieux style du pays, ayant à la fois des cours et des terrasses. Souvent, depuis le toit, je promenais mes regards sur la

Méditerranée, en pensant aux êtres aimés que j'avais laissés derrière moi en Suisse.

« Pendant notre séjour à Beyrout, j'eus l'occasion de visiter, avec MM. de P., H. et C., l'établissement des diaconesses de Kaiserswerth, tant pour les orphelines que pour d'autres jeunes filles appartenant aux classes aisées.

« Tout nous a plu et fort intéressés. La maison est grande et bien distribuée, la tenue excellente, et la directrice paraît être une personne supérieure. Il était touchant d'entendre ces pauvres enfants arabes chanter les louanges de Dieu en allemand aussi bien que dans leur propre langue, et ce fut un vrai rafraîchissement pour moi de voir ces bonnes sœurs adonnées à leur œuvre de charité au milieu d'une population qui a tant besoin d'être éclairée et amenée à la connaissance du seul Sauveur.

« Nous n'avions pas le temps de visiter l'hôpital, devant lequel nous avons passé, quoique deux sœurs qui en sortaient eussent proposé de nous le montrer. Il y a 19 diaconesses dans ces établissements, car le nombre des enfants est très-considérable, et l'hôpital contient 45 lits.

« Nous sommes allés ensuite visiter les écoles fondées par par l'excellente Madame Thompson, dont la mémoire est en bénédiction dans toute cette contrée. Son œuvre est continuée, dans le même esprit, par ses sœurs, Mme Mentor Mott et Mme Lloyd. M. Mott s'en occupe aussi avec beaucoup de zèle. Arrivés sur la hauteur à l'ouest de la ville, on nous conduisit à une grande et belle maison, près de la jolie église anglaise. Ce fut M. Waldmeyer, ancien missionnaire en Abyssinie et prisonnier de Théodoros, qui nous reçut, en l'absence de ces dames. Il nous montra les salles et expliqua l'œuvre, dont il a la direction générale, avec beaucoup d'obligeance. C'était l'heure de la récréation, et nous vîmes, depuis la terrasse, les élèves qui se promenaient sur le sable rouge du voisinage. Nous visitâmes ensuite une école pour les aveugles, qui sont nombreux en Orient. Nous les entendîmes épeler et lire une

portion d'un Évangile en anglais. Un intéressant jeune Druse y lisait couramment et traduisait en arabe.

« Il y a d'autres écoles de jeunes filles à Beyrout, sous la même direction, outre la grande pension d'éducation supérieure dans la maison de M. et Mme Mott. M. Mott a fondé récemment, pour les jeunes gens de la ville, deux écoles du soir, où l'on n'apprend que l'arabe.

« Le lendemain, nous sommes allés dîner, M. H. et moi, chez M. Mott. C'était un beau spectacle que de voir toutes ces jeunes filles de diverses nationalités réunies dans cette grande salle, et recevant, avec la nourriture qui périt, celle qui subsiste en vie éternelle,

« La tenue des élèves est excellente, et elles ont l'air d'être éveillées et contentes. Plus tard, M. H. fit le culte dans l'établissement, car toutes ces jeunes personnes parlent l'anglais ; on chanta ensuite un ou deux cantiques composés à l'occasion de la mort de Mme Thompson.

« Le même soir, M. Mott nous conduisit pour voir les écoles arabes. Il nous fallut faire chacun un petit discours, qui fut traduit en arabe. Cela me rappela nos *speeches* à Glasgow, en 1838, où nous déployâmes notre éloquence improvisée à l'occasion de l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises !

« Mme Thompson a aussi fondé des écoles dans plusieurs localités du Liban. Il y en a une florissante à Zahleh, une à Damas, une autre à Hasbéyah, etc.

« Ces intéressants établissements répandent l'instruction et les éléments du christianisme parmi les enfants des musulmans comme parmi ceux des chrétiens orientaux, et sont dignes de toute notre sympathie.

« Je ne saurais passer entièrement sous silence ici l'œuvre des missionnaires américains, qui se sont beaucoup occupés de l'éducation de la jeunesse longtemps avant l'existence des écoles de Mme Thompson et des diaconesses, pour lesquelles ils ont préparé les voies. Nous avons visité leur imprimerie

arabe. Ils publient, outre leur propre version de la Bible, des livres d'éducation et quelques ouvrages religieux. Nous avons trouvé le missionnaire Van Dyke occupé à corriger les épreuves d'un ouvrage de physique populaire qu'il avait lui-même composé et imprimé en partie. Cet homme semblait avoir conservé tout le feu de la jeunesse, malgré ses 35 ans de service.

« C'est ainsi que la lumière de l'Évangile, qui s'est répandue d'abord d'Orient en Occident, revient vers sa patrie d'origine, retombée dans les ténèbres. »

Quelques mots de plus sur Mme Bowen Thompson et sur les établissements qu'a fondés cette chrétienne éminente trouveront ici tout naturellement leur place.

C'est en 1860, immédiatement après les épouvantables massacres de chrétiens, qui jetèrent dans la plus profonde misère des milliers de veuves et d'orphelins, que Mme Bowen Thompson eut l'idée d'aller porter à ces infortunés les consolations de l'Évangile. Elle n'avait voulu d'abord consacrer que six mois à cette œuvre de miséricorde. Mais, à la vue du bien qu'elle pouvait faire, sa charité la retint et pendant neuf ans, elle n'eût pas d'autre pensée que celle d'étendre ses travaux, de les affermir et de leur faire porter le plus promptement possible les fruits qu'elle les croyait, à bon droit, destinés à produire. Mais la tâche qu'elle poursuivait avec tant d'ardeur dépassait les forces d'une seule personne ; on peut dire qu'elle y mourut d'épuisement, le 14 décembre de l'année dernière.

Le nombre total des écoles ou établissements d'éducation, y compris les asiles pour les aveugles et les estropiés, qui lui doivent l'existence, soit à Beyrout, soit dans le Liban et à Damas, ne s'élève pas à moins de vingt, contenant près de 1200 élèves ou hôtes, sans compter les écoles du dimanche, et les classes pour les femmes de la Bible ou pour l'instruction des mères de famille. Il y a, parmi les élèves, des enfants appartenant à toutes les religions ou races qui, dans ce pays,

n'ont jamais su que se haïr et se nuire les uns aux autres, mahométans, juifs, grecs, moscovites, druses, etc.

Un grand nombre de personnages de distinction, après avoir visité ces établissements, se sont accordés à rendre d'éclatants hommages à l'excellent esprit et au dévouement qui ont présidé à leur fondation, comme à l'ordre que la pieuse fondatrice y avait établi et aux résultats déjà constatés. On cite parmi ces visiteurs le prince de Galles, le prince royal de Prusse, le prince Louis de Hesse, le gouverneur général de Syrie, l'évêque anglican de Jérusalem, et plusieurs hauts fonctionnaires du gouvernement turc.

De son lit de mort, Mme Bowen Thompson avait adressé aux chrétiens de son pays un pressant appel en faveur de son œuvre, la leur léguant en quelque sorte, et les priant avec instance non-seulement de la maintenir, mais de lui donner tous les développements qu'il plairait à la Providence de rendre possibles.

Quel admirable emploi cette pieuse servante de Christ avait fait des neuf dernières années de sa vie ! Et que de bien peut être accompli en peu de temps quand il y a dans l'âme cette foi au Christ qui inspire, cette charité qui soutient et cette persévérance que rien ne lasse, parce qu'elle a pour objet et pour espérance le salut des âmes, l'extension du règne de Dieu sur la terre !

Une Société religieuse anglaise : l'*Association des Dames anglaises pour l'amélioration sociale et religieuse de la condition des femmes de Syrie*, a pris en mains l'œuvre de Mme Bowen Thompson et se propose de répondre, autant que Dieu lui en fournira les moyens, aux derniers désirs de la pieuse fondatrice.



OCÉANIE.

UNE MISSION DANS LA MICRONÉSIE.

La Société des missions indigènes d'Hawaï ou des îles Sandwich a fondé, dans cette partie occidentale de l'Océanie qu'on appelle la Micronésie, des œuvres que nous avons mentionnées souvent déjà dans nos pages. Ces travaux ne sont pas une des grandes missions du protestantisme et ils n'en ont pas la prétention. Mais comment les chrétiens ne s'y intéresseraient-ils pas tout particulièrement ? Où trouver, dans les temps modernes, une plus éloquente démonstration de cette puissance d'extension qui démontre elle-même, avec tant d'éclat, la divinité du christianisme ? Les Églises des Sandwich comptent à peine un demi-siècle d'existence et les voilà qui, se mettant courageusement à l'œuvre à côté des vieilles Églises, envoient et entretiennent dans le monde païen des missionnaires dont les pères, si ce n'est eux-mêmes, étaient nés en dehors de la foi chrétienne ; et, à la voix de ces hommes de Dieu, la vérité triomphe comme elle a triomphé dans leur propre patrie ! Un extrait du dernier rapport de la Société des Sandwich confirme ces réflexions et intéressera nos lecteurs.

« Les îles Kingsmill ou Gilbert forment un des groupes de la Micronésie. Elles sont au nombre de quinze, dont les quatre principales sont dès à présent occupées par des missionnaires d'Hawaï. L'année dernière, le révérend Pogue les a visités et il écrit :

« Nous arrivâmes à Tapinéa le 27 juillet (1869). Cette île, longue d'environ trente milles, contient quinze grands villages et douze vastes édifices consacrés jadis à des assemblées délibérantes, à des danses, à des festins, mais dont aujourd'hui les missionnaires ont fait des lieux de culte. La population était autrefois profondément dégradée, corrompue et sans pudeur. A notre arrivée, ce champ de mission n'était occupé que depuis dix mois et déjà le peuple avait aban-

donné, extérieurement du moins, son ancien culte, aboli ses danses licencieuses et renoncé à l'usage des liqueurs enivrantes. Les écoles sont remplies et les auditoires du dimanche très nombreux. Le 13 septembre 1868, quelques hommes, en très petit nombre, avaient osé jeter loin d'eux avec mépris quelques-uns des objets regardés jusque-là comme sacrés. Mais, le 11 octobre suivant, le révérend M. Kapu prêcha sur la nature du vrai Dieu et sur le péché d'adorer autre chose que lui, un sermon à la suite duquel plusieurs vieillards proposèrent d'en finir avec toutes ces choses vaines. Les uns y consentirent; d'autres s'y opposèrent. Parmi ces derniers, un des plus âgés, se levant, dit à M. Kapu : « Ces dieux se vengeront sur vous; ils sont irrités et vous feront mourir. » (Celui qui tint ce propos a depuis renoncé aux objets qu'il regardait comme sacrés et on le compte parmi les chrétiens). Sans tenir compte de cette menace, M. Kapu exhorta les auditeurs à bien peser ce qu'ils allaient faire. « Si vous croyez « réellement, leur dit-il, que tous ces objets, dans lesquels vous « avez mis jusqu'ici votre confiance, ne sont que vanité et « mensonge, incapables de vous faire du bien ou du mal, jetez-« les loin de vous. » La semaine suivante, du 11 au 18 octobre, trois cent vingt de ces objets prétendus sacrés, tels que pierres, morceaux de bois enduits d'huile, arbres, poissons, oiseaux, furent détruits, et, depuis lors, la plus grande partie du peuple a fait profession de ne vouloir plus adorer d'autre Dieu que Jehovah. »



GENÈVE

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Nos lecteurs savent que cette Société n'a fondé chez les païens aucune œuvre qui lui appartienne en propre, mais

qu'elle consacre ses ressources à d'autres Sociétés et aux Institutions destinées à former des missionnaires, notamment celui de Bâle,

Elle a eu son assemblée générale, cette année, le 15 juin, sous la présidence de M. le pasteur Barde père.

Nous regrettons d'avoir à dire, d'après la *Semaine religieuse*, que les recettes du dernier exercice avaient été inférieures à celles de l'année précédente. Elles s'étaient élevées à 41,721 fr., dont 27,000 fr. pour Bâle, 3,500 fr. pour Paris, et 4,000 fr. pour les Frères de l'Unité. En signalant cette diminution, le Président a fait ressortir le contraste fâcheux qu'elle présente avec la marche générale des œuvres missionnaires, qui grandissent au contraire d'une manière remarquable. « En effet, a-t-il dit, les travaux préalables les plus essentiels sont accomplis ; les traductions de la Bible se multiplient ; des chapelles et des écoles s'élèvent ; le nombre des agents indigènes s'accroît, et il y a, non-seulement beaucoup de conversions isolées, mais sur plus d'un point des réveils qui rappellent les premiers temps de l'Eglise. Est-ce pour les chrétiens le moment de diminuer leurs dons? Qu'ils apprennent au contraire à être plus simples, afin de pouvoir devenir plus généreux. »

Des détails ont été donnés sur les œuvres de la Société de Paris, par M. le professeur *Bouvier*, parlant au nom du comité auxiliaire de la Société de Paris. Ce comité désire tout spécialement aider au développement de cette école de Morija, où nos missionnaires français forment, avec des succès si encourageants, des instituteurs, des évangélistes, et on peut l'espérer, de futurs pasteurs indigènes.....

M. le pasteur Fisch, délégué de Paris, a confirmé et complété le rapport lu par M. Bouvier, au moyen de quelques renseignements sur la situation présente des œuvres françaises, et en réclamant avec chaleur des sympathies de plus en plus efficaces de la part des chrétiens genevois.

La Société des missions de Bâle avait aussi son représentant à l'assemblée de Genève. M. le pasteur *Quinche*, chargé de ce mandat, s'en est acquitté en donnant d'intéressants détails sur les postes de cette Société à l'ouest de l'Afrique et dans l'Inde.

Quelques jours après, le 19 juin, une fête de missions attirait à Vernier, Église rurale des environs de Genève, un grand nombre d'amis des œuvres missionnaires, qui se sont réunis deux fois : la première dans le temple et la seconde en plein air, dans une campagne du voisinage. Ces séances, consacrées à la prière, à des chants pieux et à diverses communications sur les missions, furent très animées et laissèrent de vives impressions dans le cœur de tous. Une dizaine d'orateurs, pasteurs ou laïques, y prirent successivement la parole.

Nous signalons cette fête, parce qu'elle confirme, une fois de plus, une observation faite bien souvent, mais qu'on ne saurait trop répéter. C'est que, tout en ayant pour premier objet les peuples encore idolâtres, l'œuvre missionnaire offre aux pasteurs de nos vieilles Églises un excellent moyen d'intéresser leurs troupeaux aux choses de la foi, de ranimer ou d'entretenir la vie religieuse dans nos rangs, et qu'à ce point de vue, la conversion des païens réagit d'une manière puissante sur les âmes qui s'en occupent.

On a vu plus haut que la Société des Frères de l'Unité (Moraves) est une de celles que la Société des missions de Genève soutient de ses dons. Ponr entretenir les bons rapports qu'implique cette coopération, la communauté de Herrnhout a l'habitude d'envoyer, toutes les années, à Genève un délégué chargé de rappeler les besoins de l'œuvre à ses amis. Récemment M. Reichel, qui dirige, si nous ne nous trompons, un établissement d'éducation dans le canton de Neuchâtel, avait été chargé de cette mission, et, comme toujours, les communications qu'il avait à faire ont vivement intéressé ses auditeurs. Elles ont consisté surtout en un coup

d'œil d'ensemble sur l'histoire des missions moraves, qu'un correspondant du *Vrai protestant* a lui-même résumé dans les termes qu'on va voir. Cette histoire de la plus ancienne Société des missions du continent offre trop d'intérêt pour qu'il n'y ait pas toujours plaisir et profit à la revoir.

« Son premier message aux Indes date du 21 août 1732. Depuis cette époque, elle a envoyé, à elle seule, *deux mille* missionnaires chez les païens. Souvent, elle a tâtonné et cherché sa voie : elle a perdu cent ouvriers dans des tentatives infructueuses, en Guinée, à Ceylan, en Perse, en Egypte, aux îles de Nicobar. Mais, ailleurs, elle a vu ses sacrifices couronnés de succès. Ainsi, dans l'île de Sainte-Croix, dix frères moururent, trois mois après leur arrivée. La tristesse fut grande dans l'Eglise-mère, mais elle envoya onze personnes pour remplacer les dix martyrs. Il régnait alors à Herrnhout une foi simple, mais puissante, telle que celle de ce frère, rencontré par le comte de Zinzendorf qui cherchait de nouveaux missionnaires pour le Groënland : « Veux-tu partir ? lui demanda le comte. — Oui, si le Seigneur le veut et si mes frères m'y appellent. — Mais il faut partir dès demain. — Il me manque une paire de souliers. — Je te les donnerai, » reprit le comte. Et le missionnaire partit.

« Il fallait cependant des hommes aussi tenaces que prompts à l'appel. Au Groënland, le travail de plusieurs années fut infructueux ; les missionnaires conclurent un traité d'alliance, résumé dans ce seul mot : nous persévérerons. En Australie, ils ont attendu six ans, au Thibet dix ans, avant d'avoir rien obtenu. Maintenant encore, il part annuellement, et comme recrues de la mission, vingt frères ou sœurs. Le synode morave de 1869 a constaté que, pendant les douze dernières années, l'Eglise a fondé vingt et une stations nouvelles et envoyé deux cent quarante missionnaires.

« Actuellement, le nombre des stations est de quatre-vingt-sept, avec trois cent cinq missionnaires, et on compte trois fois plus de convertis, naguère païens, qu'il n'y a de

membres de l'Eglise morave. Le dernier synode s'est demandé, en face de difficultés incessantes, s'il ne fallait pas cesser d'étendre l'œuvre. Il a été répondu négativement. « Si le Seigneur, a-t-on ajouté, envoie son Esprit, les ouvriers et l'argent abonderont. » Dieu opère du reste des œuvres merveilleuses. Au Groënland, la veille des communions, la mer, quoique agitée, se couvre de canots ; les indigènes abandonnent leurs filets et viennent à la table sainte avec un joyeux empressement. Le long des côtes du Labrador, sur une étendue de cent cinquante lieues, on compte cinq stations. Le dernier païen y a été baptisé. Des Esquimaux chrétiens y vont évangéliser les peuplades qui demeurent plus au Nord.

« Les Indes occidentales (Antilles, Amérique du sud) comptent quarante-deux stations. Le dernier synode s'est occupé de ces Eglises ; il veut les abandonner à elles-mêmes et aux soins des pasteurs indigènes. Déjà, des communautés entières sont évangélisées par des pasteurs indigènes. Un missionnaire nègre annonce la bonne nouvelle aux Indiens de la côte des Mosquites ; un autre, Jean King, travaille dans les forêts de la Guyane, parmi ces tribus de nègres marrons, jadis le boulevard du paganisme, et de petites Eglises y sont déjà établies. Au Thibet, il n'y a pas de succès aussi éclatants, mais le progrès est constant et un prêtre du pays confessait naguère le recul de sa religion devant le christianisme. Au sud de l'Afrique, les missions de la Cafrerie sont florissantes. En Australie enfin, l'Evangile s'est manifesté comme la puissance même de Dieu auprès des populations les plus stupides. »



ETATS-UNIS

UN BEAU TRÉPAS.

Aimer les missions et ne pas s'intéresser à l'abolition de l'esclavage, sous quelque forme et en quelque lieu qu'il se

trouve, sont évidemment deux choses inconciliables. Honneur à l'Evangile qui, dans les pays où il a régénéré les idées, de ceux-là même qui ne le pratiquent pas pour eux-mêmes, comme l'Angleterre et les Etats-Unis, est parvenu, en dépit de bien des obstacles, à faire disparaître cet exécrable fruit de l'ignorance et de la corruption humaine !

Dernièrement, le journal l'*Eglise libre* a publié, sous le titre très heureusement trouvé qu'on lit en tête de ces lignes, la réjouissante nouvelle que voici :

« La Société pour l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis (*American anti-slavery Society*) vient de se dissoudre; non parce qu'elle était moribonde, mais parce qu'elle n'a plus rien à faire. L'œuvre gigantesque qu'elle a entreprise, il y a une quarantaine d'années, en face d'obstacles qui semblaient insurmontables, est achevée.

« Le quinzième amendement à la Constitution des Etats-Unis, qui vient d'être adopté, accorde, on le sait, à tous les habitants du pays, sans distinction de couleur, les mêmes droits civils et politiques.

« La Société, dans sa dernière séance, a passé une série de résolutions, dont voici la conclusion :

« Rendant grâce au Dieu tout-puissant pour la rapidité
« merveilleuse, et sans exemple, avec laquelle il lui a plu
« d'accomplir sa grande œuvre ; repentants des fautes du
« passé, reconnaissants du triomphe présent, dont nous n'é-
« tions pas dignes, nous souhaitons la bienvenue à nos con-
« citoyens, à nos égaux, jusqu'ici victimes de l'injustice ;
« nous leur promettons de faire désormais tous nos efforts
« pour leur assurer le libre exercice de leurs droits et leur
« place dans la société, nous ne diminuerons en rien notre
« vigilance et notre concours jusqu'à ce qu'il ne reste plus
« dans notre vie sociale, civile et religieuse, aucune trace
« de ce hideux préjugé qui, jusqu'ici, a empoisonné et
« déshonoré toute notre législation.

« Nous déclarons dissoute aujourd'hui la Société Américaine pour l'abolition de l'esclavage. »

LES MISSIONS AUX CONFÉRENCES DE L'ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE A NEW-YORK.

Tous nos lecteurs savent sans doute que de grandes conférences du protestantisme doivent avoir lieu à New-York en septembre prochain, et personne ne s'étonnera d'apprendre que cette œuvre des missions, qui est devenue, grâce à Dieu, une des gloires de la réforme, tiendra sa place dans ces fêtes de la pensée et de la foi chrétiennes. Une journée entière, celle du 30, y sera consacrée. Les sujets mis à l'ordre du jour, dans le programme que nous avons sous les yeux, sont pleins de promesses. En voici quelques-uns : *Les missions chrétiennes en général. — Les missions protestantes et les missions catholiques comparées. — Les missions protestantes en Orient. — Ce que la science, la littérature et la diplomatie doivent aux missions, etc., etc.*

Plusieurs rapporteurs compétents, et divers orateurs ont été désignés pour traiter ces sujets. L'œuvre missionnaire sera représentée par M. Grundemann, de Gotha, auteur d'une histoire des missions, le Dr Jessup, missionnaire à Beyrout, en Syrie, le Dr Mullens, longtemps missionnaire au Bengale et aujourd'hui secrétaire de la Société des missions de Londres, le révérend Anderson, de Boston, membre du Conseil américain pour les missions étrangères, le comte Bernstorff, de Berlin, l'évêque Payne, de Xénier, M. le pasteur Casalis, directeur de la Société des missions de Paris, etc.

M. le pasteur GrandPierre, actuellement vice-président de la même Société, a été chargé d'un rapport d'un autre genre, mais il prendra part aux séances missionnaires.

Il est facile, du reste, de prévoir qu'en traitant d'autres sujets, beaucoup d'orateurs auront lieu de mentionner

l'œuvre des missions, soit comme preuve de progrès, soit pour en signaler les besoins.

Nous pourrons citer, un jour, quelques fragments des rapports présentés à New-York.

VARIÉTÉS

LES MISSIONS CATHOLIQUES ROMAINES.

A la dernière assemblée générale de la Société des Missions de Neuchâtel, tenue le 5 mai, un savant ami de cette œuvre comme de toutes les œuvres vraiment évangéliques, M. Frédéric de Rougemont, a donné sur les missions catholiques quelques renseignements curieux, que nous reproduirons d'après le *Journal religieux de Neuchâtel.* Quelques-uns de ses jugements paraîtront sévères, mais tout ce que nous avons lu, depuis un quart de siècle, sur l'évangélisation du monde payen nous autorise à les déclarer bien fondés. Ce que l'orateur a dit, en particulier, du baptême administré à l'insu de ceux qui le reçoivent, est frappant. C'est par milliers que les missionnaires de Rome comptent, chaque année, comme convertis des enfants sur lesquels ils ont jeté quelques gouttes d'eau en se cachant avec soin des parents.

Mais laissons parler M. de Rougemont.

« La Réforme, dit-il, rendit à l'Europe teutonique le sens des choses spirituelles. Mais, menacée au dehors par les armées catholiques, déchirée au dedans par les querelles théologiques, et partout assujettie à l'Etat, elle laissa s'écouler deux siècles sans porter l'Evangile et la Bible aux païens. Cependant le grand Xavier, l'ami de Loyola, avait inauguré l'ère des missions. Nous reconnaissons avec joie que ces missions ont compté non-seulement de nombreux martyrs (chaque religion, chaque pays a eu les siens), mais des

héros de foi, de piété et de dévouement. Toutefois, dût-on confondre l'impartialité de l'historien avec le parti pris de l'apologiste, nous devons déclarer qu'en considérant cette œuvre dans son ensemble, il nous est impossible de la dire inspirée et accomplie par l'Esprit du Christ.

« Xavier lui-même a, dit-on, converti et baptisé, en trois mois, au moins dix mille pêcheurs hindous, avec lesquels il ne pouvait échanger une parole. Les catholiques eux-mêmes lui prêtent ce propos : « Sans mousquets, nul missionnaire ne fera des conversions durables. »

« Au moins a-t-on de lui une lettre où il mit sur la conscience du roi de Portugal de charger de la conversion de l'Inde le vice-roi de Goa, et de punir de la prison et de la confiscation les gouverneurs qui ne présenteraient pas un nombre un peu élevé de baptisés.

« C'est dans ce même esprit anti-chrétien qu'en Abyssinie, Alvary demandait six cents hommes pour réduire le pays sous l'obéissance du pape, et que, de nos jours, un amiral français a imposé, dans un même traité, au roi des îles Sandwich, des missionnaires et l'eau-de-vie. C'est en faisant pareillement intervenir le gouvernement français que les missionnaires catholiques se sont installés dans l'île toute protestante de Taïti, et qu'ils viennent de détruire, près de la Nouvelle-Calédonie, la mission de l'île de la Loyauté. Après 10 ans de travaux, nos missionnaires avaient converti toute la population de l'île, traduit la Bible dans la langue indigène et fondé un séminaire. En 1864, les jésuites ont extirpé de l'île l'Evangile.

« Depuis trois siècles, on a vu partout ces missionnaires catholiques chercher l'appui de l'Etat, aux Moluques ou aux Philippines, comme au Brésil et au Pérou, au Mexique comme en Chine et au Japon. S'ils usent ainsi sans scrupule des armes de la chair, c'est que le christianisme même a perdu pour eux son caractère spirituel. Les sacrements ayant un effet magique, il suffit de baptiser pour sauver. Aussi,

tantôt baptise-t-on les malades à leur insu, tantôt, avec Robert de Nobilis, le successeur de Xavier, se fait-on passer pour un Brahmine, et l'on attire à soi 100,000 Hindous, qu'on a trompés à l'aide d'un Véda fabriqué de toutes pièces ; tantôt on laisse subsister à côté de la messe le culte de Confucius et des ancêtres.

« Si nous jetons un rapide coup d'œil sur les païens qui ont été convertis au catholicisme depuis le XVI[e] siècle, nous nous croyons en droit de les dire à peine supérieurs aux idolâtres. Il en est qui certainement ne sont chrétiens que de nom ; ainsi les nègres des possessions portugaises au Congo et à Mozambique ; ainsi les pêcheurs de Travancore, issus de ceux qu'avaient baptisés Xavier ; ainsi, tous les indo-catholiques, d'après le témoignage même de l'abbé Dubois, qui déclarait, vers le commencement de ce siècle, la conversion de l'Inde impossible et les essais de ses coreligionnaires stériles ; ainsi, les Mexicains et Péruviens, qui rendent encore en secret un culte à leurs faux dieux, et que les moines n'ont pu réconcilier avec leurs oppresseurs ; ainsi les sauvages de l'Amazone et du Paraguay, que les missionnaires réussissent à discipliner, mais qui ne font preuve d'aucune vie propre, d'aucun zèle pour la prédication de l'Evangile ; ce sont des machines humaines qui obéissent ponctuellement à l'impulsion qu'on leur donne. (Ils sont 800,000, d'après certaines sources catholiques, 440,000, d'après d'autres sources également catholiques.)

« Au Japon, où les jésuites s'étaient appuyés sur la faveur des princes et mêlés aux intrigues de la politique, la politique des princes apostats ou païens a suscité une persécution qui a duré 40 ans, mis à mort 37,000 martyrs, et réduit à rien une Eglise dont les membres étaient, dit-on, au nombre d'un million.

« A Célèbes, où les indigènes se faisaient baptiser pour être protégés contre les exactions des Musulmans, le catho-

licisme a complètement disparu lorsque l'île a passé des Portugais aux Hollandais.

« On sait assez quel accueil les jésuites s'étaient ménagé a la cour de Pékin par leurs connaissances scientifiques et par leur habileté dans les arts mécaniques. Ils avaient profité de la bienveillance impériale pour prêcher le christianisme, et les multitudes se montraient favorables à cette foi nouvelle, qui laissait subsister l'ancienne religion. Mais une persécution que les jésuites avaient provoquée, comme au Japon, par leur intervention dans les affaires de l'Etat, mit fin à leurs succès et à leur œuvre. Aujourd'hui, on parle de plusieurs millions de Chinois catholiques ; nous ignorons entièrement leur état moral et religieux.

« La Cochinchine paraît être la fleur des missions catholiques. C'est une vraie terre de martyrs. Il a existé 1,400 Eglises dans la Cochinchine et 400 dans le Tonkin. La persécution en a réduit le chiffre à 7 ou 800.

« Toutes les données statistiques de l'Eglise de Rome sont extrêmement vagues et parfois contradictoires. Il n'y a probablement qu'un million de catholiques en Cochinchine, en Chine et en Corée. »

NOUVELLES RÉCENTES

ALLEMAGNE.

La Société des missions luthériennes, dont le siège est à Leipsick, soutient dans l'Inde une œuvre prospère et qui prend, de jour en jour, des développements encourageants. Elle comprend 16 stations, avec 17 missionnaires, trois pasteurs indigènes, 4 candidats au saint-ministère et 65 prédicateurs auxiliaires. Il y a eu, jusqu'à ce jour, 8,856 baptêmes

d'Indous. Les écoles enfin, au nombre de 89, contiennent près de 1,700 élèves. Le rapport du directeur, M. Haderland, lu en séance publique dans les premiers jours de juin, a pu constater, en outre, une augmentation dans le chiffre des recettes de la Société. Elles se sont élevées, l'année dernière, à 80,118 thalers (300,442 fr.). Trois nouveaux missionnaires consacrés à la fête des missions de Leipsick, après avoir fait des études régulières, vont être dirigés sur l'Inde.

AFRIQUE OCCIDENTALE

RÉPUBLIQUE DE LIBÉRIA.

Un pasteur de Monrovia, le révérend Erskine, annonce que trois nouveaux étudiants en théologie viennent d'entrer dans le séminaire où se forment de jeunes pasteurs indigènes. Passant ensuite en revue les événements religieux de l'année dernière, il dit : « Nos Eglises (presbytériennes) ont été puissamment réveillées et rafraichies d'en Haut, et ce mouvement est encore en voie de progrès. L'intempérance et d'autres vices ont diminué, le nombre des gens résolus à se consacrer au service du Seigneur augmente. C'est comme l'aube d'un jour nouveau se levant sur Libéria et sur les contrées adjacentes. Les chefs de l'intérieur se montrent de plus en plus désireux de faire alliance avec nous, et les facilités que nous trouvons à faire prêcher l'Evangile, à eux et à leur gens, nous appellent à y déployer toujours plus d'activité. »

UN SAVANT NÈGRE.

L'année dernière, le collége américain d'Easton a conféré le grade de Maitre-ès-arts à un nègre que l'on s'accorde à représenter comme un homme très distingué. Il se nomme le révérend Edward Blyden, et remplit, à Monrovia, capitale de la république de Libéria, les fonctions de professeur de latin, de grec et d'arabe.

Né dans l'île danoise de Saint-Thomas, en 1832, le révérend Blyden, qui est de race nègre parfaitement pure, s'était rendu aux États-Unis en 1851 avec l'espoir d'y être admis dans quelque établissement d'éducation supérieure ; mais des préventions absurdes s'étant alors opposées à la réalisation de ses désirs, il s'était embarqué, comme émigrant, sur un bâtiment de la Société américaine de colonisation et il était arrivé à Monrovia en 1851. Aussitôt après, il fut admis dans le collége connu sous le nom de « Haute École d'Alexander. » Quelques années plus tard, en 1858, l'Église presbytérale de l'Afrique occidentale lui conféra le saint ministère, et un peu plus tard encore, en 1861, il fut nommé professeur de langues latine et grecque au collége de Monrovia. Alors, en homme de travail et de courageuse initiative, le savant africain se mit à l'étude de l'arabe, et, en 1866, il alla passer ses vacances sur le mont Liban, pour achever de se rendre maître de cette langue, qu'il enseigne aujourd'hui avec une supériorité tellement appréciée que des chefs et des prêtres mahométans de l'Afrique occidentale ont fait, dit-on, des centaines de milles pour le voir et s'entretenir quelques instants avec lui.

M. Blyden, agé actuellement d'environ 38 ans, a voulu acquérir aux États-Unis, dans le collége d'Easton, un titre dont il s'est montré parfaitement digne. Il est aujourd'hui, une des illustrations de cette république de Libéria, dans les institutions de laquelle il a trouvé la science et à laquelle il a rendu déjà de nombreux services. Outre les langues mentionnées plus haut, il a étudié l'hébreu et parle assez couramment plusieurs langues modernes.

Nous lisons dans un journal des États-Unis, que tout récemment, dans une réunion de l'Eglise presbytérienne en faveur des affranchis, trois orateurs de race nègre, dont deux pasteurs, ont pris part aux discussions mises à l'ordre du jour, et qu'ils se sont distingués par la justesse de leurs vues, et

par l'éloquence qu'ils ont mise à les exposer. Tous les trois ont été très applaudis.

CHINE.

Au moment ou nous écrivons ces lignes, divers télégrammes, assez confus et peu d'accord les uns avec les autres, annoncent que des missionnaires catholiques romains auraient été massacrés, les uns disent à Pékin, les autres à Tien-Tsin. On ajoute qu'un consul français serait lui-même au nombre des victimes.

Ces massacres, commis par la populace, auraient été provoqués par le bruit absurde que des enfants avaient été mis à mort dans les établissements missionnaires.

Suivant une de ces dépêches, aussi peu claire que les autres, des chapelles protestantes auraient aussi été détruites, et des chrétiens évangéliques massacrés.

Tout n'est sans doute pas faux dans ces fâcheuses nouvelles; mais l'étendue du mal ne sera connue qu'à l'arrivée des rapports plus détaillés que personne encore, pas même les gouvernements, ne paraissent avoir reçus.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que les massacres de Tsien-Tsin sont malheureusement confirmés en ce qui regarde les français. Mais il n'est plus question de protestants. On ajoute que l'ordre est rétabli, mais sans détails encore bien précis sur les faits accomplis.

UN VÉTÉRAN DE CHRIST.

Un des missionnaires les plus vénérés de l'Inde, le révérend John Thomas, vient d'entrer dans son repos à l'âge de 70 ans, et après 34 ans de services comme agent de la Société des Missions anglicanes à Tinnevelly. Pendant ce tiers de siecle, il a fondé ou contribué à fonder au delà de 100 congrégations indigènes qui comprennent actuellement environ 12,500 mem-

bres, et au sein desquelles remplissent leur ministère quinze pasteurs natifs, tous instruits par lui. Douze d'entr'eux ont voulu se charger de porter son corps à sa dernière demeure terrestre. C'est son fils qui la remplacé.

COMMENT LES CHRÉTIENS AMÉRICAINS VIENNENT EN AIDE A L'OEUVRE DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

En rendant compte de son exercice de l'année dernière, le Comité des missions étrangères de l'Église presbytérienne des États-Unis signalait un de ces embarras financiers qui se produisent souvent dans la marche des Sociétés religieuses; mais sans cesser pour cela d'être toujours pénibles à annoncer. Une dette de plus de 44,600 dollars (223,000 fr.), pesait sur l'œuvre. En présence de cette situation, le Comité se demanda s'il ne convenait pas de faire un appel extraordinaire et général à toute l'Église. Mais on craignit, par l'emploi de ce moyen, d'occasionner quelque diminution dans les recettes ordinaires de l'exercice qui commençait, et l'on préféra se borner à solliciter l'assistance des membres du Comité et d'un petit nombre d'amis éprouvés seulement, et quelques mois ont suffi pour justifier la sagesse de cette résolution. Le Comité vient de faire annoncer dans le journal de l'Eglise, que, grâce aux réponses faites à cet appel si restreint, le déficit se trouve à peu près comblé. Il a été reçu ou promis déjà, dans ce but, plus de 41,000 dollars (205,000 fr.), dont la plus grande partie provient de New-York même.

Le Comité rend grâce de ce résultat à Dieu et à ses amis. Qu'il serait édifiant et beau de voir le même empressement se manifester partout où les institutions chrétiennes se trouvent entraînées, par la grandeur des besoins, à dépasser accidentellement le chiffre de leurs recettes ordinaires !

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Nous avons mentionné les malheurs qui ont atteint une œuvre de la Société des missions de Bâle, par suite de l'invasion

d'une armée d'Ashantis et de la captivité de missionnaires, notamment de M. Ramseyer et de son épouse, dont les travaux donnaient les plus vives espérances. Des nouvelles plus rassurantes sont arrivées sur leur compte. On lit dans le *Journal religieux de Neuchatel.*

« Le dernier courrier nous apprend que le missionnaire nègre David Asante, qui s'est dévoué pour obtenir quelques renseignements sûrs à leur sujet, a enfin réussi à parler à des gens qui les ont vus dernièrement à Aben-Koro, à une lieue de Kumassie, capitale des Ashantis. Le roi a permis à notre frère Ramseyer d'écrire au gouverneur hollandais résidant à Elmina, seule autorité de la côte restée en relation avec les Ashantis. L'écriture de l'adresse a été reconnue par les missionnaires de la côte. Le roi n'a point cherché à cacher que l'enfant est mort en août 1869, tandis que M. et Mme Ramseyer vont assez bien (ce qu'on ne peut pas dire de leur collègue Kuhne). Afin de prévenir un malheur dans son pays, ce roi superstitieux, ne voulant pas qu'un blanc fut enseveli chez lui, a fait embaumer l'enfant pour le remettre à ses parents quand il les libérera, ce qu'il annonce vouloir faire ausitôt que le chef de son armée arrivera. En attendant, il paraît assez bien disposé pour nos missionnaires et leur envoie lui-même des vivres. »

ARRIVÉE DE M. ET Mme ATGER EN FRANCE.

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons que notre frère, M. le Pasteur Atger, de Taïti, et sa famille, sont arrivés à Bordeaux après une heureuse traversée.

Eugène CASALIS, directeur.

Typ. Ch. Maréchal, passage des Petites-Écuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, 12 août 1870.

La nouvelle de la redoutable crise que nous traversons ne causera nulle part plus d'émotion et de sollicitude que dans les humbles stations où quelques Français sont allés servir le Seigneur en notre nom. On n'aime jamais autant la patrie que lorsqu'on en est séparé par de grandes distances, et qu'à tous les souvenirs que son nom éveille s'ajoute la douleur de ne pouvoir pas contribuer d'une manière directe à son bonheur ou à son salut. C'est là ce qu'éprouve le missionnaire, et il le fait souvent d'une manière poignante. Il y a des moments où toutes les bénédictions qui reposent sur son ministère suffisent à peine pour rassurer sa conscience et le consoler de se tenir à une autre brèche que celle où combattent les chrétiens de son pays.

On peut donc être bien sûr que de toutes nos stations vont s'élever, vers le Seigneur, d'incessantes prières. Les indigènes y prendront part. Ceux du Lessouto le feront avec une ardeur particulière, se rappelant que nous ne les avons pas oubliés lorsqu'ils tremblaient pour leurs foyers. Dans une lettre pleine d'intérêt que nous écrit M. Germond, il est fait mention de quelques lignes que les fidèles de Thabana-Morèna nous ont adressées pour nous témoigner leur reconnaissance. Elles ressemblent trop à d'autres que nous avons déjà reproduites pour que nous les transcrivions en entier, mais

il s'y trouve quelques mots qui nous ont frappés par leur opportunité, en ce qui nous concerne On dirait que le Seigneur a voulu se servir des plus obscurs parmi les derniers nés de son Église pour nous rappeler avec quels sentiments nous devons recevoir les coups de sa verge paternelle.

« Frères, » nous disent ces croyants bassoutos, « le « 2 janvier de cette année, nous avons pu nous réunir de « nouveau dans la maison de Dieu, et prendre la sainte « Cène en nous servant de vases pour lesquels nous avons « à vous remercier, vous, nos bienfaiteurs » (on verra plus loin ce que cela signifie). « Ah! nous avons senti combien sont « vraies ces paroles de l'Apôtre : « Toutes choses concourent « ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. » — « Il est vrai « que tout châtiment semble d'abord un sujet de tristesse et « non pas de joie, mais il produit ensuite un fruit paisible de « justice pour ceux qui ont été ainsi éprouvés. »

« Nous comprenons tout ce que cela signifie, parce que les « coups dont nous avons été frappés nous ont valu des « grâces nouvelles qui font notre joie. Que ce soit un encou« ragement pour vous! Bien que nous ne nous connaissions « pas selon la chair, ayons les uns et les autres la même foi « et la même assurance. »

Cet encouragement qui leur arrive du fond de l'Afrique d'une manière si inattendue, nos Églises le recevront avec une profonde gratitude, comme venant du Seigneur luimême. Elles prendront en même temps la résolution de ne pas oublier, au milieu des préoccupations qui les assaillent, des troupeaux lointains qui ne peuvent se passer de leur secours. Le Seigneur aura soin de nous dans la mesure où nous nous souviendrons des œuvres qu'il nous a confiées. L'élan avec lequel nos fils vont au devant de la mort, nous dit assez que l'heure des suprêmes sacrifices est venue. Qu'au terme de l'épreuve, chacun de nous puisse se dire : « Je n'ai reculé devant aucun des nouveaux devoirs qu'elle m'a impo-

sés, et je n'ai négligé aucun de ceux dont j'avais précédemment reconnu l'obligation.

LETTRE DE M. GERMOND.

A Messieurs les membres du Comité des Missions évangéliques de Paris.

Thabana-Moréna, 6 mai 1870.

Messieurs et très honorés frères,

Dans votre dernière lettre, vous nous reprochez de ne pas écrire assez souvent. Le reproche est mérité, et je dois en prendre ma part en toute humilité. Il est certain qu'en retour de tout l'intérêt qu'on nous porte en France et en Suisse, le moins que nous puissions faire est bien de donner régulièrement de nos nouvelles. Je me permettrai cependant de dire qu'il n'est pas toujours facile de trouver quelque chose qui vaille la peine d'être communiqué. La vie d'un missionnaire au Lessouto est excessivement monotone. Ici, au rebours du proverbe, les jours se suivent et se ressemblent tous. J'imagine que tel pasteur de campagne serait parfois bien embarrassé s'il devait donner régulièrement un aperçu sur les progrès de son œuvre. On me répondra qu'il y a une grande différence entre un pays chrétien et un pays qui ne l'est pas ; j'en conviens, mais la différence est moins grande qu'on ne le croit généralement. Dans l'Inde et en Chine, il est vrai, le missionnaire se trouve en présence d'une civilisation étrange et compliquée, d'une religion ayant et ses prêtres et ses autels; s'il est à court de détails sur son œuvre, il pourra se rabattre à parler des coutumes et des croyances contre lesquelles il a à lutter. En Afrique, nous n'avons pas cette ressource. Les indigènes mènent une vie très simple ; le peu qu'on en saurait dire a déjà été recueilli par nos devanciers, qui ont si bien moissonné le champ que nous ne trouverions pas à y glaner. Le Mossouto n'a ni mythologie, ni prêtres, ni idoles; les obstacles qui l'empêchent de se convertir sont

les mêmes qu'on remarque en Europe, savoir la dureté du cœur et la préoccupation des intérêts matériels. Qu'on fasse abstraction de la couleur et du langage, on retrouvera ici les mêmes caractères, je dirais presque les mêmes hommes qu'on a connus jadis dans nos campagnes. Ici comme là-bas, on fait profession de croire en un Dieu grand et juste, on trouve l'Évangile admirable... et on en reste là.

A mon arrivée à Thabana-Morèna, je n'ai plus trouvé que les débris de mon ancien troupeau. La guerre et surtout la famine en avaient chassé le plus grand nombre dans la colonie, et ils n'en sont pas encore revenus. Il est bien pénible de se trouver en face de ruines, car on a beau faire, le souvenir des jours meilleurs vient constamment vous obséder. Ce qui devait pourtant me consoler était de voir que leur piété s'était singulièrement développée sous l'épreuve. Ces temps d'isolement ont été bénis pour eux; leur foi a plus de sérieux, leur vie chrétienne plus d'originalité. Quelques personnes s'étaient converties durant mon absence, quelques autres l'ont été depuis mon retour, de sorte que j'ai pu former de nouveau une classe de candidats au baptême dont le nombre s'élève à vingt-trois personnes. La population environnante est peu considérable. Sans doute, à voir la fumée qui le soir s'élève de chaque pli de terrain, on pourrait croire que les désastres de la guerre sont déjà réparés, mais si la plupart des villages ont été rebâtis, toutes les maisons ne l'ont pas été; là où l'on en comptait dix, on n'en trouvera que deux. Évidemment, il n'en sera pas toujours ainsi; l'hiver nous ramènera bien des émigrés, mais pourtant il faudra du temps pour que Thabana-Morèna soit habité comme il l'était jadis.

Quoiqu'il en soit, dans une réunion d'Eglise, nous avons pris des mesures pour que les alentours fussent régulièrement visités. Chaque village a été confié aux soins d'un membre de l'Eglise, qui doit y porter l'Évangile au moins une fois chaque mois. Une annexe a été fondée à trois lieues d'ici, et servira de point de ralliement pour les quelques chrétiens qui habi-

tent la localité. L'école marche bien, sous la direction d'un jeune homme intelligent; j'y donne quelques leçons d'anglais et de calcul. Bien que les temps fussent particulièrement durs, nous avons eu notre petite collecte, qui a juste couvert les dépenses de cette annexe et celles de l'école de la station. Nous avons eu, cet hiver, des réunions consacrées spécialement à l'étude de la parole de Dieu et auxquelles assistaient tous ceux qui savent lire couramment. Chacun d'eux lit son verset et doit en donner lui-même l'explication; je n'interviens que lorsqu'on se fourvoie. Je dois ajouter que ma chère femme me seconde fidèlement dans ma tâche. Chaque semaine, elle tient une classe de couture pour les jeunes filles. Elle a aussi établi des réunions pour les femmes de l'Eglise, qui sont bien suivies.

C'était un travail agréable et béni que de remettre un peu d'ordre dans la partie spirituelle de mon œuvre; je n'en dirai pas autant de ce qui concerne le matériel. J'ai à peu près terminé ce que je voulais faire; mais s'il fallait recommencer, je n'en aurais pas le courage. La maison missionnaire a été quelque peu réparée, mais il faudra y revenir, car elle a plus souffert que je ne l'avais cru d'abord. Le travail le plus pressant était celui de relever la chapelle. Quand la guerre éclata, nous allions en poser la charpente; les murs, laissés à eux-mêmes pendant trois années, avaient fini par s'écrouler. Je fis préparer les matériaux nécessaires; je m'entendis avec un maçon; puis, le moment venu, il me manqua de parole. On ne pouvait attendre davantage; il fallait profiter de la saison sèche; aussi, rassemblant mon grand courage, je me mis à l'œuvre, assisté de quelques indigènes. Nous en eûmes pour quatre mois; mais la veille de l'an la chapelle était finie. Je ne pouvais souhaiter de meilleures étrennes.

Le lendemain, nous eûmes notre fête. Il y avait foule, car les gens de Moletsané étaient venus se joindre à nous pour la circonstance. Nous eûmes quelques baptêmes, le matin, et la Cène, le soir. Il était impossible de ne pas se sentir sérieu-

sement ému à la pensée de toutes les bénédictions dont nous avions été les objets de la part du Seigneur. Les jours pénibles étaient enfin passés; après tant d'années d'exil, de misère, de dispersion, nous nous trouvions de nouveau réunis pour célébrer la fête de l'Éternel, sans angoisses pour le présent, sans inquiétude pour l'avenir. Nos amis de Bordeaux contribuaient, pour leur part, à embellir cette fête par les vases qu'ils nous ont envoyés pour la Cène, et qui faisaient pour la première fois leur apparition devant l'Église. Lorsque je les reçus, il y a quatre ans, je venais d'être expulsé, mon œuvre me semblait ruinée; aussi, je dois avouer qu'ils me causèrent une pénible émotion. J'eus soin de les enfouir dans mes malles, pour ne pas réveiller de douloureux souvenirs, alors que j'aurais dû comprendre que l'Éternel nous envoyait par là un gage de meilleurs jours. Quoi qu'il en soit, les chers amis des missions ont été en ce jour présents à nos pensées; car nous ne pouvions oublier que si nous sommes maintenant heureux, c'est en grande partie à leur foi et à leurs ardentes prières que nous le devons. Je n'exprime pas là mon sentiment personnel seulement, mais celui de mon Église; car, le lendemain, les anciens sont venus me demander s'il ne serait pas convenable qu'ils vous écrivissent, pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour eux. Je joins leur lettre à la mienne, heureux de voir, par ce mouvement spontané, que nos Bassoutos ne sont pas toujours des ingrats, bien qu'à l'occasion ils le soient, hélas! autant que d'autres.

Vous savez que la tribu des Bataungs, évincée de son territoire par les nouvelles limites faites par le gouverneur, est venue s'établir à trois lieues d'ici, dans un quartier occupé jadis par le chef Makuaï, lequel a émigré à Matatièle avec tous ses gens. Cette population est très intéressante, et je fais pour elle ce que je puis. J'y suis allé prêcher d'abord tous les mois, puis tous les quinze jours. Le culte y est célébré régulièrement, chaque dimanche, dans quatre localités, où l'on pourra fonder des annexes par la suite, si l'on trouve des per-

sonnes propres à les diriger. Ce qu'il y a de plus réjouissant, c'est que le chef lui-même paraît être sérieusement converti, et cela me rappelle un souvenir d'enfance que je me permettrai de mentionner. J'étais dans la maison paternelle, en vacances, lorsqu'un dimanche soir, mon regard vint à tomber sur le *Petit Messager des Missions*. A la première page, on remarquait un homme à cheval, et au-dessous, on lisait : « Le cheval du dimanche ». Le titre était bizarre, et je voulus en avoir l'explication. Il s'agissait d'un roi nommé Moshesh, qui, pour engager un autre chef, son vassal, nommé Moletsané, à assister aux services qui se célébraient dans la station, lui avait, dans ce but, fait présent d'un cheval. Je trouvai l'article intéressant, puis, comme font les enfants, je n'y pensai bientôt plus. J'étais loin de me douter que c'était à moi que reviendrait un jour le privilége de pouvoir vous annoncer la conversion du propriétaire de ce cheval du dimanche, laquelle a précédé, de quelques semaines, celle du donateur. Le cheval, à ce que je suppose, est mort depuis longtemps, après avoir fourni maintes courses du dimanche; courses qui devaient sembler bien inutiles au cher missionnaire de Mékuatling, car les années se passaient, et Molétsane ne se convertissait pas. Mais le Seigneur travaille en son temps; la tribu des Bataungs eut à passer par l'épreuve ; la guerre, la famine, l'épidémie, tous les fléaux du Seigneur s'appesantirent sur elle à la fois. De tous les Bassoutos, ce sont eux qui ont le plus souffert, après s'être le plus courageusement défendus contre l'ennemi. Lorsqu'il arriva dans nos environs, Moletsané était déjà sous des impressions sérieuses, mais il parlait peu de ses sentiments. Un jour, cependant, que j'étais allé lui rendre visite dans son village, la conversation vint à tomber sur la guerre. Chacun des assistants en parla à sa façon, seul, Moletsané se taisait. Me tournant de son côté, je lui dis : « Et toi, quelle est ton opinion? Tu dois en avoir une, car tu as fait la guerre assez souvent ». Il resta silencieux un instant, puis, levant sur moi un regard de profonde tristesse,

il s'écria : « Oui, je l'ai faite, et trop souvent; je suis un méchant homme et un grand pécheur devant Dieu. » — Cette réponse me surprit, je m'attendais à autre chose; j'appuyai cependant de quelques paroles la remarque du chef, et nous nous séparâmes. Quelques jours plus tard, il vint, avec tous ses gens, à la fête dont j'ai parlé. Vers la fin du service, je remarquai qu'il tremblait violemment; ma femme s'approcha de lui, demandant s'il était malade; il fit signe que non, et ramenant son manteau sur sa tête, il demeura à sa place longtemps après que la congrégation se fut dispersée. Comme il pleuvait, il passa la nuit dans notre maison, mais c'est à peine s'il voulut échanger quelques paroles avec nous. Huit jours après, il me fit demander pour l'enterrement d'une de ses femmes, morte en chrétienne après une douloureuse maladie. Le service achevé, Moletsané me prit par le bras, me fit asseoir devant sa maison, et, en présence de ceux que la circonstance avait amenés dans le village, il me dit :

« Vois, mon missionnaire, il n'y a plus à hésiter, Dieu m'a vaincu. J'ai refusé longtemps d'entendre sa voix, mais maintenant il n'y a plus moyen. Oh! que j'ai passé par une grande angoisse à Thabana-Morèna, lors de la célébration de la Cène; je vous voyais, je voyais mes fils s'approcher de la table, et mon cœur me disait : « Vois-tu? ceux-là sont les brebis du Seigneur, mais toi, tu n'en es pas! » — A partir de ce moment, je suis heureux de pouvoir dire qne Moletsané a été conséquent avec sa profession. Il a tenu une grande assemblée de sa tribu, où il a déclaré que dorénavant il voulait servir l'Éternel; il s'est séparé de ses femmes et a interdit le rite de la circoncision. Quelques gens qui, dernièrement, se sont rattachés à sa tribu, ont vainement réclamé. Ne sachant où aller célébrer leurs cérémonies païennes, ils ont été demander aux Boers du voisinage l'autorisation d'y procéder sur leur territoire et ceux-ci y ont consenti. Chose assez étrange, que de voir des coutumes païennes, expulsées d'un pays encore païen,

ne pouvoir se maintenir que grâce à l'hospitalité de gens qui se donnent pour les pionniers de la civilisation.

Je n'ai pu, ces derniers temps, me rendre chez Moletsané, ayant dû entreprendre plusieurs courses d'un autre côté. Je suis heureux d'apprendre que M. Maeder est arrivé avant-hier à Siloé, de sorte que ces braves gens ne seront plus aussi délaissés. J'ai remis Moletsané aux soins de quelques chrétiens de son village qui l'exhortent et l'instruisent. S'il continue à bien marcher, je l'admettrai dans l'Église, mais je voudrais que ce fût notre vénéré frère, M. Daumas, qui eût ce privilége, car il lui revient de droit. Ce cher frère peut se dire que si, parfois, il a semé avec larmes, il n'a du moins pas dépensé sa vie en vain. Il y a, hélas! tant de pauvres missionnaires, qui, lorsqu'ils se demandent quel a été le résultat de leurs travaux, n'ont d'autre consolation que de pouvoir se dire que Dieu tient compte de la fidélité et non pas du succès! Notre frère, M. Daumas, est maintenant sous la croix; sa belle station de Mékuatling est ruinée, mais jamais son œuvre n'a été plus prospère; la semence qu'il a répandue a germé sous le soleil de l'épreuve, et maintenant le champ est mûr pour la moisson.

Recevez, Messieurs et chers frères, l'expression de mon affection chrétienne.

P. Germond.

Station de Siloé.

M. Maeder, par une lettre portant la date du 1er juin, nous annonce qu'il a pu reprendre ses travaux à Siloé. L'état de la santé de sa femme l'avait empêché jusqu'ici de quitter l'endroit où le décret d'expulsion l'avait forcé de se retirer. Voici en quels termes il nous apprend son retour dans le Lessouto.

« Comme la santé de ma femme s'est un peu améliorée, nous nous sommes mis en route, le 9 avril, pour le Lessouto,

afin de reprendre nos occupations accoutumées dans l'œuvre de la mission. Nous aurions même pu partir de Middlewater un mois plus tôt, si la Commission exécutive des frères ne m'eût pas prié d'attendre jusqu'à ce que la conférence, qui devait alors avoir lieu, pût aviser à ce qui concernait mon placement futur. Elle a décidé que je devais réoccuper Siloé, et m'y voilà, avec ma femme et mon plus jeune fils, Albert, qui nous a accompagnés et a consenti à rester avec nous, pour m'aider dans la partie matérielle de mes travaux. Il y a longtemps que je souhaitais de pouvoir rentrer dans mon champ de travail, en sorte que c'est une bien grande satisfaction pour moi qu'il m'ait été possible de le faire.

« J'ai trouvé ma station, sur laquelle ont passé quatre années de guerre, dans un misérable état. Mon fils et moi nous avons beaucoup à faire pour remettre les choses un peu en ordre et pouvoir nous abriter convenablement. Mais comme le Seigneur, dans sa bonté, m'a accordé une bonne santé et du goût pour le travail, et qu'il a fait les mêmes grâces à mon fils, qui a maintenant vingt ans, nous ne désespérons pas de relever ce que les dégâts affreux de la guerre ont détruit. Quoique nous ne soyons ici que depuis cinq semaines, nous nous sentons déjà beaucoup plus à l'aise qu'au commencement.

« J'ai trouvé l'œuvre spirituelle dans un état encourageant. Les congrégations du dimanche sont considérables, et la classe des catéchumènes est très nombreuse. Quoiqu'il fasse maintenant froid et qu'il pleuve assez souvent, les gens viennent de loin pour entendre la parole de Dieu. Notre cher frère, M. Germond, a placé, il y a déjà quelque temps, quatre évangélistes indigènes dans divers villages, non loin de Siloé. Ils paraissent être animés du meilleur esprit, intelligents et propres à réveiller la masse du peuple. Ils amènent ici les personnes qu'ils ont enseignées et préparées, afin que nous les recevions dans la classe d'instruction régulière. En somme, il paraît que les gens du chef Moletsané sont bien disposés à accepter le christianisme. Moletsané lui-même est au nombre

des catéchumènes. Si le Seigneur daigne nous soutenir dans l'œuvre à laquelle il nous a de nouveau appelés, nous avons tout lieu d'attendre que nous pourrons encore faire un peu de bien avant de mourir. Qu'il en soit ainsi !

F. MAEDER.

TAITI.

ARRIVÉE ET RÉCEPTION DE M. ET MME BRUN.

Ces nouveaux ouvriers du Seigneur sont arrivés à leur destination le 28 mars, après une traversée fort rapide de San-Francisco à Papéété. En débarquant, ils n'ont trouvé au presbytère que les dames missionnaires ; leurs maris faisaient une tournée dans l'île, à l'occasion du départ prochain de M. Alger. Dès leur retour, la position des nouveaux-venus s'est dessinée de la manière la plus encourageante. On en jugera par quelques extraits des lettres de M. Brun.

« Le 1er avril, les membres de l'Église de Papéété, qui m'attendaient depuis quelque temps comme devant remplacer M. Alger, vinrent au presbytère pour nous offrir le présent traditionnel de bien-venue. Ils apportaient toute espèce de produits du pays, et ils les déposèrent devant ma femme et moi. Après qu'ils nous eurent attentivement regardés sans rien dire, le majordome de la reine fit entendre ces mots : « *Miti Puroni*, *orometua*, *ia ora na oe* » : « Monsieur Brun, pasteur, salut à toi ! » Puis, il prononça un petit discours assez singulier, dans lequel il exprima sa joie et celle de l'Église de nous voir enfin arrivés. Il nous recommanda aussi de manger les excellents fruits qu'on nous offrait de si bon cœur. Je répondis que l'empressement avec lequel j'étais reçu me rendait heureux, que le présent me faisait plaisir mais que, pour nous, nous avions apporté une nourriture spirituelle et éternelle. M. Alger traduisait mes paroles.

« Le dimanche, 3 avril, eut lieu ma présentation à l'Église. L'auditoire était nombreux et sympathique. A la fin du service, M. Atger fit des adieux touchants. Quelques membres du troupeau avaient les larmes aux yeux.

« L'Église de Nantes a, dans son cimetière, le tombeau d'un des jeunes Taïtiens qui avaient été envoyés en France pour leur éducation. A notre départ, nos amis de cette ville eurent la bonne idée de nous confier deux photographies de cette tombe, avec cadres, l'une pour le père du jeune homme et l'autre pour la reine. Le père vit encore, c'est un des pasteurs indigènes les plus fidèles et les plus influents ; il s'appelle Métuaaro. Ayant appris que nous avions apporté ces photographies, il s'empressa de venir chercher celle qui était pour lui. Quand il l'eut reçue, il se mit à pleurer d'attendrissement et de douleur. Il n'oubliera jamais cette preuve de sympathie et il se propose d'envoyer une lettre de remerciements à l'Église de Nantes et à ses chers pasteurs, MM. Vaurigaud et Sohier. La reine, qui nous a reçus avec beaucoup de bienveillance et sans cérémonie, a été, elle aussi, très vivement touchée de cette attention ; la vue du lieu où repose le jeune Manua lui a fait venir les larmes aux yeux.

« M. Vernier, ma femme et moi nous nous sommes rendus dernièrement à Papétoaï, Mooréa. La traversée a duré cinq heures ; l'île est une véritable perle. La baie de Cook, que nous avons vue en passant, est d'une beauté incomparable. Il y a là comme un immense amphithéâtre qui tient de l'architecture romaine par sa grandeur et de l'architecture grecque par sa grâce. La baie de Papétoaï est encore plus belle, si possible. Il semble que l'Auteur de la création ait traité avec un amour de prédilection les îles de Taïti et de Mooréa. Nulle part, la nature ne parle avec plus d'éloquence de la puissance et de la sagesse du Créateur.

« A Papétoaï, comme à Papéété, l'Église nous a reçus avec plaisir ; M. Vernier est considéré comme un père. Il y a à

Mooréa quatre districts, quatre temples et quatre écoles que le pasteur français visite et sur lesquels il exerce une grande influence. »

Au moment où M. Atger allait partir, la reine Pomaré et les diacres de l'Église, appuyés par l'administration du Protectorat, ont demandé qu'il fût remplacé par M. Vernier, et que M. Brun fût chargé de diriger les troupeaux de Mooréa. Ils ont fait valoir la raison qu'un poste aussi important et aussi difficile que l'est celui de Papéété, demandait un homme qui eût déjà une connaissance parfaite des mœurs et des institutions du pays, et qui pût parler sans interprète.

Les missionnaires se sont unanimement rangés à cet avis, et ont décidé que l'arrangement proposé s'effectuerait dès l'arrivée de M. Viénot.



FRANCE.

Lettre de MM. Cochet et Atger.

Nous avons annoncé, dans notre dernière livraison, l'arrivée de M. et Mme Atger. Quelques jours plus tard, M. Cochet rentrait, lui aussi, en France avec sa famille et quelques enfants de missionnaires que leurs parents ont envoyés en France pour leur éducation. On comprend quelle impression nos frères ont dû éprouver en apprenant à leur débarquement notre situation douloureuse et les embarras qu'elle nous crée. Sous cette impression, ils nous ont remis la lettre suivante en nous priant de la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

MM. Cochet et Atger aux amis de l'œuvre des Missions évangéliques.

Bien-aimés frères,

Ouvriers l'un et l'autre de la Société des Missions évangéliques de Paris, mais dans deux champs différents et fort

éloignés, nous arrivons en même temps au milieu de vous, après de longues années d'absence, et nous vous trouvons dans les conjonctures les plus graves. En présence des événements qui ont eu lieu et de ceux qui se préparent, nous éprouvons la plus vive émotion, et, comme vous, nous demandons instamment à Dieu d'avoir pitié de notre chère patrie.

« Nous ne voudrions pas que notre arrivée fût pour vous un surcroît de préoccupation et vous inspirât des craintes au sujet de l'œuvre que vous soutenez en Afrique et à Taïti.

« Ce n'est ni le découragement, ni le manque d'attachement à cette œuvre ou de foi dans le succès, mais uniquement des raisons personnelles de famille ou de santé qui nous ramènent dans notre patrie.

« La cause des missions nous est toujours chère ; nous nous efforcerons encore de contribuer à sa prospérité. Continuez-lui, vous aussi, votre attachement et vos prières ; elle en a besoin pour se maintenir et se développer.

Dans le Lessouto, elle a souffert, pendant plusieurs années, de troubles et de guerres dont le souvenir est encore récent. Nous avons perdu des stations. Lorsque les Bassoutos ont été placés sous le gouvernement britannique et que la paix a été enfin rétablie, leur pays s'est trouvé considérablement rétréci. Avec quelque regret que les missionnaires aient vu tout ce qu'il y avait de défavorable dans les arrangements auxquels on s'est arrêté, ils ont dû s'y soumettre et supporter patiemment le tort qu'on leur faisait. Est-ce à dire, bien-aimés frères, que votre sympathie ne leur ait été d'aucun secours et que les prières que vous avez adressées au Seigneur ne soient pas arrivées jusqu'à lui ? Loin de là : elles ont fait descendre sur la mission éprouvée de riches bénédictions. C'est à ces prières que l'on doit attribuer un mouvement religieux très prononcé qui, depuis quelques années, va toujours en s'étendant, à tel point que les Églises en ont reçu un accroissement considérable, que les candidats au baptême

affluent, que des temples de grandes dimensions ne suffisent plus pour contenir les foules d'auditeurs qui s'y pressent. Ce mouvement est aujourd'hui à peu près général dans le Lessouto. Il y a, surtout parmi les jeunes gens, un grand désir de s'instruire.

A Taïti, comme au Lessouto, notre œuvre se maintient et s'affermit. Les Églises attachées à la Bible résistent victorieusement à la propagande catholique. Dans plusieurs districts, le nombre des communiants s'est considérablement augmenté. Les services religieux sont bien suivis. Plusieurs communautés construisent en ce moment, à leurs frais, de nouveaux temples. A Papara, vos missionnaires en ont inauguré un qui a coûté plus de 20,000 francs. A Papéété, la capitale des établissements français et la résidence de la reine Pomaré, plus de 14,000 fr. ont déjà été souscrits pour la construction d'un nouveau lieu de culte.

Les missionnaires qui restent à l'œuvre, au Lessouto comme à Taïti, sont pleins de courage. Ils n'éprouvent qu'un regret, celui de ne pouvoir mettre plus de ressources au service de la cause glorieuse qu'ils soutiennent. Ah ! que du moins l'appui de votre sympathie et de vos prières leur soit conservé et multiplié, et la bénédiction d'en haut se répandra encore sur l'œuvre de leurs mains, riche et abondante.

Nous nous recommandons aussi, personnellement, à votre affection chrétienne et à votre intérêt, et nous terminons en demandant à Dieu de mettre bientôt un terme à la grande épreuve qu'il dispense en ce moment à notre patrie et à nos chères Églises.

Agréez l'expression de notre reconnaissance pour tout le bien que vous nous avez fait, et croyez à nos sentiments les plus dévoués.

L. Cochet, Pr. E. Atger, Pr.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

EMPIRE TURC.

LES ŒUVRES DE LA MISSION AMÉRICAINE.

(*Extraits du journal anglais le Christian Work.*)

La mission du Conseil américain à eu récemment à Constantinople sa treizième assemblée générale. Des missionnaires de Marsovan, de Césarée, de Brousa, de Nicomédie, dans l'Asie mineure, et d'autres venus de Samokar et de Philippopolis dans la Turquie d'Europe, y ont pris part. Ils ont présenté sur leurs œuvres respectives, des rapports généralement très encourageants, soit quant à l'accroissement des auditeurs de la parole sainte, soit quant au zèle et à l'activité que déploient les Églises fondées dans ces diverses localités.

Dans le district de Césarée, qui comprend le versant septentrional des monts Taurus, se trouvent trois Églises organisées, présentant ensemble 191 membres effectifs, c'est-à-dire vingt de plus que l'année dernière. Dans cet espace de temps, le chiffre des personnes faisant ouvertement profession de protestantisme s'est élevé de 735 à 848. Outre les Eglises régulièrement constituées il s'est formé, dans neuf villes ou villages, de petites congrégations qui ont, en moyenne, 636 auditeurs réguliers.

Dans ce champ de travail, un accroissement très sensible s'est opéré dans le chiffre des contributions volontaires. Ce chiffre s'est élevé, l'année dernière, à 17,257 piastres (près de 4000 fr.), ce qui constitue une augmentation d'environ 77 pour cent. Il y a trois ans, l'Église de Césarée avait eu bien de la peine à fournir 20 livres turques pour l'entretien de son

pasteur. Cette année elle a joyeusement donné pour le même objet 65 livres, soit près de 1500 fr.

Dans la ville de Marsovan, la congrégation protestante s'est accrue de 260 membres à 310, Mais ce qui est plus digne encore de remarque, dit le rapport sur cette station, c'est l'accroissement des sacrifices que cette Église s'est imposés pour l'entretien des prédicateurs et des instituteurs, pour l'érection d'une chapelle, et pour le soulagement des pauvres. Au lieu de 30 livres turques qu'elle avait données l'année dernière, en s'engageant de plus, il est vrai, à souscrire 2500 fr. pour son temple, elle a donné au-delà de 7500 fr.; de sorte qu'en moins de six mois, elle a pu voir s'élever une jolie chapelle, qui contient environ mille auditeurs, et à laquelle sont annexées deux salles d'écoles. Beaucoup de membres ont fait pour cela de vrais prodiges de libéralité, car il y a très peu de riches dans leurs rangs. Une femme, dont le mari n'est pas protestant, à souscrit pour environ 400 fr,; une autre, qui gagne son pain de chaque jour par son travail, et dont tous les meubles ne valent pas 150 fr., a donné 37 fr. 50 c., etc. Plusieurs frères, outre leurs contributions en argent, ont consacré quelques mois de leur temps à surveiller les travaux, et s'y sont même personnellement employés.

Dans un village voisin de Marsovan, trois familles protestantes, dont la conversion est le fruit des travaux d'un seul jeune homme, ancien élève du séminaire théologique de Marsovan, mais devenu aveugle, viennent de bâtir, pour elles et pour leurs voisins, un petit lieu de culte dont elles ont fait elles-mêmes à peu près tous les frais.

Le rapport sur le district de Nicomédie, qui se compose des anciennes provinces connues sous le nom de Bithynie, mentionne en particulier comment, l'hiver dernier, les missionnaires ont prêché l'Évangile, de porte en porte, dans le populeux village de Baghtchejuk. Leurs visites avaient lieu le soir. Un simple coup frappé à la porte d'une maison n'obtenait pas seulement une invitation à entrer; il servait, de plus,

de signal pour la convocation d'un auditoire plus ou moins considérable, et si l'on entrait sans heurter, le chant de quelques versets de cantique suffisait pour attirer les voisins. Ces réunions étaient extrêmement intéressantes. La femme du missionnaire n'était pas moins encouragée dans ses pieux travaux. Elle aussi s'en allait de maison en maison, sûre de recevoir partout l'accueil le plus empressé. Ses classes bibliques et ses réunions de prières hebdomadaires avaient de jour en jour grandi en intérêt. Ces réunions, composées d'abord de quatre à cinq personnes, en avaient bientôt compté de quinze à vingt, toutes décidées à faire, à leur tour, quelque chose pour en amener d'autres à la connaissance de l'Évangile. Et le résultat de tout cela avait été un accroissement sensible du nombre des assistants aux assemblées du dimanche, un réveil parmi ceux des habitants qui avaient reçu précédemment l'Évangile, et la réception dans l'Église de seize membres nouveaux qui avaient donné des gages satisfaisants de conversion et de vie en Christ.

Pendant que dans l'Asie mineure c'est surtout parmi les arméniens que l'œuvre s'accomplit, ce sont surtout, dans la Turquie d'Europe, les Bulgares qui en ressentent l'effet. Ce qui se fait parmi eux n'est guère encore qu'un travail préparatoire; mais beaucoup d'entre eux, cependant, peuvent être dès à présent considérés comme ayant embrassé l'Evangile, et il en est plusieurs qui se montrent zélés pour le répandre autour d'eux.

Dans l'assemblée générale dont il est ici question, les trois stations bulgares de Samokov, Philippopolis et Eski-Zaghra ont été constituées en une mission spéciale, qui prendra le nom de mission de Turquie d'Europe. — Cela porte à quatre le chiffre des missions générales établies en Turquie depuis quarante ans. Ce sont : celle-ci qui est la plus récente ; celle de l'Ouest dont il a été question plus haut ; celle de l'Est qui a pour théatre les contrées baignées par les eaux de l'Euphrate et du Tigre, et enfin, celle du centre, qui comprend, en-

tr'autres, les belles et florissantes Eglises d'Aintab et de Marasch.

Il y a dans ce dernier champ de travail, cinq stations principales, autour desquelles se groupent vingt-deux Eglises organisées, avec environ 1600 membres effectifs. L'Evangile y est régulièrement prêché dans trente-quatre lieux de culte, à des auditoires dont on évalue le chiffre total à plus de 4700. Les écoles du dimanche comptent à peu près autant d'élèves. Des 1600 membres actuels de l'Eglise, 142 ont été admis dans le courant du dernier exercice.

Le dernier rapport de la Société anglaise qui, depuis une quinzaine d'années, s'est formé pour venir en aide aux missions turques (Turkish Missions Aid-Society) présente ces Eglises de la Turquie centrale comme singulièrement prospères et vivantes. Elles sont dignes, d'après ce document, d'être proposées en modèles pour le zèle qu'elles mettent à répandre autour d'elles la connaissance de Christ et les avantages de l'éducation. Très peu riches des biens de la terre, leurs membres donnent en général la dîme de leurs revenus. L'année dernière, ils n'ont reçu de la Société américaine, pour l'entretien de leurs pasteurs, pour leurs écoles et pour la la construction de leurs chapelles qu'environ 14,000 francs, tandis que le total de leurs souscriptions s'est élevé à plus de 35,000 fr. Quelques-unes des Eglises ont organisé dans leur sein de petites Sociétés d'évangélisation, qui déploient autour d'elles une activité richement bénie et parfaitement bien entendue. Ces institutions locales inspirent aux missionnaires une telle confiance qu'ils ont versé souvent dans leurs caisses particulières les allocations votées par le Conseil américain, et ils n'ont jamais eu lieu de s'en repentir.

On peut dire d'à peu près tous les pasteurs indigènes de ces Eglises, qu'ils méritent, à tous égards, la haute estime dont ils jouissent. Ils se montrent dévoués, prudents en même temps que fermes dans l'exercice de la discipline, et remarquablement attachés aux doctrines fondamentales de l'Évangile.

L'année dernière, un homme, capable et instruit, mais dont les croyances sur certains points avaient inspiré des craintes, se présenta devant les pasteurs indigènes réunis à Corfou pour leur demander l'imposition des mains. L'affaire fut examinée et de cette enquête, dirigée d'une manière qui aurait fait honneur au Corps ecclésiastique le plus respectable, résulta une décision marquée tout à la fois au coin de la modération et de la fermeté. L'assemblée décida, presque à l'unanimité, que la consécration n'aurait lieu que si le candidat donnait les garanties suffisantes d'une soumission complète aux enseignements de l'Évangile.

L'École de théologie fondée à Marasch a déjà fourni un grand nombre de pasteurs ou d'évangélistes distingués. Des décisions récemment prises auront pour effet d'y élever encore le niveau des études.

La Section orientale des missions turques a pour centre Kharpout, ville située non loin de la principale source du Tigre. En 1858, il n'y avait dans ce district qu'une seule Eglise, dotée déjà d'un pasteur indigène, mais qu'elle ne contribuait en rien à soutenir. Aujourd'hui, les Eglises sont au nombre de seize, dont huit se suffisent complètement à elles-mêmes et dont les autres tendent avec rapidité à pouvoir aussi se passer de tout secours étranger. Il y a douze ans, le chiffre des annexes était de huit, n'ayant à leur tête que des hommes bien intentionnés sans doute, mais très peu instruits, tandis que maintenant on en compte environ quatre-vingts, ayant pour les desservir 112 pasteurs, prédicateurs ou autres agents, dont 32 ont pris leurs degrés dans le séminaire théologique de Kharpout. D'autres, en nombre à peu près égal, ont terminé leurs études et ont obtenu les mêmes distinctions, et l'on peut dire que tous sont des hommes vraiment intelligents. Plus de 15,000 exemplaires de la Bible et environ 32,000 publications religieuses, non compris des milliers de traités, circulent dans la contrée,

non-seulement parmi les chrétiens évangéliques, mais entre les mains des populations étrangères à la foi.

Ces détails sont empruntés à une lettre du révérend Wheeler, agent du Conseil américain des missions à Kharpout. Laissons le même missionnaire raconter une visite qu'il fit, l'automne dernière, à deux des annexes comprises parmi celles mentionnées ci-dessus

Houëli est un village qui contient environ 3,000 habitants, presque tous arméniens, à dix milles (trois ou quatre lieues), au sud de Kharpout, et Chounkousch est une ville d'environ 6,000 la plupart arméniens aussi, qui se trouve plus au sud encore, dans une vallée des monts Taurus.

« J'avais, dit M. Wheeler, visité ces deux localités il y a douze ans, en compagnie de M. Dinmore qu'on pourrait appeler le pionnier de l'Évangile dans ces régions. Mais quelle différence, ou plutôt quel contraste entre ce que j'avais vu alors et ce que j'ai vu cette fois!

« A Houëli, nous avions dû acheter à prix d'argent la permission de passer la nuit dans une étable en ruines, et à Chounkousch, les autorités turques, très peu bienveillantes pourtant, avaient dû intervenir pour nous protéger contre les violences de la multitude et notamment contre une troupe furieuse de femmes qui voulaient nous jeter hors de la ville au milieu de la nuit et par un temps de pluie affreux. C'étaient alors les jours de grande lutte, d'opposition fanatique ; il n'en reste plus que le souvenir; les missionnaires ont plus à craindre aujourd'hui leurs propres imperfections et celle de leurs amis que la haine des ennemis de la vérité. Que Dieu en soit loué !

« L'histoire de Houëli comme poste d'évangélisation est instructive. Elle remonte à l'arrivée d'une Bible dans le village de Percheng qui se trouve à trois milles de là sur le chemin de Kharpout. Éclairés par la lecture du saint Livre, les premiers protestants de Percheng se sentirent pressés d'instruire leurs voisins. Un jeune homme, sorti du milieu d'eux et admis

au séminaire théologique de Kharpout, vint passer ses vacances à Houèli et y fit beaucoup de bien. L'œuvre se développa, s'affermit; la chapelle, qui peut contenir environ 700 auditeurs, n'est pas trop grande pour les jours de fête ; et il faut remarquer qu'elle est de construction toute récente parce que la première était devenue trop petite. L'Église paie son pasteur, qui est un jeune homme non moins grave qu'intelligent ; elle a entrepris d'évangéliser autour d'elle plusieurs localités et elle entretient deux écoles, l'une de garçons et l'autre de filles,qui nous ont paru très convenablement dirigées. On nous a raconté qu'à l'ouverture du temple actuel, les chrétiens de Houëli avaient remarquablement bien rempli les devoirs de l'hospitalité fraternelle envers un grand nombre de frères étrangers, quelques-uns venus d'assez loin, pour prendre part à cette fête chrétienne.

« Un accueil du même genre nous fut fait à nous-mêmes par les chrétiens de Chounkousch, où nous allions organiser l'Église et imposer les mains à un jeune pasteur. Notre compagnie se composait de plusieurs pasteurs ou prédicateurs indigènes accompagnés de leurs femmes et d'un certain nombre de frères, qui avaient l'intention d'aller prêcher l'Évangile au-delà de Chounkousch. Nous étions attendus, et au lieu de ces bandes forcenées qui avaient voulu nous faire un mauvais parti à notre premier voyage, nous trouvâmes une troupe amie de frères, qui nous souhaitèrent joyeusement la bienvenue, mais en se montrant désappointés de ne nous voir arriver qu'au nombre d'environ quarante. Ils avaient compté sur une centaine d'hôtes et avaient pris leurs mesures en conséquence. Beaucoup de maisons arméniennes, ou même turques, étaient prêtes à nous héberger ; il n'y en avait peut-être pas douze dans la ville, nous dit-on, qui eussent refusé de nous recevoir si on le leur avait demandé. Il ne faut pas croire pour cela que toute la ville soit convertie ou sur le point de devenir chrétienne. Nous ne pûmes en réalité admettre comme membres effectifs de la nouvelle Église que

seize personnes, mais beaucoup d'habitants fréquentent le culte et témoignent un désir d'instruction qui justifie les plus belles espérances. On nous avait demandé d'apporter avec nous, non-seulement les saintes Ecritures, mais des livres de cantiques, d'autres livres religieux et des manuels de grammaire et de géographie, tant il est vrai que partout la connaissance de l'Évangile produit et développe le besoin d'en acquérir d'autres. — Le sermon de consécration, prononcé par le pasteur Krikore, d'Aintab, roula sur ce texte : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il était excellent et parut produire une profonde impression sur l'assemblée.

Dans tout ce qui précède, rien de particulier n'a été dit sur ce qui se fait à Constantinople même, par les missionnaires américains ou autres. Nous en ferons une autre fois l'objet d'un article spécial; car là aussi la prédication de l'Évangile porte ses fruits.

En attendant, donnons ici une nouvelle puisée à une autre source, mais qui n'est pas pour cela sans valeur.



PROGRÈS DES IDÉES DE TOLÉRANCE.

On écrivait de Constantinople, à une feuille catholique romaine de Paris, en date du 4 juillet.

« Il vient de se passer aux Dardanelles un fait qui aura les conséquences les plus heureuses en matière de tolérance religieuse. C'est une application des plus libérales du Hatti-schériff de 1856, et sans précédent jusqu'ici, par le caractère officiel et public dont elle a été revêtue. Une jeune fille arménienne, cédant aux avances d'un musulman, avait consenti pour l'épouser à embrasser l'islamisme. Les noces suivirent de près l'abjuration, accomplie suivant les règles, aussi bien que le mariage qui en fut la conséquence. Mais la nouvelle mariée ne tarda pas à se repentir de son apostasie, et à vouloir se soustraire à la réclusion du harem. Elle trouva le moyen de

s'évader, et se rendit droit au consulat d'Angleterre, où M. Wrench, le consul, s'empressa de lui accorder asile et d'aller avertir le *Vali* de ce qui s'était passé. Caïserli-Ahmet-Pacha en référa immédiatement au grand-vizir, qui répondit par le télégraphe que la jeune femme devait être laissée absolument libre de retourner chez ses parents en abandonnant sa religion et son mari, si elle le jugeait à propos. A l'instant même, elle rentra dans la maison paternelle, et toutes les instances du musulman pour obtenir qu'on lui rendît sa femme furent rejetées sans pitié. Ce cas a cela de particulier qu'il s'est passé sans aucune intervention du clergé, ainsi que cela a toujours eu lieu jusqu'ici, et qu'il a suffi d'une simple expression de la volonté de la jeune femme recueillie par le gouverneur pour l'enlever à la fois à l'islamisme et à l'époux dont elle ne voulait plus. Cela fera désormais loi en Turquie, et, en vertu de la décision du grand-vizir, l'islamisme est placé ostensiblement, solennellement, au niveau de toutes les autres religions de l'empire.

« Depuis 1843, époque où l'Arménien Ovaghim eut la tête tranchée pour crime d'apostasie, toutes les fois qu'un chrétien ou une chrétienne, devenus musulmans, voulaient retourner à leur première religion, l'autorité ne s'y opposait pas; elle facilitait même aux individus qui se trouvaient dans ce cas l'accomplissement de leurs désirs, mais avec le moins de bruit possible et presque en fermant les yeux. Il n'en sera plus de même à l'avenir. L'arrêté d'Aali-Pacha consacre donc à tout jamais l'application publique et officielle de la disposition la plus délicate que renfermait le Hatti-schériff de 1856, et dont la mise à exécution présentait, jusqu'à ces derniers temps, des difficultés très réelles. Il reste encore à mettre généralement en pratique la clause qui autorise l'admission du témoignage des chrétiens par devant les tribunaux du *Schéri*. Cet article du *hat* est tellement contraire au Coran qu'on s'étonnerait que la Porte ait pu l'admettre si l'on ne tenait compte des circonstances sous l'empire desquelles a été rédi-

gée et promulguée cette charte libérale. Les puissances ont apprécié les motifs graves qui empêchaient le gouvernement ottoman de faire exécuter rigoureusement cette promesse arrachée par l'Europe, et n'ont pas absolument insisté pour qu'elle fût appliquée en tout lieu et en tout temps. Mais l'institution des tribunaux mixtes enlève beaucoup de son importance à l'inexécution de cette partie de la loi, et bientôt la promulgation d'un nouveau Code criminel aura placé, sous ce rapport aussi, turcs et chrétiens au niveau de la plus parfaite égalité. »



JAPON.

Depuis dix ou douze ans que des missionnaires évangéliques sont au Japon, leurs travaux ont marché avec une extrême lenteur, et à l'heure qu'il est, beaucoup d'incertitude régne encore quant à la prochaine réalisation de leurs premières espérances. Les anciennes lois mises si longtemps et si cruellement en vigueur contre les chrétiens, n'ont point été formellement abrogées, les dispositions du gouvernement sont douteuses, et nos lecteurs savent que tout récemment encore de grandes persécutions ont fondu sur les débris des congrégations fondées autrefois par les missionnaires catholiques romains dans les environs de Nagasaki.

Malgré tout, cependant, le Japon est ouvert. La Bible tend à s'y répandre dans la langue du pays, et les missionnaires employés, soit à ce titre, soit comme professeurs dans les écoles du gouvernement, ont pu signaler déjà plus d'un fait propre à justifier l'attente des chrétiens.

Un de ces signes encourageants est l'amour du travail et la soif d'instruction qui paraissent distinguer les classes supérieures de la population japonaise.

Un des missionnaires qui sont allés courageusement se fixer

à Yeddo, le révérend E. Cornes, de l'Église presbytérienne des États-Unis, en cite quelques exemples.

« Nous avons dans notre établissement, dit-il, un prêtre bouddhiste, âgé d'environ cinquante-un ans, qui étudie avec ardeur notre langue, dans le but, répète-il sans cesse, de pouvoir étudier la Bible dans le *texte original anglais*.—Notre principal maître indigène lit passablement bien l'anglais, le français, l'allemand, et, deux fois par semaine, il fait avec moi des exercices de latin, langue qu'il regarde comme pouvant lui être utile dans l'étude des lois. On comprendra facilement que j'aie très souvent occasion d'exercer une influence salutaire en enseignant les grandes doctrines de l'Évangile à ces hommes studieux, qui pour la plupart sont jeunes et doués d'une intelligence vraiment supérieure.

« Mon collègue, M. Thompson, fait en ce moment une œuvre très intéressante parmi les prêtres bouddhistes. Six ou sept d'entre eux viennent chez lui dans le but d'étudier les Écritures et de se familiariser avec le système chrétien, que naturellement nous leur présentons comme la vérité suprême. Je voudrais que vous eussiez pu entrer avec moi, un de ces derniers dimanches, dans la petite « chambre haute » de ce cher frère, et jouir du spectacle qui s'offrit à mes regards.

« Il y avait là trois prêtres, à l'air grave et intelligent, qui, la tête rasée et revêtus de leurs longues robes flottantes, se tenaient assis autour d'une table, lisant la Bible et prêtant l'oreille aux explications de votre missionnaire, avec une attention qui provenait certainement d'autre chose que d'un sentiment de vaine curiosité. L'un d'eux, ayant appris que l'Ancien Testament a été écrit en hébreu, s'est aussitôt fait montrer une Bible hébraïque et un dictionnaire hébreu, en demandant s'il lui serait possible d'apprendre cette langue en un an. Celui-là lit déjà très bien la Bible en anglais et paraît y prendre beaucoup de plaisir.

« En s'occupant avec nous de géographie et d'astronomie, ces hommes ont appris des faits qui les ont forcés de rejeter

plusieurs des dogmes les plus arrêtés du bouddhisme, et cela es a conduits à mettre en doute jusqu'aux bases du système qui renferme de telles absurdités. Oh! qu'il plaise à l'Esprit saint de les éclairer au point de leur faire apercevoir mieux encore qu'ils ne commencent à le faire, non-seulement la supériorité et l'éternelle grandeur de la Bible, mais surtout que dans ce livre seul se trouve indiqué le chemin du salut!

« Notre frère, M. Carrothers, voit aussi venir à lui quelques prêtres studieux, qui, comme beaucoup de ses autres élèves, semblent tout au moins disposés à lire la Bible sans répugnance et sans préventions défavorables. Son maître de langue, un excellent homme, est plus avancé. Il paraît très-décidé à s'instruire, et fait en ce moment une étude particulière de tout ce qui touche à l'institution du baptême chrétien.

« En somme, malgré tous les côtés sombres que présente encore la siuation de notre œuvre, et tout en nous sentant constamment exposés à voir de violentes persécutions fondre sur ceux qui nous écoutent et peut-être sur nous-mêmes, nous sommes pleins de confiance et d'espoir. Les regards malveillants de l'autorité et des prêtres nous observent de près, mais l'œil du Seigneur est aussi sur nous, et il saura bien faire avancer sa cause. Envoyez-nous des renforts. Il faut que l'Église regarde le Japon comme une conquête à faire, et, pour ma part, je suis persuadé qu'il se passera peu de temps avant que nous ayons à signaler de grands progrès dans ce pays. »

Un autre missionnaire, établi à Yokohama, le révérend Hepburn, se montre animé des mêmes espérances. Il écrivait en date du 19 mai :

« Le royaume de Christ au Japon me semble avancer, bien lentement sans doute, mais d'un pas paisible et constant dont on reconnaîtra plus tard toute la valeur. Nous avons ici un jeune homme, chassé de Nagasaki par la persécution, qui semble bien résolu à tout quitter pour suivre Christ. Nous

l'avons accueilli avec d'autant plus de joie que, tout en croyant à la sincérité de ceux que nous avons baptisés ici, leur piété laisse à désirer sous le rapport de cette activité et de ce courage qu'il faut savoir mettre au service de la foi. »

Une autre correspondance annonçait, il y a quelques mois, que le gouvernement japonais venait de décider la fondation de deux colléges pour l'éducation des enfants des classes supérieures, l'un à Yeddo, le second dans une autre grande ville qu'on ne nomme pas, et qu'il en avait proposé la direction à deux missionnaires de l'Église réformée hollandaise des Etats-Unis, qui avaient accepté L'un d'eux, le révérend Verbeck était déjà à l'œuvre ; l'autre, le révérend Brown, se trouvant momentanément aux Etats-Unis, s'était hâté de reprendre le chemin du Japon pour répondre à cet appel. L'importance d'un tel fait, au point de vue religieux, est aisée à comprendre.

A ces détails, venus du Japon, nous ajoutons un récit bien simple, mais plein d'intérêt, qu'un pieux laïque des Etats-Unis, l'honorable Alphée Hardy, a fait tout récemment dans une réunion ayant pour objet les Écoles du dimanche.

« Il y a maintenant dans ce pays, a-t-il dit, un jeune Japonais, né à Yeddo, dont l'histoire vous édifiera. Son père est secrétaire d'un prince et lui-même avait été désigné pour remplir des fonctions pareilles. Mais, brûlant du désir de s'instruire, il avait emprunté d'un pharmacien hollandais établi à Yeddo, d'abord un livre allemand, puis un peu plus tard une Bible et un traité de géographie, traduits en chinois, par le docteur Bridgeman, et que le pharmacien avait apportés de Chine. La lecture du premier verset de la Genèse fut pour le jeune homme un trait de lumière. « Qu'ai-je adoré jusqu'ici, se dit-il à lui-même ? La créature et non le créateur. Eh bien ! c'est à celui-ci seul que s'adressera désormais mon culte. » En continuant l'étude de la Bible, il s'affermit dans cette pensée et résolut de se procurer, à tout prix, les avantages d'une éducation chrétienne. A cela ses parents firent

une opposition violente. Mais ayant trouvé, dans la suite de ses lectures, la promesse faite à ceux qui abandonneraient jusqu'à leur père et leur mère pour suivre Christ, il persévéra dans son dessein avec une énergie qu'aucun obstacle ne parvint à ébranler. Une nuit, il s'embarqua sur un navire qui partait pour cette Chine d'où lui était arrivé le premier rayon de lumière spirituelle. Là, Dieu lui fit trouver un pieux et bienveillant capitaine de navire américain, qui le prit à son bord pour l'amener dans ce pays, et, une fois ici, un négociant chrétien s'est chargé de pourvoir aux frais de son éducation. Voilà l'un des fruits d'une de ces traductions de la Bible que le zèle chrétien travaille si saintement à multiplier. Qui dira tout ce qui peut résulter, pour le Japon, de cette conversion, s'il plaît à Dieu, de la faire servir à l'accomplissement de ses desseins miséricordieux ?

VARIÉTÉS

CROYANCES RELIGIEUSES ET RITES DES ANCIENS ÉGYPTIENS.

L'article qu'on va lire, parut il y aura bientôt deux ans, dans le *Journal religieux du canton de Neuchâtel*. C'est le résumé d'une conférence donnée à Neuchâtel par M. A. Matthey, auteur d'un livre plein d'intérêt sur les découvertes faites de nos jours en Egypte. Cette analyse, rédigée à cette époque par M. Matthey lui-même, n'a rien perdu de sa valeur. Ceux de nos lecteurs qui aiment à s'instruire nous sauront gré de la faire passer sous leurs yeux.

« Parmi les domaines des études égyptiennes il en est un qui, jusqu'à ces derniers temps, est resté à peu près inexploré : c'est celui qui embrasse les croyances religieuses. Il est vrai

de dire que l'interprétation des textes religieux présentait des difficultés insurmontables tant que la méthode du déchiffrement des hiéroglyphes n'était pas assise sur des bases parfaitement solides. Dès que l'instrument légué par Champollion fut assez perfectionné pour permettre ces difficiles recherches, on vit se produire dans ce nouveau champ d'explorations les découvertes les plus intéressantes, et de vastes et profonds horizons s'ouvrir aux esprits qui interrogent avec ardeur les premières manifestations connues de la pensée humaine.

« Nous ne dirons rien du Panthéon des Egyptiens ; c'est un sujet immense qui embrasse le ciel et la terre et qui a déjà provoqué d'importants travaux. Des savants de premier ordre ont commencé avec succès à débrouiller quelques-uns des chapitres de la mythologie égyptienne, et au milieu de ce labyrinthe si riche de fictions, peuplé de divinités si nombreuses, la science aujourd'hui a su trouver sa voie. Elle a compris que, pour se reconnaître dans ce dédale de personnages mythiques empruntés à toutes les provinces et à toutes les fictions, il fallait avant tout, au moyen du déchiffrement des textes, définir les cultes locaux, et bien marquer la physionomie particulière de chaque école. Il y a donc encore énormément à faire dans cette partie de la science.

« Nous nous bornerons donc à examiner rapidement les documents au moyen desquels la science actuelle a réussi à mettre en lumière deux points fondamentaux qui se trouvaient au fond des doctrines égyptiennes, voilés et obscurcis sous la divinisation des attributs et des symboles de toute espèce. Ces deux points sont : l'unité d'un Dieu suprême et l'immortalité de l'âme.

« On sait qu'on trouve très souvent, cachés sous les bandelettes des momies, des rouleaux de papyrus couverts d'écritures de différentes espèces (hiéroglyphique, hiératique ou cursive). On eut bientôt reconnu que ces manuscrits n'étaient que des copies plus ou moins complètes, plus ou moins soi-

gnées du même livre, suivant la fortune de la famille du défunt.

« Les croyances égyptiennes sur les destinées de l'âme après la mort forment le sujet essentiel de ce livre, auquel Champollion donna le nom de *Rituel funéraire*. M. Lepsius le nomme *le Livre des morts* (*Todtenbuch*), celui de Rituel peut lui être conservé. — En effet, plusieurs chapitres du livre contiennent des prescriptions pour certaines parties des funérailles, ainsi que des prières qui devaient être récitées pendant la cérémonie de la sépulture.

« Les paroles sont mises dans la bouche du défunt, mais elles étaient certainement récitées pour lui par les assistants ; on voit même, dans la première vignette, un prêtre qui lit le formulaire sur un volume qu'il tient déployé à la main. Chez les Egyptiens, l'ouvrage était désigné sous le nom de *Livre de la manifestation au jour*.

« Il faut entendre par ces mots l'ensemble des circonstances qui devaient amener la transformation lumineuse de l'âme proclamée juste par le juge des morts, Osiris. Ce livre sacré renferme aussi des hymnes religieuses d'une grande beauté ; mais il consiste surtout en prières de l'âme du mort, pour fléchir les divinités et les monstres qu'elle va rencontrer dans les aventures qui l'attendent dans les régions qu'il lui faut traverser avant d'atteindre la salle du tribunal où son sort doit se décider.

« Plusieurs papyrus ornent le fond d'une des salles du musée du Louvre, appelée la salle funéraire : la plus grande partie sont des *Rituels funéraires*.

« Ici le professeur passe rapidement en revue les vignettes et les légendes de quelques-uns de ces Rituels, où l'on voit le pèlerinage de l'âme du mort dans les régions célestes où l'attendent des aventures et des épreuves redoutables. C'est dans cette partie du Rituel que se trouve le curieux chapitre de la confession de l'âme. Le défunt s'adresse à chacun de ses quarante-deux juges et se justifie, à chaque fois, de quel-

que péché contre la morale ou la religion du pays. — Nous avons là tout le code de la conscience égyptienne.

« Le chapitre CLXVII nous montre à quelle hauteur s'était élevé le sens moral et religieux des Égyptiens. Le défunt est recommandé en ces termes aux dieux juges des morts : « Il s'est attaché Dieu par son amour, il a donné du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui était nu ; il a donné un asile à l'abandonné, il a offert aux dieux les offrandes sacrées et les oblations funéraires aux âmes. »

« Plus loin, on voit représentés le pèsement de l'âme et son jugement. — Si la sentence est favorable, l'âme justifiée, dégagée de ses souillures, vient se joindre à la course du soleil, dont une vignette représente la barque voguant sur les eaux célestes. — A la cinquième heure, l'âme abordait aux Champs-Élysées des Egyptiens. Ces demeures des bienheureux sont désignées dans le texte sous le nom d'Aaenrou ; elles produisaient des blés de sept coudées de haut, avec des épis de trois coudées, le tout mesuré à la coudée des mânes qui valaient sept coudées humaines. C'est dans cette région que les âmes se livraient aux travaux agricoles pendant une certaine période de temps. Là, elles labourent, sèment, moissonnent, battent le blé ; elles se baignent dans le fleuve pur de l'eau de la vie. Ces travaux dans les champs célestes, imposés aux âmes, expliquent très bien pourquoi l'on trouve dans les tombes des coffrets remplis de figurines en pierre, qui semblent y avoir été déposées par les parents du défunt au jour de ses funérailles. Le mort y est représenté armé des instruments propres à la culture dépeints dans un chapitre du Rituel ; un sac de semence pend ordinairement sur son épaule.

Au-dessus de la vignette, on lit ces mots : « Ils ont trouvé « grâce aux yeux du Dieu tout-puissant, ils habitent les de« meures de gloire où ils jouissent de la vie du ciel. »

« Le Rituel nous apprend aussi que le corps devait être associé à la faveur de la résurrection. D'après le chapitre CLIV*,

la lumière divine lui avait accordé la grâce d'être préservé de la corruption. On voit au chapitre LXXXIX l'âme qui vient réveiller sa momie sur le lit funèbre. Dieu lui promet qu'ils ne seront jamais séparés.

« D'autres vignettes représentent le lieu de tourments où sont plongées les âmes contre lesquelles le juge a prononcé la fatale sentence.

« Les esprits qui sont chargés du rôle de bourreaux sont dépeints comme les compagnons de Set, l'ennemi d'Osiris. — Set est le génie du mal, le grand serpent que le Rituel (chapitre 15) nomme Apap et qui dévore les âmes.

« Les corps devaient aussi recevoir leur part du châtiment; les peintures du Rituel nous offrent les plus horribles supplices que puisse inventer une sombre imagination. La seconde mort figure en première ligne parmi les peines des méchants. Souvent, c'est Horus lui-même, dans son rôle de Dieu vengeur, qui décapite les mânes et livre leurs âmes à l'annihilation.

« On dirait vraiment que le Dante a eu unevi sion de l'enfer égyptien, quand il a dépeint les tourments de ses damnés et les terreurs de ses cercles concentriques.

« On peut juger, par cette esquisse, toute incomplète qu'elle soit, que Champollion n'avait pas tort, quand il déclarait que le Rituel devait former la base des études sur la religion des Égyptiens. — Après sa mort, ses disciples restèrent de longues années avant de reprendre la suite des travaux que le maître n'avait fait que commencer sur ce riche terrain.

« C'est M. de Rongé, le chef actuel de l'école égyptologique française, qui a rappelé l'attention du monde savant sur ce livre important par la publication de ses *Etudes sur le Rituel funéraire des anciens Egyptiens*, ouvrage capital, qui témoigne du courage non moins que de la science de l'auteur.

« L'incorrection des textes était une des plus grandes difficultés de l'entreprise. Les plus beaux exemplaires de nos musées sont l'œuvre de copistes dont le but paraît être de

remplir matériellement leur page dans un ouvrage qui, une fois acheté à l'occasion des funérailles, et déposé avec la momie, devait pour toujours rester plongé dans la nuit du sépulcre ; aussi l'écrivain ne se fait aucun scrupule de passer fréquemment des mots, des phrases et des demi-chapitres tout entiers, mais, par compensation, il introduit le plus possible de vignettes et de tableaux.

« Vers l'époque des Ptolémées, où furent écrits la plupart de nos Rituels complets, le copiste capable de comprendre suffisamment le texte sacré pour l'écrire correctement, était une exception. Les exemplaires parfaits devaient être assez rares. Il faudra donc, c'est M. de Rongé qui le dit, épuiser plusieurs musées avant de réunir les matériaux nécessaires à l'intelligence d'un seul chapitre.

« Des difficultés d'un autre ordre arrêtent le traducteur. Il rencontre à chaque pas un style rendu mystérieux à dessein, à force d'allusions et de figures ; ce n'est qu'après de longues études spéciales qu'on peut espérer de saisir, au milieu des ambages et des symboles de toute espèce, le sens vrai des doctrines religieuses des Égyptiens.

« Il ressort du savant travail de M. de Rongé, que le Rituel funéraire n'est qu'une compilation formée de textes plus ou moins anciens. On possède des monuments funéraires antérieurs à l'invasion des pasteurs, et sur lesquels des fragments importants du Rituel ont été transcrits ; c'est ainsi qu'un cercueil de la XIIe dynastie (antérieure à Abraham) avait reçu pour décoration le chapitre intitulé : *De la vie après la mort.* Le chapitre LXIV, qui contient un bel hymne consacré à l'immortalité de l'âme, est également d'une haute antiquité. — Il est donc permis d'affirmer aujourd'hui que ce grand dogme de l'immortalité de l'âme appartient à la race égyptienne depuis son berceau.

« C'est d'ailleurs le trait saillant de la croyance nationale. La résurrection du juste et la vie éternelle acquise à son âme sont rappelées à tout instant et sous toutes les formes dans

les prières funéraires qui formaient la plus grande partie de la liturgie.

« D'autre part, les récents travaux sur les hymnes religieux ont jeté une lumière toute nouvelle sur ce qui faisait le fond des croyances religieuses de l'Égypte à ses plus hautes époques, et ont permis de constater que c'était le monothéisme le plus pur.

M. de Rongé montre que, suivant les textes précis du Rituel funéraire, *Dieu est l'être dont la substance existe par elle même éternellement ; celui qui se donne l'être à lui-même, qui s'engendre lui-même éternellement.*

« Cette idée de l'éternelle génération dans le sein de Dieu même était le fond de la doctrine égyptienne; nous la rencontrons sous une foule de symboles. Une stèle du musée de Berlin de la XIXe dynastie le nomme *le seul vivant en substance.* Une autre stèle du même musée l'appelle : *la seule substance éternelle ;* et plus loin : *le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré.*

« Un hymne gravé sur une pyramide votive en granit, du musée de Leyde, l'envisageant à la fois sous les deux caractères de Père et de Fils, l'appelle : *l'Etre double générateur dès le commencement; le Dieu se faisant Dieu et s'engendrant lui-même, le Dieu Un, vivant en vérité.* Et plus loin : *Le Dieu suprême a fait tous les êtres; les lois de l'existence dépendent de lui.*

« D'autres textes nous disent encore qu'*Il est le Seigneur des êtres et des non-êtres.*

« Ainsi, nous le voyons, ces textes authentiques, ces monuments purement égyptiens, nous enseignent que le Dieu suprême a créé le ciel et la terre, qu'il est le père de tous les hommes, qu'il entend et exauce leurs prières, qu'il les juge après leur mort et accorde aux justes une glorieuse résurrection. C'est l'honneur de la science de notre époque d'avoir su dégager des voiles qui les couvraient, et mettre en lumière

les dogmes de l'unité de Dieu, de l'immortalité et de la responsabilité de l'âme.

« L'étude des monuments nous apprend, en outre, de quelle importance étaient, aux yeux des anciens Égyptiens, ces doctrines et les symboles qui les représentaient :

« Les boîtes et les cercueils qui renfermaient les momies étaient, au dehors, au dedans, sur le fond, sur le couvercle, sur les flancs, couverts de passages du Rituel et de peintures symboliques qui rappelaient toujours le jugement final, la justification, la nouvelle naissance et l'assurance d'une vie sans fin passée en présence du Dieu tout-puissant.

« Les Égyptiens plaçaient aussi, sur le corps de leurs chers défunts, le symbole de la résurrection, et faisaient inscrire les promesses du Rituel jusque sur les bandelettes qui enveloppaient la momie. Les grandes scènes de la vie après la mort se voient encore aujourd'hui sur les sombres parois des tombes royales, à Thèbes.

« Il reste, et il restera longtemps encore sans doute, bien des points obscurs dans le domaine de la religion égyptienne. A peine quelques rayons lumineux commencent à percer ces ténèbres, mais on peut comprendre dès à présent qu'il y avait au fond de ces doctrines autre chose que ce polythéisme grossier qui n'était que l'altération populaire d'un dogme fondé sur la notion d'un Dieu unique, increé et immortel. On peut aussi, dès à présent, reconnaître aux anciens Égyptiens le mérite d'avoir profondément réfléchi sur ce qui sera toujours les grandes questions pour l'individu : Dieu, la création, l'avenir de l'âme humaine. »

NOUVELLES RÉCENTES

ANGLETERRE

RETOUR D'UN CÉLÈBRE MISSIONNAIRE.

Nous avons publié, il y a quelques mois, une lettre dans laquelle le vénérable Robert Moffat, jetait un coup d'œil rétrospectif sur sa vie missionnaire, et annonçait que son grand âge et l'affaiblissement de ses forces l'obligeaient, bien malgré lui, à regagner son pays natal. Les feuilles anglaises annoncent en effet qu'il est arrivé dernièrement à Londres, où il a reçu l'accueil auquel lui donnaient droit ses longs services, son dévouement à toute épreuve, cette vie longue et si active consacrée tout entière à la propagation de l'évangile au sud de l'Afrique. M. Moffat est âgé aujourd'hui d'environ quatre-vingts ans, dont plus de quarante ont été passés sur la station si connue du Kuruman, qui lui doit sa création et sa prospérité. Nos lecteurs savent que dans ses rapports avec la mission française, M. Moffat s'est depuis longtemps acquis des droits à la reconnaissance affectueuse de nos missionnaires et des amis de l'œuvre. Ils n'auront pas oublié non plus que notre martyr français de Motito, M. Frédoux, avait épousé une des filles de M. Moffat, et qu'une des sœurs de celle-ci avait uni son sort à l'illustre missionnaire et voyageur le docteur Livingstone.

ALLEMAGNE,

UN NOUVEAU JUDAÏSME.

L'année dernière, un synode juif s'était assemblé à Leipsick dans le but apparent de s'occuper des intérêts israélites

en rapport avec les progrès de l'époque moderne, mais en réalité pour faire une manifestation contre les anciennes croyances du judaïsme. Cette assemblée comptait 82 membres représentant à peu près exclusivement les congrégations israélites de quelques-unes des grandes villes d'Allemagne: Berlin, Breslau, Francfort-sur-le-Meìn.

Ses décisions ont eu pour caractère essentiel de préconiser des réformes pareilles à celles que le prétendu libéralisme protestant voudrait opérer dans l'Église de Christ. Aussi les organes les plus estimés de l'ancienne foi mosaïque ont-ils parlé, et avec raison, d'une religion nouvelle, toute différente de celle que Dieu a révélée sur le mont Sinaï et que les prophètes ont exposée dans leurs écrits.

Une feuille qui se publie à Paris sous le titre d'*Univers israélite*, sous la direction de M. S. Bloch, s'est exprimé sur ce sujet avec beaucoup de sévérité, Ayant à parler d'un livre de prières rédigé d'après les décisions de Leipsick, elle a dit:

« Le Messie, Jérusalem, Canaan, la restauration de Sion, de nos gloires nationales et spirituelles, tout cela est supprimé comme une souillure, comme une honte. Quelle ruine! quels abîmes! Nous avons vu des rabbins de la réforme qui voudraient redresser leurs voies et réparer le mal, mais il ne peuvent pas; ils ne peuvent pas retrouver le sentier du sanctuaire, le chemin du cœur des Israélites. Ils sont des bergers sans troupeau; ils ont renversé les barrières au pied du Sinaï; ils n'ont pas de guide dans la nuit dont ils se sont entourés. Leur culte est une adoration idolâtre de l'or, de l'argent, de la pierre, qui parle aux yeux et aux oreilles de leurs adorateurs, mais qui ne touche ni leurs cœurs ni leurs âmes.... Après tout ce bruit qui s'est fait dans le monde à l'annonce de ce synode, après les emphatiques et pressantes invitations adressées à tous les Juifs d'Europe et d'Amérique, 82 personnes seulement se sont présentées pour servir la cause de la réforme. On peut juger par là de l'estime et de la confiance des Juifs du monde entier pour cette œuvre. La réunion de

cette assemblée dans le salon d'un hôtel est la condamnation même de l'entreprise. Les merveilles qui s'accomplissaient à Jérusalem, où, comme la tradition nous l'apprend, tous les Israélites trouvaient à se loger lors des grandes fêtes, étaient bien inutiles à Leipzick ; quelques rares logements ont suffi pour recevoir tous les membres du synode. Le tout se résume en un seul mot : Rien. »

INDE.

LA PRÉDICATION DANS LES BAZARS ET L'ŒUVRE DES ZÉNANAS.

La prédication dans les bazars, ce puissant moyen d'évangélisation que les missionnaires de l'Inde emploient avec un succès toujours croissant, a excité tout à la fois les craintes et l'émulation des défenseurs de l'indouîsme et de l'islamisme. Le dernier rapport de la mission baptiste d'Allahabad assure que, presque tous les jours de l'année dernière, un moulvie (docteur mahométan) a prêché dans le bazar de cette ville, et qu'un pundit célèbre (docteur de l'indouisme) y a fait de fréquentes apparitions. Très souvent aussi on peut voir, dans un des endroits les plus animés du marché, un groupe de pundits, qui, chacun à leur tour, prennent la parole et s'entretiennent plus ou moins longuement avec ceux des assistants qui veulent bien les écouter. Leur but n'est pas de gagner ces gens à leurs croyances particulières, mais de les prévenir contre ce qu'ils appellent la folie et le crime des hommes qui les exhortent à quitter les anciens dieux du pays pour s'attacher à Jésus-Christ. Le Moulvie dont il a été question est un homme vraiment éloquent qu'on voudrait voir au service d'une meilleure cause. Des centaines d'auditeurs se rassemblent souvent autour de lui.

Mais les missionnaires, que ces luttes ne sauraient ni décourager, ni lasser, ont aussi des auditoires dont le chiffre,

dépasse souvent 500, et qui se montrent généralement attentifs. L'opposition qu'on leur fait n'en est pas moins très obstinée; parfois, elle va jusqu'à la violence ou du moins à la menace. L'année dernière, on célébrait la *Méla* d'Alahabad, fête solennelle qui ne revient que tous les douze ans. Elle avait attiré une foule immense, dans les rangs de laquelle on a compté, dit-on, plus de 70,000 Faquirs ou pélerins, venus de loin. C'était pour les missionnaires une précieuse occasion de prêcher, et ils l'ont saisie avec leur dévouement habituel. La distribution des livres saints et des traités religieux y a remarquablement réussi. Vendues à des prix qui représentaient à peine l'insignifiante valeur du papier, ces publications ont produit au delà de 121 roupies (302 francs), résultat que jamais peut-être on n'avait encore obtenu, du moins dans cette partie de l'Inde.

D'autres missionnaires, notamment ceux de l'Église presbytérienne des État-Unis, ont pris une part très active aussi à ces travaux de la Méla d'Allahabad et se montrent satisfaits des résultats obtenus.

Leur œuvre, généralement prospère, s'est développée d'une manière très encourageante depuis un an, en ce qui regarde l'évangélisation des zénanas. Mme Walsh, épouse de l'un des missionnaires, reçoit dans beaucoup de maisons l'accueil le plus bienveillant. D'autres dames, dont quelques unes sont venues de Calcutta dans ce but spécial, la secondent avec succès. En outre, deux femmes chrétiennes indigènes, nommées Judith et Panditham, remplissent les fonctions de *femmes de la Bible* avec un courage et une fidélité dignes de tout éloge.



Eugène Casalis, directeur.

Typ. Ch. Maréchal, passage des Petites-Écuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE MISSIONNAIRE PROSPER LEMUE.

Le serviteur de Dieu auquel je désire consacrer quelques mots de fraternel souvenir, arrêterait certainement ma plume s'il était encore en son pouvoir de le faire. Parmi ses rares qualités dominait un amour de l'obscurité, une modestie dont la vigilance ne s'est jamais démentie et qui n'a que trop dérobé, aux Églises protestantes de France, la connaissance de l'un des plus beaux caractères qui se soient formés dans leur sein. Il faut dire aussi que les dispensations providentielles auxquelles la carrière de M. Lemue a été soumise, ont peu contrarié sa profonde humilité. Si, au début de son ministère, il a occupé l'une des premières places parmi les pionniers du christianisme dans l'Afrique australe, bientôt des devoirs de paternité spirituelle, l'absorbant tout entier, l'ont définitivement soustrait à l'éclat d'une position proéminente. Tandis que d'autres luttaient contre le paganisme au milieu de populations qui faisaient parler d'elles, il s'occupait de tribus démembrées, de pauvres victimes de la guerre et de la famine que Dieu avait rassemblées autour de lui. Il portait les consolations de l'Évangile dans d'obscures localités, éloignées des grands centres missionnaires; il fondait des écoles, il remplissait, avec persévérance et sans bruit, le rôle d'un réparateur de brèches, d'un patient initiateur à la vie religieuse et civi-

lisée. En lui le sérieux, la droiture scrupuleuse du huguenot des temps anciens, se trouvaient réunis aux goûts délicats et élevés d'un esprit très-cultivé. Il tenait à bien faire plus encore qu'à faire beaucoup. Ce besoin le portait à donner le moins de temps possible à la partie aventureuse de la vie missionnaire. Il consacrait à son développement personnel tous les instants qu'il pouvait dérober aux travaux de son ministère. Ni les difficultés du transport, lorsqu'il était appelé à voyager, ni le manque d'espace dans les humbles presbytères qu'il a habités ne l'ont jamais séparé de ses livres. Après une étude approfondie de quelque portion des saintes Écritures, qu'il faisait dans les textes originaux, il retournait, avec un bonheur toujours nouveau, à ses auteurs favoris, les Pères de l'Église et les grands docteurs de la Réformation. Il suivait avec beaucoup d'intérêt le mouvement théologique de notre époque. L'histoire naturelle l'occupait aussi et lui procurait des délassements qu'il savait utiliser. Sa conversation était pleine d'agrément et très instructive. Si j'ajoute qu'on trouvait chez lui, avec toute la largeur de l'hospitalité orientale, les charmes d'une parfaite urbanité, on comprendra que sa société dût être fort recherchée par tous les hommes que le commerce, la science ou les intérêts du règne de Dieu attiraient dans le pays. Les missionnaires dont la vie était plus militante que la sienne se faisaient un bonheur d'aller, lorsqu'ils le pouvaient, se retremper auprès de lui et s'inspirer de ses conseils. Ils ne le quittaient jamais sans en avoir reçu du bien et sans se sentir plus forts pour la lutte. C'est en contribuant ainsi à créer autour de lui l'idéal de la bienfaisance, sous ses formes les plus variées, et à prévenir, par son exemple, l'affaissement auquel une activité trop extérieure expose l'enseignement pastoral dans des régions barbares, que Lemue a fait pour la cause des missions infiniment plus que ne pouvaient le soupçonner les personnes qui lisaient ses rapports. Des deux stations qu'il a fondées, l'une, Motito, a dû passer sous la direction de la Société des Missions de

Londres; l'autre, Carmel, comptera bientôt parmi les dépendances de l'État libre; mais les âmes que notre frère a silencieusement gagnées à Jésus-Christ, les maux qu'il a réparés, les consolations qu'il a répandues, les exemples qu'il a donnés, tout cela ne passera jamais. On peut, sans hésitation, lui assigner une belle place parmi les missionnaires dont l'Église conservera religieusement la mémoire.

Jean-Prosper Lemue naquit à Esquéheries, dans le département de l'Aisne, en 1804. Son ami d'enfance, M. le pasteur Elie Charlier, m'apprend que, tout jeune encore, il fit preuve, dans l'école communale, d'une intelligence précoce et plus qu'ordinaire. Il était d'un caractère doux et aimable. Au sortir de l'adolescence, grand, bien fait de sa personne, s'exprimant avec une sorte d'élégance qui étonnait chez un simple campagnard, appartenant à une famille honorable et estimée, il se trouva entouré de nombreux amis qui recherchaient sa société. Aussi était-il de toutes les parties de plaisir. Du reste, sa conduite était exempte de blâme et jamais on n'eut à lui reprocher le moindre excès. On eût pu le proposer pour modèle à tous les jeunes gens du pays. C'était, dans toute la force du terme, ce que l'on appelait, lors du premier réveil, un honnête mondain.

A cette époque, la piété de notre ami ressemblait à celle de tout son entourage. Un formalisme froid et sans vie régnait universellement. Annexe de Lemé, Esquéheries ne voyait son pasteur que toutes les six semaines. On se réunissait néanmoins, en son absence, pour lire une portion des saintes Écritures, un sermon et réciter les prières de la liturgie. Lemue prenait régulièrement part à ce service. Vint le moment où son pasteur, ayant fait personnellement l'expérience de la puissance régénératrice de la grâce et ressaisi la glorieuse doctrine de la justification par la foi, se mit à la prêcher avec un zèle qui devait porter les plus beaux fruits. Les effets s'en firent bientôt sentir chez un nombre assez considérable de jeunes gens des deux

sexes, au grand étonnement de leurs parents et de tous ceux qui les connaissaient. Sur ce point aussi, M. Charlier a bien voulu me faire part de ses souvenirs : « Lemue, » m'a-t-il écrit, « fut pris l'un des premiers dans le filet de l'Évangile. Convaincu de son état de péché et de juste condamnation devant Dieu, il soupirait, comme je le faisais moi-même, après la délivrance que Jésus nous a méritée. Mais que d'obstacles à notre conversion, enlacés comme nous l'étions dans les liens du présent siècle ! »

« ....Jésus qui a tout pouvoir sur les âmes, nous attira à lui par les cordeaux de son immense charité, nous baptisa de son Saint-Esprit, nous communiqua son ineffable paix. Le changement intérieur que nous avions éprouvé ne tarda pas à montrer sa réalité par des œuvres de renoncement et d'obéissance que nous accomplissions avec joie, non pour être sauvés, mais parce que nous possédions la douce certitude que nous l'étions déjà. Ah! ce fut un beau jour pour M. Colani, notre père en la foi, lorsque, à la fête patronale de notre commune, en 1821, nous lui fîmes connaître notre ferme résolution de consacrer notre vie tout entière au service du Seigneur. Nous l'avions invité à se rendre au milieu de nous. Pendant deux jours, ce cher pasteur ne cessa de nous exhorter en public et de maison en maison. Qu'il était heureux, et nous avec lui! Mais deux jours ne satisfaisaient pas notre ardeur de jeunes convertis. Nous décidâmes que le mardi suivant il y aurait deux services dans le temple et par conséquent deux prédications. Mais où trouver le prédicateur? Tous les regards se tournèrent vers notre cher Lemue. Il avait déjà pris la parole dans de petites réunions d'amis et on le savait capable d'édifier. Il consentit avec simplicité et humilité, et il s'acquitta de sa tâche à la satisfaction de tous, malgré son extrême jeunesse. Il ne devait avoir alors que dix-huit ans. La seconde méditation fut confiée à l'un de ses amis, celui qui trace ces lignes. Cette circonstance, en apparence toute fortuite, contribua à nous ré-

véler, à l'un et à l'autre, notre vocation au saint ministère de la parole. »

Lemue était alors employé dans le commerce de ses parents. M. Colani qui l'aimait comme son fils, voyant son ardent désir de travailler au salut des âmes, le prit chez lui et commença à lui faire faire quelques études. Il tirait en même temps parti de sa piété et de ses aptitudes naissantes, l'envoyant annoncer l'Évangile et tenir les services, tantôt dans une annexe, tantôt dans une autre. On aimait beaucoup à entendre le jeune prédicateur. L'extrême aménité de ses manières et la sagesse précoce qui tempérait son zèle faisaient qu'il était bien acccueilli, même des personnes que le réveil avait laisssées indifférentes.

Sur ces entrefaites, la Maison des Missions évangéliques de Paris s'ouvrit. Un appel fut adressé aux jeunes protestants français, et Lemue sentit de suite que sa carrière future était déterminée. Dieu lui fit l'honneur, en 1825, d'être le premier à s'asseoir sur les bancs de l'institution où les missionnaires de nos Églises devaient, à peu près tous, se préparer à leur tâche. Il se mit au travail avec une intelligence et une ardeur qui firent concevoir les plus belles espérances à son directeur, M. Galland.

Deux interruptions devaient cependant éprouver une vocation dont l'évidence semblait ne rien laisser à désirer.

M. Galland s'étant vu obligé de résigner ses fonctions, les élèves furent envoyés à Lemé et placés provisoirement sous les soins de M. Colani. Malgré les réclamations qu'il ne cessait de faire en faveur de ses études, Lemue ne put se soustraire aux obsessions de gens avides d'édification qui l'appelaient de toutes parts. Volontiers ils l'eussent retenu définitivement au milieu d'eux, mais il résista à toutes les sollicitations. Quelque douceur qu'il éprouvât à se retrouver sous le toit de son père en la foi, ce fut avec une grande joie qu'il revint à Paris, dès que les cours furent réorganisés par les soins du nouveau directeur, M. GrandPierre.

La seconde épreuve eut un caractère plus alarmant. Le jeune étudiant avait atteint sa vingtième année, et le sort le désigna pour le service militaire. Diverses causes l'empêchèrent de se libérer.

Il fut incorporé dans un régiment en garnison à Metz. Grand était son chagrin, mais il ne perdit point courage, et, se souvenant qu'il devait partout servir son Maître, il s'attacha à répandre la connaissance de l'Évangile parmi ses compagnons d'armes. Son colonel le laissait faire et en vint même à lui porter un certain intérêt. « Vous n'êtes guère à votre place parmi nous, » lui dit-il un jour » mais, que voulez-vous, il faut se résigner quand on est victime du sort ! »

Au bout de trois mois, Lemue put se procurer un remplaçant et il se hâta d'aller reprendre ses études.

C'était un élève modèle, comme se plaît souvent à le répéter le vénérable directeur qui lui a survécu. A la virilité d'un cœur plein de sentiments nobles et élevés s'alliait chez lui une délicatesse de conscience, une pureté d'intention et de pensée peu commune et qu'il a toujours conservée. La seule mention de certains désordres, ou seulement même de certaines inconvenances, lui faisait monter la rougeur au front et provoquait de sa part des exclamations dramatiques auxquelles ses amis ne pouvaient pas toujours s'empêcher de sourire.

Il fit d'excellentes études. L'un de ses derniers examens lui valut de grands éloges de la part de juges aussi compétents que l'étaient MM. Stapfer, Kieffer, Monod père, etc. Il fit une exposition exégétique très approfondie d'une partie du Ier chapitre de Jérémie et du VIIIe de l'épître aux Romains. Il soutint une thèse orale sur la doctrine de l'Écriture touchant la personne et les opérations du Saint-Esprit et sur l'accord de cette doctrine avec la liberté de l'homme. Il lut un sermon sur I Tim., 1, XV, et fit une improvisation sur les onze premiers versets du chapitre X^e de saint Luc, qui fut extrêmement remarquée, tant à cause de sa valeur foncière

que pour la facilité et l'onction avec laquelle le jeune orateur sut s'exprimer.

Au bout de cinq ans, il se trouva prêt, avec deux de ses condisciples, MM. Rolland et Bisseux. Par le conseil de M. le Dr Philip, surintendant des établissements de la Société des Missions de Londres au Cap, il fut décidé qu'on les enverrait chercher un champ de travail parmi les nombreuses tribus de l'Afrique du Sud. Leur consécration eut lieu le 2 mai 1829, dans le temple de Sainte-Marie. C'était la première fois que des protestants français étaient témoins d'un pareil spectacle. On put mesurer alors la grandeur des bénédictions que le Seigneur avaient accordées à notre Église si longtemps opprimée. On se rappelait qu'en 1556, quatorze missionnaires étaient partis pour le Brésil; mais ils avaient quitté la France sous le feu de la persécution, et il n'avait pu être question de les mettre publiquement à part pour le service de Dieu, surtout dans une ville où se préparaient les horreurs de la Saint-Barthélemy. Après la prière d'ouverture, faite par le pasteur Marron, président du consistoire, le discours de consécration prononcé par le directeur de la Maison des Missions, Lemue prit la parole pour exprimer ses sentiments et ceux de ses collègues. Quelques passages de son discours montreront qu'il était déjà alors ce qu'il a été pendant tout le reste de sa vie : l'un des serviteurs de Dieu les plus humbles et les plus consciencieux.

« Nous savons que nous sommes indignes à tous égards d'être appelés à devenir ambassadeurs de Jésus-Christ. Qui sommes-nous, pécheurs, pour aller exercer un ministère de sainteté et d'amour au milieu des païens? Souvent abattus par cette réflexion, nous nous sommes jetés aux pieds du Seigneur, lui disant avec larmes : Envoie ceux que tu dois envoyer, car pour nous, nous en sommes indignes. »

« Nous ne pouvons pas ignorer qu'un jour il nous faudra rendre compte de notre administration. Les vœux touchants que vous faites dans ce moment pour nous, les prières que

toutes les Eglises adressent à Dieu en notre faveur, les offrandes que nous remettent les pauvres, tout cela déposera contre nous, au dernier jour, si nous sommes des dispensateurs infidèles des mystères de Dieu.

« Mais en éprouvant le besoin de nous humilier devant lui et de confesser notre faiblesse devant les hommes, nous sentons pourtant que la malheureuse condition des païens nous appelle au milieu d'eux, et que nous refuser à leur porter l'Évangile ce serait nous décharger de la croix de Jésus-Christ. Nous sommes chrétiens, et par conséquent nous devons tout quitter pour aller apprendre à ces hommes, trop longtemps abandonnés à eux-mêmes, que notre Sauveur est aussi leur Sauveur. C'est ce qu'ont fait autrefois pour nous nos frères de l'Asie, quand ils sont venus pour la première fois dans ces contrées nous apporter l'Évangile au péril de leur vie. Nous avons reçu l'Évangile gratuitement, nous devons le donner gratuitement. Serait-il possible d'en avoir éprouvé pour soi-même la puissance sans désirer ardemment de le faire connaître aux autres? Non, par cela même que nous serions aujourd'hui les plus misérables des hommes, et que l'existence nous serait à charge s'il ne nous était plus permis d'espérer dans les promesses de l'Evangile, s'il nous fallait renoncer à adorer Jésus-Christ comme notre Maître, par cela même nous avons besoin d'aller publier la miséricorde du Seigneur, d'apprendre aux païens qu'il *s'est fait pauvre pour les enrichir*.

« C'est en Dieu seul que nous plaçons toutes nos espérances; c'est de lui seul que nous attendons quelque succès. Pleins de confiance en un tel Maître, dès aujourd'hui nous quittons de bon cœur, pour le suivre, tout ce que nous avons de plus cher au monde. Nous renonçons avec joie à notre patrie, à nos parents, à nos amis, et même à nos frères en la foi. C'est entre ses bras que nous nous jetons pour l'avenir, persuadés qu'il ne nous laissera point orphelins, quoique nous vous perdions tous en un seul jour! »

Cet abandon de toutes choses, Lemue a prouvé combien il était sincère et complet en consacrant quarante années de sa vie aux païens, et en mourant heureux dans leur pays sans avoir jamais exprimé le désir de revoir la France !

Au moment où il s'embarquait pour le Cap, un ami lui dit en l'embrassant : « Nous ne nous reverrons peut-être que dans le royaume de notre Maître ; mais nous avons là un rendez-vous assuré ! » Cet ami, c'était Frédéric Monod. Lemue et lui vivent maintenant ensemble dans la cité meilleure après laquelle ils soupiraient, et où plus d'un bienheureux rend hommage à leur fidélité.

(La suite au prochain numéro).

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

L'ÉVANGILE ANNONCÉ AUX FEMMES.

Tandis que dans certaines provinces du « Céleste empire » des missionnaires, soit catholiques, soit protestants, sont signalés aux passions populaires par les lettrés, maltraités par des magistrats subalternes, et même massacrés, comme viennent de l'être les prêtres de Tsien-Tsin, il est d'autres régions où ils peuvent continuer en paix leurs bienfaisants travaux, sans que les femmes elles-mêmes aient à redouter le moindre danger. Ce fait, qu'expliquent suffisamment l'étendue du pays et la diversité de vues ou d'intelligence de ses hauts fonctionnaires est, sous l'un et l'autre de ses aspects, une preuve que le christianisme est en voie de progrès dans l'empire. Là où la persécution surgit, c'est que

les efforts des missionnaires ont fait assez d'impression pour qud les hommes intéressés à l'ancien ordre des choses s'en alarment. Dans l'autre cas, quand les messagers de la bonne nouvelle peuvent s'avancer dans l'intérieur et y parler librement de Jésus-Christ, c'est que leur parole y trouve des populations accessibles et bien disposées à les écouter.

Deux dames américaines, qui dirigent à Tung-Chow, au service de l'Église presbytérienne des États-Unis, une école très florissante, ont fait dernièrement, pendant une semaine de vacances, une excursion missionnaire destinée surtout à l'évangélisation des femmes. L'une d'elles, Miss J. S. Brown, en a fait un récit plein de vie dont nous détachons quelques fragments.

« Le 14 février, dit-elle, nous nous mîmes en route, Miss Mac-Lean et moi, accompagnées de l'un de nos écoliers les plus âgés, Sien-Yin-Che, et de notre cuisinier, nommé *Foo-Schin*. Je mentionne spécialement ce dernier parce qu'il est chrétien, et que, si Dieu lui fait la grâce de croître encore dans la piété, tout me donne lieu d'espérer que j'aurai plus tard à vous parler de lui.

« Nous avions pour montures et bêtes de somme quatre petits bidets du pays, conduits par deux muletiers. Soixante *li* (sept ou huit lieues) nous séparaient de Schin-Tseu, qui devait être notre première étape. Nous y arrivâmes au coucher du soleil, tremblant de froid et affamées, mais heureuses, néanmoins, et un repas confortable, suivi d'un sommeil paisible, nous remit de notre fatigue.

« Le lendemain, de bonne heure, nous gagnâmes à pied un village voisin, pour y voir la famille d'un homme qui, depuis quelques mois, paraît s'intéresser « à la doctrine, » comme les gens appellent ici la prédication de l'Évangile. Nous fûmes très bien accueillies et invitées à ce que les Chinois appellent « un bon dîner » qui, pourtant, n'était guère de notre goût. Heureusement que notre maladresse à manier les « petits bâtons » qui tiennent lieu de cuillers et de four-

chettes, amusa beaucoup nos hôtes et les empêcha de remarquer le peu d'honneur que nous faisions en réalité à leur cuisine.

« Bientôt, les femmes du village abondèrent autour de nous. Elles venaient par groupes d'une vingtaine, se succédant les unes aux autres sans trop de désordre, mais de manière pourtant à nous empêcher de leur parler d'une façon un peu suivie. C'était, je crois, la première fois qne des femmes étrangères paraissaient dans le village; très peu de nos visiteuses avaient entendu parler « de la doctrine; » elles n'étaient évidemment venues là que par curiosité. Mais un groupe d'hommes et de jeunes gens, réunis devant la fenêtre, pouvait nous entendre, et peut-être que, pour quelques-uns de ceux-là, nous n'aurons pas parlé en vain.....

« Dans l'après-midi, sept ou huit femmes vinrent nous demander « de leur expliquer la doctrine, » et nous promirent de venir, à cet effet, nous prendre le lendemain matin pour nous conduire chez l'une d'elles. Elles tinrent parole; nous les suivîmes, et pendant deux heures au moins, nous eûmes avec elles une conversation vraiment sérieuse....

« De retour à notre auberge, je laissai à Miss Mac-Lean le soin de recevoir les visiteurs qui pourraient arriver, et partis seule pour aller rendre visite à la famille d'un M. Tsaon, qui a dernièrement reçu le baptême. A peine étais-je assise chez lui qu'une trentaine de femmes accoururent pour me voir. Je m'entretins avec elles jusqu'à midi, et me disposais à m'en aller quand le maître du logis me dit que le dîner était prêt. Comment le refuser? Je ne l'osai pas, car c'eût été courir le risque de froisser un frère en la foi. Je me mis donc à table et mangeai du mieux que je pus, c'est-à-dire, comme j'aurais pris de la quinine, « parce qu'il le fallait. » Aprés le repas, les femmes revinrent et nous conversâmes longtemps encore, de sorte qu'en rejoignant mes compagnons de route j'étais épuisée. Notre journée n'était cependant pas finie. Le soir, une douzaine de femmes arrivèrent encore. Heureusement

que Lin (l'évangéliste fixé dans la localité) et Sien-Yin-Che me tirèrent d'embarras en leur prêchant « la doctrine. »

« Le dernier jour que nous passâmes à Schin-Tsen, je pus m'assurer que notre travail n'était pas vain. De grand matin, avant que nous eussions déjeûné, une femme arriva. Elle nous apportait en présent un poulet et trois œufs; puis, elle nous raconta son histoire. Elle était très pauvre, mariée à un mauvais sujet qui fumait l'opium et qui, loin de l'aider, dépensait tout ce qu'elle pouvait gagner. Malgré cela, elle avait élevé trois filles, ses seuls enfants; mais depuis qu'elle les avait mariées, le dégoût de la vie l'avait prise, et elle avait résolu de se pendre. Telle était sa pensée quand, nous ayant entendues la veille, nos discours l'avaient fait réfléchir; elle y avait pensé toute la nuit et venait nous voir de nouveau, disait-elle, pour nous entendre parler encore de « cette doctrine » qui lui avait déjà fait comprendre que se donner la mort est un crime. Émues de ce récit touchant, nous dîmes à la pauvre femme tout ce qu'elle était capable de comprendre, et nous demandâmes avec elle à Dieu d'ôter de son cœur les mauvaises pensées que Satan pourrait encore y faire germer. En nous quittant, elle nous promit de fréquenter autant que possible la chapelle, et de suivre les conseils de Lin, qu'elle peut aller trouver sans inconvenance, parce qu'elle est « une femme âgée. »

« Parties pour Tsi, le jeudi, avec l'intention d'y rester jusqu'au samedi matin, nous eûmes la joie d'y apprendre des choses encourageantes.

« Pendant deux ans, M. Wang, qui occupe ce poste, y avait travaillé péniblement sans le moindre succès apparent. Les villageois étaient tellement hostiles que son petit garçon ne pouvait pas s'aventurer dans les rues, en jouant, sans être insulté ou menacé. Mais, depuis quelque temps, ces sentiments haineux tendent à disparaître; plusieurs de ceux qui les avaient partagés viennent entendre la prédication et même s'entretenir « de la doctrine » avec le prédicateur. Trois hommes

vont plus loin et s'enquièrent sérieusement de ce qu'ils faut faire pour être sauvés. L'un d'eux est un maître d'école respectable et respecté. Un autre a passé longtemps, à bon droit, pour un des hommes les plus dissipés du village; c'était un joueur de profession. M. Wang dit en parlant de ces deux hommes que ce sont les deux extrêmes de la population.

« Depuis plusieurs semaines, ajoute-t-il, les signes véritables d'un changement de cœur semblent se manifester chez le second. Il passe tout son temps à la chapelle pour s'instruire, soit en écoutant, soit en lisant, et le soir il n'en sort que pour rentrer paisiblement chez lui. Ses anciens amis l'insultent ou se moquent de lui, mais il leur répond : « Pendant longtemps, j'ai regardé comme une chose impossible « de croire à cette doctrine ; mais maintenant, j'y crois, et il « est inutile que vous m'en disiez du mal. »

« Le vendredi, M. Wang prévint les hommes qu'ils n'avaient pas à se déranger pour nous, et que ce jour-là la chapelle serait entièrement abandonnée aux femmes. Celles-ci ne tardèrent pas à arriver et eurent bientôt rempli la petite enceinte, qui peut contenir environ soixante personnes. Nous leur prêchâmes « la doctrine » le matin, et il en revint un assez grand nombre l'après-midi. Quelques-unes d'entre elles écoutaient avec une attention soutenue, et nous adressaient ensuite des questions qui montraient qu'elles avaient assez bien compris nos paroles; d'autres paraissaient intéressées sans aller si loin; mais la plupart n'étaient évidemment venues que pour voir ce qu'on ferait, et dès qu'elles s'apercevaient qu'il s'agissait d'autre chose que « de paroles vaines » ou de bagatelles, elles en avaient assez et s'en allaient. Cela n'empêcha pas la chapelle d'être pleine, ou à peu près, toute la journée; un groupe ne s'était pas plutôt dissipé qu'il s'en reformait un autre. A peine eûmes-nous le temps de prendre un hâtif repas. M. Wang, sa femme et Sien-Yin-Che nous furent là d'un très grand secours.

« Le lendemain, au moment où nous faisions nos prépa-

ratifs de départ, nous vîmes arriver une des femmes qui, la veille, avaient le plus attentivement prêté l'oreille à nos discours. Elle venait nous dire qu'après y avoir pensé toute la nuit, elle s'était décidée à suivre « la secte des étrangers, » parce qu'elle croyait que c'était « la bonne doctrine. » La pauvre femme s'imaginait qu'il suffisait d'un instant pour faire un tel pas. Sur nos observations, elle nous promit, ainsi que deux autres de nos auditrices, de se rendre à la chapelle le dimanche pour mieux apprendre à connaître « cette nouvelle manière d'être sauvé, » et nous avons appris, depuis notre retour, que le dimanche suivant, ces trois personnes avaient en effet grossi l'auditoire habituel de M. Wang. »

Ici, Miss Brown raconte un incident de voyage, qu'elle qualifie d'amusant, mais qui montre à quel point des voyageuses comme celles-ci peuvent avoir besoin qu'un zèle ardent les soutienne. Après plusieurs heures de marche, elles eurent à gravir, par un étroit sentier, une colline tellement couverte de glace, et « d'une glace unie comme un miroir, » que non-seulement elles durent descendre de leurs montures, mais que celles-ci, effrayées, ne voulaient plus avancer, qu'il fallait les soutenir, et que plusieurs des hommes firent eux-mêmes des chutes terribles. Cette ascension périlleuse dura près d'une heure et avait tellement épuisé les forces de la petite troupe, qu'arrivé au sommet, l'un des muletiers tomba sans mouvement sur le sol. « La patience et le courage de de ces hommes sont cependant remarquables, » ajoute la narratrice.

Dans le premier village qu'elles atteignirent après cet incident, et où elles arrivèrent glacées et brisées de fatigue, nos dames missionnaires passèrent une journée dans la maison d'un Chinois, nommé Méaon, qui fait profession de christianisme et dont la femme paraît décidée à suivre l'excellent exemple. C'était le dimanche ; le maître de la maison dirigea lui-même le service divin, qui fut très-édifiant, et auquel assistèrent une vingtaine d'habitants du village. Le len-

demain, Miss Brown et Miss Mac-Lean visitèrent diverses familles et eurent, soit dans les maisons, soit dans les rues, plusieurs occasions de parler de Christ à des groupes de femmes et d'enfants, « tous tellement avides de nous voir et de nous entendre, » dit Miss Brown, qu'on les aurait dit décidés « à ne nous laisser le temps ni de manger ni de dormir. »

« Le mardi, continue-t-elle, nous gagnâmes le village de Loa-Toa-Kwang, qui devait être notre dernière station. Un de nos anciens élèves y habite chez son grand-père, qui a naguère reçu le baptême, et qui passe parmi ses compatriotes pour un très respectable lettré.

« Le père et la mère du jeune homme ont acquis déjà une assez grande connaissance de l'Évangile pour être comptés parmi les aspirants au baptême. Beaucoup d'autres personnes, et surtout des femmes, se montrent disposées à se faire instruire. Une vieille veuve mit à notre disposition une grande chambre pour parloir, et, à côté, une chambre à coucher, que nous acceptâmes avec reconnaissance, bien que ces pièces n'eussent assurément rien d'attrayant. A notre chambre à coucher se trouvait attenante l'étable d'un porc, dont une mince cloison seulement nous séparait, et dont nous entendions les grognements plus souvent que nous n'aurions voulu. A notre départ, notre brave hôtesse nous dit que ces pièces seraient à notre service aussi souvent qu'il nous plairait de venir dans le village, mais que pour la prochaine fois elle tâcherait de les « arranger un peu mieux. »

« Deux jours, passés dans cette localité, furent employés à visiter toutes les familles qui en témoignèrent le désir et à parler de « la doctrine » à qui voulut nous entendre. Chaque soir, après le souper, Sien-Yin-Che faisait, dans la grande chambre un service destiné aux hommes, mais auquel assistaient en réalité, dans notre petite chambre à coucher, dont la porte restait ouverte, autant de femmes que l'espace le comportait. Si la pièce avait été plus grande, nous aurions eu beaucoup plus d'auditrices. La dernière de ces soirées fut

vraiment impressive. Les hommes, entassés dans la grande pièce, y restèrent debout (il n'y avait pas de quoi s'asseoir), d'abord pendant le chant d'un cantique, la lecture des saintes Écritures et la prière, puis pendant un discours de Foo-Schin, qui dura près d'une heure. Cette prédication, qui roula sur les principales doctrines du christianisme, nous surprit et nous ravit d'aise par les remarquables qualités qu'y déploya l'orateur. Simplicité, clarté, précision, fidélité, rien n'y manquait, — et tout cela chez un homme qui n'avait entendu parler de l'Évangile pour la première fois qu'il y a deux ans, et ne s'est rendu à son évidence que depuis six mois ! En l'écoutant, les femmes qui nous entouraient faisaient souvent des remarques comme celles-ci : « Bonnes paroles ! » — « C'est vrai ! » — « Il a bien raison ! » — Après Foo-Schin, Sien-Yin-Che prit la parole et se fit encore écouter attentivement pendant une autre heure, les hommes toujours debout, sans que personne eût un instant l'air de songer à se retirer. A la fin de la réunion, quelques personnes restèrent pour nous parler de ce qu'elles venaient d'entendre et pour exprimer leurs regrets de ce que nous ne pouvions rester plus longtemps parmi elles.

« Nous le regrettions nous-mêmes, car de toutes les localités que nous avons visitées, Loa-Toa-Kwang est celle qui nous a paru contenir le plus grand nombre d'âmes sérieuses et avides d'instruction; mais l'obligation de rouvrir l'école nous rappelait impérieusement à notre poste. Une autre fois, dans quelques mois, nous prendrons nos arrangements de manière à pouvoir y faire un plus long séjour. Trois femmes nous ont promis de faire tous leurs efforts pour venir passer auprès de nous un mois ou deux, dans le but de se rendre capables d'enseigner les autres. Assurément, nos appréciations et nos espérances peuvent être déçues, — cela nous est arrivé déjà plus d'une fois, — mais il y a, dans ce village, des symptômes très encourageants et dont nous avons béni le Seigneur. »

« En rentrant chez nous, tout à la fois fatiguées et heureuses, combien nous trouvâmes belles et commodes nos demeures (bien simples et bien modestes pourtant) avec leurs meubles et surtout avec leurs fenêtres! Quel contraste avec ces petites maisons chinoises, si basses, si, sombres, si constamment enfumées! Impossible de ne pas se demander, en présence d'un tel contraste, si dans leur ignorance, beaucoup des pauvres femmes auxquelles nous avions parlé de la vie à venir, ne se contenteraient pas d'un ciel aussi bien arrangé et aussi clair que ces « maisons étrangères » dont nous jouissons si souvent sans en bénir l'Auteur de tout bien. »



THIBET.

Nos lecteurs n'auront pas oublié une œuvre exceptionnellement intéressante, dont nous les avons entretenus plusieurs fois, celle que deux Frères de l'Unité (Moraves) poursuivent depuis une trentaine d'années, dans des régions où l'amour de Christ et des âmes seul pouvait déterminer des Européens à s'établir, sur les flancs glacés des monts Himalaya. A la dernière réunion de la Société des Missions de Neuchâtel, qui a eu lieu, le 10 août, à Saint-Blaise, un représentant de la Société des Frères, M. Reichel, ministre du saint Évangile, a fait ressortir, dans les termes qu'on va voir, quelques-uns des traits caractéristiques de cette mission.

« Si c'était, a-t-il dit, une mission de l'Eglise catholique romaine, je pense que la station de *Kyélang* porterait le nom de *Notre-Dame-des-Neiges*, puisqu'elle est située à 10,000 pieds d'altitude, dans une vallée retranchée derrière l'immense barrière de deux chaînes de l'Himalaya, privée de tous rapports avec le monde civilisé et ensevelie dans les neiges pendant six mois de l'année. Quand les missionnaires vont répandre la Bible dans les provinces voisines du Thibet

ils n'y arrivent qu'en franchissant des *cols* de 13,000 à 16,000 pieds de hauteur.

« C'est dans ces lieux écartés que deux frères vont s'établir, en 1857, au milieu d'une population de montagnards boudhistes. Ils travaillent avec zèle, avec prière, avec persévérance; mais les années s'écoulent *sans qu'aucun fruit ne paraisse.*

« Que faire? Quitter ce champ de travail ingrat? Non, au contraire, s'y établir plus solidement. Arrivent les épouses des missionnaires, et avec elles commence la vie de famille avec ses joies et ses épreuves. Alors on voit naître des rapports bienveillants avec les habitants du pays; *cependant rien ne paraît encore.*

« Il faut donc envoyer du renfort. Un troisième ménage missionnaire arrive sur les lieux; on traduit l'Évangile dans la langue du pays, on fonde une imprimerie, on dissémine la Parole de Dieu par milliers d'exemplaires, on ouvre des écoles, on redouble d'activité, *mais aucun fruit ne se montre!*

« C'est de nouveau le cas de se demander : Que faire? Est-il raisonnable de poursuivre une œuvre aussi stérile? — Écoutez ceci. A l'insuccès de douze longues années, on oppose un acte de foi. Un quatrième couple missionnaire se rend à ce poste perdu, et... à cet acte de foi soutenue et persévérante, le Seigneur répond par un acte de sa toute-puissance. Un réveil se manifeste, et la maison des sentinelles de Christ, sur les hauteurs de l'Himalaya, se transforme en une Église, du sein de laquelle les louanges de Dieu retentissent en langue thibétaine.

« Il y a plus. Une seconde station a été fondée à *Poo*, dans la province thibétaine de *Kounawour*, et là aussi le succès commence à récompenser les patients et courageux efforts du missionnaire *Pagell.*

« Quand celui-ci y arriva, au travers des neiges et des glaciers de plusieurs chaînes de montagnes, il trouva bien, à 9,400 pieds de hauteur, une verte vallée avec des champs et

des arbres fruitiers, mais la méfiance et la haine des indigènes lui créèrent mille embarras. Aucun propriétaire ne voulut lui vendre du terrain, aucun ouvrier travailler à la construction de sa maison.

« Combien les choses ont changé dès lors ! Je lisais, il y a quelques jours, dans une lettre du même missionnaire, que sa maison ne peut plus contenir l'affluence des auditeurs, qu'il a résolu de bâtir une chapelle, — et à peine cette résolation est-elle connue, que 140 hommes du village viennent offrir leurs services et réunissent, en trois jours, les pièces nécessaires à la construction.

« Mais écoutez à quelle intervention directe du Seigneur ce changement de dispositions est dû. L'année de l'arrivée de Pagell, la moisson avait manqué dans toute la contrée. Là-dessus grand émoi dans la population, déjà alarmée par la présence d'un étranger ennemi de leur religion.

« On envoie consulter le Grand-Lama de *Gartok*. C'est une espèce de souverain pontife boudhiste, considéré, lui aussi, comme plus ou moins infaillible. Le but de cette consultation est facile à deviner. C'est *Balak* sommant *Balaam* de maudire le peuple de Dieu (Nom. XXIII), et cette malédiction eût, sans aucun doute, causé la destruction de la maison et l'expulsion du missionnaire.

« Mais aujourd'hui, comme du temps de Balak, l'Éternel sait se servir de ses ennemis même pour bénir son peuple. Le Grand-Lama renvoya la députation avec cette déclaration : « Un étranger est venu se fixer au milieu de vous, et « vous lui avez suscité tous les embarras imaginables. Voilà « pourquoi votre moisson a manqué. Faites-lui à l'avenir au« tant de bien que vous lui avez fait de mal, et vos champs « redeviendront prospères. »

« Inutile de dire combien l'œuvre du Seigneur a bénéficié de cette sentence.

« Je ne prolongerai pas. Chers frères et sœurs! Quand vos regards viendront à rencontrer la chaîne étincelante de nos

belles Alpes, rappelez-vous quelquefois qu'à des hauteurs pareilles et au sein d'une nature d'une grandeur semblable, se trouve une humble mission desservie par de courageux soldats de Christ, qui réclament le concours de vos prières, et priez pour eux ! »



EMPIRE TURC.

TRAVAUX BIBLIQUES.

Notre livraison du mois de juin contenait, sous le même titre, un extrait de la correspondance de M. Alf. Arlaud, emprunté au journal *La Foi et l'Église*. La lettre qu'on va lire n'offre pas moins d'intérêt au point de vue de l'évangélisation. M. Arlaud écrivait, de Smyrne, le 7 avril dernier :

« Je complète aujourd'hui les détails fournis par ma dernière correspondance, en vous parlant des travaux de la Société Biblique de Londres parmi les Bulgares, les Valaques, les Slaves et les Albanais.

« Ce fut en 1848 que le Nouveau Testament en langue bulgare fut imprimé à Smyrne. Traduit par un prêtre, nommé Hilarion, il fut répandu avec succès malgré ses nombreuses inexactitudes. Cependant, on désirait vivement posséder la Bible entière. Onze ans après, en 1859, ce difficile travail fut accompli, et dans des circonstances assez touchantes pour être rapportées. Un vieux maître d'école, dont je regrette de ne pas savoir le nom, un de ces hommes dont la foi est tout ensemble naïve et ferme, entreprit de doter sa nation d'un Ancien Testament en bulgare, et se mit joyeusement à l'œuvre, malgré une santé frêle et débile. A chaque instant, on craignait que la mort ne vînt l'arracher à son travail ; mais Dieu, qui voulut sans doute récompenser le zèle de ce vieux chrétien, lui donna la force d'accomplir son œuvre. Sa version fut publiée. Bientôt après, le vieillard put contem-

pler la face de Celui pour le service duquel il avait employé les dernières années de son existence; sa tâche était accomplie et il mourut dans l'espace d'une semaine. Un incrédule pourra sourire en lisant ces lignes, mais laissons-lui sa moquerie; pour nous, ce fait nous a réchauffé le cœur, et si les chrétiens vénèrent encore le nom des Martin Luther, des Tyndall et des D. Martin, les chrétiens bulgares entoureront avec un égal respect le nom de ce vieux maître d'école. — La Bible entière fut révisée et publiée en trois volumes. Mais depuis ce temps le dialecte bulgare a considérablement changé; par les efforts d'un groupe de lettrés, et sous l'influence d'une feuille périodique, le dialecte de l'Est a complètement remplacé celui de l'Ouest, qui avait servi à la traduction de la Bible. Il fallut donc se livrer à un nouveau travail de révision, travail sur le point d'être fini.

« La Société emploie trois colporteurs en Bulgarie. Ceux-ci, en vendant leurs livres, doivent accepter toutes les discussions qui se présentent, car on raisonne beaucoup en Orient; mais ils ne perdent jamais l'occasion, lorsqu'ils la trouvent, de placer une bonne parole ou un conseil chrétien. Un exemple montrera quelles difficultés attendent le colporteur, et quels esprits prévenus il doit rencontrer parmi ces populations ignorantes.

« C'était à Nicopolis : le colporteur était sur la place publique, engageant les habitants à lui acheter quelques Bibles. Un Bulgare en ouvrit une et tomba sur le psaume cxv où il est parlé des faux dieux qui « ont une bouche, et ne parlent point, » qui « ont des yeux, et ne voient point, » etc. Il rejeta le livre avec colère et dit : « On devrait brûler ceux qui écrivent de pareilles infamies. Voulez-vous donc prétendre que nos images n'ont aucun pouvoir? » Le colporteur lui conseilla de ne pas traiter si légèrement un livre qui n'était autre que la Parole de Dieu, et offrit de lui montrer les mêmes mots dans la Liturgie de son Église. Notre homme accepta, mais quel ne fut pas son étonnement lorsque, s'é-

tant rendu à l'église, et ayant ouvert la liturgie au psaume du jour, il y vit exactement les mêmes paroles!....

« Pour la Moldavie et la Valachie, qui se servent de la même langue, le Nouveau Testament fut imprimé en 1838. Mais la traduction de l'Ancien offrit de nombreuses difficultés. Il n'existait qu'une ancienne version, fort défectueuse, et il fallait nécessairement en faire une nouvelle; où trouver des traducteurs? Les missionnaires protestants de ce pays n'avaient pas fait du valaque une étude suffisante; leurs travaux étant parmi les Juifs, ils pouvaient se servir de l'allemand, qui est fort répandu. D'un autre côté, ces deux pays sont, peut-être, les plus corrompus de toute l'Europe, et il était impossible de trouver un homme convenable, auquel on pût confier la traduction des saintes Écritures. Cependant, en employant plusieurs personnes, et en s'aidant des lumières de quelques membres du clergé, on parvint à publier le vieux Testament en 1869. Aussitôt répandu, par le moyen des colporteurs, il a été acheté en grande quantité par les Juifs, qui l'ont introduit dans leurs écoles publiques; dans quelques-unes aussi (fait digne de remarque) le Nouveau a trouvé sa place à côté de l'Ancien. La circulation du saint volume parmi les Juifs permet d'entretenir les plus belles espérances pour le royaume de Dieu. Malgré les récoltes, qui ont été mauvaises, il s'est déjà vendu 3,800 exemplaires du vieux Testament, tandis que les autres années la circulation des saintes Écritures variait, en général, de 800 à 2000 exemplaires.

« La Bosnie et l'Herzégovine en Turquie, la Dalmatie et la Croatie en Autriche, se servent toutes du dialecte slave et ont reçu une traduction du Nouveau Testament qui parut en 1838. Un grand nombre d'exemplaires furent vendus. Pour l'Ancien Testament on n'eut pas les mêmes difficultés que dans la Valachie. M. le professeur Danechitch, de Belgrade, en a fait une traduction élégante, qui a été publiée dans ces dernières années, et dont il a paru deux éditions : l'une avec

des lettres russes, l'autre avec des lettres latines. Les Slaves reçoivent les saintes Écritures avec respect et empressement; seuls, les catholiques, qui sont en petit nombre, mais fort bigots, se sont tenus à l'écart. La Société emploie deux agents dans ce champ de travail; l'un réside à Bosna-Seraï, l'autre à Janina, et tous les deux parcourent fréquemment le pays.

« Les Monténégrins, qui parlent en grande partie le slave, ont reçu l'Écriture aussi bien que les autres. Les prêtres n'ont pas de costume particulier, au moins pour la plupart; habillés comme les montagnards, ils portent le yataghan et des pistolets à la ceinture, et achètent la Bible comme les autres. Ils réclament un dépôt spécial de livres pour leurs écoles.

« Les Albanais, qui se servent du même dialecte, ne restent pas en arrière. Nous ne pouvons en dire autant des habitants de Scutari qui est, dans ces contrées, la ville forte du papisme. Là, un fanatisme aveugle arrête tous les efforts. Le reste de l'Albanie parle deux dialectes principaux : le dialecte *tosk* dans le Sud, qui possède le Nouveau Testament depuis 1838, et le dialecte *geg* dans le Nord. Un Albanais, élevé au collége de Malte, et qui a passé quelque temps au collége américain du Dr Hamelin, à Bebeck (près de Constantinople), a traduit le Nouveau Testament dans le dialecte geg. Mais comme ce langage n'a pas encore été écrit, il est parti en qualité de colporteur, afin d'apprendre à ses compatriotes la manière de lire la Parole de Dieu.

« En relisant ces détails, que je vous ai donnés aussi complets que possible, une réflexion traverse mon esprit. Quelques-uns de vos lecteurs trouveront peut-être que j'ai élevé les Sociétés Bibliques trop haut, au détriment des missions proprement dites, et je serais peiné s'ils conservaient une telle impression. L'œuvre des missions, lorsqu'elles cherchent moins le nombre des adhérents que leur conversion réelle, est une œuvre importante et capitale. Bénis soient

ceux qui travaillent avec ardeur pour la cause du Christ en Orient; c'est à eux que nous devons l'établissement des soixante Églises arméniennes évangéliques de l'Asie Mineure. Cependant je ne crois pas devoir changer ce que je vous écrivais dans ma dernière correspondance : dans les circonstances que je vous ai tracées, et chez certaines nationalités (chez les Grecs principalement) les Sociétés Bibliques feront plus de bien. Les missions auront leur tour chez ces peuples, nous en sommes certains, mais le moment n'est pas encore venu.

« Samedi, 27 mars, M. J. Axenfeld, pasteur de la communauté allemande et directeur du collége évangélique allemand de notre ville, est définitivement parti pour l'Europe, après six ans de travaux. M. le Dr E. Reineck, son successeur dans ces deux postes, avait été, le dimanche précédent, consacré pasteur de la communauté allemande. Cette solennité, événement assez commun en Europe, prenait ici un éclat inaccoutumé : c'était le premier pasteur protestant consacré à Smyrne. C'était aussi un exemple de cette fraternité chrétienne et de cette union, qu'on tâche vainement de nous dénier, mais qui existent réellement pour tous ceux qui suivent le divin Berger. Les pasteurs qui étaient présents, ou qui ont pris part à la cérémonie étaient : MM. les pasteurs J. Axenfeld et Hulsen, de l'Église allemande; les révérends Wolster père, Wolster fils et Eppstein, de l'Église anglicane; Dr Thompson, de l'Église libre d'Écosse; et M. le pasteur P. Vernier, de l'Eglise libre de France. Voilà ce que produit l'alliance évangélique des chrétiens en Turquie; et c'est pour la gloire du Christ que je tenais à le constater. »

MADAGASCAR.

Nous trouvons dans la *Liberté chrétienne* un article qui ajoute quelques détails nouveaux à ceux que nous donnions

dernièrement sur le développement de l'œuvre missionnaire dans le royaume des Hovas.

« Les nouvelles de Madagascar, dit cette feuille, sont de plus en plus réjouissantes. L'Évangile y fait des progrès rapides, et les efforts des missionnaires doivent sans cesse grandir pour faire face aux besoins qui se manifestent sur tous les points de l'île. La reine et son premier ministre demeurent fermes dans leur profession du christianisme. La Société des missions de Londres a envoyé des renforts; elle compte aujourd'hui seize missionnaires dans l'île.

« Ce qui se passe aujourd'hui dans l'évangélisation de l'île est considéré par les directeurs de l'œuvre comme l'aurore d'un réveil plus étendu encore. Les Basiléos et d'autres tribus, qui n'ont pas été atteintes jusqu'ici par les missionnaires, demandent des évangélistes. Une mission sera bientôt fondée à deux cents milles au nord ouest de l'île, un autre à deux cents milles au sud-ouest, et une troisième à vingt-cinq ou trente milles à l'est. Il est intéressant de relever qu'ensuite de récents avis de Madagascar, une forme de gouvernement et des institutions ont été établies à peu près semblables à celles qui régissent l'Angleterre. Le jury a été institué. On a découvert que les juges de la Cour se laissaient corrompre et acceptaient des présents. Quelques-uns des nobles qui ont le plus contribué à l'établissement des libertés populaires demandaient que les juges fussent envoyés aux missionnaires pour qu'ils les baptisassent, dans la pensée que des juges qui auraient reçu le baptême ne pouvaient recevoir des présents ni mentir. Mais de plus intelligents firent remarquer que les missionnaires étaient très sévères dans l'administration du baptême, et qu'il était à craindre que les juges fussent incapables de subir victorieusement un examen. On se décida, en conséquence, à renvoyer purement et simplement les juges prévaricateurs. »

AMÉRIQUE DU SUD.

INFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR LES SÉMINOLES DES ÉTATS-UNIS.

Le dernier rapport du Comité des Missions de l'Église presbytérienne des États-Unis contient sur ce sujet des renseignements pleins d'intérêt.

« Les lettres de M. Ramsay, dit-il, s'accordent à constater que la nation des Séminoles est en pleine voie de progrès. Occupant un riche district du pays, ils y deviennent une population vraiment industrieuse. On les voit étudier avec soin les meilleurs moyens de défricher le sol, et s'assurer ainsi de bonnes récoltes de maïs et de froment. Ils cultivent avec succès différentes espèces d'arbres fruitiers et remplacent par de bonnes planches, façonnées dans leurs propres scieries, les troncs d'arbres informes qu'ils employaient à construire leurs cabanes. Mais ce qu'il y a de plus significatif encore, c'est le prix qu'ils commencent à attacher à l'éducation de leurs enfants, tout en ressentant pour eux-mêmes — un grand nombre du moins — l'excellence du christianisme et les bienfaits qu'ils en peuvent attendre. Tout cela, on peut le dire hardiment, est à peu près exclusivement dû aux travaux missionnaires dont la tribu a été l'objet depuis une vingtaine d'années. La grande guerre civile, provoquée par la question de l'esclavage, avait occasionné un temps d'arrêt dans ces progrès. Les Séminoles en ont beaucoup souffert; mais dès qu'elle a été terminée, ils s'en sont relevés, et aujourd'hui leur avenir paraît plus assuré que jamais. Ce sera, tout donne lieu de l'espérer, celui d'une communauté chrétienne, et par conséquent celui d'un peuple civilisé. »

Il est rare que les lettres des missionnaires employés parmi les Indiens de cette tribu n'aient pas à mentionner des baptêmes, administrés à la suite de conversions bien constatées. Sur ce point, comme ailleurs, les agents de la Société presby-

térienne méritent d'être crus, car ils n'admettent dans l'Église que les néophytes dont ils peuvent répondre autant qu'il est permis à l'homme de le faire.

Le révérend Ramsay écrivait, il y a quelques mois, à ses amis, que les congrégations séminoles s'étaient unies avec empressement aux chrétiens évangéliques du monde entier pour consacrer à des prières exceptionnelles la première semaine de l'année. Les réunions avaient été nombreuses, et beaucoup d'indigènes y avaient pris la parole d'une manière très édifiante.

AMÉRIQUE CENTRALE.

Nous avons mentionné plus d'une fois l'intéressante mission que les Frères de l'Unité ont fondée parmi les Indiens de la côte de Mosquitos. Des nouvelles récentes donnent lieu de craindre que cette œuvre, qui comprend plusieurs stations florissantes, ne soit exposée à quelques épreuves. Un des missionnaires qui s'y sont dévoués, M. Lundberg, écrit que, dernièrement, il fut surpris, un matin, par la visite de trois des Indiens convertis d'Ephrata. Ils apportaient la triste nouvelle qu'un bâtiment avait jeté l'ancre devant Ephrata, monté par un envoyé du Nicaragua, qui venait prendre possession de la Côte, jusque-là État indépendant, au nom de son gouvernement. Il avait demandé aux Indiens s'ils avaient un ministre de la religion et d'où il venait? « Bientôt je le renverrai, » avait-il dit, après qu'on lui eut répondu, « et je vous « donnerai un de nos prêtres (catholiques), car celui que « vous avez ne vous enseigne pas la vérité. »

« Ce que je redoute le plus, ajoute M. Lundberg, c'est que les Indiens ne résistent aux agresseurs. — Ce pays est à nous et à nos pères, disent-ils, et nous le défendrons. » — J'ai considéré comme de mon devoir d'informer le consul an-

glais à Nicaragua, et il en a appelé au président du Nicaragua, lui déniant le droit d'intervenir à l'égard d'un État libre. Mais c'est entre les mains du Seigneur que nous devons remettre notre cause; c'est Lui qui, dans sa miséricorde, peut tout diriger pour le bien. »

M. Lundberg raconte ensuite les progrès accomplis par l'Évangile sur la Côte. Les Indiens soumis à son influence ne prennent plus part aux scènes d'ivresse de leurs compatriotes ; quatre personnes ont été admises dans la congrégation. L'examen des élèves témoigne d'un véritable progrès accompli par la plupart d'entre eux. A Pointa Gorda, à trente milles au sud de Bluefields, deux natifs ont été récemment baptisés. Des nouvelles encourageantes arrivaient des autres stations.



SUISSE.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE.

Cette institution qui tient une place si honorable parmi toutes celles du même genre, a eu son assemblée générale les 29 et 30 juin dernier. Comme toujours, elle avait attiré une affluence considérable d'amis de l'œuvre, et a été très-édifiante.

Du rapport, présenté par le directeur, M. Josenhans, il résulte que les recettes de l'exercice avaient dépassé le chiffre de 885,000 fr., tandis que les dépenses ne s'étaient élevées qu'à un peu plus de 875,000 fr. Une somme d'environ 10,000 fr. pourra ainsi être affectée à l'amortissement de la dette, qui est de 180,000 fr.

La Société compte actuellemement à son service :

En Afrique, 32 hommes et 19 femmes;

Dans l'Inde, 54 hommes et 34 femmes;

En Chine, 7 hommes et 6 femmes.

A la fin de 1869, on comptait dans les Églises fondées sous ses auspices :

Dans l'Inde, 3,772 membres; en Afrique, 1,740; et en Chine, 614; formant ensemble un total de 6,126, c'est-à-dire à peu près le double de ce qu'il était il y a dix ans. Les stations où les progrès ont été le plus sensibles sont celles de Mangalore, dans l'Inde, et celle d'Akropong, sur la côte d'Afrique. A la première se rattachent plus d'un millier d'âmes, que leurs pasteurs regardent comme sincèrement converties à l'Évangile.

On sait que l'année dernière une des stations d'Afrique, celle d'Anum, avait été détruite par une invasion de la farouche nation des Aschantis, et les missionnaires emmenés en captivité. Les craintes conçues quant au sort de ces derniers ne se sont pas réalisées. Nous avons annoncé déjà, d'après les nouvelles arrivées le second jour de la fête, que leur vie avait été épargnée. Le roi des Aschantis aurait promis de les rendre à la liberté, moyennant certaines conditions.

Ces épreuves n'ont pas arrêté la marche de l'œuvre dans les autres stations. Il semble, au contraire, que l'Évangile y a été mieux goûté. Il y a eu, dans l'année, 70 baptêmes à Aburi, et 96 à Akropong.

Un réveil très remarquable paraît s'être opéré dans quelques-uns des postes de la Société dans l'Inde, sur la côte du Malabar. Un missionnaire écrit que des centaines de personnes avaient renoncé à leurs castes, dans l'intention de se joindre aux chrétiens.

Le second jour de la fête, consacré à des communications fraternelles sur l'œuvre, ne fut pas moins bien rempli que le premier. Plusieurs orateurs y prirent la parole, et, l'après-midi, cinq élèves de l'Institut de la Société reçurent l'imposition des mains pour se rendre prochainement aux divers postes qui leur sont assignés.

M. LE PROFESSEUR PÉTAVEL.

La cause des missions, et tout particulièrement l'évangélisation du peuple juif, viennent de faire une perte à laquelle s'associeront beaucoup de cœurs chrétiens. M. le professeur Abraham L. Pétavel, de Neuchâtel, est dernièrement entré dans son repos, à l'âge de 80 ans, après une carrière très honorablement et surtout très chrétiennement remplie.

Voué, dès sa jeunesse, à l'enseignement des lettres grecques et latines, qu'il avait étudiées en Allemagne, il les professa longtemps à Neuchâtel, forma de nombreux élèves qui ont toujours conservé de lui le plus précieux souvenir, et contribua puissamment, par son influence, à développer dans son pays le goût de la belle littérature.

Mais cette influence, due tout à la fois au mérite littéraire et au caractère le plus aimable, s'exerça d'une autre manière plus précieuse encore. L'érudit professeur était, en même temps, un chrétien profondément pieux et ardent à répandre autour de lui les convictions qui faisaient sa joie. Il prit une part très active au réveil religieux dans son pays et contribua beaucoup, en particulier, à la fondation de la Société des Missions neuchâteloises, qui a rendu tant et de si bons services à la Société des Missions de Paris.

Mais ce fut surtout l'une des branches de l'œuvre missionnaire que M. Pétavel servit avec le plus de zèle. Laissons, sur ce point, la parole à l'un de ses compatriotes, qui a raconté très-brièvement sa vie, dans une feuille de son pays :

« L'œuvre principale à laquelle il consacra de plus en plus son temps, ses talents, ses forces et son cœur tout entier, ce fut le rapprochement du peuple d'Israël et de l'Église chrétienne, et c'est par cette œuvre surtout que son influence s'est exercée bien au-delà de notre petit pays. Si le départ de cet homme excellent coûte des regrets à ses amis chrétiens,

bien des larmes, nous le savons, ont coulé aussi chez les Juifs, lorsqu'ils ont appris la perte d'un pareil ami. Comme il les aimait, ces fils d'Abraham, ces héritiers de la promesse! Sa *Fille de Sion,* sa *Lettre aux Synagogues de France*, et beaucoup d'autres écrits resteront des témoignages du zèle qu'il avait voué au relèvement de ce grand peuple. Mais qui comptera toutes ses veilles, toutes ses prédications, toutes ses lettres, tous ses voyages, toutes ses prières pour Israël! On demandera peut-être quelle était sa méthode, son plan, son but prochain dans ses relations avec les Juifs. Nous ne pouvons répondre que par un mot : il les aimait! C'était là tout son secret. Cette même charité sainte qui poussa jadis l'élève du pharisien Gamaliel à se faire Grec avec les Grecs, lui apprit à lui, Grec par son éducation, par ses goûts et les habitudes de son esprit, à lui, ancien disciple de Platon, à se faire Juif avec les Juifs, et il ne fut pas membre plus zélé de l'*Alliance évangélique* qu'il ne l'était de l'*Alliance israélite universelle.* »

M. le professeur Pétavel avait assisté plus d'une fois à nos fêtes missionnaires de Paris, et y avait pris la parole. Tous ceux qui l'ont connu, soit dans ces occasions, soit dans d'autres circonstances, conserveront de lui un de ces souvenirs qui édifient tout en prolongeant les regrets.

NOUVELLES RÉCENTES

INDE.

Au mois de mai dernier, un officier supérieur de l'armée des Indes, le colonel Malleson, a posé la première pierre d'une nouvelle chapelle que la Société des Missions wes-

leyennes fait construire à Mysore, où est une de ses stations les plus florissantes. Depuis une trentaine d'années que cette œuvre existe, elle a été desservie par quinze missionnaires européens, qui ont baptisé environ 230 personnes.

Nous citons ce fait, qui n'a rien de bien remarquable en lui-même, pour faire ressortir une fois de plus l'intérêt que l'œuvre des missions inspire à un grand nombre des officiers, militaires ou civils, que l'Angleterre envoie aux Indes. C'est un de ces symptômes réjouissants auxquels le chrétien prend toujours plaisir.

Il existe depuis longtemps en Angleterre, sous le nom de *Société pour l'éducation des Indous dans les langues indigènes*, une institution qui a fondé, sur différents points du pays, un grand nombre d'écoles et seconde de tout son pouvoir celles des écoles indigènes qui lui paraissent dignes d'être encouragées. Elle publie, en outre, et fait circuler, dans les divers dialectes du pays, des livres d'école pour la composition et l'impression desquels elle a dépensé, depuis son origine, au delà d'un demi million de francs. Le revenu de la Société s'était élevé, l'année dernière, à environ 100,000 fr., y compris une forte allocation du gouvernement anglais de l'Inde, qui a reconnu l'importance des services qu'une telle œuvre peut rendre.

Il y a sept ans qu'une dame américaine, nommée Miss Brittan, fut envoyée à Calcutta par une association de dames des États-Unis, dans le but de travailler à l'évangélisation et à l'amélioration du sort des femmes de l'Inde. Après avoir lutté contre beaucoup de difficultés, Miss Brittan a obtenu un libre accès dans un grand nombre de zénanas, s'est entourée d'élèves, et a réussi à former tout un corps de *femmes de la Bible* indigènes qui la secondent dans ses travaux.

Ces succès ayant encouragé les chrétiens des États-Unis,

des souscriptions spéciales ont permis à l'association de dames qui a fondé l'œuvre, d'acheter à Calcutta un vaste bâtiment où Miss Brittan réunit ses élèves, donne ses instructions aux femmes indigènes qu'elle emploie, et qui peut, dans certains cas, servir de refuge aux Indoues que l'adoption du christianisme forcerait à s'éloigner de leurs familles. Sur l'un des poteaux de la porte extérieure, Miss Brittan a fait placer une tablette de marbre, sur laquelle sont écrits, en lettres très apparentes, ces mots, qui attirent beaucoup, dit-on, l'attention des Indous : *Maison de la mission américaine.*

JAPON.

LA COUTUME DU HARIKARI.

Ce pays, encore si peu connu, jouit des avantages d'une civilisation étrange, et qu'on pourrait à beaucoup d'égard appeler le contrepied de la nôtre, mais avancée pourtant et remarquable en plus d'un point. Que ce pays, cependant, a besoin d'être régénéré par la puissance de l'Evangile! La nouvelle suivante, empruntée à l'*Indépendance Belge*, donne une idée de la force qu'ont là des préjugés que nous regardons à bon droit comme aussi bizarres que cruels.

« Sir H. Parkes, ministre de la Grande-Bretagne au Japon, vient de transmettre au Foreign-Office un résumé d'intéressants débats, qui ont eu lieu récemment au Parlement japonais, sur une proposition tendante à interdire la coutume nationale du « harikari, » — suicide qui consiste à s'ouvrir le ventre et qui constitue un privilége réservé à la classe noble ou militaire, autorisée à porter deux glaives, non-seulement pour se débarrasser du fardeau de la vie, mais encore pour échapper, par une action héroïque et en apparence volontaire, à l'ignominie d'une condamnation ou d'une disgrâce.

« Le promoteur de la proposition, secrétaire de la Cham-

bre, entendait conserver le « harikari » toutes les fois qu'il s'accomplit par ordre du souverain, à titre de châtiment; mais il demandait qu'il ne pût plus avoir lieu pour soustraire un prévenu aux conséquences infamantes d'un jugement. Qu'il attende, disait-il, l'appréciation de la justice sur son innocence ou sur sa culpabilité. A l'appui de sa proposition, il faisait encore valoir que le « harikari » place sur la même ligne l'innocent et le coupable, qu'il ferme la voie au repentir, qu'il constitue un privilége; enfin, qu'il est inconnu aux peuples de l'Europe.

« Plus de cent soixante-dix orateurs ont parlé, tous prenant fait et cause pour la coutume nationale: les uns invoquant son antique origine, les autres, son caractère découlant d'un sentiment profond d'honneur et de respect pour le jugement des hommes. Supprimer le « harikari, » ont-ils dit, c'est assimiler le noblesse aux autres classes et l'efféminer, fermer les voies de l'honneur, renverser une des bases de la constitution, rayer du code un des plus puissants aiguillons de la vêrtu. Au vote, trois membres seulement ont voté pour la proposition. Deux cents l'ont rejetée.

« En transmettant ces détails, sir Parker fait observer qu'ils justifient la politique suivie par lui pour la protection des étrangers au Japon. Il connaissait le prix attaché par les « Samuraï, » ou nobles à deux glaives, au privilège du « harikari » comme moyen d'éviter la honte d'un jugement, lorsqu'en 1868, à Kioto, il exigea et obtint du Mikado un décret portant qu'à l'avenir ce mode de châtiment ne serait plus infligé ou permis à un « samuraï » coupable d'avoir attenté à la vie d'un étranger. Depuis que les attaques de ce genre sont traitées comme des offenses infamantes entraînant la perte de tout privilège de classe ou de caste pour le coupable, elles sont devenues beaucoup plus rares. »

CONSTANTINOPLE.

Le gouvernement turc a pris, depuis quelques années, des mesures vraiment libérales pour faire respecter les droits des chrétiens de différentes Églises qu'il compte parmi ses sujets. D'autres réformes, d'une nature plus générale, ont également témoigné de son désir d'entrer dans les voies de la civilisation occidentale. Mais il paraît n'être pas libre lui-même de marcher aussi résolument qu'il le voudrait dans cette direction.

Dernièrement, un des ministres du sultan avait, dit-on, élaboré un projet d'organisation judiciaire qui se rapprochait, à quelques égards, du code français. Le sultan paraissait favorable à ce plan ; mais, au moment où il s'apprêtait à le sanctionner, le chef des ulémas, nommé Ul-Islam, intervint, démontra au souverain, dont il a été précepteur, que plusieurs des réformes proposées étaient diamétralement contraires aux prescriptions du Coran, et lui inspira de tels scrupules que le ministère dut abandonner, ou du moins ajourner la réalisation de ses projets.

Le corps des ulémas ou docteurs de la loi, fonctionnaires tout à la fois religieux et civils, occupait autrefois la première place dans l'organisation judiciaire. Il est aujourd'hui bien moins puissant que jadis, mais possède encore assez d'influence pour opposer une résistance, souvent efficace, à l'adoption des réformes qui atteindraient l'islamisme ou tendrait à diminuer ses propres prérogatives.

LES CHINOIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Nous avons parlé souvent des efforts tentés en Californie pour l'évangélisation des Chinois fixés dans ce pays. Mais ceux-là ne sont pas les seuls que l'entreprenante activité de

ce peuple ait conduits dans les régions que les Américains appellent « l'Ouest lointain. » Dans plusieurs des contrées que traverse le grand chemin de fer de l'Atlantique, il y en a, dit-on, des milliers qui doivent être évangélisés aussi. Quelques agents, et notamment un colporteur chinois, y sont employés déjà par des chrétiens des Etats-Unis. Beaucoup de traités en langue chinoise ont été distribués, et l'on annonce la prochaine publication d'une *Grammaire chinoise et anglaise*, dont l'usage pourra servir utilement la cause des missions.

ÉVANGÉLISATION DES JUIFS.

Nous avons maintes fois signalé les travaux poursuivis par le protestantisme français pour la conversion des Juifs, surtout dans l'Est. Il y a quelques mois, le *Recueil de la mission évangélique parmi les Israélites*, qui se publie à Strasbourg sous la direction de M. Schlochow, contenait l'avis que voici :

Appel aux amis d'Israël.

Notre « Home » (asile pour des Israélites convertis ou bien disposés) renferme actuellement quatre jeunes gens ; un cinquième y est attendu. Deux d'entre eux viennent de recevoir le baptême. Nous sommes chargés entièrement de l'entretien de l'un d'eux, qui apprend un état, et nous avons à subvenir plus ou moins à celui des trois autres, Voilà donc un accroissement de dépenses, qui s'augmentera encore très prochainement. Nous mettons en toute simplicité cette œuvre sur le cœur des amis d'Israël, et nous faisons appel à leur libéralité en même temps qu'à leurs prières.

Les dons peuvent être adressés à M. le pasteur Bernard, président du Comité des amis d'Israël, à Mulhouse, ou au Rév. E. M. Schlochow.

LE PEUPLE JUIF.

D'après une statistique toute récente et qu'on dit rédigée avec beaucoup de soin, le chiffre total des Juifs dispersés dans le monde s'élèverait à près de 6,800,000 répartis à peu près comme suit :

Europe	4,968,000
Asie	470,000
Afrique	1,000,000
Amérique	400,000
Océanie	10,000

SIAM.

Ce pays est l'un de ceux où les travaux missionnaires ont obtenu et obtiennent encore le moins de fruits. Non pas que les messagers de la Parole sainte n'y puissent pas prêcher, ils y jouissent au contraire d'une grande liberté, mais parce que l'indifférence et le matérialisme d'à peu près toutes les classes de la population opposent à l'Évangile une résistance que l'Esprit de Dieu seul pourra faire cesser, quand l'heure en sera venue.

Malgré ces désavantages, l'Église presbytérienne des États-Unis entretient dans ce pays six missionnaires, dont quatre à Bankok, capitale du royaume, et deux dans l'importante cité de Petchaburi. Les femmes de ces missionnaires s'occupent, d'enseignement, et comptent parmi leurs élèves des personnes appartenant aux plus hautes familles du pays. C'est par là peut-être que la vérité s'ouvrira le chemin des classes supérieures. Une école industrielle, fondée depuis quelques années à Petchaburi, rend aussi aux indigènes des services qu'ils commencent à apprécier.

Deux jeunes Siamois convertis sont actuellement aux États-Unis, et y font des études, pour se consacrer plus tard à l'évangélisation de leur patrie. L'un d'eux a été placé dans l'un des colléges médicaux de New-York, aux frais d'un chrétien de New-Jersey.

Les nouvelles du Laos, où l'œuvre missionnaire a passé par des épreuves que nous avons racontées, n'annoncent aucun changement sensible dans la position. Le roi n'était pas encore revenu de Siam, et c'est à son retour seulement que les missionnaires sauront s'il leur sera permis de rester à Chieng-Maï. « Quoi qu'il en soit, écrit le révérend Mac Gilvary, nous n'avons pas appris qu'un seul de nos amis ait faibli sous le coup de la persécution. L'œuvre se maintient, et même se fortifie par le nombre, toujours croissant, des visiteurs auxquels nous pouvons chaque jour expliquer les grands principes de la foi chrétienne. »

Le même missionnaire paraît décidé à rester à son poste, même dans le cas où son collègue, M. Wilson, le quitterait pour aller s'établir à Rahang.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

République de Libéria.

Le réveil qui s'est manifesté, depuis quelque temps, dans la République nègre de Libéria continue à porter des fruits. Un des missionnaires que l'Église presbytérienne des États-Unis entretient là, le révérend H. W. Erskine écrivait de Clay Ashland, en juin dernier, qu'ayant visité naguère une station qui a perdu son pasteur, il y avait trouvé un jeune étudiant en théologie plein de zèle, de dévouement, et dont les travaux paraissent abondamment bénis. Dans ce voyage, il avait recruté six Américo-libériens et un jeune indigène

pour l'école supérieure, ou collége, connu sous le nom d'École Alexander.

A la dernière convocation du clergé presbytérien à Clay Ashland, un étudiant presbytérien et un étudiant baptiste, nommé M. Flournois, avaient été acceptés comme prédicateurs. Ce dernier a déjà acquis dans le pays une influence qui fait bien augurer de son ministère. Il a proclamé l'Évangile dans un grand nombre de villages des environs, avec un succès signalé. Il doit continuer son ministère dans la même région.

L'Église de Clay Ashland s'est enrichie dernièrement de quatre adultes, sortis du paganisme, et qui n'ont reçu le baptême qu'après avoir donné des preuves suffisantes de conversion et de vie chrétienne.

Les écoles primaires de Monrovia comptent beaucoup d'élèves, et on peut dire que généralement la population s'intéresse à tout ce qui peut contribuer à répandre l'instruction dans ses rangs.

UN PASTEUR AMÉRICAIN.

Le récit qu'on va lire n'est pas en rapport direct avec l'objet dont nous avons à nous occuper exclusivement dans cette feuille. Mais cette forme du zèle et du dévouement chrétien qui s'appelle l'esprit missionnaire, s'y montre d'une manière trop touchante pour que nos lecteurs n'en soient pas édifiés, comme nous l'avons été nous-mêmes.

C'est un pasteur des États-Unis qui raconte sa propre histoire :

« Plusieurs des membres de ma première paroisse, étaient partis pour aller s'établir dans l'Ouest, et il m'avait semblé que la volonté de Dieu, bien manifeste, était que je les suivisse, pour planter le drapeau de l'Évangile dans l'inculte

contrée qu'ils allaient habiter. Ils étaient pauvres, et je l'étais aussi. Tout ce qu'ils purent faire pour leur pasteur, en se cotisant, ne s'élevait qu'à 150 dollars (750 fr.). Le Comité des missions (de l'Église presbytérienne) y ajouta 200 dollars. C'était peu de chose en proportion des besoins prévus, mais je pensai que le Seignenr y pourvoirait. Arrivé sur les lieux, je m'assurai l'usage d'un lot de terrain, que je défrichai et où je semai du blé, des pommes de terre et des navets. Durant tout l'été, les devoirs de mon ministère m'avaient trop absorbé pour que je pusse m'occuper de mon champ. Mais en automne, quand vint le moment de la récolte, j'eus cent boisseaux de pommes de terre, cent boisseaux de navets, et trois cents boisseaux de blé. C'était tout ce qu'il fallait pour nourrir ma famille ; j'y vis un vrai miracle, et en me promenant à travers mon blé, je tombai à genoux pour remercier Dieu de sa bonté.

« Mais ses miséricordes se sont montrées d'une manière bien autrement éclatante encore. Il a répandu son saint Esprit sur mon troupeau, et, à ce point de vue, ses faveurs ont été immenses. Dernièrement, une riche Église de l'État d'Ohio a bien voulu m'adresser vocation, en m'offrant, avec un beau presbytère tout meublé, des avantages trois fois plus considérables que ceux dont je viens de parler. Mais j'ai raconté à cette Église ce que Dieu a fait pour moi. Elle m'a répondu que, dans de telles circonstanees, elle ne pouvait s'attendre à ce que je quittasse mon poste, et aujourd'hui elle cherche ailleurs un pasteur. »

Que Dieu donne partout à ses Églises de ces pasteurs simples et dévoués, qui se préoccupent du salut des âmes plus que de leurs intérêts privés !

Eugène Casalis, directeur.

Typ. Ch. Maréchal, passage des Petites-Écuries, 16.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE MISSIONNAIRE PROSPER LEMUE.

(Suite et fin.)

Un grand encouragement attendait notre frère et ses deux collègues à leur arrivée au Cap. Les descendants des réfugiés français que la révocation de l'Edit de Nantes avait forcés de chercher un asile dans cette contrée lointaine, s'assemblèrent en foule pour souhaiter la bienvenue à des coreligionnaires qui avaient eux, aussi, quitté pour toujours les rivages de la France, mais volontairement et en possession de la liberté religieuse et civile. Dans cette circonstance émouvante et solennelle, Lemue représenta noblement nos Églises et fit entendre des paroles dignes d'elles.

« Quand deux frères se rencontrent après une longue séparation, qu'elles sont tendres et ravissantes les émotions qui remplissent leurs cœurs! Quelle joie n'éprouvent-ils pas à se revoir! Vos pères sont nos pères.

« Le même pays a donné naissance à nos ancêtres, et de plus nous élevons nos regards ensemble vers la même patrie céleste. Oh! qu'ils seraient réjouis, ces saints hommes qui, pour l'amour de la religion de Jésus-Christ, s'exilèrent de leur chère France, et qui, pour se mettre à l'abri des persécutions, cherchèrent dans des terres étrangères un asile que la patrie leur refusait, qu'ils seraient, dis-je, réjouis, s'ils étaient témoins de ce qui se passe dans cette assemblée, s'ils pou-

vaient voir ces enfants, en faveur desquels ils prièrent tant de fois, réunis de nouveau ! Les requêtes qu'ils ont fait monter vers le trône de la grâce ont été exaucées. Si l'Évangile a été la cause de notre séparation, c'est ce même Évangile qui, aujourd'hui, est la cause de notre réunion. Dieu a fait de grandes choses pour la France; il a fait briller parmi nous, d'un nouvel éclat, le flambeau de la vérité évangélique. Nous avons été, pendant un temps, enfoncés dans un état de sommeil spirituel et même de mort ; nous ne possédions plus l'esprit de nos pieux ancêtres, nous avions perdu le zèle, le dévouement des Drelincourt, des Daillé, des Claude, des Mestrezat; mais Dieu nous a visités dans notre misérable état et nous a réveillés de notre léthargie. Maintenant, mes frères, encourageons-nous les uns les autres dans l'œuvre du Seigneur et faisons tous nos efforts pour soumettre de plus en plus nos cœurs à l'empire de la religion, car comment pourrions-nous communiquer ses bienfaits à nos semblables si nous ne les possédions pas nous-mêmes ? »

Ces paroles chaleureuses de Lemue et celles que ses collègues firent également entendre, eurent un effet irrésistible sur les descendants des réfugiés. Ils insistèrent pour que l'un de nos missionnaires s'installât au milieu d'eux, instruisit leurs esclaves et les édifiât eux-mêmes par ses prédications. On sait quels beaux fruits a portés et porte encore le ministère de M. Bisseux. A mesure qu'ils se produisaient, le cher Lemue rendait grâce au Seigneur d'avoir pu contribuer à un arrangement sur lequel la bénédiction divine reposait d'une manière si évidente.

Du Cap, Lemue et Rolland se rendirent dans la Cafrerie, où ils espéraient pouvoir s'établir. L'amiral comte Verhuel leur avait remis une lettre de recommandation pour Gaïka, l'un des principaux chefs de cette contrée. Chemin faisant, ils eurent l'avantage de visiter plusieurs stations missionnaires. Ils firent dans toutes des observations d'un haut intérêt, et ils surent les reproduire, de la manière la plus

heureuse, dans une série de lettres qui contribuèrent puissamment à étendre l'intérêt missionnaire parmi nous. On ne s'était pas fait jusque-là une idée des étonnantes transformations que l'Évangile avait déjà opérées au sein d'une race dont la civilisation et la philosophie avaient le plus désespéré ; celle des Hottentots. La vue des succès de ses devanciers, loin de rendre Lemue moins défiant de lui-même et de diminuer à ses yeux les difficultés de sa tâche, lui suggérait les paroles suivantes, qu'il adressait à M. Galland, son premier directeur :

« Priez donc sans cesse pour les pauvres missionnaires français, car personne n'a plus besoin qu'eux de la grâce de notre Seigneur. Nous voyons, tous les jours, que les missionnaires qui ont le plus de foi et de piété sont aussi ceux qui ont le plus de succès. Il est impossible de communiquer aux autres ce que l'on ne possède pas soi-même ; et comme nous ne possédons rien, dès que nous sommes séparés de Christ il n'y a plus rien à espérer. Je ne dis pas que vous deviez prier pour nous plus que pour les autres, ou demander à Dieu qu'il convertisse beaucoup de gens *par notre ministère :* il importe fort peu d'apprendre par qui les païens sont convertis pourvu qu'ils le soient ; car l'amour de Dieu fait que l'on oublie les hommes, pour n'attribuer la gloire qu'à Celui auquel elle appartient véritablement ; la seule chose qu'il est nécessaire de demander pour nous, c'est que nous trouvions grâce devant les yeux du Seigneur.

La place ne manquait pas en Cafrerie à côté des Sociétés anglaises, mais il régnait alors dans ce pays un mécontentement universel causé par les arrangements des blancs. Nos frères pressentirent des luttes sanglantes, qui ne tardèrent pas en effet à commencer. Ils s'aperçurent que leur nationalité, sans les rendre précisément suspects, ne laissait pas que de causer quelque malaise aux autorités coloniales. Ils prirent le grand parti d'aller chercher des contrées entièrement neuves, où aucune autre Société n'eût encore porté le message de l'Évangile et où ils pussent espérer d'échapper aux

désastreux conflits de notre race avec les tribus aborigènes. Cette détermination, qui leur faisait honneur, Lemue se la reprochait presque; tant sa profonde déférence pour les hommes placés à la tête de la Société le mettait en garde contre son jugement personnel. « Si nous avions pu recevoir vos directions, «écrivait-il alors au Comité», tous nos doutes se seraient dissipés; nous aurions reconnu, dans l'expression de vos désirs, l'indication de la Providence; mais nous étions trop loin pour nous aider de vos lumières. Je puis bien vous dire que j'ai souvent arrosé de mes larmes le sol de la Cafrerie. Le Seigneur seul était témoin des agitations auxquelles nos âmes étaient en proie. Oh! c'est dans ces moments que l'on a besoin de se rappeler la promesse qu'il a faite à ses disciples *d'être avec eux jusqu'à la fin du monde*, car que deviennent tous nos plans et toutes nos conceptions s'il ne les approuve? Tels étaient nos combats, et cependant je n'ai jamais éprouvé plus vivement le bonheur de ceux qui sont morts à eux-mêmes et qui se reposent uniquement sur Dieu. »

Deux mois plus tard, Lemue et son ami, s'avançant vers le Nord, jusqu'à 250 lieues du Cap, arrivèrent à Litakou, qui était alors la dernière ville marquée sur les cartes de l'Afrique méridionale. C'est dans le voisinage de cet endroit que le célèbre missionnaire Moffat avait fondé la station florissante de Kuruman. Nos frères se proposaient d'aller à une centaine de lieues plus loin dans la direction du Nord-Est, prêcher l'Évangile aux Baharoutsis, nation considérable dont on venait d'apprendre l'existence. Il fallut d'abord séjourner quelque temps à Kuruman pour acquérir une certaine connaissance de la langue du pays, et faire les nombreux arrangements et préparatifs que nécessitait une entreprise tout à la fois religieuse et civilisatrice. Lemue fit alors une très grave maladie. Elle présentait les mêmes symptômes que celle qui vient de nous l'enlever. Il en a conservé le germe fatal pendant toute sa carrière.

« L'affection dont je souffre, écrivait-il du fond de sa pauvre

couche africaine, paraît être une inflammation chronique de l'estomac, accompagnée de vomissements, et qui me permet à peine de prendre quelque légère nourriture. Quel en sera le résultat? Dieu le sait; mais, selon l'homme, il semble qu'il y ait peu d'espoir de rétablissement. Dans les circonstances où nous nous trouvons, sur le point d'entreprendre un long voyage dans l'intérieur et de commencer un nouvel établissement, ce qui demande beaucoup de travail et de renoncement, cette affliction est plus difficile à supporter; cependant, par la grâce de Dieu, je crois être résigné à sa volonté. Que je vive ou que je meure, c'est à peu près la même chose à mes yeux, car je suis persuadé que Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment. Quant à l'avancement de son régne, qui ne sait qu'il a toute puissance en main, et qu'il dispose à son gré des moyens qu'il lui plaît d'employer pour accomplir ses promesses,— « Quelle foi, quelle paix, quel abandon parfait à la volonté du Maître! Lemue, tel que je l'ai connu, pendant une intimité de trente-cinq ans, est tout entier dans ces lignes. Si Dieu l'avait recueilli, il n'eût pas fallu pleurer sur lui ; il eût pris tout naturellement place parmi ces combattants, déjà bien nombreux dans le ciel, que le Seigneur s'est plu à couronner avant la lutte, voyant dans l'intensité de leur foi et de leur amour tout ce que d'autres deviennent et font à l'aide des années.

Cette maladie était le fruit du zèle de notre ami. Son collégue, M. Rolland, avait fait une première excursion dans le pays des Baharoutsis. Il avait trouvé des populations toutes disposées à recevoir des missionnaires, mais, bien qu'elles fussent nombreuses et puissantes, un envahisseur sanguinaire, Moussélékatsi, les tenait sous un joug de fer. Elles craignaient qu'en accueillant des hommes dont l'influence salutaire à tous égards était universellement attestée, elles n'éveillassent la jalousie du tyran, et ne se fissent soupçonner de vouloir reconquérir leur indépendance. Il fallait leur laisser le temps de chercher les moyens de parer à ce dan-

ger. Dans l'intervalle, Lemue n'avait pu résister au désir d'aller voir s'il ne pourrait pas faire quelque bien aux rares habitants du Kalihari, espèce de petit Sahara, s'étendant au nord et au nord-ouest de Litakou. Il faillit y périr de soif et de fatigue. Laissons-lui raconter cet incident de sa vie, qui suffirait à lui seul pour montrer de quel dévouement il était capable.

« Plusieurs habitants de Kuruman avaient résolu d'entreprendre ce voyage pour faire des échanges de verroteries, de tabac, et d'autres articles, contre des dents d'éléphant. Quand nous les vîmes aller braver toutes sortes de dangers, sans autre motif que celui d'un gain terrestre, nous eûmes honte de mettre moins de zèle à propager l'Évangile, et nous ne pûmes résister au désir de les accompagner. Nous nous mîmes en route, M. Baillie (collègue de M. Moffat) et moi, et nous allâmes rejoindre les voyageurs. Dès le premier jour, nous fûmes obligés de nous frayer un chemin dans le désert, et de nous y diriger au moyen de la boussole. Souvent, il nous fallait prendre la hache pour nous ouvrir un passage à travers les buissons épineux; d'autres fois, nous étions obligés de longer des collines assez escarpées, au risque de voir nos bœufs et nos équipages se précipiter dans la vallée. A mesure que nous avancions, le pays devenait plus sec et moins montueux; d'immenses plaines de sable, où l'on rencontrait ici et là quelques mimosas, s'étendaient devant nous. Quoique nous fussions déjà au commencement de l'hiver, la chaleur était si grande que nous pouvions à peine la supporter. L'eau était très rare, si rare qu'il nous fallait souvent faire une journée de chemin pour en trouver tant soit peu pour abreuver nos bœufs; mais ces privations n'étaient rien encore en comparaison de celles que nous eûmes à souffrir vers la fin de notre voyage. En quittant nos campements le matin, nous avions toujours soin de consulter nos Béchuanas sur la distance qui nous séparait du lieu le plus voisin où il nous serait possible de trouver de l'eau; mais, malgré

ces précautions, nous fûmes exposés au plus grand danger. Ainsi, nos guides nous ayant assurés, en quittant Malébing, que non loin de là, il y avait de l'eau en abondance, nous les crûmes sur parole, et nous continuâmes notre route; mais, ayant marché deux jours et une nuit sans nous arrêter, toujours dans l'espoir de trouver une source, quelle ne fut pas notre consternation quand, après avoir péniblement atteint l'endroit qui nous avait été indiqué, nous vîmes toutes nos espérances déçues. Nos bœufs, tourmentés par la soif, étaient devenus tellement intraitables que ce n'était qu'avec la plus grande peine que nos gens parvenaient à les retenir sous le joug. Après bien des angoisses et des délibérations, nous arrêtâmes qu'il fallait, sans perdre un moment, se mettre à creuser dans le sable. Tout le monde se mit à l'ouvrage, mais le sable était si mouvant qu'il remplissait les trous à mesure que nous les faisions. Cependant, à force de persévérance, nous parvînmes à creuser des fossés de six pieds de profondeur, où nous eûmes la joie de voir l'eau sourdre lentement. La main de la Providence était visible en cette occasion; aussi, en considérant l'eau qui jaillissait et qui s'élevait insensiblement, je disais en moi-même : « Remplis, « Seigneur, remplis ces fossés; autrement nous sommes « morts, et les oiseaux de proie mangeront notre chair dans « le désert. » Pendant deux jours consécutifs, nous fûmes occupés à puiser de l'eau dans des vases pour abreuver nos bêtes. Cet endroit se trouve à un degré sud du tropique du Capricorne. Aucun voyageur, que je sache, n'avait encore essayé de pénétrer aussi avant, de ce côté, dans l'intérieur du pays. Jugeant que ce serait nous exposer à une mort certaine que d'aller plus loin, nous nous disposâmes tous à revenir sur nos pas, par le même chemin que nous étions venus.

« Arrivés à Malébing, dont nous étions partis quelques jours auparavant, hommes et femmes se jetèrent dans l'eau à l'envi, ne pouvant assez se désaltérer et se rafraîchir.

Comme ce jour-là était un dimanche, nous eûmes un service religieux, dans lequel nos Béchuanas montrèrent, par leurs larmes et leurs sanglots, la reconnaissance dont ils étaient pénétrés envers Dieu, pour la délivrance qu'il leur avait accordée.

« Dans toute cette contrée, je ne crois pas que nous ayons vu plus de deux cents habitants. Ils n'ont pour tout moyen d'existence que le gibier qu'ils tuent à la chasse, et une espèce de melon d'eau qu'ils appellent *makatané.* Ils ont plus d'une fois assisté à notre culte; mais quand nous les interrogions sur ce qu'ils avaient entendu, ils se mettaient à rire, comme si ces choses-là ne les concernaient en aucune manière! »

Le rétablissement de Lemue, l'effet des tentatives de M. Rolland, et l'arrivée d'un nouveau collaborateur, M. Pellissier, permirent enfin de croire que l'on pouvait se rendre dans le pays des Baharoutsis avec bon espoir de succès. Le voyage se fit sans difficulté. La vue de cette contrée produisit sur notre frère une impression très vive. « Dans ce moment, je me souvins de cet endroit de l'Écriture : *Et Lot, élevant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain qui était comme le jardin de l'Éternel!* Des réflexions telles que celles-ci se pressaient en foule dans mon esprit : Dieu nous fera-t-il la grâce de mourir à son service dans ces contrées? Pourrons-nous, comme de fidèles serviteurs, lui remettre notre âme en paix, à la fin de notre carrière? Aurons-nous le bonheur de faire goûter à ces peuples la prédication de la croix, et de former ici de nouveaux adorateurs de Jésus-Christ?...

Le pays était magnifique, très bien arrosé, suffisamment boisé, cultivé dans presque toute son étendue. La population était fort nombreuse. A l'apparition des missionnaires, on entendit de tous côtés ce cri joyeux : « Voilà nos gens qui arrivent! » Le chef de Mosiga mit à la disposition des missionnaires une belle vallée, et les fit aider dans leurs premiers travaux d'installation.

Tout semblait dépasser l'attente des missionnaires. Mais le terrible Moussélékatsi était toujours dans le voisinage, et il leur faisait attendre la permission de résider dans ce qu'il appelait ses domaines. Vainement M. Pellissier était allé, au péril de sa vie, tenter d'amadouer cet homme feroce en lui expliquant les intentions parfaitement désintéressées des messagers de Dieu. Jusque-là, le conquérant s'était contenté d'hommages, de tributs, mais il avait résolu de faire périr tous les Baharoutsis capables de porter les armes, de réduire leurs femmes et leurs enfants en esclavage, et de s'emparer de tout ce qu'ils possédaient. Après un séjour de trois mois, nos frères virent éclater l'orage; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils purent, par une fuite précipitée, se soustraire à un massacre presque universel, et se réfugier à Kuruman, auprès de leur ami, M. Moffat.

En annonçant à ses directeurs cette catastrophe et cette délivrance, Lemue résumait ses sentiments en ces mots : « Nous pouvons dire avec un saint homme : *Nunc gaudeo, statim tristor; nunc vivo, jam morior.* C'était sans doute dans l'intention de prémunir ses disciples contre de pareilles épreuves que le Seigneur leur disait : *Possédez vos âmes par la patience.* Le temps de mettre ce précepte en pratique est arrivé pour nous; acceptons donc la coupe d'amertume que Dieu nous présente, et adorons la profondeur de ses desseins. Si nous sommes si impatients, si prompts à murmurer lorsque quelque barrière s'oppose à nos efforts, ce n'est sans doute que parce que nos jours s'envolent rapidement, et que nous sentons que l'occasion de faire du bien nous échappera bientôt; mais cette considération n'a pas de valeur devant Dieu, qui est éternel, et pour qui *mille ans sont comme un jour.* Il fera le bien, mais il le fera sans se hâter; il entendra nos prières, il convertira les nations, mais auparavant il veut que nous prenions le sac et la cendre. Si l'Église gémit encore comme une colombe, tantôt dans une partie de ses membres, tantôt dans une autre, elle n'en triomphera pas

moins. Que nos frères se souviennent qu'en 1755, Egédé quitta le Groënland avec une douleur secrète, qui fit descendre ses cheveux blancs au sépulcre, et maintenant la foi porte des fruits abondants dans ces régions glacées. Il n'y a pas encore quinze ans que l'on désespérait du salut et de la civilisation des habitants de la Polynésie, et aujourd'hui l'on y compte un grand nombre de chrétiens. »

Un peu plus tard, nous retrouvons Lemue encore une fois dans des déserts brûlants. Il y est, en cette occasion, avec son cher compagnon d'œuvre, Rolland. Ils sont occupés à recueillir des centaines de fugitifs échappés au massacre de Mousséléкatsi. Ces infortunés avaient erré pendant plusieurs semaines sans savoir où trouver un refuge. Ils mouraient littéralement de faim. Nos amis avaient eu soin de prendre avec eux quelques pièces de bétail. On en abattit immédiatement ce qu'il fallait pour rendre un peu de force à cette multitude expirante. Puis commença une exode digne de l'ère patriarcale. Deux blancs, connaissant à peine le pays, guidaient par petites étapes, à travers d'affreuses solitudes, une foule de noirs qui, la plupart, les voyaient pour la première fois. Suivis d'un pareil cortége, les missionnaires purent se faire quelque idée des soucis de Moïse lorsqu'il marchait à la tête d'Israël. C'était sur eux que reposait le soin de conduire tout ce monde par des endroits pourvus d'eau, de veiller à ce que les femmes et les enfants ne restassent pas en arrière. Le soir, lorsqu'on faisait halte, c'était une clameur générale pour obtenir quelque nourriture. A peine un bœuf était-il dépecé que les plus affamés s'élançaient, comme des aigles sur leur proie, pour enlever tout ce qu'ils pouvaient. Les chefs, conservant leur dignité, s'efforçaient de rétablir l'ordre, et donnaient un bon exemple en se contentant d'une portion en tout semblable à celle du moindre de leurs subordonnés. La persévérance des serviteurs de Dieu triompha de toutes les difficultés. Ils ménagèrent à leurs protégés une bonne réception dans des régions plus hospitalières, et, sans

avoir l'air de s'en douter, ils accomplirent l'un des actes les plus dignes de figurer dans les annales de la charité chrétienne.

Un nombre assez considérable de réchappés résolut de se fixer définitivement auprès d'eux; c'est alors que fut fondé *Motito*, la station où Lemue devait passer la plus grande partie de sa vie.

Cet endroit, situé dans le voisinage immédiat de Litakou, ressortissait d'un district où la Société des missions de Londres avait, depuis quelque temps déjà, commencé d'importants travaux. Mais M. Moffat ne suffisait pas à la tâche; la localité en question était à dix-huit lieues de sa résidence. Cet excellent homme, prenant en considération les besoins du pays, les vicissitudes par lesquelles nos frères avaient déjà passé, fut le premier à leur recommander de ne pas attendre plus longtemps à mettre la main à l'œuvre.

Il y avait là à évangéliser la nombreuse population de Litakou, des dépendances importantes et les réfugiés du pays des Bahaoutsis.

C'était une belle tâche, mais elle n'offrait pas un aliment suffisant à l'activité de trois ouvriers. La Providence, veillant à ce que la marche du christianisme fût générale et progressive, ouvrait en ce moment, plus au sud à d'autres missionnaires français le pays des Bassoutos, qui était resté jusqu'alors entièrement ignoré, et qui avait ainsi failli échapper à l'action de l'Évangile. MM. Rolland et Pellissier, comprenant toute l'importance de ce nouveau champ de travail, allèrent fonder, sur ses confins, les stations de Béthulie et de Béerséba.

Lemue restait seul, mais Dieu lui envoyait, dans cette conjoncture, une compagne dévouée, à tous égards capable et digne de partager ses travaux, l'une des filles de son père en la foi, M. le pasteur Colani. Un peu plus tard, il eut le bonheur de voir s'adjoindre à lui deux excellents aides, M. et Mme Lauga.

Ses travaux à Motito commencèrent en 1833 et se continuèrent jusqu'en 1848. Pendant ce laps de temps, il y eut peu de variété dans sa vie. En Afrique, le missionnaire, s'il veut faire un bien réel et durable, doit se résigner à un genre d'activité fort monotone. Au milieu de populations n'ayant, en fait de religion, que des notions très vagues, plutôt superstitieuses qu'autre chose, ne sachant ni lire ni écrire, on ne peut pas faire grand fond sur des prédications volantes et espacées. Il ne saurait être question d'aller, comme les Apôtres et leurs imitateurs de l'Inde et de la Chine, se poster, un livre à la main, dans un *agora* ou un bazar quelconque, pour entamer de prime-abord une discussion, avec espoir d'atteindre les cœurs et les consciences. Cela vient plus tard, mais à la condition que l'on ait préalablement répandu autour de soi les éléments du débat, créé en quelque sorte une atmosphère religieuse. Quelque connaissance que l'on ait de la langue du pays, on n'est pas compris avant cela. Il en est de même pour ce qui concerne la civilisation. Il faut donc d'abord s'asseoir, s'installer, pour que les indigènes comprennent que l'on a quelque chose de sérieux à faire au milieu d'eux. Il faut, après cela, ajouter à sa résidence personnelle quelques centres d'action plus ou moins éloignés, suivant les forces que l'on a soi-même, ou celles d'autrui dont on a lieu de croire que l'on pourra disposer. On s'approprie ainsi une partie du pays, et l'on se dit : « Voila mon champ de travail; là sont les âmes dont je suis responsable. » Cela fait, on doit renoncer à tout ce qui n'est qu'accessoire ou ornemental. Il faut se résigner au saint prosaïsme d'un enfantement lent et laborieux, éclairer, reprendre, enseigner, comme Dieu le fit lui-même pour Israël, *ligne après ligne, précepte après précepte, un peu ici, un peu là.* » Personne ne sait lire, il faut ouvrir des écoles ; personne ne peut apprendre l'alphabet aux autres, il faut se faire maître d'école. Le dimanche va venir. les gens invités à se rassembler vont objecter le soleil ou la pluie; il faut vite, de ses propres mains, élever un abri quelconque, plus tard on

songera à construire un temple avec l'aide des auditeurs que l'on aura gagnés. On voudrait arracher son monde aux habitudes folâtres et désordonnées des *kotla*, espèce d'agreste forum, où les désœuvrés ou de prétendus travailleurs passent tout leur temps lorsque les semailles sont finies. Pour cela, il faut les amener à substituer à leurs huttes étroites et ténébreuses des maisons où ils puissent s'installer commodément, vivre heureux avec leurs femmes et leurs enfants. Le maçon, le charpentier, ce sera le futur propriétaire ; car il n'y a, dans le pays, ni charpentier ni maçon ; mais le propriétaire demande que son bienveillant conseiller aille d'abord lui faire le tracé de la maison, lui montrer comment, au moyen d'un cordeau, on aligne les pierres; par quel moyen on peut s'assurer que le mur monte d'aplomb. Plus tard, il faudra l'accompagner dans la forêt pour désigner les arbres qui conviennent à la toiture. Qu'on ajoute à cela tous les secours et les directions à donner pour l'agriculture, la confection des vêtements, les accidents et les cas de maladie, et l'on comprendra que si, au bout de quinze, vingt ans, le missionnaire se trouve avoir fait beaucoup, ce n'a été qu'à la condition de recommencer, chaque jour, un mode d'existence et une série de travaux que l'on peut résumer tout entiers, comme je viens de le faire, en une ou deux pages.

Lemue était tout particulièrement fait pour ce genre de vie. La culture des hommes était tout autant dans ses goûts que celle de son esprit. Éminemment sociable, d'une humeur très prévenante, il n'était jamais seul. Où qu'il fût, quoi qu'il fît, toujours quelqu'un trouvait moyen de l'aborder, sûr d'en tirer quelque bienfait. Il était lui-même un bienfait de Dieu. Rien qu'à le voir, à lui entendre dire quelques mots, on subissait, sans trop s'en rendre compte, une influence saine, profitable, restaurante.

Le champ de travail dont il avait charge était passablement stérile, tant au physique qu'au moral. La stérilité des cœurs provenait en grande partie de l'autre. La question du manger

et du boire occupait une place démesurée dans l'esprit des indigènes, beaucoup plus grande par exemple qu'elle ne le fait dans la pensée des habitants du fertile Lessouto. De longues sécheresses encourageaient un fréquent recours aux *faiseurs de pluie* et à toutes sortes de pratiques superstitieuses. Les hommes influents organisaient, plus souvent qu'il n'eût été désirable, des chasses qui duraient plusieurs semaines, et où l'on faisait d'immenses provisions de viandes desséchées. Pendant ces absences, les impressions reçues dans le temple ou les écoles de la station s'affaiblissaient.

Malgré ces difficultés, Lemue et son collaborateur, M. Lauga, parvinrent à former une Église vivante, bien disciplinée, propre à les seconder dans leurs efforts pour la régénération du pays. Les lecteurs devinrent nombreux. L'observation du jour de repos ne tarda pas à être générale; le costume s'améliora, les habitations aussi, et les eaux d'une source, soigneusement aménagées, servirent à des cultures assez étendues.

Avec moins de succès, mais non sans profit, notre frère étendait en même temps ses soins sur quatre à cinq annexes un peu éloignées, mais fort importantes par leur population.

Il eut le bonheur de voir une tribu de Koranas se placer spontanément sous sa direction pastorale. Ayant recueilli ici et là quelques notions évangéliques, Mosheu et ses gens avaient résolu de se constituer en communauté chrétienne. Celui d'entre eux qui avait le plus de piété et d'instruction, Andries, frère du chef, s'était chargé de tenir le culte et d'apprendre aux autres à lire. Mais il fallait un directeur à cette Église naissante. Sans se laisser arrêter par la considération que leur résidence était à quelques journées de marche de Motito, ces braves indigènes fixèrent leur choix sur Lemue. Il fut arrangé qu'on viendrait le consulter le plus souvent possible, et que, de son côté, il irait de temps en temps passer une semaine ou deux à Mamousa, s'assurer de la réalité des conversions nouvelles, des progrès des écoliers

baptiser les catéchumènes, distribuer la sainte Cène aux communiants. C'est au sein de cet intéressant troupeau que Lemue a peut-être trouvé les joies les plus douces de son ministère.

Pour avoir une idée complète du bien qu'il a fait pendant sa résidence à Motito, il faut tenir compte de ses habitudes hospitalières et de ses travaux de cabinet.

Les voyageurs, géographes ou naturalistes, qui se proposaient d'explorer l'intérieur du pays s'adressaient généralement à lui pour obtenir les renseignements, les guides, les provisions qui leur étaient nécessaires. Il mettait à leur disposition, avec le plus grand empressement, tout ce qui pouvait leur être utile. Les rapports presque journaliers qu'il entretenait avec des représentants de tribus fort éloignées, lui permettaient de fournir des indications extrêmement précieuses, de spécifier les points les plus intéressants sur lesquels devaient porter les recherches. Il ne manquait pas non plus de profiter des excursions lointaines que faisaient les indigènes de son voisinage, pour envoyer des messages d'amitié, de bon conseil, à des chefs influents, et pour préparer ainsi la voie à l'Évangile.

C'est en grande partie à son travail, à ses aptitudes philologiques, que les missionnaires habitant la même région que lui, doivent la connaissance approfondie et raisonnée qu'ils ont acquise de la langue, des traditions et des idées du pays. Il a traduit avec une rare fidélité sur le texte original, les livres des Psaumes, d'Ésaïe et des Proverbes. Ces versions, sauf la dernière, sont restées en manuscrit, parce que M. Moffat avait entrepris la reproduction complète des saintes Écritures. Mais le vénérable pasteur de Kuruman tenait en trop haute estime la science de son voisin de Motito pour ne pas y recourir fréquemment dans l'accomplissement de son importante tâche.

Ce furent ces aptitudes particulières qui déterminèrent les missionnaires du Lessouto, en 1847, à prier Lemue de venir

dans leur voisinage diriger une école normale, et de confier à M. Frédoux la continuation de son œuvre.

M. Lauga, qui devait être plus particulièrement chargé de l'enseignement industriel, devança son collègue pour vaquer aux travaux d'installation. La localité choisie était située entre Béthulie et Béerséba. Elle reçut le nom de Carmel. Cet arrangement eut cela de particulièrement doux pour Lemue qu'il le replaçait dans le voisinage immédiat des deux frères qui avaient autrefois partagé ses fatigues et ses périls dans le pays des Baharoutsis, MM. Rolland et Pellissier.

Au moment où l'école normale allait s'ouvrir, des événements imprévus bouleversèrent tous les plans qui avaient été faits. Le district où se trouvait Carmel tomba au pouvoir des Boers, et fut définitivement placé sous leur suprématie. La localité même et une certaine étendue de terres furent reconnues comme appartenant à la Société des Missions évangéliques de Paris. Mais il était impossible de s'attendre à ce que les familles du Lessouto, d'où les futurs maîtres d'écoles et évangélistes devaient sortir, consentissent à voir leurs fils aller se former dans des lieux placés sous un régime politique universellement redouté. Que devait faire Lemue? Un nombre assez considérable d'indigènes groupés autour de lui, et parmi lesquels ses élèves devaient faire leurs premiers essais, lui demandèrent avec instance de rester au milieu d'eux. Avant tout il leur fallait un père, un conseiller spirituel. Il se préparait d'ailleurs, pour le pays tout entier, de nouvelles commotions, qui allaient retarder indéfiniment la fondation d'une école normale. Il consentit à devenir le pasteur de ces âmes, plus préoccupées de leurs intérêts moraux que de leur indépendance nationale. C'est au milieu d'elles qu'il a exercé le reste de son ministère, déployant les mêmes capacités et vaquant aux mêmes devoirs qu'à Motito. Un conseil, composé des hommes les plus influents, réglait les questions d'intérieur, et Lemue abritait, autant que cela se pouvait, la communauté tout entière contre les injustices du dehors, par le

profond respect qu'il avait su inspirer aux oppresseurs de la race indigène. Grâce à son dévouement et à son extrême modération, il a pu se maintenir dans cette position exceptionnellement délicate assez longtemps pour gagner bien des âmes à Christ, et civiliser définitivement des gens qui avaient encore presque tout à apprendre lorsqu'ils s'étaient placés sous ses soins.

Cependant, de nouvelles difficultés, créées par la guerre qui a récemment failli ruiner toute notre mission, rendaient le maintien de Carmel impossible. Les Boers avaient exigé que les habitants de cet endroit leur fournissent des subsides, au détriment des hommes de leur propre sang. Lemue allait se résigner à quitter Carmel et à se transporter, avec tout son troupeau, dans quelqu'une des provinces que les Bassoutos ont pu conserver. Mais son œuvre était faite; l'heure de l'éternel repos allait sonner pour lui.

Affaibli par de cruelles inquiétudes et d'incessants travaux, il sentit revenir ces souffrances qui avaient failli l'emporter au début de son ministère. Il les avait éprouvées depuis lors en diverses occasions, mais avec moins d'intensité. Cette fois, un cancer de l'estomac s'était déclaré.

Les soins de deux médecins qui l'aimaient et le respectaient comme s'il eût été leur père, MM. Lautré et Casalis, lui procurèrent d'abord quelque soulagement, mais sans lui rendre l'espoir de guérir. Il souhaitait ardemment de revoir son ancien condisciple et compagnon d'œuvre, M. Rolland père. Ses conseillers medicaux, voyant combien ce désir était profond, consentirent au voyage. Il s'agissait de franchir, dans un wagon traîné par des bœufs, une vingtaine de lieues. Mais le mode de transport permettait à madame Lemue d'accompagner son mari. De plus, le chemin passait par Smithfield où résidait une de leurs filles, mariée dans cet endroit. Au besoin, on pourrait s'arrêter là.

On fut obligé de le faire. Jésus avait les premiers droits; c'est dans son sein seulement que Lemue devait revoir son ami,

Le *Journal des Missions* a reproduit une lettre pleine de résignation et de foi par laquelle madame Lemue nous a fait connaitre les dernières scènes de ce lit de mort. M. Lautré nous avait envoyé, en même temps, quelques lignes bien senties sur la belle carrière du défunt. Il me pardonnera de leur avoir substitué une notice plus complète, mais c'est à lui que je veux laisser le soin de confirmer et d'étendre les notes de celle qui a eu avec lui le privilége de fermer les yeux de mon excellent ami.

« Ses souffrances étaient très grandes; mais le Seigneur lui a été fidèle et il lui a accordé beaucoup de patience, une parfaite soumission à sa sainte volonté. Madame Lemue ne quittait le cher malade ni jour ni nuit. Elle le soignait avec toute l'intelligence et tout le dévouement que ses amis lui connaissent. Elle était si bien identifiée avec les sentiments de son mari qu'elle pouvait, avec un admirable à propos, rappeler à sa mémoire les portions de la parole de Dieu qui lui convenaient le mieux. « N'est-ce pas, lui disait-elle, que tu peux dire avec Job : Quand même il me tuerait, je ne cesserais pas d'espérer en lui? » — « Oh ! oui ! » répondit-il avec sentiment. Il était très fréquemment en prière mentale et chaque fois qu'on lui offrait de prier avec lui à haute voix, il acceptait avec beaucoup de reconnaissance. Certains cantiques exprimaient plus particulièrement ses sentiments, entre autres celui qui commence par ces mots : « Je veux t'aimer, toi mon Dieu, toi mon père, etc. » Lorsqu'on lui lisait le psaume 116e il répétait avec effusion : « J'aime mon Dieu ! » On sentait qu'aimer Dieu en Jésus avait bien été et était encore le vœu de sa vie, le besoin de son cœur.

« La nature de son mal le rendait un peu mélancolique. Alors, le psaume 130, à partir du 1er jusqu'au 6e verset, semblait le mieux exprimer la disposition de son âme. La veille de sa mort, il demanda la Bible et choisit, pour qu'on le lui lût, le 3e chapître des Lamentations. Plus tard, il pria madame Lemue de lui en faire encore lecture, mais il accepta avec plai-

sir l'offre qu'elle lui fit de relire plus particulièrement les promesses qui sont renfermées entre les versets 21 et 26 et les versets 31 et 33.

« Il a eu la douceur de voir autour de son lit de mort tous ses enfants. Il leur a adressé des adieux tels qu'un père chrétien en peut faire.

« Le matin du jour où il allait nous quitter, le 12 mars, madame Lemue lui demanda s'il se sentait près de la vallée de l'ombre de la mort. « J'y suis, » répondit-il. Dès ce moment, il parla peu. Sa compagne ne s'entretenait plus guère avec lui qu'à l'aide de passages des saintes Ecritures. « Seigneur, » disait-elle, « laisse maintenant ton serviteur aller en paix ! » — « Oui, » ajouta-t il, « car mes yeux ont vu ton salut. » Ce furent les dernières paroles articulées ici-bas par ce digne serviteur de Dieu. Madame Lemue continuait à lui répéter quelques-unes des promesses contenues dans la Bible. Ses yeux s'éteignirent au moment où il entendait la requête d'Étienne : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! »

« Notre ami avait exprimé le désir de prendre la sainte Cène avec les siens et quelques frères, mais avant qu'on n'eût fait les préparatifs nécessaires, Dieu l'a fait asseoir au banquet céleste. »

« Il a été inhumé à Carmel, à sa requête très expresse. De nombreux amis de toute extraction et de toute dénomination religieuse, se sont réunis sur les lieux pour rendre un dernier hommage à sa mémoire et donner une marque de sympathie à sa famille. La congrégation tout entière avait accompagné la dépouille mortelle de son cher pasteur à sa dernière demeure. Après le service, les fidèles entonnèrent d'une voix émue le beau cantique Sessouto : « *Re bafeti mona fatseng,— Re ka le rata yuang?* Nous sommes étrangers ici, sur la terre ; Comment pourrions-nous l'aimer ?... »

Je disais en commençant cette notice que Lemue, si cela eût été en son pouvoir, m'eût empêché de l'écrire. L'étroite amitié qui nous liait, la confiance sans bornes que nous nous

étions mutuellement donnée, ont failli m'arrêter. Il est une chose qui ferait disparaître toute trace des scrupules que j'ai eu à surmonter, ce serait de voir ces lignes contribuer, en quelque mesure, à procurer à nos chères Églises des hommes aussi capables, aussi dignes que mon ami, de les représenter et de les servir.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

VISITE A UN MILLIONNAIRE DU PAYS.

Les missionnaires d'un pays, appelés à voir et intéressés à étudier de près toutes les classes de la population, depuis les plus élevées jusqu'aux plus basses, peuvent mieux que personne en faire connaître l'esprit et les mœurs. Sous ce rapport, leur correspondance est une mine inépuisable que les gens du monde eux-mêmes peuvent prendre plaisir à parcourir.

Le révérend Kellogh, agent de l'Église presbytérienne des États-Unis au nord de l'Inde, envoyait dernièrement à son comité le curieux récit qu'on va lire. Il écrivait de la ville de Furru-kabad.

« Lundi soir, nous sommes allés, comme nous en étions convenus, rendre visite à Madhu Ram, Rajpoute de naissance, et le plus riche banquier de la ville. Bien souvent, en passant devant sa maison, j'en avais remarqué le portail massif, revêtu de peintures éclatantes, et le beau balcon qui étale au-dessus de la rue les riches ciselures de ses appuis et de sa balustrade. L'intérieur du logis n'est ni moins substantiel ni moins somptueux que la façade. Un escalier étroit, tortueux et es-

carpé ferait d'abord penser le contraire, mais, après l'avoir gravi, nous fûmes introduits dans un vaste et beau salon, où un splendide lustre, de fabrication européenne, et abondamment fourni de verres prismatiques, répandait une étincelante lumière. Sur le sol, un tapis assez simple, mais très confortable, au milieu de la pièce, une belle table, et, autour, quelques siéges avec un divan, le tout produisant un ensemble assez heureux, si d'affreuses peintures dans le goût indou ne l'avaient gâté en voulant le rehausser.

« Notre hôte, qui est un homme âgé, nous reçut avec la politesse naturelle aux hautes classes du peuple indou. Une vingtaine de personnes, parents, amis ou employés, étaient assises par terre à la façon du pays. C'était évidemment pour nous faire honneur que le vieillard les avait réunies.

Après qu'on eut, suivant l'usage, fait passer dans les rangs un plateau chargé de cardamomes, et après l'échange des compliments habituels, j'introduisis, sans détour et sans crainte, l'important sujet de conversation qui était le grand but de notre visite.

« Vous avez richement orné votre demeure, dis-je à notre hôte, et vous vous êtes, à ce que je vois, créé un intérieur très agréable pour la vie présente, mais il m'est triste d'avoir à penser que vous n'ayez pas pourvu avec la même prévoyance aux besoins de la vie à venir.

— L'avenir, répondit le banquier, que savons-nous de ce qui le concerne? Personne n'a de renseignements certains sur ce qu'il sera.

— C'est vrai; vous n'en pouvez rien savoir. Mais n'est-ce pas, contre votre religion, un terrible argument, qu'un homme comme vous, réputé sage, et un homme âgé, dont la vie touche à son terme, ne soit pas encore arrivé à savoir quelque chose de certain sur son sort à venir?

— Mais vous, Sahib, qu'en savez-vous de plus? Avez-vous été dans l'autre monde pour pouvoir nous dire ce qui s'y trouve ?

— Non, certes ; mais Dieu, dans sa grande miséricorde, voyant l'ignorance où nous étions à cet égard, nous a envoyé, de cet autre monde, son fils Jésus-Christ qui nous a révélé l'existence d'un bonheur ou d'un malheur éternels, et nous a montré comment nous pouvons être sauvés, pour avoir part au premier. Ce Jésus sait cela, lui, car il l'a vu, de sorte que moi, sans l'avoir vu, je me trouve parfaitement au clair sur ces grandes questions.

— Mais, ce Jésus, montrez-le moi, et alors, moi aussi, je croirai en lui.

— Montrez-moi, vous, votre dieu Ram et je croirai en lui. Ne croyez-vous donc ni en rien ni en personne que vous ne l'ayez vu de vos yeux ?

— Mais qui était Jésus-Christ ?

— Il a été l'incarnation du Dieu éternel, et, se mettant à la place de l'homme pécheur, il a donné sa vie pour lui servir de rançon.

— Voulez-vous dire par là que Jésus s'est chargé des péchés du monde entier? Mais s'il a fait cela, il n'a pu faire son propre salut que bien difficilement et que bien à la longue (1).

— Hélas ! vous ne me comprenez pas, Non, non. Ce que nous croyons c'est que Jésus, n'ayant pas péché lui-même, a effacé les péchés de tous et délivré des châtiments à venir tous ceux qui croient en lui.

— Mais je ne comprends pas cela. Un être éternel qui

---

(1) Allusion à cette croyance des Indous que le salut (*mukti*) n'est autre chose qu'être dispensé de revenir plusieurs fois au monde. Suivant eux, les grands pécheurs auront à subir successivement un nombre indéfini de transmigrations successives, durant des millions d'années peut-être, tandis que d'autres, moins coupables, ou qui se seront soumis à de grandes pénitences ou à beaucoup d'austérités, seront bien plus tôt, comparativement, *sauvés*, c'est-à-dire admis à perdre leur personnalité propre pour s'absorber dans l'essence divine dont l'homme est originellement sorti. C'est le fameux système du nihilisme, qui est le but suprême vers lequel doivent tendre les désirs et les efforts de l'adorateur de Bouddha.

meurt! un Dieu qui est un homme! et un pécheur qui est sans péché! Comment concilier un tel amas de contradictions?

« A cette objection, si rebattue, j'allais répondre en citant les contradictions, bien autrement choquantes, qui abondent dans l'indouisme, quand un autre visiteur fit son entrée dans la salle.

« C'était un homme de haute taille, avec des yeux noirs perçants, et dont toutes les allures décélaient un profond contentement de lui-même. Sa longue robe couleur de safran, et certaines marques particulières nous le firent reconnaître pour un de ces ascètes prétendus saints qui prennent le titre de Bramacharis. Notre hôte, prévoyant qu'il pourrait se trouver embarrassé sur des sujets de conversation dont il ne s'était probablement jamais occupé, l'avait sans doute invité à venir lui prêter l'appui de sa science.

« Après une entrée solennelle, le Bramachari alla s'asseoir auprès du banquier, et dès que l'un de nous, reprenant l'entretien momentanément suspendu, eut affirmé de nouveau les dogmes chrétiens,

— Prouvez, prouvez cela, s'écria le nouveau venu.

Et comme mon collègue en appelait à l'Évangile,

— Non, non, pas de ces preuves-là. Ce qu'il me faut, ce sont des preuves tirées des Schasters ou des Védas;

« Puis, là dessus une volée de citations en langue sanskrite, accompagnée d'un long regard, qui, promené sur toute l'assemblée, voulait évidemment dire : Voyez qu'il ne me faut pas beaucoup de temps pour en finir avec ces pauvres chrétiens!

« Sans se laisser intimider, l'un de nous lui répondit :

— Vos preuves peuvent être bonnes, mais à quoi sert votre sanscrit pour des gens qui ne l'entendent pas? Parlons indi, cela vaudra mieux. Or, vos Védas et vos Schasters, pourquoi les citer ensemble? Ils ne s'accordent pas les uns avec les autres.

— Comment, ils ne s'accordent pas! Impossible qu'ils soient en contradiction les uns avec les autres, même quand nous ne les comprenons pas.

— Soit, mais puisque vous avez une telle confiance dans les Védas, pourriez-vous nous dire, d'après eux, ce que de pauvres pécheurs, comme nous, doivent faire pour être sauvés?

— Les eaux du Gange nous purifient en un instant du péché.

— Ah! Eh bien! une supposition. Un voleur vous dépouille de tout ce que vous avez; vous le dénoncez et le faites arrêter; mais si, devant le juge, il vous dit : rendez-moi la liberté; vous n'avez pas le droit de me punir, car après vous avoir volé je suis allé me baigner dans le Gange, de sorte que tous mes péchés sont effacés; que lui répondrez-vous? Le relâcherez-vous?

— Non, car le Gange ne purifie que des péchés commis par ignorance.

— Ah! voilà un grand point éclairci. Mais alors, dites-moi : y a-t-il au monde un seul homme qui n'ait jamais péché volontairement?

— Certainement, il en est de tels.

— Vous croyez cela? mais, en l'admettant, pensez-vous qu'il s'en trouve de tels ici, dans cette assemblée? Et vous-même, n'avez-vous jamais péché en sachant bien que vous péchiez?

— Cela m'est arrivé quelquefois.

— Et à moi aussi; mais alors qu'est-ce que, vous et moi, nous avons à faire pour être sauvés? D'après vous, le Gange ne nous lavera pas ; que faire donc ?

— Les péchés diffèrent en gravité. Pour les petites fautes il y a des expiations clairement déterminées. Mais pour les grandes, comme celle d'ôter la vie à un animal, il n'y en a pas; l'homme qui les commet doit nécessairement rester dans l'enfer jusqu'à ce qu'il les ait expiées !

— Ce qui veut dire, évidemment, que pour beaucoup de pécheurs l'indouïsme n'indique aucun moyen de salut.

— Parce qu'il n'y en a pas.

— Mais, vos *grandes* et vos *petites* fautes, qui vous apprend à les discerner ? Et en ce qui vous touche, vous personnellement, que savez-vous de votre avenir ? Avec toutes vos austérités êtes-vous *sûr* qu'il sera bon ?

— Je l'espère.

— Mais en êtes-vous *sûr* ?

— Non ; personne ne peut garantir l'avenir.

Là-dessus, je me levai, et m'adressant à toute l'assistance. « Voyez, dis-je, voyez ce savant Bramachari, et prenez note de ses aveux. Il reconnait devant vous que dans l'indouïsme il n'y a pas de salut pour un homme qui a commis de grands péchés ; or qui de nous n'en a pas de tels à se reprocher? et il déclare ne pouvoir donner à personne, non, à personne, pas même à sa propre âme, l'assurance que l'enfer n'est pas son partage. Que penser d'une religion qui laisse ses docteurs les plus instruits et les plus vénérés dans une telle ignorance sur un point si capital ? A quoi peut servir une telle religion? Et jugez par vous mêmes de ce qui vaut le mieux pour le *pécheur*, d'une religion pareille ou de la religion de Jésus-Christ, de cette religion qui assure au plus grand des pécheurs son salut éternel, à cette seule condition qu'il se repente et qu'il croie ! »

Ces paroles mirent fin à l'entretien et à notre visite. Pas le moindre mot, pas le moindre signe ne nous donnèrent lieu d'espérer que le banquier eût été troublé dans sa mondanité ou le Bramachari dans son orgueil ; mais nous ne nous en retirâmes pas moins reconnaissants d'avoir pu arracher de la bouche du dernier, en presence d'une compagnie pareille, des aveux comme ceux qu'il nous avait faits. Il y avait là des hommes graves et plusieurs jeunes gens capables de se rendre compte des choses. Qui sait si, quelque jour, sous le coup d'une épreuve, ou leur conscience se réveillant, quelques-

uns d'entr'eux ne se rappelleront pas avec profit ce qu'ils ont entendu dire, ce jour-là, de Celui qui seul « peut sauver « parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. »



AUSTRALIE

ÉVANGÉLISATION DES ABORIGÈNES.

Cette partie du monde, à laquelle les navigateurs hollandais qui la découvrirent avaient donné le nom de Nouvelle Hollande, n'est plus guère désignée que par celui d'Australie, et, après avoir été longtemps classée parmi les îles, elle a définitivement reçu des géographes le titre plus relevé de continent. Ces deux changements ont leur raison d'être. La place importante que l'Australie occupe dans l'Océan austral explique le premier, et c'est bien un continent qu'une île dont l'étendue égale presque celle de l'Europe. Au point de vue géographique, elle présente un ensemble de caractères peu compatibles avec l'idée qu'on se fait d'une île. Il y a là, en outre, de longues chaînes de montagnes, dont quelques sommets restent couverts de neiges éternelles; d'immenses contrées de l'aspect le plus divers, une végétation très variée, des lacs, dont un, au moins, ressemble à une mer intérieure et des fleuves tels que le cours du plus considérable, le Murray, a pu être remonté par des bateaux à vapeur, jusqu'à quatre cents milles au-dessus de son embouchure.

L'Australie, dont l'intérieur est encore peu connu, offre au savant et au curieux des sujets d'étude que nous regrettons de ne pouvoir aborder ici, tant on y voit éclater cette prodigieuse diversité de plan, de formes et de combinaisons qui « raconte la gloire du Dieu fort quand on considère l'œuvre de ses mains. » Un des hardis voyageurs qui ont le mieux décrit l'Australie lui a donné l'épithète de « terre para-

doxale, » parce qu'en une multitude de choses, elle ne ressemble en rien à ce qu'on voit ailleurs. Les cygnes y sont noirs et les aigles noirs; les oiseaux ornés d'un magnifique plumage, mais privés de voix; des quadrupèdes y ont des becs d'oiseaux, des fleurs splendides y sont destituées de tout parfum ; la fougère et l'ortie y atteignent les proportions de nos chênes, tandis que les peupliers n'y sont que de petits arbustes; le bois de certains arbres est dur au point de braver l'action du feu, mais ne résiste pas à la morsure des fourmis, etc., etc.

La population de l'Australie ne répond pas, par le chiffre, à l'étendue du pays. L'élément principal en est ce flot d'émigrants anglais qu'y ont attirés, d'abord certains avantages relatifs à l'agriculture, à l'élève des bestiaux ou à d'autres genres de commerce, et, depuis une vingtaine d'années, la découverte de mines et de gisements d'or plus riches, paraît-il, que ceux qui ont donné tant de célébrité à la Californie. Chacun sait aussi que l'Angleterre a fait d'une région de ce pays une colonie pénitentiaire. Elle y envoie ses *convicts*, ou repris de justice, en s'efforçant de les y diriger de manière à ce qu'ils puissent, en se réformant, s'établir avec avantage dans un pays qui a si essentiellement besoin de travailleurs.

A côté des colons et des chercheurs d'or, dont le nombre s'accroît rapidement, s'agite toute une population de journaliers et d'employés orientaux (*coolies*), mais surtout de Chinois, dont le chiffre s'élève, dit-on, de 60 à 80,000 et dont l'activité ne contribue pas médiocrement au développement de la colonie.

Viennent enfin, les premiers en ordre de date, mais les derniers en fait d'importance, les anciens possesseurs du pays ou aborigènes, mêlés aux étrangers sur les côtes, ou refoulés et errant dans l'intérieur, sans qu'il ait encore été possible d'en déterminer le nombre d'une manière quelque peu certaine. Suivant les uns, ce chiffre n'excéderait pas 200,000

pour le continent entier. Suivant d'autres, les explorations les plus récentes auraient fait découvrir dans l'intérieur des tribus inconnues plus considérables que celles dont les anciennes statistiques tenaient compte.

Au point de vue religieux, qui est celui dont nous avons à nous occuper ici, l'Australie présente le spectacle qu'offrent le plus souvent les colonies anglaises, avec quelques particularités tenant aux circonstances spéciales du pays.

Non-seulement dans les villes les plus considérables, comme Sydney, Melbourne, Adelaïde, etc., qui semblent dès à présent vouloir lutter d'importance et de luxe avec nos grandes villes d'Europe, mais partout où des établissements un peu considérables se sont formés, les colons, ou du moins la portion la plus respectable de ces populations si diverses et si mobiles, ont obéi à ces nobles et impérissables besoins de l'âme humaine qui poussent à la prière en commun, et enfantent les Églises. Anglicans, presbytériens, méthodistes wesleyens, baptistes, catholiques romains, toutes ces dénominations et d'autres moins connues, ont en Australie leurs représentants et leur activité propre avec des clergés proportionnellement nombreux, qui fonctionnent avec régularité dans les grands centres ou font les fonctions de missionnaires parmi les colons employés dans les fermes ou occupés à la recherche de l'or. Plusieurs de ces Églises paraissent pleines de vie et déjà puissantes. Une cathédrale anglicane, inaugurée il y a deux ou trois ans à Sydney, avait coûté près d'un demi million, et, le jour de la dédicace, huit évêques anglicans, tous d'Australie, prirent part à la dédicace.

Ajoutons que plusieurs de ces Églises figurent avec honneur parmi les soutiens des œuvres missionnaires ayant pour objet la conversion des païens, soit dans les îles de l'Océanie, soit en Australie même, parmi les aborigènes dont nous allons plus spécialement nous occuper,

Non pas cependant, avant d'avoir rappelé, en peu de mots, une œuvre dont nous avons souvent parlé : celle dont les

coolies, ou travailleurs chinois ont été l'objet en Australie. Ces travaux, entrepris et poussés avec vigueur sont au nombre de ceux que Dieu a bénis. Bien des conversions ont eu lieu dans les rangs de cette population ; des évangélistes et même des pasteurs chinois s'y emploient avec zèle et l'on parle déjà de quelques hommes bien qualifiés, pieux, qui après avoir reçu l'Évangile, en Australie sont retournés dans leur pays natal pour le prêcher à leurs compatriotes.

Mais arrivons enfin aux aborigènes et à ce qu'on fait pour eux au point de vue spirituel.

Ces pauvres Australiens, désignés parfois, de même que les naturels des îles adjacentes, par le nom de *Papous*, n'ont pas à se louer de la réputation que leur ont faite la plupart des voyageurs ou des géographes qui ont parlé d'eux. On s'est habitué à les représenter comme une race placée au plus bas degré de l'échelle humaine, profondément dégradée, à peu près stupide, incapable de relévement et vouée forcément à une irrémédiable misère. Ce tableau peut n'être pas absolument injuste quand on l'applique à ceux des naturels qui vivent dans le voisinage des blancs. Ceux-là sont en effet, soit au physique soit au moral, des êtres peu attrayans. Amaigris et énervés par les privations, abrutis par les violences dont ils ont eu trop souvent à souffrir, et plus encore par les vices de tout genre que leur ont inoculés des colons sans principes et sans conscience, on les voit traîner dans les bois une existence presque comparable à celle de la brute. Ceux-là sont bien la race dont le nom injurieux de Papous suffit seul à donner l'idée, et dont un orgueilleux savant a dit dédaigneusement qu'il ne voyait pas de raison pour que l'âme d'un Papou soit immortelle.

Mais aux gens qui seraient tentés de s'amuser de ce mot, aussi frivole que peu charitable, nous sommes heureux de pouvoir dire que l'appliquer sans réserve à la race entière des Australiens, et ne voir dans cette race dédaignée qu'une sorte de chaînon intermédiaire entre l'homme et le singe, se-

rait une odieuse calomnie, non-seulement contre elle, mais contre le Dieu qui l'a formée. Les voyageurs et les missionnaires qui ont pénétré dans l'intérieur et ont pris la peine d'y examiner de plus près ces pauvres Australiens dans leur vie réelle et indépendante nous en tracent un portrait très différent.

Sans doute, à l'intérieur comme autour des colonies de blancs, les Australiens sont des sauvages, chez qui règnent l'ignorance, les superstitions, les habitudes de la vie nomade, et la plupart des usages barbares ou cruels qui ont pris possession de l'humanité partout où la connaissance du vrai Dieu ne l'en a pas préservée. Mais, sous ce rapport, on ne saurait les placer au-dessous des autres races de l'Océanie. S'ils n'ont pas, au physique, la vigueur et l'athlétique constitution des naturels de la Nouvelle-Zélande ou des îles Fidji, ils sont généralement bien faits et musculeux; leurs allures pleines d'aisance et même, dit-on, empreintes d'une certaine dignité. La forme de leur crâne les rapproche beaucoup plus du blanc que du nègre. Ils n'ont pas non plus la chevelure crépue de celui-ci; leur couleur est plutôt cuivrée que noire, et des yeux noirs, vifs et très expressifs, suffiraient à eux seuls pour prouver aux plus prévenus qu'il y a là-dessous une âme qui pense et qui ressent. Ceux qui les ont étudiés de près et avec impartialité les représentent comme capables d'instruction, entreprenants, sagaces, rusés même. Ils ont un talent d'imiter tout ce qu'ils voient ou entendent qui fait d'eux, dit un voyageur, « des compagnons de voyage très utiles et souvent même très agréables. » Ils déploient, du reste, dans la fabrication de leurs pirogues, de leurs instruments de chasse ou de pêche, tout autant d'industrie qu'on en remarque chez d'autres races de l'Océanie.

En ce qui concerne les affections du cœur et les sentiments de moralité qui en découlent, il ne faut pas non plus les calomnier. A ce point de vue, ils ont, malheureusement en commun avec bien d'autres races restées en dehors du

christianisme, ce mépris de la femme qui, là comme partout, engendre les mauvais traitements, les cruautés, l'infanticide même, mais rarement, à ce qu'il paraît, la polygamie. Cependant, ils connaissent la vie de famille; les pères sont pleins d'affection pour leurs enfants, et ceux-ci, en retour, se font remarquer, dit-on, par les soins respectueux et empressés qu'ils donnent à leurs parents devenus vieux. Plusieurs voyageurs ont eu à se louer de leurs sentiments hospitaliers, et si des cas de cannibalisme ont été cités, ils paraissent avoir eu pour motifs de grossières idées superstitieuses, plutôt que des instincts féroces ou que la soif du sang.

Les idées et les pratiques religieuses de ce peuple n'ont pu être encore déterminées d'une manière un peu précise. Ce qui semble en être le trait dominant c'est la croyance en un esprit malin, supérieur à l'homme, et mettant tout son plaisir à le tourmenter, soit en le frappant de calamités graves, soit en lui faisant ce qu'on pourrait appeler des niches. Cette idée a produit chez eux ce qu'elle a produit chez tant d'autres peuples : des charlatans effrontés, qui, se disant médecins ou sorciers, vivent de la sottise des autres. Avec cela, l'idée d'un être unique, créateur et maître de toutes choses, ne semble pas étrangère aux Papous, mais on n'a découvert chez eux aucune trace de culte rendu à cette divinité souveraine. Les Papous, mieux au clair sur certains points que le savant français mentionné plus haut, croient à l'immortalité de leur âme, mais ils s'en font de bizarres idées. Suivant eux, elle passerait, à la mort, dans le corps de quelques-uns de leurs animaux les plus étranges, ou parfois voltigerait dans les bois en y poussant, durant les veilles de la nuit, les lugubres gémissements qui en troublent le silence. On ajoute qu'en général ils attribuent à la lune une influence maligne, tandis qu'ils aiment beaucoup le soleil, mais sans lui rendre le moindre hommage religieux.

Ces détails préliminaires achevés, arrivons à retracer quelques-uns des efforts du zèle chrétien en faveur de cette race,

mais en nous abstenant de rappeler des faits déjà cités dans notre feuille.

Les premiers travaux de ce genre remontent à une cinquantaine d'années; mais ne furent d'abord que comme des branches d'œuvres plus générales, ayant pour objet de pourvoir aux besoins religieux des principales colonies anglaises. L'Eglise anglicane, l'Église wesleyenne furent les plus promptes à s'en occuper, et la première a eu l'honneur de fournir à ces contrées un de ces missionnaires intrépides et dévoués dont l'histoire enregistre les noms avec respect. Ce fut de Sydney que le révérend Samuel Marsden organisa ces missions de la Nouvelle-Zélande et des archipels voisins qui lui ont valu, comme au célèbre Williams, le glorieux nom d'apôtre de l'Océanie.

La Société wesleyenne établie dès 1829, si nous ne nous trompons, sur les bords du fleuve des Cygnes (noirs), s'y préoccupa des indigènes, et, quelques années après, un de ses missionnaires annonçait avec bonheur qu'à la suite d'un réveil dans la colonie, il avait pu admettre, en une seule fois, dans l'Église, 13 jeunes Australiens, suffisamment instruits, et dont la conversion offrait toutes les garanties désirables de sincérité et de solidité. Plusieurs jeunes filles, comprises dans le nombre, avaient été élevées dans une école destinée à la jeunesse indigène. Un peu plus tard, le même missionnaire rendait à ses convertis le témoignage que non-seulement ils avaient persévéré dans la foi, mais qu'ils se faisaient remarquer dans la colonie par leur bonne conduite, leur amour du travail, et l'ordre qu'ils apportaient dans leurs affaires.

Depuis lors, d'autres institutions missionnaires, notamment la Société de Berlin, dite de Gossner, et les Frères de l'Unité ou Moraves envoyèrent en Australie des agents sur les succès plus ou moins apparents ou solides desquels nous pourrons revenir. Les œuvres dont nous allons parler se présentent sous un autre jour, qui nous attire. L'initiative

n'en est pas partie d'Europe. Elle vient d'une institution fondée en Australie même, à Melbourne, sous le titre de *Association presbytérienne des Amis des Aborigènes.*

Depuis douze ans environ, cette Société a fondé une station, mi-composée de colons européens et d'indigènes, sur les bords des lacs Alexandria et Albert, à l'embouchure de ce grand fleuve Murray qui fait des régions qu'il traverse une contrée tout à la fois propre à la culture et abondante en riches pâturages.

Le premier missionnaire qui alla s'établir à Pointe-Macleay (c'est le nom de la station), le révérend James Reid, s'était en peu de temps acquis l'affection des Aborigènes en se dévouant de cœur et d'âme à leur instruction et à leur bien-être. Mais il n'en jouit pas longtemps. S'étant imprudemment embarqué, avec quelques-uns de ses amis indigènes, sur un de leurs légers canots, pour aller prècher l'Évangile de l'autre côté du lac Albert, un ouragan survint, qui, malgré toute l'habileté des natifs à manier l'embarcation, l'engloutit avec le missionnaire. Les natifs du lieu ne parlent jamais, dit-on, de cet accident sans prouver par leur émotion à quel point ils avaient su comprendre les charitables intentions de leur premier conducteur spirituel.

Cependant le poste, tout à la fois humble et glorieux, que cette mort laissait vacant ne le fut pas longtemps. Le révérend G. Taplin se hâta d'aller l'occuper, et depuis neuf ans il s'efforce, avec l'assistance de quelques pieux colons, d'y arriver à deux résultats, bien divers au premier coup d'œil, mais que l'expérience a démontré devoir être poursuivis en même temps.

On veut tout à la fois arracher les indigènes aux inconvénients de la vie nomade en leur inspirant le goût de l'agriculture, et les amener à cette connaissance de l'Évangile qui seule peut les régénérer au point de vue moral.

Pénétré de l'importance de cet essai, le gouvernement colonial a concédé gratuitement pour l'œuvre une portion de

terrain considérable (près d'une lieue et demie carrée) et alloué, de plus, un subside annuel de 500 livres (12,500 fr.). Le reste des frais sera couvert par des dons volontaires jusqu'à ce que les produits de l'entreprise suffisent pour y pourvoir.

Ecoutons maintenant ce que dit des résultats obtenus déjà le dernier rapport sur l'œuvre :

« Après l'achèvement de la moisson, les noirs et les blancs se sont joyeusement réunis pour rendre grâces à Dieu des belles récoltes qu'il leur a données ; 800 boisseaux d'orge, 907 boisseaux de froment et 15 tonnes de foin (non compris ce qui a été distrait pour l'usage de l'établissement), ont été vendus sur place, à des prix très satisfaisants. La laine des moutons a produit, en outre, 62 livres (1540 fr.) et la vente des agneaux de l'année au delà de 12 livres (300 fr.); ce sont là certainement des indices de progrès dont peuvent être reconnaissants les Aborigènes aussi bien que leurs amis.

« Au point de vue spirituel, l'école, fréquentée plus ou moins régulièrement suivant les saisons, a compté 41 élèves, dont 6 garçons, 12 filles, 18 jeunes gens et 5 jeunes femmes. Mais un des traits les plus encourageants de l'œuvre, c'est que, durant l'année, la mission a pu employer, comme évangélistes ou lecteurs de la Bible, deux indigènes, qui sont allés, de lieu en lieu, appeler l'attention de leurs compatriotes sur les choses du salut. Ils avaient été préparés avec soin en vue de ces fonctions et ils s'en sont fidèlement acquittés. C'est, croyons-nous, la première tentative de ce genre qu'on ait faite en Australie. »

A ces renseignements officiels, un chrétien qui a visité la mission ajoute :

« La tribu du Bas-Murray, dispersée autour de Pointe-Macleay, dans un rayon d'environ 50 milles (moins de 20 lieues), ne paraît pas compter au delà de 500 membres. Le nombre de ceux qui assistent au culte varie de cinquante à cent, non compris une soixantaine d'enfants et d'écoliers

plus âgés. Les progrès de ceux qui suivent l'école sont satisfaisants, le chiffre des élèves tend à s'accroître, et c'est plaisir que de voir s'éveiller de plus en plus chez eux un esprit de recherche qui dissipera peu à peu les ténèbres superstitieuses où a vécu si longtemps la nation entière. Quelques uns ont reçu, de plus, des impressions sérieuses dont on peut s'attendre à recueillir plus tard les fruits. L'année dernière, trois jeunes couples se sont mariés suivant le rite évangélique. Deux de ces ménages chrétiens sont installés dans des maisonnettes en pierres, qu'ils se sont fait construire du produit de leur travail, donnant ainsi un exemple, que d'autres paraissent disposés à suivre.

« Le baptême chrétien a été administré à onze adultes, dont six sont actuellement employés aux travaux de la ferme. A côté des néophytes baptisés, plusieurs jeunes gens de l'un et l'autre sexe suivent régulièrement des exercices bibliques du soir qui ont lieu quatre fois par semaine, et auxquels ils paraissent prendre le plus vif intérêt.

« M'étant longuement entretenu avec plusieurs des Aborigènes évangélisés, dans les annexes de Milang et de Goolwa, et ayant campé près de leurs « wurleys » (cabanes en bois), sur les bords arides du désert, je puis en toute conscience rendre à la mission ce témoignage qu'elle exerce dans la contrée une influence morale et vraiment civilisatrice. Dès à présent, elle atteint les tribus dispersées qui errent perpétuellement autour des lacs, sur les bords du Murray, ou sur les vastes terrains, encore sauvages, qui s'étendent de la région si bien cultivée du district méridional jusqu'aux riches pâturages du mont Gambier. »

(La suite au prochain numéro.)



AFRIQUE OCCIDENTALE

TRAVAUX A LAGOS ET DANS LES ENVIRONS.

Depuis que la belle mission d'Abbéokuta, dont nous avons raconté les épreuves, a cessé d'être le principal siége des travaux entrepris en faveur des nègres du Yoruba, c'est à Lagos que le zèle des agents de la Société des missions anglicanes s'est surtout déployé, et là aussi de beaux succès lui sont accordés.

Le révérend Nicholson, qui dirige dans ces contrées la station de *Bread Fruit*, écrivait il y a quelques mois.

« Notre œuvre marche vigoureusement et je prie Dieu que tous mes compagnons de travail m'y aident de tout leur pouvoir. Nos congrégations augmentent à tel point qu'il nous a fallu agrandir notre chapelle, et que les cent places que nous avons ainsi gagnées ne répondent déjà plus aux besoins. Mais ce qu'il y a, peut-être, de plus encourageant en cela, c'est que cet agrandissement est entièrement dû à nos chrétiens indigènes. Ce sont eux qui en ont pris l'initiative et eux qui l'ont achevé. Plan, matériaux, arrangements avec les ouvriers, surveillance des travaux, appropriation à l'intérieur, ils ont pourvu à tout, et je les ai d'autant plus volontiers laissés faire que j'avais amplement de quoi m'occuper ailleurs.

« Mêmes encouragements en ce qui concerne les travaux du dehors. Pendant que nous tenons nos services du dimanche, le catéchiste indigène s'en va célébrer ceux des annexes, qu'il tient tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, de manière à atteindre un plus grand nombre de personnes. J'espère que, grâce à cet excellent frère, nous pourrons bientôt établir une seconde station.

« Jusqu'à présent l'intérieur nous reste fermé (Lagos est port de mer); mais quelques indices nous donnent lieu d'es-

pérer qu'il s'ouvrira bientôt. Un fait, qui me paraît digne d'être raconté en quelques mots, m'en donne l'espoir.

« Dernièrement, à notre école du dimanche. Je vis arriver quatre hommes qu'à leur figure et à leurs vêtements, je reconnus pour n'être pas chrétiens ; je les accostai et appris d'eux qu'ils étaient du pays de Jébu et chargés d'une mission spéciale. Ayant entendu beaucoup parler de Lagos et de ce que les blancs y faisaient, leur roi leur avait commandé de s'y rendre, d'examiner avec soin tout ce qu'ils verraient et de lui en rendre compte. En s'appliquant à l'accomplissement de cette tâche, ils avaient déjà vu, m'avouèrent-ils, tomber quelques-unes de leurs préventions contre les blancs. Mais ils ne savaient encore rien du christianisme, et avaient à cœur d'en pouvoir dire aussi quelque chose à leur chef. Naturellement, c'était à moi d'y pourvoir ; je me mis à leur exposer tout le plan du salut en Jésus-Christ, et je puis dire que jamais encore je n'avais eu devant moi des auditeurs aussi attentifs. Evidemment le roi de Jébu n'avait pas choisi ses messagers parmi ses sujets les moins intelligents. Ce qui les frappa le plus, dans mon exposition, ce fut l'idée du salut par la foi. L'un d'eux répéta plusieurs fois de suite ce mot de *foi*, puis il me dit : « C'est donc là le moyen par lequel Dieu veut que les hommes soient sauvés, le remède qu'il veut appliquer à la maladie ! » Et quelques mots qu'il ajouta me prouvèrent que ce qu'il entendait par ce mot de *maladie* était bien le péché.

« Une autre chose qui parut les frapper beaucoup aussi, ce fut l'air de contentement et de bonheur qui se lisaient sur la figure de nos élèves de l'école. « Oh ! que nous voudrions, dirent-ils à ce propos, que notre roi permît chez nous de tels établissements pour le bien de son peuple ! » — « Jamais, ajouta l'un d'eux, je n'ai rien vu qui m'ait fait autant de plaisir, » — sur quoi les trois autres applaudirent, et le fait est que leurs figures exprimaient la satisfaction la plus entière ; je dirais presque qu'elles en étaient comme rayonnantes. »

« En prenant congé d'eux, je les priai de dire à leur roi que s'il le voulait nous nous rendrions avec empressement auprès de lui. Ils partirent ensuite et je n'ai plus entendu parler d'eux ; mais qui sait si leurs rapports ne seront pas, dans la main de Dieu, le moyen de nous ouvrir bientôt le Jébu ? »



CALIFORNIE

QUELQUES JOURNÉES D'UN ÉVANGÉLISLE CHINOIS.

Deux dames chrétiennes des États-Unis, s'intéressant aux efforts tentés en faveur des Chinois qui se trouvent en Californie, y entretiennent un colporteur évangéliste, placé sous la direction du révérend M. Loomis, de San-Francisco.

Le nom de ce colporteur est Sit-Ah-Moon. Voici quelques extraits de son journal. Ils témoignent d'une intelligence et d'une activité remarquables. Nous les traduisons, aussi littéralement que possible, de l'anglais du révérend Loomis, qui dit les avoir lui même calqués en quelque sorte sur le texte chinois.

« *Janvier* 26 (1870) — Allé à Agua Ana pour distribuer des livres. Le soir parlé aux gens dans la maison de Kong-Ah-Kouoï. Sujet : la venue de Jésus-Christ, son œuvre, sa doctrine, ce qu'il a fait pour assurer le salut de l'humanité tout entière, etc.

27 *Janvier*. Aux magasins de On-Taï, rassemblement devant la porte ; lu et expliqué le chap. 25me de St-Matthieu, en exhortant les gens à se repentir et à bien recevoir Christ. — Après quoi distribution de traités. Quelques-uns écoutaient avec joie, mais d'autres se moquaient.

« Allé de là dans un établissement nommé Carson, où il n'y a que des Chinois ; distribué des livres et parlé du Sau-

veur; auditeurs attentifs et paraissant prendre un véritable plaisir à écouter. — Retourné ensuite à Mariposa, j'y trouvai votre lettre (une lettre de M. Loomis). J'ai lu, j'ai compris et suivrai vos directions.

« Le lendemain 28, parti pour Marchale, à 15 milles de là : mais ni Chinois, ni un endroit pour loger. Laissant donc là mon lit et mes vivres, j'allai deux milles plus loin dans la maison de Tan-Hop-Chan; trouvé là une demi douzaine de Chinois; parlé avec eux de la bonne nouvelle venue d'en haut, du salut, de la repentance et de la foi — et bien écouté par tous. — Plus loin, à Mont-Ophir, trouvé, dans la maison de Cho-Ah-Chan, quatre hommes, puis, dans le voisinage, quatre tentes pleines de mineurs, qui parurent m'entendre avec plaisir, mais comme c'était justement « le soir de l'année » (le dernier jour de l'année chinoise), ils étaient très occupés aux préparatifs de la nouvelle année.

« Un mile plus loin, Princeton est aujourd'hui presque désert. Trouvé cependant dans une maison huit Chinois, dans une autre cinq et ailleurs encore quelques-uns; tous me reçurent avec politesse; la plupart étaient des districts voisins de Canton, et avaient des livres que je leur avais précèdemment distribués. Je les exhortai à les lire soigneusement et à en tirer profit.

« A quatre milles de là, à Benton-Mills, trouvé un grand camp de gens de l'Ouest (probablement des Mexicains) qui se montrèrent enchantés d'apprendre que je distribuais des livres. Cinq Chinois étaient campés près de là; le soir, les deux troupes se réunirent pour entendre la doctrine. Je leur parlai de la création, de Jésus Sauveur ; puis, leur lisant un sermon de Milne (ancien missionnaire en Chine) sur l'emploi de la journée, les exhortai à travailler diligemment, mais en recherchant, avant toutes choses, « le royaume de Dieu et sa justice. »

« Le 30 janvier (1er jour de l'année chinoise), allé à Coulterville, à huit milles de là, chez Au-Yean-Ah-Schen, et

passé une partie de la journée à faire les compliments d'usage ; mais, le soir, bonne réunion. J'y parlai de la création, montrant que toutes les nations ont une origine commune et sont d'un même sang ; qu'un même soleil brille sur tous les pays et que, de même, il n'y a qu'un « soleil de justice » pour éclairer tous les peuples de la terre.

Janvier 31, 2e jour du 1er mois chinois. Parlé de l'Église chrétienne, de ses croyances et de ses institutions. Écouté avec attention, mais ne distribuai pas de livres, et parlai moins longtemps que d'ordinaire, parce que tous les Chinois, rassemblés là en grand nombre, s'en allaient de côté et d'autre faisant leurs visites de nouvel an. Quant à moi, je rendis grâces à Dieu, en lui demandant de me remplir de son Saint-Esprit, d'envoyer son Évangile de tous les côtés, et de répandre partout sa grâce, avec la libéralité qu'il met à faire tomber la pluie sur les champs de blé qu'il veut voir se couvrir d'une riche moisson.

« Demain, je me dirigerai vers le Nord, en visitant les villes et les campements situés au pied des collines jusqu'à San Andras. Que Dieu m'y fasse rencontrer beaucoup d'âmes à qui je puisse parler avec fruit des choses du salut ! »



Avis à nos Lecteurs.

Pendant le siége de Paris, il n'a pu nous arriver ni lettres de missionnaires, ni aucune autre communication de la France et de l'étranger. Cette absence forcée de toute nouvelle fera comprendre à nos lecteurs que nous leur demandions de vouloir bien accepter cette livraison-ci pour les derniers mois de l'année. Nous ferons notre possible pour que le journal reprenne ensuite sa marche régulière.

Eugène Casalis, directeur.

Typ. Ch. Marechal, passage des Petites-Écuries, 16.

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÈTE DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MISSIONS EVANGELIQUES.

NOUVELLES RÉCENTES.

VARIÉTÉS.

Paris. Typ. Ch. Marechal, 16, passage des Petites-Écuries.

